

Joubert, Laurent. Erreurs populaires et propos vulgaires, touchant la medecine et le regime de santé. Expliquez et refutez par M. Laur. Joubert, Conseiller et Medecin ordinaire du Roy, et du Roy de Navarre, premier docteur regeant stipandié, Chancelher et juge de l'université an Medecine de Montpellier. Cette-cy est de toute l'œuvre, la premiere partie, contenant cinq livres, avec l'indice des matieres, qui seront traitez ez autres. Reveuë corrigée et augmentée presque de la moitié, et dediée au tres-renommé seigneur de Pibrac Chancelher de la tres-illustre Royne de Navarre, [suivie de] : Seconde partie des erreurs populaires, et propos vulgaires, touchant la Medecine et le regime de santé, refutés ou expliqués par M. Laur. Joubert, Conseiller et Medecin ordinaire du Roy, et du Roy de Navarre, premier docteur regeant,

(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris6.fr/ist-med/medica/cote?72057>



1

ERREURS
POPULAIRES
ET PROPOS VULGAIRES,
TOUCHANT LA MEDECINE
ET LE REGIME
DE SANTE. 2465

EXPLIQUEZ ET REFUTEZ
Par M. LAUR IOVBERT, Conseiller &
Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Navarre,
premier docteur regent stipendié, Chancelier &
ingé de l'université en Medecine de Montpellier.

Cette-cy est de toute l'œuvre, la premiere partie,
contenant cinq liures, avec l'indice des matie-
res, qui seront traitez ez autres.

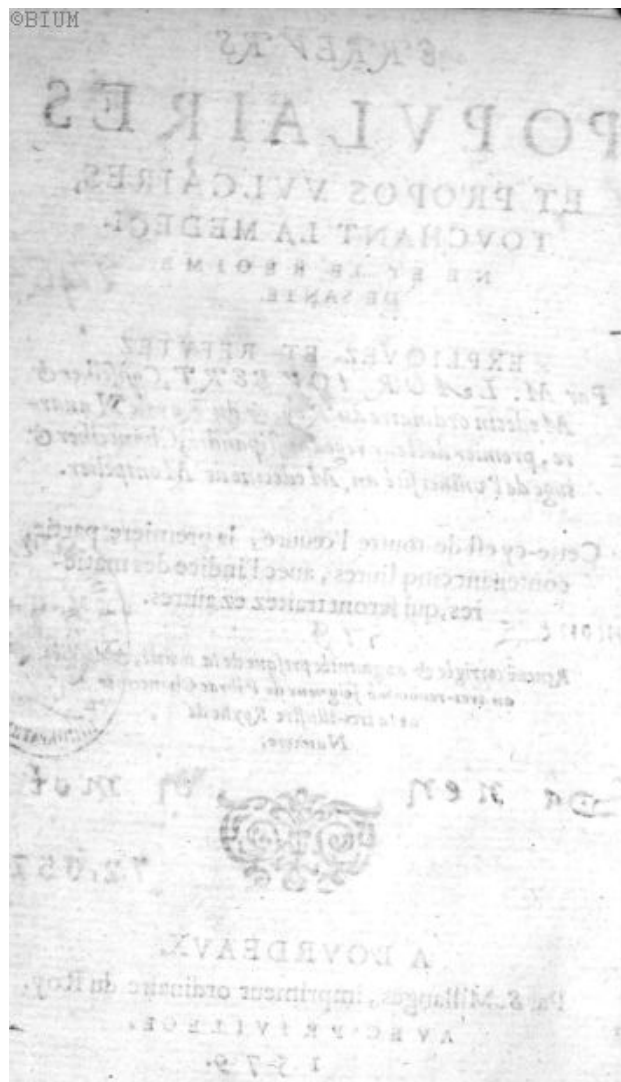
1579
Reueu corrigée & augmentée presque de la moitié, & de-
au tres-renommé seigneur de Pibrac Chancelier
de la tres-illustre Roynie de
Navarre.

Union 1579
Sa nen in mot



72.057

A BOVRDEAVX.
Par S. Millanges, imprimeur ordinaire du Roy.
AVEC PRIVILEGE.
1579.



DIVISION DE LA SE- gonde partie en ses liures & chapitres.

DE LA COMPLEXION ET coutume. Livre VI.

Cómant se doit antandre, que de set an set ans on change de naturel ou complexion. Chap. I.
Que chacun doit sauoir sa complexion & portée, affin de la faire plu- tost comprendre au medecin. Chap. II.
Que le medecin ayant cognu le malade an santé, est plus propre à le guerir. Chap. III.
S'il est possible, que le medecin comprenne an peu de tams la complexion d'une personne : & s'il vaut mieus s'arreter de rout, à ceus qui diset le cognoitre de longue main. Chap. IIII.
Cōtre ceus qui alleguet an toutes choses leur coutume, & mesmes ayant changé d'age. Chap. V.
S'il est vray ce qu'on dit mauuaise coutume, & bonne fouasse, fait bon rompre. Chap. VI.

DE LA TALHE ET L'AMBOM- point. Livre VII.

Pourquoy dit on á propos de ceus qui croisset fort, la mauuaise herbe croit soudain. Est il vray, que de s'etandre fort bras & iambes, chaque matin à son leuer, fait croitre d'auantage. Chap. II.
Contre ceus qui tiennet, que d'auoir passé la iambe sur la teste d'un enfant, l'ampesche de croitre. Chap. III.
S'il est vray, que les iaretieres gardet de croitre, font auoir plu tost des riddes au visage, & nuiset à la veuë. Chap. IIII.
Pourquoy dit on, que le liege accoutumé de ieunesse ampeche ou rerarde l'accroissément. Chap. V.
S'il est vray, que l'enfant ayt la moytie de l'hauteur qu'il aura iamais, à l'age de trois ans. Chap. VI.
S'il est vray, que l'on croit tandis qu'on dort, & que le trauail du iour diminuë autant de la grandeur, qu'on an peut acquerir an dormant. Chap. VII.

Sile

Si le bout des doigts est gros, signifie que la personne est, ou deviendra grasse: & la pointe des doigts grêle, est signe de maigreur
 Chap. VIII.
 Si l'on faut manger souuent, & beaucoup, pour engreffer. Chap. IX.
 Quel engraisse mieux, & nourrit plus, le bouly ou le routy: & s'il est vray, que le sel, & le vinaigre amaigrissent. Chap. X.
 De ceus qui se tiennent longuement debout, soudain apres le repas, afin de n'engraisser. Chap. XI.
 Moyens tres-assurés pour amaigrir, & autres pour engraisser. Chap. XII.
 Qui est le plus louable estat d'une personne, que l'on dit ambépoint. Chap. XIII.

DE L'AIR ET DES
vetemens. Liure VIII.

Contre ceus qui disent, que c'est mauuaise coutume d'estre fourré an hyuer. Chap. I.
 Si l'est est vray, que le chauffer du lit engendre la rogne. Ch. II.
 Si l'est bon de sentir le froid: & qu'est ce d'estre bien hyuerné. Chap. III.
 Si l'est bien dit, le haut, le bas & le milieu chaud: de tout le reste il ne r'an chaud. Chap. IIII.
 Pourquoi dit on, que les premiers frois sont les plus dangereux, & le Soleil de Mars aussi. Chap. V.
 Qu'on ne peut iustement limiter la quantité des vetemens, & de la couuerture. Chap. VI.
 Du serain qu'est ce, & s'il tombe sur nous. Chap. VII.
 De l'air sutil & prins: s'il est mal sain aus vielhars, & comment il donne appetit. Chap. VIII.
 Si l'est mal-sain d'habiter an été sus, ou pres d'un eau courante. Chap. IX.
 Contre ceus qui se plaignent an été de la chaleur des nuis, & ce pendant ils couchent sur la plume les fenestres fermées. Cha. X.
 Si c'est bien dit, aus moys qui n'ont point de R, peu embrasser & bien boire. Chap. XI.
 Opinion d'une fame, qu'il faut demeurer au lit tout le moys de Mars, & de Settembre, pour eüiter tous les maus de l'année. Chap. XII.

DE

DE L'APPETIT ET DE
la soif. Livre. IX.

- D'où vient que le boyre appaise la faim, & le manger ne mitige la soif. Chap. I.
S'il ne faut iamais māger sans appetit: & si on prend son appetit, d'asténir outre l'heure accoutumée des repas. Chap. II.
Contre ceus qui mangent toujours auant qu'auoir faim, & se plaignent de n'auoir iamais appetit, & comment est ce que l'appetit vient an mangeant. Chap. III.
Comment il faut antandre, ce que les medecins conseilhet, se leuer de table avec appetit. Chap. IIII.
Si pour manger de-bout, on mange d'auantage: & si cela fait plus croitre. Chap. V.
S'il est vray que les dants allongisset de faim. Chap. VI.
Pourquoy dit on, il n'ya fausse que d'appetit: & s'il est bon d'yser quelque fois des faulles. Chap. VII.
Comment est ce que la faim cause dessante de rheume, & rand l'homme plus chagrin, Chap. VIII.
D'ou vient ce qu'on dit, des alteres, cracher couthon. Chap. IX.
De ceus qui se peuuet passer de boire durāt cinq ou sis moys, & d'auantage: & des autres qui sont ancor plus long tams, sans boire & sans manger. Chap. X.

DES REPAS ET DE LA
digestion. Livre X.

- Du nombre des repas qu'on doit faire. Chap. I.
Pourquoy dit on, qui est habile à table, est habile par tout: & quon n'anueillit point à la table. Chap. II.
Sauoir-mon si l'heure des repas doit toujours etre à mesme point. Chap. III.
De l'interualle qui doit etre communement antre les deus repas. Chap. IIII.
Quel doit etre plus grand repas, & de viandes plus difficiles, le diner, ou le souper. Chap. V.
Qu'on ne peut iustement limiter la quantité du boire & du manger à vn repas. Chap. VI.
Que la longueur des repas est dommageable, comme aussi de se hater beaucoup. Chap. VII.

Si le souper doit estre de boulhy, & de soupe, comme porte son nom. Chap. VIII.

Que le vulgaire s'abuse sur le mot, & le fait de la digestion.

Chap. IX.

Quand se fait mieus la digestion, an velhant, ou an dormant, & an travail, ou an repos. Chap. X.

S'il sert à faire melheur digestion de manger de-bout, & la teste nuë, comme diset les Allemans. Chap. XI.

S'il est possible que l'ottruche, ou autre animal, digere le fer.

Chap. XII.

De croiser les bras sur l'estomach, pour faire melheur digestiō.

Chap. XIII.

Que les poudres digestiues sont plus conuenables deuant, que apres le repas. Chap. XIII.

Qu'une gorgée d'eau apres le repas, sert à faire digestiō: C. XV

Qu'il ne faut escrire, lire, ne mediter de long tams apres le repas pour faire melheur digestion. Chap. XVI.

Contre ceus qui souhaitent d'auoir vne fenestre à l'estomach, ou que il fut fait à boutons, pour y voir ce que luy nuit. C. XVII

DIVISION DE LA TROISIE- me partie an ses liures & chapitres.

DV MANGER ET DES viandes. Liure XI.

Comment il faut antandre ce qu'on dit, *Omnia sana sanis*. Ch. I.
L'abus que l'on commet, sur la regle *Non nocet qualitas, sed*
quantitas. Chap. II.

Qu'un homme prudent, & qui commande à ses appetis, se pour-
ra mieus ordonner son regime de viure, que ne fera le mede-
cin. Chap. III.

S'il est bon de parler an mangeant. Chap. IIII.

Que le foye n'est bonne viande: & pourtant on dit mal, iama-
is homme ne mange foye, que le sien n'an aye ioye. Chap. V.

Qui est plus sain, le foye du chapon, ou sa chair. Chap. VI.

Sauoir-mon si le ius ou degout du mouton rory, echauffe, s'il
est fort

- est fort nourrissant. Chap. VII.
 Si les pigeons & les œufs sont chaus, comme l'on dit. C. VIII.
 Contre ceus qui diset que le poiure refroidit, & que les arti-
 chaus & les truffes echauffet. Chap. IX.
 Que la chair du porceau est la plus nourrissante de toutes : &
 quelle est sa dignité. Chap. X.
 Que les boudins ne valet rien gardés : dont la coutume est d'an
 faire des presans. Chap. XI.
 S'il est vray, que la sariette ampeche de cuyre le sang. Cha. XII.
 Que le rat, chat, & plusieurs autres bestes, sont aussi bonnes, que
 celles que nous mange ons. Chap. XIII.
 Que c'est vn desordonné appetit d'vser des truffes, & des cham-
 pignons. Chap. XIV.
 De ceus qui hayset certaines viandes, le pain, le vin, l'eau, le
 gibbier, le fourmage, les œufs, les pommes, &c. & si cela est
 d'un bon, ou mauuais naturel. Chap. XV.
 Si c'est bien dit, vn œuf n'est rien, deus sont grand bien, trois
 sont assés, quatre sont trop, & cinq la mort. Chap. XVI.
 Pourquoi dit on, qu'il ne faut sentir l'œuf qu'on veut manger.
 Chap. XVII.
 Si c'est bien dit, lait & poisson est poison : & apres le poisson la
 noys est contrepoison : Item ieune chair, & vieus poisson, la
 chair fait chair, & le poisson fait son. Chap. XVIII.
 Que le bon poisson est meilleur en été, mesmes aus coleriques
 fieureus, que n'est la chair. Chap. XIX.
 Que le fourmage est pire, tant plus est vieus, sinon à seruir d'e-
 picerie. Chap. XX.
 D'où sont venuës les antrées & desers, preiudicables à la san-
 té. Chap. XXI.
 Comment il faut attendre la diuersité des viandes an vn repas,
 defanduë des medecins. Chap. XXII.

**DE L'APPREST ET ORDRE AN L'V-
 sage des viandes. Livre XII.**

- Que l'apprest de toutes viandes ha esté premierement ensei-
 gné des medecins. Chap. I.
 Que la chair n'attendrit au serain : & les diuers moyens de l'at-
 tandrir. Chap. II.

i 2 Si la

Si la chair moins cuite, & la plus fraîche, est la plus nourrissante. Chap. III.

Savoir-mon si la chair froide est moins saine que la chaude Chap. IIII.

Que la chair hachée & puis cuite, est de mauuaise digestion: cuite & puis hachée, ne vaut que à ceus qui ont mauuaises dans. Chap. V.

Qui est plus sec, le bouilly, ou le roty. Chap. VI.

Qui doit estre premier mangé, le bouilly, ou le roty: & le facil ou difficile à digerer. Chap. VII.

S'il est vray, que de manger sa soupe froide, & toute derniere, auant le fruit, engraisse: ou s'il est plus sain. Chap. VIII.

Quand est meilleur la laitue, à l'antree ou à l'ysue du repas. Chap. IX.

Quand doit estre mangé le fruit, au commencement, ou à la fin. Chap. X.

S'il est meilleur d'oter la croûte du pain, & la garder pour l'ysue, afin de clorre la bouche de l'estomach. Chap. XI.

DES FRUITS, SALADES, ET FORMAGE. Livre XIII.

Qu'on accuse bien souuent le fruit a tort, presque de tous les maus qui viennent an été. Chap. I.

Contre ceus qui estiment les figues & les melons, plus mal sains que tous autres fruits. Chap. II.

Qui est pire, le raisin ou le vin nouveau. Chap. III.

Pourquoy dit on, si fame sauoit que vaut pomme, ell' n'an donneroit a son homme: & si sauoit que pomme vaut, an donneroit à son ribaud. Chap. IIII.

Savoir-mon, s'il est sain, de manger beaucoup de pain avec le fruit. Chap. V.

Comment se doit antandre ce qu'on dit, *post crudum purus*. C. VI

Que la salade doit estre beaucoup plus forte de sel, que de vinaigre: & pourquoy dit on qu'il faut quatre personnes, à la bien composer. Chap. VII.

Pourquoy dit on, qui vin ne boit apres salade, est an danger d'estre malade. Chap. VIII.

Que la laitue est plus saine avec du miel. que autrement. C. IX.

S'il est vray, que pommes, poires, & noys, gatent la vois. Ch. X. Pourquoi

Pourquoy dit on, apres la pomme onc ne but homme : & apres la poire, prestre ou à boire. Chap. XI.

Si c'est bien dit, qu'il faut boire antre le fourmage & la poire. Chap. XII.

Si c'est bien dit, la poire avec le fourmage, c'est mariage. Chap. XIII.

Pourquoy sont an pris & valeur, poires, & pommes sans rumeur. Chap. XIV.

Si t'est bien dit, contre la mort là vraye targe, ce sont le pain & fourmage: neantmoins on dit, que le fourmage est bien, qui vient d'une chiche main, & qui moins mange de fourmage, ou iambon, trompe son compaignon. Chap. XV.

DU BOIRE. Livre XIII.

S'il est bon de manger beaucoup auant que boire, (& comme on dit) faire bon fondement. Chap. I.

Pourquoy dit on, que le boire an mangeant sa soupe, gate les des, & an Allemaigne que cela fait venir la gouette. C. II.

S'il est melheur de boire peu & souuant an vn repas, ou à grans trais. Chap. III.

Si c'est mal fait, de boire, quand on se va coucher. Chap. IIII.

Que vaut mieus, boire tost ou tard apres le repas, si on est contrainct de boyre. Chap. V.

Contre ceus qui diset, qu'il faut boyre aussi chaud que son sang, mesmes an été: & s'il est sain de rafraichir le vin. Chap. VII.

S'il est sain de boyre an hyuer ainsi froid comme l'on fait communement. Chap. VII.

Contre ceus qui diset, que l'eau caue le cœur. Chap. VIII.

S'il est vray, ce qu'on dit an Allemaigne, que le boire d'eau fait la veue claire, & les dans blanches. Chap. IX.

S'il est vray, qu'un voire rompu soit venimeus, & que l'antier n'andure aucun venin, & pourquoy il se romt d'estre touché de celuy qui ha decoupé oignons, ou persil. Chap. X.

TRAICTE DU VIN. Livre XV.

De la nature du vin, & de ses differances. Chap. I.

Quel vin est dit vieus ou nouueau, selon les anciens Grecs. Chap. II.

Quel vin est dit bon ou mal, selon les anciens Grecs. Chap. III.

- Quel vin est plus chaud, le vieux ou le nouveau. & si c'est bien dit, que le vin nouveau porte son eau. Chap. III.
- Quel vin on peut permettre aus febricitans. Chap. IIII.
- Si le vin doit estre permis aus ansans. Chap. V.
- Que l'on se peut & doit souuent passer du vin: dont il n'est tant necessaire que cuide le vulgaire. Chap. VI.
- Si le vin bourret ou treboufet, dous & piquant, est sain. C. VII.
- Si le rouge est plus naturel & sain, que le blanc: & si le vin blanc conuient mieus à diner qu'à soupper. Chap. VIII.
- Sic'est bié dit, vin sur lait est souhait: lait sur vin est venin. C. IX.
- D'où vient que les hydropotes naturels s'adonnans au vin, l'aymet plus que les autres communement. Chap. X.
- S'il est vray, que le sel mis dās le vin, trouble l'esprit, anyure & insanse. Chap. XI.
- S'il est mal fait de meler les vins qu'on doit boire, dans la pinte, ou dans le verre. Chap. XII.
- Qui est sain, de mettre l'eau sur le vin, ou le vin sur l'eau & de le tramber tost, ou tard auant boire. Chap. XIII.
- S'il faut tramber d'auantage le premier trait: & s'il va au foye particulierement. Chap. XIII.

DIVISION DE LA QUATRIE- me partie, an ses liures & chapitres.

DV COUCHER ET DORMIR. Liure XVI.

- Sauoir mō si les pieds au lit, doiuent estre plus hauts que les reins, & la teste plus haute que les pieds. Chap. I.
- Si coucher sur le vautre est meilleur, pourueu qu'on tourne la teste de costé. Chap. II.
- Contre ceus qui diset que le lit attire, & affoiblit le malade. Chap. III.
- S'il est vray, que manger des pieds, fait dormir, comme l'on dit. Chap. IIII.
- Comment se peut faire que an dormant quelqu'un chemine, & sorte de la maison. Chap. V.
- Pourquoy dit on, qui dort dine, & sur tout des ansans. Ch. VI.
- Pourquoy est ce, que le dormir sut-iour est reprouué, & mesme tost.

- toft apres diner, ou à midy. Chap. VII.
 Que le dormir matin angraiffe fort: d'ont est ditte, *la grasse ma-*
inée. Chap. VIII.
 Si c'est asses dormi, quand on ferre aisement les pointes de ses
 doigts. Chap. IX.
 Pourquoi dit on, que le fourmage fait vellher, & est bon contre
 les larrons. Chap. X.

DES CAUSES DE MALA-
die. Livre XVII.

- Que la goutte ne vient moins de trauail importun, que de
 grand oisueré. Chap. I.
 Que de la verole on peut deuenir ladre. Chap. II.
 Contre ceus qui attribuet tous les maus des ansans aus vers,
 des fames à la matrice, & des trauailleurs au morfondement,
 Chap. III.
 Que l'ignorance des causes an plusieurs maladies, ha intro-
 duit vn faus soupçon de forcellerie & d'ampifonnemant
 Chap. IIII.
 Que les choses douces emeuuet plus les vertus, qu'elles ne les
 angeandret: & comment est ce qu'elles gâtet les dans. C. V.
 S'il est vray ce qu'on dit que les vers s'angeandret de manger
 la chair sans pain. Chap. VI.
 Pourquoi dit on, que manger le pain chaud gate les dâs. C. VII.
 S'il est vray ce que l'on dit, qu'on deuiet pale de mager beau-
 coup de pain. Cha. VIII.
 Que l'inflammacion des yeus, & l'viceracion de poumon, sont
 contagieuses, nompas la dislanter. Chap. IX.
 S'il est bon de contregarder les ansans de ceus qui ont la rou-
 geolle, petite verolle, & samblables maus. Chap. X.
 S'il est vray, qui prend la petite verolle d'un qui an ha beau-
 coup, an aura peu, & au contraire, Chap. XI.
 Contre ceus qui panser toute fieure estre de froid, hormis celle
 qu'on nomme chaude. Chap. XII.
 D'ou procede le frisson, & le retour des fieures terminées.
 Chap. XIII.
 Si le linge blanc augmente les flux immoderes. Chap. XIII.

- Que les lepreux des Hebreux n'etoient pas ladres. Chap. I.
 Difference entre rheume, defluxion, & catharre, selon le vul-
 gaire. Chap. II.
 Difference de goutte naturelle, à celle qui est de verolle. C. III.
 Que la verolle quant à son gédre ou espece, n'est mal nouveau:
 & moins ancor les pales couleurs de filhes. Chap. IIII.
 Des poils qui sortent à l'echine des enfans, nommez *Seides*, mal
 incognu aus anciens. Chap. V.
 Du crochet abbatu, & moyens de le releuer. Chap. VI.
 Des fufcaus, que l'on pense creuer an frottât fort le bras. C. II.
 Du ver pelu, qu'on dit trauffer le cœur avant qu'on meure: &
 de celui qu'on dit à deus testes, qui fait mourir les enfans.
 Chap. VIII.
 S'il est vray que le phthisique crache tout le poumon, iusques à
 vn petit morceau. Chap. IX.
 Contre ceus qui diset, que le foye diminue, & fond aus yuro-
 gnes, iusques à la grosseur d'une noix. Chap. X.

DES IUGEMANS ES

maladies. Livre XIX.

- Contre ceus qui n'estimet guieres les maus qu'ils sauent nōmer,
 combien que ils s'y falhet le plus souuant. Chap. I.
 Du mepris des fieures, combien que les maus de chaleur abre-
 get plus la vie que les autres. Chap. II.
 De ceus qui n'oset nommer la fieure. Chap. III.
 Contre ceus qui anuoiet l'vrine au medecin, seulement pour
 iuger quel mal on ha: & veulet qu'il diuine tout. Chap. IIII.
 Du iugement qu'on peut faire des vrines portées. Chap. V.
 Contre ceus qui meprisēt les medecins, pour auoir iugé autre-
 ment de la maladie, qu'il n'est auenu. Chap. VI.
 Contre ceus qui veulet mal de mort au medecin, qui aura iugé
 leur mal estre mortel. Chap. VII.
 Qu'il ne faut accuser les remedes, quand le mal augmente de
 foy-mesme. Chap. VIII.

DES

*DES VIVRES AN MA-
ladies. Liure XX.*

- Qu'il ne faut refuser du tout leurs appetis aus malades, fort degoutés. Chap. I.
 Que la diuersité des viandes est requise aus malades. Chap. II.
 Contre l'absurde ignorance de ceus, qui croyet tout au medecin, sauf an la quantité des viures. Chap. III.
 Contre ceus qui donnent plus de nourriture aus malades, que aus sains, & ancor plus s'ils sont vieus. Chap. IIII.
 Des potages à minuit, & des orges môdez au matin, que le dormir sustante plus les malades, s'il y peuuet vaquer. Chap. V.
 Qu'un cors abbatu de maladie, ou de languent, ne peut estre refait à force de nourriture. Chap. VI.
 Contre ceus qui panser rompre tout mal prochain, ou presant, par le travail. Chap. VII.
 Que les plus vieus chappons ne sont si bons, à faire potages nourrissans, ou des restaurans, que les ieunes. Chap. VIII.
 Que l'or aus restaurans doit estre battu, ou limé, nompas an chaines ou pieces d'or. Chap. IX.
 Contre ceus qui dedaignent le lait de fame, & preferet celuy d'anesse. Chap. X.

DIVISION DE LA CINQUIE-
me partie, an ses liures &
chapitres.

*DE LA CVRACION DES MALA-
dies. Liure XXI.*

- S'il est permis aus medecins, de tromper les malades. Chap. I.
 S'il est defandu aus medecins, de se panser eux mesmes. Chap. II.
 Que le vulgaire ha de bons remedes, mais qu'il n'an fait pas vser. Chap. III.
 Contre ceus qui s'arretet aus remedes que fait le vulgaire, sans les communiquer au medecin. Chap. IIII.
 Contre ceus qui diset, que à la fieure quarte & à la goutte, les medecins ne voyet goutte. Chap. V.
 Que la verole pleut estre parfaitement guerie : & de la grand varieté

varieté des moyens sudorifiques. Chap. VI.
 Que la peste est fort guerissable. & d'ou vient que tant de gens
 an meurent. Chap. VII.
 Contre ceus qui reprouuet l'onccion an la rogne, disans qu'elle
 la fait r'antrer au cors. Chap. VIII.

DES ABVS ET REMEDES. Livre XXII.

Abus de ceus qui vont à mesmes bains, pour contraires mala-
 dies. Chap. I.
 Qu'on echauffe trop les bains qu'on fait dans la maison. C. II.
 Qu'on abuse fort du *semen contra*, & des *potus* contre vers. Chap. III.
 Que les fumes tuet les febricitans d'abstinence de boire, abon-
 dance de viures, & annuyeuse couuerture: & quel regime cō-
 uient à vn febricitant. Chap. IIII.
 Si le lauer de teste humecte plus qu'il ne desseiche, sinon qu'on
 l'essuy au Soleil. Chap. V.
 De ceus qui gardet toute leur vie des receptes, dont ils se sont
 bié trouués quelquefois, & an font presans aus autres. C. VI.

**DES MAUVAISES CVRES ET REME-
 des ex tranagant. Livre XXX.**

De la pernicieuse regle, qu'un desordre guerit l'autre. Chap. I.
 Contre ceus qui font desordre an leurs maus à l'imitacion de
 ceus qui n'an sont morts. Chap. II.
 Pourquoi dit on, q' d'un desordre vienet quatre ordres. C. III.
 S'il est bon de boire son soul durant l'acces de la fieure: & s'il
 faut boire chaud ou froid. Chap. IIII.
 De ceus qui boiuet an ieun vn doit de vin pur, contre le vertigo
 migraine, & tremblemant. Chap. V.
 De ceus qui au mal d'estomach, y appliquet vne assiette d'etain
 froide. Chap. VI.
 De ceus qui à la colique mettet sur le vautre vne seruiette mol-
 lée d'eau froide. Chap. VII.

**DES REMEDES SUPERSTICIEVS ET
 vains. Livre XXIII.**

Contre

- Contre ceus qui s'arretet du tout à l'efficace des bteuets, sans
purgacion, ou autres remedes. Chap. i.
Comment il est possible de remettre vne dislocacion sans voir
ou toucher le malade. Chap. ii.
De l'eau coniuée, du drapeau, de la charpie bougie, & du lard
coniué, à guerir playes & vlceres. Chap. iiii.
De coniuier la matrice: & s'il est vray, que le mal de mere de-
celé, tourmante d'auantage. Chap. iiii.
Contre les fames qui guerissent leurs ansans par forcelerie & au-
chantement. Chap. v.
Si les herbes cullies la veille de la S. Ian, ont plus de vertu, qu'a
vn autre iour. Chap. vi.
De la graine de feugiere, & du noyer qui n'ha des noys que le
iour de S. Ian. Chap. vii.
De chauffer touiours premiere la iambe qui repond au couté de
la douleur, pour guerir de la nephritique. Chap. viii.
De la rose de Hiericho, pour aider à l'infantement. Chap. ix.
Des secrets que les ignorans & frisqueus vantet, balhés de
main an main à mode de cabale. Chap. x.

*DES BONS ET VRAYS RE-
medes. Liure XXV.*

- Du saint vinage à guerir plusieurs maus. Chap. i.
Pourquoy on ordonne à ceus qui sont echauffés, de pisser, &
boire du vin pur. Chap. ii.
Des amelletes avec toile d'araigne, contre le mal de ventre
qu'ont les ansans. Chap. iiii.
Des ails qu'on fait manger aus ansans, ez moys d'Auril & de
May, pour les preseruer de vermine. Chap. iiii.
Pourquoy est ce qu'on anueloupe de rouge, ceus qui ont la rou-
geolle, ou petite virolle. Chap. v.
Qu'il n'y a melheur remede contre la ladrerie, que la castra-
cion. Chap. vi.
Du bol donné contre la pleuresie. Chap. vii.
Comment se doit antandre ce qu'on dit, à mal de teste estou-
pade de vin. Chap. viii.
Pourquoy dit on, que le mal de la mere, requiert le pere. C. ix.
D. i. v. l.

DIVISION DE LA SISSIE- me partie, an ses liures & chapitres.

DES EVACVATIONS COMMV- nes. Liure XXVI.

- Contre ceus qui s'accoutumet à vomir tous les iours. Chap. I.
Contre ceus qui gater leur estomach de choses remollissantes.
pour auoir le vautre lache. Chap. II.
De ceus qui marchet les pies nus sur vn lieu froid: affin d'auoir
le vautre lache. Chap. III.
Commant il faut antandre, l'auoir bon vautre. Chap. IIII.
Qui est pire la constipacion, ou le vautre fort lache. Chap. V.
Contre ceus qui ne sont iamais bien à leur aise, que quand ils
vont souuant à selle. Chap. VI.

DES PURGATIONS OV MEDECI- cines. Liure XXVII.

- Contre ceus qui pour reprouuer les medecines, alleguet la vie-
llesse de ceus qui n'an prindret iamais. Chap. I.
Contre ceus qui refuset des medecines, pour la præcaucion, di-
sans, que c'est mauuaïse accoutumance. Chap. II.
Que la purgacion conuient an toute saison, voire durant les
iours caniculiers. Chap. III.
Que les anfans & les fames anceintes peuuet estre purgées.
Chap. IIII.
De ceus qui refuset les medecines, & mesmes les iuleps, disans
que cela les degoute. Chap. V.
Que les plus belles medecines, ne sont pas les melheures, ny
celles qui an petite quantité operet fort. Chap. VI.
Qu'il ne faut estimer la bonne purgacion, de la grand' quan-
tité, moins du nombre des selles. Chap. VII.
Contre ceus qui cuidet, les pilules deuoit estre touiours an nō-
bre imper. Chap. VIII.

RÉGIME

REGIME DE CEVS QVE L'ON PVR-
ge. Liure XXVIII.

- Contre ceus qui font desordre a boire & a manger, le soir au pa-
rauant qu'e prendre medecine. Cha. I.
 Comment il se faut gouverner le iour de la medecine : & si on
 peut dormir incontinent apres. Chap. II.
 Qu'il ne se faut contraindre a ne vomir la medecine, apres qu'o
 l'ha retenue vn' heure, ou auiron. Chap. III.
 De l'heure du boullon : & si c'est mal fait d'y mettre du sel.
Chap. IIII.
 Du nombre & de l'heure des repas qu'il conuient faire le iour
 de la medecine. Chap. V.
 Pourquoi est ce que l'on tient anfermés ceus, qui ont prins
 medecine. Chap. VI.

DE LA SAIGNEE.
Liure XXIX.

- Si c'est mauuaisse coutume d'estre purgé, ou saigné tous les ans:
 & si cela apporte necessité de continuer ainsi toute sa vie.
Chap. I.
 Contre ceus qui craignent par trop la saignée, & ont opinion que
 la premiere sauue la vie. Chap. II.
 S'il est vray ce qu'o dit an Allemagne, que le iour de la saignée
 il faut estre sobre: & le tiers iour d'apres faut estre yure, ou
 bien soul. Chap. III.
 Pourquoi les mesmes Allemans defandent le parler a ceus qu'o
 ha saigné, & permettre le rire. Chap. IIII.
 Qu'on peut saigner les fames grosses, les ansans, & les vieus,
Chap. V.
 Contre ceus qui temerairement & trop souuant vsent de la sai-
 gnée. Chap. VI.
 S'il est vray, que la saignée affoiblisse la veuë. Chap. VII.

DE LA MORT. Liure. XXX.

- Pourquoy dit on que les prestres meurent de froid, les riches de
 faim, & les pauures de chaud. Chap. I.
 Pourquoi est ce, que les riches viuient moins que les pauures, &
les gras

les gras que les maigres. Chap. II.
 D'où vient que communement, ceus qui ont plus d'opinion de mourir, echapet mieus que les autres. Chap. III.
 D'où vient que communement, les plus chers meurent plus que les autres. Chap. IIII.
 Contre ceus qui diset, iamaïs mort ne fut sans regret. Chap. V.
 Erreur de ceus qui panset touiours mourir de la mort de leurs parans, & an l'age qu'ils sont mors Chap. VI.
 Extreme folie de ceus qui veulet fauoir des diuins, quand & de- quoy ils doiuent mourir. Chap. VII.
 Des ans Climateriques s'il y a raison qu'on les doie craindre, comme etant menacés de mort. Chap. VIII.
 S'il est vray ce qu'on dit, qui tard andante, tard def-aparante. Cap. IX.
 D'où vient que chacun craint tant la mort, veu que ce n'est au- cun mal, ains la fin de tous maus. Chap. X.

MELANGE D'AVTRES

propos vulgaires, & erreurs
 populaires augmenté d'une
 nouvelle cruë.

- 1 D'où vient que les filhes communement parlet plustost que les garçons:
- 2 Contre ceus qui penset que l'on puisse errater vn laquay, affin qu'il alle plus vite.
- 3 Des hermaphrodites, qu'on appelle Ians-fames: & s'il est possible qu'une fame deuienne homme, ou au contraire.
- 4 Pourquoi dit on, quand quelqu'un saigne du né; que bien tost il aura des nouuelles.
- 5 S'il est vray que le rogner des ongles accourcit la veüe, cō- me quelques vns diset.
- 6 Pourquoi dit on aus ansfans qui maniet le feu, ou qui le portet par la maison, qu'ils pissent au lit.
- 7 S'il y a quelque raison de dire, qu'on parle de celuy auquel les aureilhes cornet.
- 8 Folle supersticion de ne rogner les ougles ez iours qui ont vn R. mais qu'il y faut bien obseruer la Lune, comme aussi a cou-

- 9 S'il est vray, que la Turquoise donnée d'un amy, sans auoir esté demandée, préserue de blessure, quand on tombe, si elle se romt.
- 10 Si l'Amethiste portée, garde d'anyurer.
- 11 Pourquoi dit on, le baalher ne peut mantir: on veut mager, ou dormir, ou de ses amours departir.
- 12 S'il est vray, que l'homme tondu ait moins de force.
- 13 S'il est vray que de la gale, qu'on ha au pognet ou bracelet, on puisse iuger qu'il y an ha aussi aus fesses.
- 14 Comment est ce que du front salé, on iuge que l'enfant a des vers, & quels sont les plus certains signes de la vermine.
- 15 Si c'est bien dit que les maus vienent a liures & s'an reuont a onces: ou qu'ils vienent an poste, & s'an retournent bellement.
- 16 Comment le malade est accusé auers le medecin: & qu'on luy reproche tous ces excez ou defaus particulieremāt.
- 17 Pourquoi dit on, que ioye de courage, fait beau visage.
- 18 Si c'est bien dit, que qui veut estre tard vieus, le se doit faire de bonn'heure, qui veut estre bien sain, se laisser mourir de faim.
- 19 Si c'est bien dit, que douleur de teste veut manger, & douleur de ventre veut chier.
- 20 Pourquoi dit on, douleur de dant, douleur de parant: & douleur de flancs, la pierre au chams.
- 21 Quel anyure plus-tost, le vin vieus, ou le vin nouueau.
- 22 D'où vient que celuy qui est yure, s'anyure dauantage, si on le met a la fenestre.
- 23 Comment on peut faire hayr le vin, a vne personne qui an abuse.
- 24 Si le dormir la teste basse fait ruer: & si le manger des chous le fait aussi.
- 25 Pourquoi dit on, ieune qui velhe, & vieus qui dort, ils s'acheminent a la mort.
- 26 Si c'est bien dit, qui tard se couche, & se leue matin, il verra tantost sa fin.
- 27 Pourquoi diset les bonnes gens, qui non ha lou ventre dur, non peut pas domir segur.
- 28 D'où procede le ronfler, & si la teste basse, ou le dormir a l'auers, le peut causer.
- 29 Si on peut garder quelqu'un de ronfler, an luy mettāt sous le cheuet

cheuet, son foulter, sa pantoufle, sa botte ou boutine.
 30 Saurir mon, si le ronfler est signe de santé comme l'on dit.
 31 Comment est ce, que les bonnes fanteurs, & choses douces,
 emeuuent la matrice.
 32 Pourquoi dit on, qu'un bon rheume dure quarante iours.
 33 Des malades qu'on promeine par les rues, avec tabourins
 & chansons, pour les garder de dormir.
 37 Pourquoi estime on estre sain, de peter an pissant.
 35 Superficielle & vaine opinion de ceus qui croyent, que si on
 est iustement traité à table, quelque'un de ceus la mourra de-
 dans l'année.
 36 Abus de ceus qui disent, qu'une forme trouuée sur quelque'un
 signifie fuir.
 37 S'il est vray, que le malade trauaille plus an l'agonie de la
 mort, s'il y a dans son cheuet ou oreiller, quelque plume de
 perdrix.
 38 S'il est possible de deuiner, le iour & l'heure de la mort.
 39 Si le vin trappé retranche mieus la soif, que tout pur.
 40 Pourquoi mange on la salade plus souuent au souper, qu'au
 diner.
 41 Pourquoi est meilleur l'exercice auant le repas, qu'après.
 42 Pourquoi dit on au matin les montaignes, & au soir les
 fontaines.
 43 Pourquoi dit on, que le vin sert de lait aus vielhars.
 44 Pourquoi toutes douleurs sont communement plus grâ-
 des de nuit, que de iour.
 45 Pourquoi dit on, que de trop estudier l'on deuient fol. ainsi
 qu'affirme le second né d'entre les mors, & qu'il s'en est
 mal trouué.
 46 Est il vray, que ceus qui viuient plus de regime, sont plus dā-
 gereux d'estre malades.
 47 S'il est vray, que de mettre les enfans trop ieunes à l'estu-
 de, on leur gaste l'esprit & ne peuuent croire, & deuient me-
 lancoliques.
 48 S'il est vray, qu'il y ait un coup mortel au bras.
 49 Pourquoi dit on, an tout ha remede, fors qu'ha la mort.
 50 S'il est vray, que ceus viuient plus longuemant, qui ont les
 ongles durs, ou le poil rude.
 51 Des applications aus carpes, & appansions au col.
 52 Pourquoi dit on, qu'il faut prendre du poil de la beste, à
 ceus

ceus qui ont fort beu.

- 54 Pourquoy dit on, que le premier an du mariage on est en danger d'estre galeus, ou ialous, ou cocu.
- 55 Que veut dire fièvre de veau, quand on tramble etant soul.
- 56 S'il est vray, qu'on n'a jamais la peste, la fièvre quarte, la petite verolle, la rougeolle, & la teigne, qu'une fois en sa vie.
- 56 S'il est vray que la lingé fait de lin, n'angeandre des pous: & qu'il n'est bon aus playes & vlcères.
- 57 Pourquoy sont plus mala des ceus, qui le sont plus raremât.
- 58 Si c'est bien dit, qu'il ne faut pas manger sur la cholere. Et quand on ha grand faim, il ne faut guieres manger.
- 59 Pourquoy dit on, pain legier, & fourmage pesant.
- 60 Pourquoy dit on, qui ne peut manger, qu'il boiue.
- 61 Du vin laué: & si on le doit permettre aus febricitans.
- 62 Pourquoy dit on, an Italien, *qui va pian, va san.*
- 63 Si c'est bié dit, pain d'un iour, farine d'un mois, & vin d'un an. Item de bonne heure à la pescherie, & tard à la boucherie.
- 64 Pourquoy dit on, bœuf saignant, mouton beellant, porc pourry, tout n'an vaut rien, s'il n'est cuit.
- 65 S'il faut boire au premier trait le vin plus trappé, parce qu'il va au foye.
- 66 Contre ceus qui tiennet, que toute saignée affoiblit la veüe: & ceus qui diset, que le pain moysi l'eclaircit.
- 67 Est il bon de passer le repas sans boire, si on n'a point de soif: & de manger vne croute de pain sec le matin, contre le phlegme de l'estomoch.
- 68 Contre ceus qui diset, que au mäger & au chier (parlant an reuerance) l'homme se doit depecher.
- 69 D'ou vient que les grans mangeurs de chair, ont l'haleine puante.
- 70 Comment il faut antandre, que la rogne n'est que santé: & s'il vaut mieus que les apostemes suppuret & iette t, que s'ils se resoluēt.
- 71 S'il ne faut rien faire à la petite verolle, à la rogeolle, & autres maus des enfans.
- 72 Comment est ce que le lire, ou ecrire tost apres le repas, nuit à la digestion, & cause des rheumes.
- 74 S'il est vray, que le frequant vsage des medecines anuiellit: & s'il est mauuais d'y accoutumer les enfans.
- 75 Superstition de ceus, qui portet du sel, quād il leur faut passer quer-

ser quelque riuere ou ruisseau: affin que leur playe, ou vlcere, ne s'an indigne, ou recouure.

76 Pourquoy dit on, poulles mal cuittes, & veau cru, font le ci matiere boillu.

77 Pourquoy les huitres sont appetissantes, comme les oliues.

78 Si c'est mal fait, de chauffer l'estomac apres le repas, côme on dit: & de porter là-contre vne fourrure, ou des plumes d'autour.

79 Si vn trait de vin pur prins à l'antrée du repas, rand le vautre plus lache.

80 Contre ceus qui soutiennet, qu'on peut guerir vne playe, sans voir ou toucher le malade, pourueu qu'on ayt le pourpoint qu'il portoit quand il fut blecé, ou bien, de graisser le fer duquel on l'ha blecé, pourueu qu'il ne s'anrouille.

81 Contre ceus ausquels la resolution & dissipation des apostemes, sans qu'il vienet an auant, est suspecte: comme si la matiere etoit r'antrée dans le cors.

82 Si de se chauffer les pies, on est plu-tost delassé: & plu-tost raffraichi, de boire vn peu de vin pur.

83 Si les vin diuers anyurent plus.

84 Contre ceus qui panfet, que la rougeur du visage est toujours à cause du vin: & que l'eau ne l'efface pas.

85 Pourquoy dit on, la pesche ampeche, & le noyau desam-pesehe

86 Si c'est bien dit le beurre au matin est or, à diner argeant, & à souper du plomb.

87 La chair fait chair, poison fait son: poires sont pierres, & les noix gaset les voix.

88 Contre ceus qui ne permettet, qu'on change de linge aus malades.

89 Si d'abaissier le cheuet, hate le malade à mourir.

**

**

AV LECTEUR D'ESPRIT
libre & studieux.

MY Lecteur, j'ay eu trois principales considerations a publier & diuulguer l'indice de toutes les matieres que j'ay a discourir an mô traité des Erreurs populaires: duquel ie ne mets an lumiere pour le presât, que les cinq premiers liures. L'une des cōsideracions ha esté, de m'a-gager & obliger a poursuivre telles matieres, comme an ayant fait promesse. L'autre, à ce que si parauanture quelqu'un emeu de cet argument, vouloit antreprandre semblables discours, au-moins il ne touche a la besogne, que ie me suis talhé, & ne mette (comme on dit au proverbe) sa faucille an ma moisson. Car ie la peus iustement dire mienne, puis que j'ay semé ces propos. La troisieme est pour t'inuiter, ô Lecteur d'esprit libre & studieux, a m'annoyer des propos semblables a ceus-cy, que j'ay recuilly an lôg tams, de plusieurs personnes, an diuers pais. Ainsi j'espere receuoir de toutes pars, de ceux qui liront mon Indice des propos vulgaires touchant la Medecine & regime de sâte (car ie n'ay que faire des autres erreurs qui concernent les meurs, l'œconomie, la police, & autres accions de l'ame humaine) qu'ils verront par ce recueil n'estre venus a ma cognoissance. Leur adresse sera, s'ils n'ont autre nouuelle de moy, a M^opelierson l'actet honneur de presider an la plus fâmense vniuersité de Medecine qui soit au monde. A raison de quoy aussi j'ay esté emeu & inuite de traicter a la correction des erreurs populaires, qui troublent souuent les ieunes medecins, & leur donnent grand peine: d'autant qu'ils n'ont pas l'autorité de les refuter, pour le peu de respect que le peuple leur porte: an petite creâce au bas age, quoy qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Ce pendant tels erreurs sont pour la plus-part tres-prejudiciables a la sânté & vie des hommes, & il y en a d'autres, qui rendent les medecins fort suiets a calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus an mon indice, soient erronees. Il y en a plusieurs vrais & certains: mais le peuple ignorant la raison de ce qu'il dit, est comme an erreure, de quoy ie le veux examiner par mes discours. Il y a dōc de ces propos vulgaires, que ie recherche & recueillis, les vns totalement faus & erronees; les autres ont leur cause incogneue du peuple, dont ils sont compris sous le nom des Erreurs. Et voila mon subiet, mon dessein, & mon intancion: a laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quel que estat ou profession que tu sois, non opiniatre ne lourdaut, ains d'esprit libre, utile & studieux) me vouloir assister, aider & fauorir, an contribuant a ce que tu pourras colliger de tels propos vulgaires. Et ie les rangeray en leurs classes, pour discourir la dessus, tout ainsi que j'ay fait an ces premiers: & mesmemant si ie suis auerty & aperçoy, que ce mien labeur t'ayt esté agreable, & que tu an desires la poursuite, iusques a l'accomplissement de ce que j'ay promis. Auquel cas, ie l'airray tout' autre besogne pour te donner ce contantement: esperant que tu y auras anfastiblement grand plaisir & profit. A Dieu.

In L. Iovērrum medicum regium celeberrimū & in
schola Monspeliensi medicinæ professorem, STRU-
MVS MANIALDVS medicus Burdigalensis.

Inuentum medicina Dei est, qua porrigit horam
Viuendi, & vitæ noxia cunctis fugat:
Exanimi turbæ reducet, qua tradere vitas,
Quaque solet satis amplificare moras,
Hanc coluit diuini propior memoranda vetustas,
Captaque posteritas artium amore fuit.
Graius, Arabi, Italus, Gallus, Germanus, Iberus
Exornant, varijs irradiantq; modis.
Venerat ad summum laudis medicina cacumen,
Ars incrementum finieratq; ue sumum.
Cuncta sed inuertit sceleris discordia languens,
Cuncta cui senium deteriora facit.
Sic veneranda suum patitur medicina ruinas,
Iamque salutifera deperit artium honos,
Vulgus & impostor purgamina noxia fundunt,
Atque ita languentes mori prope rata rapit.
Qui velit ac possit tales sarcire ruinas
Rarus adest, morbo huic nulla medela datur.
IOVĒRVS, iubar ut radijs in signo coruscis
Exoritur, tantum & suscipit unus onus.
Errorum larum reserant, fidesque medentum
Amissum reparat restituitque decus.
Maestè animo, IOVĒRVS, tuo medicina resurget
Marte, artem scriptis perge beatè tuum.

Εἰς τὸν λαμωρότατον ἰατρόν, Λ. Ιούβερον
Στέφανος ὁ Μανιαλδός.

Εἰσὶν ἀκεσορίνης ἑρεῖς ἡέλιοι ἀνά Κελτῶς,
Αὐτοὶ ἐν ἡρώϊς πλεῖστον ἔχουσι γέρας.
Φερνέλιος πολυῖστωρ περὶ τὸν φῶς περιχαλῆς.
Σύλβιος ἡπιόνης δεύτερόν ἐστι κλέος.
Ἐρῶ δ' Ιούβερος Πανάκης, σοφὸν τε διδάσκων
Ὡς μέγας ἡγήρη, νῦν τρίτον αἶνον ἔχει

Idem latinè.

Tres artis medicæ produxit Gallia soles,
Paonij laudes & decora alta chori.

*Doctus Fernelius censetur gloria prima,
Sylvius Epiones fama secunda fuit:
Et qui nunc artis solerti mente recludit
Abdita, Iouberto tertia palma datur.*

Ad IOVBERTVM medicum Regium DOMINICI
REVLINI Burdegal. medici epigram.

*Error saepe decus, vitam, mentisq; peremit:
Hac seruat, qui illum detegit, atque fugat.
Ergo age, recta docens errores pellito: tutor
Neminis, ac vita sic eris, atque animi.
Quid possit melius populo dare: quae referri
Digna potest tantis gratia muneribus?*

In doctissimos IOVBERTI libros de populari-
bus in re medica erroribus.

*Errorum vindex, rectique assertor & auctor,
Tam procul à vulgo, cui sua sensa manent,
Imprudens magno applausu Paradoxa dedisti,
Ecce iterum proferi hoc paradoxon opus.
Quod pulsus tenebris illustret commoda vita,
Quodque lubens magnus scripserit Hippocrates.
Crediderim fatale tibi cognominis omen,
Vox iurare ex claro ducta IVBERTI tua est.
Nam velut auratum Solis iubar obuia quaeque
Nubila per tractus dissipat aërios.
Errorum sic tu nebulas per inane vagantes
Clarus Apollinea protinus arte fugas.*

IO. GVIIIONII.

AM. IOVBERT SVR SES ERREURS
POPULAIRES.
SONET.

*Par l'obscur de la nuit plus belle est la lumière:
Plus belle est la vertu par l'acte vicieux:
Le laid, plus beau le beau fait paroître à nos yeux:
Et par le faux, du vrai la gloire est plus entière.
Si les replis nuens gros d'aquense matière
Ont long tems obscurcy le iour de l'œil des cieux,
Quand d'eux il se desuoile, il est plus radieux,
Et plus ardent il flambe autour de sa carrière.*

*Ainsi par tant d'erreurs qu'un peuple aveugle suit,
Ton esprit (leur Soleil qui fait jour à leur nuit)
Flambe plus claiement, & plus beau fait sa montrée.
L'erreur, Hydre faconde un essain d'erreurs fait.
De roy donc leur Hercule heureux est le ranconier,
Qui combats mille erreurs, que mille ages ont fait.*

P. D E B R A C H

Joseph du Chesne, lecteur, seigneur de Liserable, docteur en Medecine, a M. I O V E R T, iadis son precepteur,
SONET.

*Le pere au chef doré, qui si fort m'espoisonne,
Avecques l'aiguillon de sa sainte fureur,
A tramer sur mon lut ce qu'or en ta faueur
Ma muse, ta disciple, & te voué & te donne:
Ce mesme Delphien d'une double couronne,
Te circuit le chef de savoir & d'honneur:
L'une porte son loi: l'autre te rand la fleur
De tous les medecins que l'Europe environne.
O sent digne loyer d'un pere fauorable,
O seul digne presant d'un filz tant admirable,
A la posterité par ses doctes labours.
D'un I O V E R T, qui malgré du sot peuple l'enuie,
A voulu descourir de nouveau les Erreurs,
Qu'il commet au hazard de nostre pauvre vie.*

*Si du puissant Thebain la gloire est perdurable,
Pour auoir suffoqué le serpent outrageur,
Qui pour un chefosté en faisoit naistre deus,
Tout le terroir voisin rendait inhabitable:
Que fera de I O V E R T le sçavoir honorable,
Qui coupe le abus d'un monstre plus hydeux,
Monstre tout d'ignorance & d'erreur chassieux,
Qui hait iournellement la chose veritable?
I O V E R T ha donc plus fait, ne s'estant contenté
Avec l'art d'Apollon de rendre la santé:
Aux hommes trauaillés de mainte maladie:
Aingois pour deuancer tous les plus excellents,
Avecques les discours qui sont icy dedans,
Il ha volu guerir le peuple de folie.*

PIERRE CHAMBON DE GOTZ AGENOIS:

S O N E T.

DIVIN esprit qui aus plus serieuses
Vas mariant les choses de plaisir:
Et vas tirant ce profit du loisir
Des actions qu'as le moins annuyeuſes:
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,
Tes iours, tes ans? Et émeu d'un desir
Toujours d'apprendre, accourra te choisir
Second Oedippe es choses plus noueuſes:
Le cieliré encontre nos pechez,
Tenoit, malin, ces beaux ſecrets cachés
Dedans l'obſcur du tams qui tout conſume:
Sans de IOBERT l'esprit noble & gentil,
Qui du ſcauoir de ſon docte fuſil,
Ce feu caché a noſtre ſiecle allume.

SAL. CERTON CHASTILLONNOIS.

DY MESME A LUY MESME.

Le profit, le plaisir, & la correction,
Qu'anſeignant, recreant, & reprenant aſſemble
Ton feu, ta gaillardise, & ta doctrine aſſemble
Dans l'eſprit, dans le cœur, & dans l'intantion,
Rand animé, contant, & plein d'affection,
Le ieune, le ſcauant, le peuple qui en tramble.
De l'eguillon, du ris, de l'art, dont il les amble
Par ſes diſ, par ſes ieux, & reprehention.
Le ieune, le ſcauant, le peuple, icy aprenne,
Prene contantement, & icy ſe reprenne,
Plein du gain, du plaisir & de l'amandement,
Qu'a leur profit, ſoulas & leur grand auantage,
Leur y donne, leur cauſe, & preuue euid ammant
Du tres-docte IOBERT le celeſte langage.

Du meſme, à luy meſme.

O D E M E S V R E E,

IOBERT, qu'Apollon tient chery antre tous,
IOBERT, que les cieus ont paré antre tous
D'un ſubtil eſprit, d'un ſça uoir grand,
Remply d'honneur a iamais te randant:
Ou ſoit que d'un ſon plain de ſcauoir. tu viens
Ton treſor an nous deplier, an tirant
Du pas de la mort, hors du ſommeil
L'eſprit a l'eau de Caron abayant:

Ou soit que melant d'artifice annueus
 Moins qu'a ce premier, ton graue-dous propos,
 Nous viennes ouurir maint secret grand,
 Dans le profit le plaisir amassant.
 Ton esprit oisif on ne se voit : toujours
 Tu vas euuantant quelque sçauoir caché,
 Dont puisses vn iour t'aider, & puis
 Au paciant le secours apporter,
 Ingrat que tu n'es, & que ne fus iamais
 Du trefor exquis, dont t'a paré le ciel:
 Et aussi ingrat l'age qui vient
 Ton bel honneur a iamais ne téra,
 Il dira ton nom, ton los il hauffera
 Jusqu'au plus haut ciel: les liurs & le tans
 Ramplira du bruit grand & exquis,
 Qu'ains que mouir gene reus tu t'aquis.
 Et moy le sien chantre, & son auan-coureur,
 Iray deuant luy, & le deuançeray,
 Prechant ta splendeur : & le presant
 Et l'auenir de ta gloire honorant.

LOS ME CORONANT.

Ad L. IVERIVM illustrissimum Regis Galliarum & Po-
 loniæ, Regique Nauaræ medicum. S. MILL-
 LANGIVS Typographus Regius.

*Tollitur Alcides meritis super æthera : mundo
 Magnanimus stravit quod fera monstra prius.
 Tu cacas te nebras errorumque horrida monstra
 Doctus Apollineis artibus arte figas.
 Dignus ut ille, canit Alcides sic carmine tollant
 Vates: te vatum canet Apollo pater.*

S. Millanges au Lecteur.

PArce que Monsieur I o v b a n t parlât aux quatre derniers liures
 de ceste premiere partie, de la conception, generation, enfante-
 ment, gestine, & connoissance du pucelage, a esté bien souuant cō-
 traint en descouurant les erreurs, qui se font en tels actes, vsr de mots
 & parolles qui semblent estre vn peu obscènes: il sera bon que les seuls
 mariez lisent les beaux aduertissemens, qui se font pour eux aux dits
 liures. Et les religieux, religieuses, & tous ceux, qui veulent viure
 chastement sans se marier doiuent entierement laisser la lecture desdi-
 cts liures à ceux & celles, qui sont mariez. Quât aux autres qui ne veu-
 let oïr parler des parties hôteuses ils pourront passer sans lire les chap.
 & lieux marquez de ce signe *. Ce pendant ceux & celles qui veulent
 conseruer leur santé trouueront de bons & beaux aduertissemens
 touchant cela, en l'indice, au premier liure & aux trois derniers traittez
 que nous auons imprimé de nouveau.



PREMIER LIVRE
DES ERREURS POPULAI-
RES, TOVCHANT LA
MEDECINE ET LES
MEDECINS,

CHAPITRE PREMIER

*Excellance de l'art de Medecine par dessus
tous les ars humains, contre ceus, qui
l'ont a vil pris.*

N Ous antandons les ars
humains, tant liberaus
que mecaniques, tous
ceus que l'homme inspi-
ré de Dieu, ha inuanté
pour sa necessité, cōmo-
dité, ou recreation: antre
lesquels est aussi la Medecine, pratique de
la philosophie naturelle sur le cors humain,
A

pour lequel tous ars mecaniques sont inuātés, comme les ars liberaus pour l'exercice de son esprit. Nous exceptons seulement de toutes professions de l'homme, la sacrée science de Theologie: laquelle n'antandōs venir en cette comparaifon, quād nous exaltons la Medecine par dessus tous les ars humains. car elle n'est art, ains science, & n'est pas science humaine, ains puremāt diuine, non inuantée des hommes, ains infuse de Dieu, concernant les ames, & non les cors, eternelle, infallible, immuable: ayant pour obiet ou fuiet le Dieu tout puiffant, createur du mōde, qu'il ha fait de rien pour le seruice de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable, le cors, les biens, qui luy font dōnez pour l'antretie de sa vie. La Theologie ha le soin principal de l'ame: & apres elle, la philosophie morale. La Iurifprudance, retrainie aus loys humaines, traite des biens & appartenances de l'homme, randant à chascun le sien. Antre deus est la Medecine, conseruant le cors an santé, chafant les maladies, & preseruant de mort, antant que Dieu le permet. Donc si l'excelance des professions est estimée des fuiets, comme elle doit estre, la Medecine tiendra le se.

le secōd lieu. Car l'ame est plus que le cors,
& le cors que le vetemant. Je ne veus jci
contester avec messieurs les magistratz, qui
ont puissance sur les cors humains, tant de
la vie, que de la mort. car leur puissance, n'
est que declaracion de l'absolucion ou pu-
nition à mort, selon le demerite. Et quant à
l'absolucion, si c'est par grace (comme peut
le seul prince & souuerain magistrat) c'est
de l'autorité que Dieu luy donne, & non de
la sciance des lois: comm'est l'autre, qui de-
clare l'innocence du preueni & accusé. Ce
que n'est proprement sauuer ou donner la
vie, d'autāt que l'accusé ne meritoit la mort.
Et quant à la puissance de faire mourir, ce
n'est pas louiange, au-moins qu'on doie cō-
parer a la puissance de sauuer la vie; comme
fait le medecin (moyennant la grace de
Dieu) à plusieurs, qui sont attains de mala-
die mortelle, & qui mourroint sans doute,
s'ilz nettoint secourus. Or si cela est faisable
ou nō, & que par l'art de Medecine on puis-
se prolonger la vie, ie le deduiray amplement
au chapitre suiuant. Je veus yci mōtrer (cō-
m'an passant) l'excellance de l'hōme, pour
confirmer l'excellance de l'art qui est dedié
à sa conseruacion. La principale dignité de

A 2

l'homme, est an ce que Dieu l'ha daigné & honoré de son image & semblâce, luy dōnant vn'ame immortelle, capable de la diuinité: puis, de ce qu'il ha sommis toutes choses pour sa neccessité, commodité, & recreation: ayant fait pour son seruice le ciel, la terre, & tout ce qui est an iceus. Car Dieu n'ha besoin d'aucune chose qu'il ayt faite: tout est pour nostre vsage. dont il est aisé à comprendre, que l'homme est plus digne & excellant que tout le monde. Aussi de vray le ciel & la terre, qui ont eu cōmancement, finiront, anuieillissans comme vn abilhemant: l'homme ne finira iamais, ains changera de condicion, de mortel deuenant immortel, quelque tams apres que l'ame aura fait diuorce avec son cors, le reprenant plus glorieus qu'au parauant & d'vne trampe, qui ne sera plus suiette a corrupcion. Puis donc que l'homme est la chose plus digne qui soit au monde, la sciance ordōnée pour la persone, est la plus excellante de toutes, apres celle qui concerne propremant son createur. Car l'hōme est la plus digne creature de toutes: & par consequant l'art ou sciance qui le maintient an vie & an santé, est le plus excellāt de tous les ars humains.

Voyla

Voyla vn fort argumant de la pręeminā-
ce & dignité de la Medecine, ſuiuant l'ex-
cellance du ſuiet qu'elle traite. I'an veus
toucher quelques autres, qui ſont ſembla-
blement à ſa recommandation: comme eſt
ſon ancienneté, neceſſité, & vtilité, anſam-
ble l'autorité de ceus, qui l'ont fort priſée &
reuerée pour les meſmes raiſons. Quant à ^I
l'ancienneté, nul doute qu'elle ne ſoit des ^{Ancien}
la transgreſſion d'Adam, auſſi toſt qu'il eut ^{né.}
peché, & par ce deuenu ſuiet a maladie. Sō
medecin etoit luy meſme, à qui Dieu auoit
donné cognoiſſance de la vertu de toutes
choſes, les luy faiſant nōmer ſelon leur pro-
priété. Les hiftoires prophanes attribuet
l'inuancion de la Medecine, au Dieu Apol-
lo, qui eſt le Soleil: ſignifiās, que de luy pro-
cede la vertu des plantes, & autres medica-
mans, que la terre produit. Dont ils font qu'
Aeſculape (le premier qui ha fait profeſſiō
de cet art) fut ſon filz, pere de Machaon &
Podalyre, medecins vulneraires (autremant
dits chirurgiens) qui furent an la guerre de
Troye: de laquelle l'hiftoire eſt des plus an-
ciennes du monde. Or l'ancienneté eſt vne
des condicions qui recommande quelque
chpſe, pourueu qu'elle ayt eté continuée.

car si n'estoit vtile ou necessaire, elle pour-
roit tãtost finir. Mais on void q̃ iusques à pre-
sãt on ha biẽ atretenu la Medecine, mesmes
touiours an l'augmentant, ornant, & anri-
chissant dauantage : & ce par l'industrie des
plus grans personages qui ayet etẽ, non seu-
lement philosophes de profession, ains aussi
roys, princes, & autres de grand' valeur : ain-
si que tẽsnoignent les histoires, & ce qu'ilz
nous ont laissẽ de leurs labeurs. Vray est
que les Romains s'an sont passez anuiron
600. ans an ayans horreur, pour la cruautẽ
de quelques chirurgiens venus de Grece,
nacion à eus fort suspecte. Mais depuis an fa
les medecins ont etẽ bien honnorẽs, res-
pectẽs & antretenus à Rome, tenus au rans
des nobles & cheualiers. Touchant à la ne-
cessitẽ, ell'est si notoire que rien plus. Mais
il samble que cela diminuẽ l'excellance de
l'art, puisque il n'est expetible ou desirable
de soy, ains pour le besoin. Tout ainsi que an
philosophie morale, on estime plus ce qui
est desirable de soy, comme auoir des an-
fans, que le desirable pour autre respect, cõ-
me auoir des biens pour ses ansans. Ainsi la
Medecine, n'etãt desirable de soy, cõme est
la Musique, ains pour la necessitẽ, elle an
sem-

Pl. li. 29.
chap. 1.

2
Necessitẽ
Obiẽction.

semble moins loable : tout ainſi que les ars
mecaniques, deſquelz on ne ſe peut paſſer.
Toutesfois c'eſt au contraire, que tant plus *Soluciu.*
neceſſaire eſt la Medecine, tant plus ell'eſt
à deſirer : & l'excellance de ſon effect, la
rand tres-excellante. Et à decy reuient l'uti- **3**
lité, qui tant la recommande. car com'ainſi *Utilité.*
ſoit, qu'il n'y ayt rien plus agreable au mô-
de que la ſanté, ne plus deſirable que lo-
gue vie: la Medecine pouruoyant a l'un & a
l'autre eſt la plus utile au contantement des
hommes, que nul'autre ſcience humaine.
Car par le contraire, qui n'ha ſanté eſt inu-
tile au môde: & celuy qui dure peu, y appor-
te peu de profit. Or (comme dit le pere d'e-
loquence) nous ne ſommes nez pour nous
tant ſeulement, ains noz parans, alliez & a-
mis, noſtre patrie, voire tout l'uniuers, re-
quieret de nous quelque emolument & cō-
modité.

Reſte a confirmer toutes ces raiſons par
l'autorité des grans, qui ont fort eſtimé, & **4**
exalté la Medecine, & ſes profeſſeurs, la re- *Autori-*
commandant infiniment par leurs eſcris. *tés.*
A ce faire ie me contenteray de l'exhortaciō
qu'en faiet l'Eccleſiaſtique, & de la remon-
trée de noſtre bon pere Hippocras. lequel

A 4

ne doit estre suspect a la matiere, pour auoir
eté medecin : car il ne fut onc mercenaire,
ne au seruice de personne, ains libre & tres-
liberal de la professiō. Et ce fut luy, qui pre-
mier separa la Medecine de la philosophie.
Car anciennement il n'y auoit point qui fus-
set medecins a-part : ains les philosophes
contemplant les maladies & leurs reme-
des, parmy les choses natureles, pour leur
vsage principalemant, comme tesmogne
Celse, au ayans besoin sur tous, a cause de la
foiblesse de leurs cors, abbatus de continue-
les cogitacions & velhez. Hippocras donc
fut le premier qui separa cet art de la philo-
sophie, & en fit profession publique: comme
depuis firent Diocle, Praxagore, Chrysipe,
Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui
en fin departirent la Medecine en trois, pour
mieux accommoder les malades, remettant
aux mecaniques l'operation manuelle dite
chirurgie, & la preparacion des medica-
mans, qu'on nomme pharmacie ou apothi-
cairie, ainsi qu'on les voit exercer ancor
pour le iourd'uy. Mais c'est par gens mer-
cenaires pour la plus part, desquelz le tes-
mognage en recommandacion de l'art de
Medecine, ne pourroit icy auoir lieu: non
pas

*Au pre-
mier du 1.
liure.*

pas mesmes celuy de Galien, d'autant qu'il
 ha esté des premiers asseruis. Dõt ie me cõ-
 tenteray de ce que le grand pere an ha escrit:
 apres que i'auray recité les parolles de l'Ec-
 clesiastique. C'est la sapiance de Iesus filz
 de Sirach, qui escrit ainsi an son 38. chapitre:
 Honore le medecin, de l'honneur qui luy
 appartient, pour le besoin que tu en as. Car
 le seigneur l'ha créé. La guerison vient du
 souverain: & le medecin sera honoré mes-
 mes des roys. La sciance du medecin luy
 fait hausser la teste, & le rand admirable an-
 tre les princes. Le seigneur ha crée les me-
 decines de la terre, & l'homme prudent ne
 les dedaigne point. L'eau n'ha elle pas ressu
 douceur par le bois, pour faire cognoitre sa
 vertu à l'homme? Ainsi donc il ha donné la
 sciance aus hommes, pour estre glorifié an
 ses meruelhes. Par icelles il guerit l'homme,
 & luy ote son afflicciõ. L'apotaire fait des
 mixtions, & toutesfois ce n'est pas luy qui
 acheue l'œuvre. Car c'est de Dieu, que vient
 la santé sur toute la terre. Mon enfant, quãd
 tu seras malade, ne sois paresseus de prier
 Dieu, & il te guerira. Reiette les offances, &
 ayes les mains droittes & purge ton cœur
 de ton peché. Fais an fancement, & le me-
 morial

Exo. 15.

morial de pure farine , avec vne oblacion
" grasse : car tu ne le donnes pas le premier.
" Puis donne lieu au medecin: car le seigneur
" l'ha crée. & qu'il ne bouge d'aupres de toy:
" car tu as affaire de luy. Telle heure aduient
" qu'il y a bonne yssue an leurs antreprises: car
" aussi eus prier le seigneur , qu'il fasse prospe-
" rer le solagement & la guerison, pour main-
" tenir la vie. Ces diuines parolles concluet
suffisammât nostre propos, de la dignité, ex-
cellâce, necessité, vtilité & prerogatiue des
medecins: condamnant tous ceus, qui les
ont à vil pris, & an eus mespriset la grand-
bonté de Dieu, qui ha voulu donner aus hō-
mes vn tel soulagement. Oyons maintenât
ce qu'an dit Hipocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se
plaint deia, que mesmes de son tams la Me-
decine estoit moins prisee, à cause des abus.
Voyés ie vous prie, ce que peut estre au-
" iourd'hui? L'art de medecine(dit il) est des
" plus apparans de tous: mais par l'ignorance
" de ceus, qui an vset, & de ceus qui iugent de
" ses professeurs, il est ia beaucoup deuancé
" de tous les autres ars. La faute me samble
" proceder principalemant de ce, que aus vil-
" les il n'y à aucune peine ordonnée a l'art de
Mede-

Medecine, comme aus autres, excepté le
des-honneur. mais cela ne pique affés les
defalhans: lesquelz sont semblables aus per-
sonnages d'une tragedie, qui ont la fasson,
le visage, & l'habit de ceus, qu'ilz represen-
tet & contrefont. Ainsi il y a plusieurs me-
decins de nom & reputacion, mais peu de
fait. Car il faut a celuy, qui doit vraye-
ment aquerir la cognoissance de Medeci-
ne, auoir ces sis condicions: le naturel, la di-
scipline, les bonnes meurs, la doctrine des
son enfance, aymer la peine, & auoir le tams
requis, etc. Avec ce il deuiendra bon me-
decin, non seulement de nom, ains aussi de
fait. Mais l'ignorance, est un mauuais tresor,
vne mauuaise bague a ceus qui l'ont, & vn
songe de reuerie, etc. Plin poursuit bien
ce propos, taxant le vulgaire, qui ne fait di-
stinguer entre le bon & mauuais medecin,
s'attendant a ceus qui ont plus de babil, qui
se vantent, & qui font bonne mine. Il aduiet <sup>Liure 26.
chap.</sup>
(dit il) a ce seul art que l'on croit incontina-
t a quiconque se dit medecin: ia soit qu'il n'y
ayt an aucune manerie plus grand danger.
Touttesfois on ne s'an aduise pas, tant est
plaisante a chacun la douceur d'experer
bien pour soy. Dauantage il n'y a aucune
loy

“ loy qui punisse l'ignorance capitale , ou im-
“ portant de la vie des hommes: il n'y a aucun
“ exemple de vengeance. Ilz aprenent a noz
“ dangiers, & font leur epreuues an tuant les
“ personnes: & au seul medecin est grand'im-
“ punité, d'auoir tué vn hōme. Qui plus est,
“ ilz antret an reproche, & accuēt l'intem-
“ perance du malade, & de gayeté on con-
“ damne ceus qui sont mors.

I'ay pansé d'alleguer ces propos, affin
qu'on antande, que ce n'est d'auioirdhuy,
que plusieurs ayans le masque & apparance
de medecin, font pour leur abuz, que la Me-
decine est moins prisée: tout ainsi que plu-
sieurs autres choses de soy bonnes ou neu-
tres, sont decriées & oyēt mal, par ce que
aisement on an abuse. Et d'autant que i'ay
cy dessus auancé, que par la Medecine on
peut allonger la vie, qui est vn acte bien ex-
cellent, ie veus amplemant demonstrier cō-
mant il se peut faire.

CHA-

CHAPITRE II.

*S'il est possible par la Medecine allonger
la vie des hommes.*

Cette question ha touiours samblé fort arduë, & ha fort trauallé les plus grans esprits: comme celle, qui etant cachée & couuerte aus plus profondes cachettes de Nature, donne tres-grand peine a quiconque s'ingere de la rechercher. Les raisõs de ceus qui la debatet, sont si nerueuses d'une part & d'autre, qu'a-peine se peut on resoudre de ce qu'on an doit tenir. Car il y a plusieurs argumans, qui cõcluet, la vie de l'homme ne pouuoit estre prolongée par aucuns remedes & moyens de la Medecine. Au contraire les medecins soutienet, que cela est possible. Dont pour mieus expliquer le doute ie soutiendray premieremant chacune des parties: & an fin, comme arbitre, i'an prononceray mon auis.

Que le terme soit prefis a la vie de l'homme, & qu'il ne le puisse outre-passer par moyen que ce soit, nous auons an premier lieu, ce que an dit le tres-patiant Iob, inflam-
mé de

chap. 14.

.. mé de l'esprit de Dieu : Les iours de l'hom-
 .. me sont cours, & le nombre des moys est
 .. riere toy, seigneur, qui as ordonné des limi-
 .. tes a la vie de l'hôme, qu'il ne pourra outre
 chap. 10. passer. Cela mesme affirme Aristote, au se-
 .. gond liure de la generation & corrupcion,
 .. disant: Le tams & la vie de chaque chose ha
 .. son comte fini & déterminé. car an toute
 .. chose y a ordre : & tout tams & vie est me-
 chap. 10. suré de periode. Et au quatrieme de la gene-
 .. ration des animaux: Il est raisonnable (dit il)
 .. qu'il y ayt des périodes & saisons, tant des
 .. groisses, que des generacions & vies, qui
 .. loint comtez par iours, mois, anneés, ou au-
 .. tres tams, qui sont decris par ceus cy. Ce
 .. que explicant Auerrhois, dit, tout ce qui est,
 .. ha necessairemât vie déterminée. Puis d'oc,
 que toutes les œuures de nature, constet
 necessairemant d'un certain ordre, tellemât
 qu'elles ne peuuet estre autrement, ou estre
 cuitées, & que l'art est de beaucoup inferi-
 eur an cela a nature (ainsi que Galen dispute
 gentilemant au liure du Marasme) on peut
 aisémant conclurre, que la vie ne peut estre
 Lin. 1. ten. allongie par aucun artifice. A cela constant
 x. doi. 3. Auicenne, la ou il cherche par expres, les
 chap. 3. causes de nortre mort ineuitable, disant : Et
 c'est

c'est la mort naturelle a chaque indiuidu, „
differante aus vns & autres, selon leur pre- „
miere complexion, iusques au terme qu'ilz „
ont an leur puissance, de conseruer leur na- „
turele humidité. Car tout ha son terme pre- „
fis, qui est diuers ez indiuidus, pour la diuer- „
sité des trapes. Et ce sont les termes „
naturelz. Il y an ha d'autres abregez : le tout „
suiuant la volonté de Dieu. &c. Si donc le „
terme de vie est prefis & assigné a vn cha- „
cun, par le mandement de Dieu, & son „
ordonnance (c'est Nature, seruante a Dieu: „
sauoir est, l'ordre etably ez choses de ce „
monde des son commancement) il ne peut „
estre outre-passé par aucun moyen d'homme, „
ains de la seule grace & volonté de Dieu „
tout puissant. comme au Roy Ezechias, au- *Livr 4. des*
Rois, ch. 20
quel le prophete Elie auoyt signifié sa mort.
Car veu sa repantance, la vie luy fut prolon-
gee de quinze ans, par la misericorde de
Dieu: qui aussi promet an sa loy vie-longue
aus ansans, qui honorer leur pere & mere, &
ne leurs sont ingras.

Maintenant voyons, si contre ce qu'auôs
deduit, on peut etandre & prolonger les ter-
mes naturelz de la vie, par les ordonnances
& remedes de nostre art. Car il y a beau-
coup

coup de raisons qui persuadet, que non seulement l'ordre de nature, ains aussi nostre industrie, promet vie longue. Premieremāt les astrologues l'affirment, là où ilz traitent des elections, figures & images. Et cela est confirmé par l'experience, du soin & diligence des medecins anuers plusieurs personnes: lesquelz s'aidans de leurs remedes & bon regime, se maintiennent en santé, & etans fort valetudinaires durent long tams, qui autrement mourroient bien ieunes, & ne parviendroient a vielhesse. Platon & Aristote (auteurs graues & maieurs de tout' exception) temognent a ce propos, qu'un homme de lettres, nommé Herodique, le plus malade qui fut de son tams, vequit neātmoins cent ans, par grand artifice & exquisite maniere de regime. Galen aussi, en quelques androis cōfesse son infirmité naturelle: mais il dit l'auoir si bien corrigee, qu'a peine il fut iamais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallemāt a exercer la Medecine: sinon qu'il fut atteint vne fois ou deus de fieure Ephemere (c'est a dire d'un iour) seullemāt pour s'estre trauallé peniblement a panser ses amis. Et si nous croyons quelques vns qui l'ont escrit, il vequit set vins ans. Il n'est ia
besoin

besoin de citer l'autorité de Plutarque, lequel remontre plusieurs fort debiles & delicas auoir longuemant vecu par le moyen de nostre art : veu que on an void tous les iours beaucoup d'experiances. Et ne faut a ceus-cy opposer quelques intamperans & dissolus, qui ont touiours meprisé le bon regime : lesquelz touttefois sans aucun moyē de nostre art, sont paruenus a grād' vielhessē & age decrepit. car il est certain, que si telles personnes (bien nées, & de bonne trampe) eussēt vecu dereigle, & se feussēt aydes de noz moyens an leurs necessitez, ilz eussēt eté plu-tard vieus, & plus long tams an vie. Ce qui est aisé a prouuer, de ce que on void le plus souuant aucuns mal sains, ou de nature, ou par accidant, qui neantmoins viuet plus lōguemāt que les robustes & galhards: d'autant que les robustes se confians trop an leur force, viuet desordonnemāt sans loy & sans regime: les autres sont sobres & cōtinans, abstenans des choses nuisantes, & obseruans certaine maniere de viure, par l'ordonnance des medecins, qui les fait viure plus longuemant. Dont est venu le prouerbe, Qu'un pot cassé dure plus long

B

tams que le neuf. Sur quoy Galen dit tres-
biē, qu'il est croyable, ceus viure moins, qu'il
ne leur est ordōné de Nature, lesquels igno-
ret ou mesprisēt la saine maniere de viure.
Car la sciāce de Medecine, pouruoyant a
la santē & vie des hōmes, ha telle vertu, que
si aucun meprise temerairement ses ordon-
nances, il vit non seulemāt an misere & tout-
te sol'heure de maladies, ains aussi retransche
la longueur de sa vie, & abbrege les termes,
que Nature luy auoit presis, anticipant sa
mort, & (comm'on dit) se coupant la gorge.
Sauoir est, quand vsant de mauuais regime,
il consume son humeur radical plu-toit que
ne luy estoit ordonnē, ou suffoque & etaind
sa chaleur naturele: esquelles choses cōsiste
la duracion de cette vie. Or si c'est la loy &
le naturel des contraires, qu'ilz sont dis d'un
mesme sujet, & si l'un est, l'autre doit estre
aussi: il faut necesserement, que si on peut
accourcir la vie, on la peut aussi prolonger.
Et puis que il est notoire, que la vie huma-
ne peut estre abree par diuerses fautes &
excez. on conclud assez de cela qu'elle peut
estre alongie par bon regime & sage con-
duite. Car ia soit que on ne puisse aucu-
nement euitier les incommoditez, qui de-
pandēt

pandet des principes de nostre generacion, comme l'effluxion & continuelle dissipaciõ de toute nostre substance, qui est faite par la chaleur naturelle (dequoy procedé la vieillesse, a cause de l'excessiue & ineuitable exsiccacion) toutesfois cela peut estre retardé par nostre art, & ampeché que le dernier iour ne vienne si tost, ne si hâtiuemant. Et quoy? ne void on pas quelques vns pres a trepasser, qui sont retenus quelque tams an vie, an prennant vn peu de maluaisie, d'eau de vie, ou imperiale, de confectiõ alkermes, ou autre chose cordiale? Le periode & dernière ligne de vie ia prochaine, n'est elle différée par tels moyens a vn'autre heure? Cõme on dit aussi du riart Democrite, qui étant prié de ses domestiques, a ce que sa maison ne fut an dueil, durant les festes Thesmophories lors prochaines, d'allonger sa vie durant ces festes, il le fit, moyennant l'odeur du miel, ou (comme diset les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que noz medecins remontret, qui ha tres-grand'apparance de verité.

¶ Nous auons debatü les deus parties, par contraires sentances & raisons. il faut maintenant appaiser le debat, & resoudre ce, qu'à

B 2

deuons tenir. Et affin que cela soit fait de plus grand artifice, il conuiet ainsi distinguer les termes de la vie : que les vns sont sur-naturelz, les autres naturels, & les autres accidantaires, lesquelz on appelle acourcis ou abregés. Nous disons estre sur-naturels, ceus que Dieu tout-puissant ha ordonné, & prefis a quelques vns de sa pure volonté : telz que nous ne pouuons intituer par aucun art ou conseil. comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordōna au premier age du monde auant le deluge, pour la multiplication du genre humain : & mesmes a Nohé, pour la restauration d'iceluy. Les naturelz sont ceus, qui ont été donnez a chacun, selō la diuerse trampe & batimant diuers des principes & fondemans, fors ou debiles : à raison desquelz les vns doiuet viure longuemant, les autres peu de tams, selon l'ordre de nature : & ils attaindrōt ces termes (moyenant la grace de Dieu) sinon qu'ils fassent desordre, ou quelque incōueniant leur suruiene : ce qui est deia des limites ou termes de la troisieme sorte, lesquelz nous auons nommé Accidantaires, qui peūet auenir a tout age, pour les cas fortuis & inopinez : cōme blessures, poisons, brulemās, cheutes, ruines, nau-

naufrages, pestes, & autres maus populaires. Telz inconuenians sont le plus souuent inuitables, & n'est à la science de Medecine d'y vser de precaucion, ains de guerir le mal auenu, s'il est possible. dont laissans ces termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piemât, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature: cōme nous auons anseigné an quelque part) parlons seulement du terme dit naturel, & expliquons sa faison plus amplemant.

*Après le 7.
paradox. de
la 1. decade*

Tous les philosophes & medecins sont d'accord, que il faut mesurer & borner la duration de nostre vie, de ce que peuuet durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus longuemant an nous, nostre bonne mere Nature (comme parle Galen) ha mis an nous vne puissance merueilleuse, qui par cōtinuelle application de nourriture, defand l'ordinaire dissipation de nostre sustance & humeur radical, antretenant la chaleur naturelle, tāt par ce moyen, que par la respiracion, & le pous des arteres. Mais telle puissance (que nous appellons Nutritiue) etant limiree & non infinie ne peut touiours defandre & conseruer ledit

supplui

B 3

humeur, an suggerant vn autre. Dont il ad-
 uient, que le cors peu à peu se desseiche : &
 de là s'ansuit, que telle puissance deormais
 n'est bien exercée, & l'affoiblit de iour an
 iour, tant que an fin le corps cesse de pou-
 uoir estre nourry suffisamment. Et ainsi de-
 uenant les parties fort arides, le cors s'amai-
 grit & diminüe : puis an passant plus outre,
 il se ridde, & cette condicion est nommee
 Vielheffe. C'est la principale necessité na-
 turelle de corrupciō & mort a tout cors an-
 g'andré. car la mort est adonc, que l'humeur
 primitif, sustantifique, ou radical defaut, &
 la chaleur naturelle s'etaind : & c'est la fin de
 la vie, que nous disons fin naturelle. Quant à
 nostre art, ce n'est pas vn art, qui examppte de
 mourir (dit Auicenne) ni mesmes qui puis-
 se conduire toutte personne, iusques au der-
 nier terme de la vie humaine, qui est de cent
 ou sis vins ans. mais il asseure & examppte de
 deus choses : l'une de pourriture, qu'elle ne
 faiffisse aucunement le cors : si ce n'est d'oc-
 casion externe, comme peste, ou poison.
 l'autre est, defandre la naturelle humidité, à
 ce qu'elle dure plus longuemant, & soit tard
 consumée. Ces deus choses sōt au pouuoir
 de nostre art : dont il peut prolonger la vie,
 iusques

iufques au tams qui luy eft deu, felon la trã-
pe d'vn chafcun. & ce par trois moyens, de-
quels le premier eft, préoccupper la chaleur
etrangiere, ampecher les opilacions, reiet-
ter les excremans, dequoy on prœuient la
generacion de pourriture, ou icelle angen-
dree an eft erainte. Le fecond eft la deüe
adminiftracion du boire & du manger, an
fufstance, qualité, quantité, tams & ordre. Le
troisiefme, abftenir des chofes qui an con-
fumât & puisant l'humeur radical an peu de
tams, refoluet ou diffipet anſemblemant la
chaleur naturelle: comme trauail excessif,
vfage des chofes piquantes, veillhes, fousis,
& diuerſes paſſions de l'eſprit, mais ſur tout,
la copulation charnelle demeturée, & à heu-
re incōmode: & autres chofes ſemblables,
qu'on peut & doit euter, ſuiuant les ordon-
nances & regles de Medecine.

Mais (dites vous) on ne doute point de
cela. car chafcun accordera volōtiers, emeu
des ſudittes raiſons, que ceus viuront plus
longuement, qui feront tamperans, & aurōt
ſoin de leur ſanté. Cela n'eſt que pouuoir at-
tandre le bout & terme ordonné de natu-
re, ſans l'abreger: combien que cela eſt fort
rare. Mais on demande principalemant, ſi la

B 4

fin & periode naturel de la vie peut estre auancé & prolongé par l'art de Medecine. Le repons, que la vie n'est pas seullement conseruée par notre moyen, ains aussi prolongee. Car il est raisonnable, que ce soit plus affermé & auacé, de qui les fondemâs, principes & causes produisantes, peuuet estre continuees, etandues, & mesmes randues plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuuet estre reintegrez, au moins ils peuuet estre restaurés, réparés, & rādus plus vigoreus par notre art: ainsi que la curacion des hectics nous le montre, & l'amandement de chaque cōplexion, par lequel la chaleur naturelle est attrāpee. Donques si par maniere de viure humectāte, par les bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer plus longuemāt l'humide radical, qui autrement seroit plus tost consumé: & contamperer la chaleur naturelle, tellemant qu'elle absūme plus chichement cette sienne pature, par defaut de laquelle vient la mort naturelle: qui est ce qui ne confessera, la vie estre prolōgee par notre art, laquelle deuoit estre plus courte selon nature? Je recognoy bien & confesse, que

que les parties solides & spermatiques ne peuuet estre humectees sustancialemant, & an elles mesmes: toute fois on m'accordera, qu'elles peuuet estre humectees parmy les espaces vuides & porres, esquels s'insinue l'humeur alimentaire, duquel est retardé le degast de l'humeur radical. Et c'est presque de mesmes, que aus lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle resiste plus a la voracite de la flamme. Mais ancor, que les termes de la vie puissent estre allongez, on le prouuera fort bien de cet argument. Des complexions ou trapes du cors, celle de plus grand vie est l'humide, ou celle qui est ansemblément chaude & humide, que nous appellons vulgairement sanguine. la contraire, qu'on nomme communément melancholique, est de la plus courte vie. De sorte que quand bien routes deus vseroient de semblable regime, & pareil antretié, néanmoins la premiere seroit de plus longue durée, d'autant qu'elle ha le terme de sa vie plus éloigné des principes de sa generacion. Or la vertu de nostre art est si grande, qu'elle peut changer de peu a peu ce naturel temperamēt froid & sec, an son cōtraire. ce que Galen enseigne de faire ez deus derniers li-
mb ures

ures de la conseruacion de santé. Ne s'ansuit
il pas de cela incontinant, que aussi le terme
de la vie peut estre prolongé par l'art de
Medecine : tellemant que vn malheureuse-
mant né, & obligé a courte vie, ayant chā-
gé de condicion, deuienne plus viuace? De
ce seul que chacun (a mon auis) antand fa-
cilemant, qu'on aprenne les autres : c'est
commant on peut allonger les limites de
tous ages: dōt s'ansuit, que le cours de tout-
re la vie soit allongé. Et premieremant, que
la vigueur ou fleur de la ieunesse puisse estre
couseruée fort longuemant par l'art de Me-
decine, Galen le demontre ainsi. Il y a deus
principaus buts an la conseruacion de san-
té, qui sont an nōtre pouuoir : de restaurer
la substance dissipée, par breuuages & viā-
des conuenables, & de reietter les excre-
mans qui an prouienet. Si on ne fait an au-
cun de ceus-cy, le cors ce pendant iouira de
santé, & sera conserué tres-longuemant an
la force de sa vigueur. Parelhemant & par
mesme raison, la vielheſſe (du tout ineuī-
table à ceus qui doiuet mourir de mort na-
turele) est prolongée par nōtre art: de fa-
ſon que le transſilemant, & comme vn re-
tour an poudre par l'extreme vielheſſe, auie
dra

dra fort tard. De quoy an fin on conclud, que comme de tous ages(car on peut semblablement, & mesmes plus facilement, etendre les termes de l'ansance & adolescence) ainsi de toute la vie, on peut allonger les termes par la Medecine, plus avant que ne sont ordonnés de nature. Et ce sont les limites que Dieu, principal auteur de la Medecine, ha voulu estre suiets à cet art: lesquels sont an nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nostre vie, comm'il luy plait. Tout ainsi que autres fois, par dessus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il substante & auance la vie miraculeusement, sans aucune aide medicinale, voire sans boire & sans manger.

CHAPITRE III.

*Contre ceus, qui ont opinion, que les medecins
prolonget les maus, & ne font qu'a-
buser le monde.*

IL n'y a aucun art tant suiuet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine: qui s'accordet aussi merueilleusement bien an plusieurs autres choses, cōme l'on pourra voir
an plu

an plusieurs discours cy apres. Car pour expliquer familierement le fait de la Medecine, i'amprunteray souuāt les similitudes des actions belliques : & mesmes a presant me samble que m'an pourray seruir, an ce qui est propose. C'est, que si on ha assiegeé quelque ville, & on ne l'amporte dans le terme qu'on ha promis, ou bien aussi tost que ceus qui an sont loin, iuget (sans l'auoir reconuë) qu'on la peut prandre, quoy que le capitaine y fasse tout deuoir, on le soupçonnera ou accusera de diuerses façons de negligence, lacheté, intelligence, & corrupcion, trahison, ignorance, precipitation, ou tardité an ses antreprises, mauuaise conduite, pusillanimité, ou autre defaut an sa charge, & le tout sera faus : mais ceus qui an iuget ainsi, ignoret la resistance que font les assiegeés, les bonnes prouisions qu'ils ont, la force des gens, & toutes choses requises à se defandre plus longuemant que l'assiegeant mesmes n'auoit cuidé. lequel pourra auoir esté abusé des epiōs, & autres qui rapportet l'etat du lieu, & des samblans extérieurs, desquels on tire coniecture de ce que peut estre dedans. Ainsi le medecin qui assiege la maladie dans le cors de l'homme,

pour

pour luy faire quitter la place, est souuant abusé des signes extérieurs, & beaus semblans: de sorte que cuidant estre a la fin de la cure, c'est à recommencer. Car il y ha plus de corrupciō & mauuais humeurs, qu'il n'auoit sceu preuoir: le mal fait plus grand'resistance, que le medecin ne cuidoit, se ranforceant & ramparât tous les iours de plus en plus contre les remedes, & bon secours. De sorte que la maladie sera plus longue, que l'on n'auoit prédit: & le malade ne guerira si tost que le medecin auoit promis, ou que pansoient ceus qui n'an ont intellig'ance. Dont c'est mal fait de le soupçonner, ou d'ignorance, ou de neglig'ance, d'auarice, malice, ou autre vice, qui l'induisse à faire le mal plus long qu'il ne doit estre. Touchant à l'ignorance, ie suppose qu'elle n'y soit pas, & q le medecin soit sauant, expert, & hōme de bien. S'il n'est tenu pour tel, on fait mal de l'y appeller, & de cōmettre la vie du paciant antre ses mains: tellement que le paciant pourroit dire comme Iesus-Christ a Pilate, celuy qui m'ha deliuré à toy, ha plus fally que toy. Quant a la neglig'eance, j'accorde qu'il y a des medecins doctes, experts, & gens de bien, qui se passet assés de legier à la

à la visite & panser des malades: mais ie ne croyray iamais, que ce soit à celle fin, que le mal dure plus longuement, ains que c'est vne neglig'ance d'inaduert'ace, com'ils peuuent estre an leurs autres affaires. Et an cela y a bon remede, qui est de les solliciter de pres, & les stimuler a faire leur debuoir: les prier d'estre plus frequans, & attantifs: mesmes leur balher vn coadiuteur, qui leur soit cause de plus grand soin. Le plus que l'on se doute (a mon auis) c'est l'auarice. car le vulgaire pense, que les medecins communement prolongent les maladies & les antretienent an longueur, pour an tirer plus de profit. Parquoy ie me veus plus longuement arreter, à refuter cette fausse opinion, la plus erronée de toutes. Car an premier, ie suppose que le medecin soit homme de bien: puis qu'il ayme son honneur & reputacion. Ie veus aussi, qu'il desire profiter an sa profession, cōme chacun veut aquerir des biens honnestement en sa vocacion. S'il est homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à son eciant. s'il n'est tel, on ne le deuroit amployer, cōme dessus est dit. Mais soit il mechant: si aura il ce but, d'estre an vogue & bōne estime, pour l'autre

tre fin, qui est deuenir riche. Or s'il met an longueur les maus qu'il pourroit abreger, il n'est pas abille homme, & fait tout le contraire de son intâciô. Car s'il guerit an moins de tams que les autres, il sera de plus grand requeste: il aura telle presse de malades, qu'il n'y pourra auenir: & on luy dônera plus volontiers l'ecu, qu'aus autres le teston. Car qui est celuy qui n'ayme mieus payer au double, voire triple ou cadrupte, & estre bié tost guery? Si on dône aus autres medecins, qui paruienet tard a la guerison, dis escus, on ne plaindroit pas 50. escus à celuy, qui abregeroit le tams de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'est au pouuoir du medecin de faire a son plaisir. Il voudroit bié auoir cette vertu, de guerir an touchant ou an voyât, ou de la premiere recepte, ou seullemant d'un bon regime, ou autre chose legiere. Il auroit moins de peine, an seroit mieus prisé, & gagneroit infiniment dauantage. Bon Dieu que celuy seroit tost riche, qui auroit cette propriété. Donq' il ne faut pâser, que les medecins emeus d'auarice, fassent les maladies longues, puisque ils gagneroient dauantage an gré, reputaciô, & recôpanse, s'ils pouuoient guerir plus tost.

Et

Et quoy? y a il medecin qui n'ayt des parās, alliez, & familiers amis, desquels il ne prād rien? Les guerit il an moins de tams que les autres, desquels il prand, le mal etant pareil, & le suiet samblable? Il ne gagne rien a la longueur de telles maladies: c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'ō luy doit sauoir, des bōs offices qu'il y apporte. Je diray dauantage: quand luy, sa fame, ou ses ansans sont malades, c'est tout à ses depans: & n'ont ils point de longues maladies? sont ils plus-toft gueris, si tout le reste est samblable? C'est vne grand'folie, de cuider que les medecins s'obliet tant, de prolonger les maladies à leur eciant, pour peu qu'ils ayet d'affeccio a leur profit & honneur. Mais il leur auient souuant, comme à cens qui assieget vne place, qui cuidet l'anporter dans trois iours, & y font vn moys deuant, sans qu'ils sy feignent ou epargner aucunement. Ils panset qu'une muralhe n'andurera dix coups de canon, & elle resistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegés n'ont des viures, & municions que pour huit iours, & ils en auront pour deus moys. Tout ce qu'on panse, sont coniectures, prises du samblable, exemples, & obseruacions, lesquelles faihet bien souuant

uant. mais il ne faut pourtant accuser le Capitaine assalant, de faire mal son deuoir, quand il fait tout ce que l'art demãde. Ainsi est il du medecin an toutes sortes, qui est tres-excusable, sur tout quand il se faut à la quantité & efficace de ses remedes. Car c'est ce principalemant, qui rand nottre art coniectural, comme dit Galen an plusieurs lieux: definissant la coniecture, estre de condition moyenne, antre parfaite sciance, & pure ignorance. Parquoy il faut interpreter a bien, & prandre an bonne part, le succes des remedes, que le medecin docte, expert, diligent & curieux, ordonne le mieus a propos, & le plus iustemant qu'il luy est possible: remettant l'ysue & euénemant à Dieu, qui donne & ote, augmante & diminue la force aus-dis remedes, comme il luy plait: dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien, ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soubsonné le medecin. mais s'il y a la moindre occasion de rancune, hayne & mal-veilhançe, antre le medecin & le malade, ce n'est pas bien auisé d'y appeller vn tel medecin. Car il faut au contraire, que le malade ayme le medecin, & qu'il en soit aymé: ou s'ils n'ont eu au pa-

C

rauant cognoissance l'un de l'autre, soit de
 nom ou de fait, pour lors se doit contracter
 vne étroite amitié dedans leurs cœurs : au-
 trement le malade n'aura à gré le secours du
 medecin, qui aussi de son côté ne s'y affec-
 tionnera pas. Quant à la malice deliberée
 de nuire secrettement, si quelque medecin
 est antaché de ce vice, il le faut tenir au ranc
 des ampoisonneurs, & ne l'employer aucu-
 nemant. Mais i'antans que le vulgaire prād
 an autre sans, le terme de malice an ce pro-
 pos: c'est, que les medecins mettēt fort bas
 les malades à leur eciant, par abstinence &
 euacuacions, an danger de passer le pas: &
 ce pour ostanter leur art, & auoir plus de re-
 putacion, quand ils les an peuuet sortir, sinō,
 ils se sauuet & targuet du prognostic fait des
 le commancement, que le malade est an dā-
 ger de mourir: mais ce sont eus qui l'ōt pre-
 cipité à ce danger. Voyla (si ie l'ay bien cō-
 pris) le doute que le vulgaire ha le plus
 souuant. De vray, ce seroit tresmalicieuse-
 mant, traitremant & mechammant fait, si
 quelqu'un ioüet ce tour a vn malade: ne plus
 ne moins, que s'il iettoit dans la riuere vn
 qui ne sceut nager, se fiant de luy ietter in-
 continent apres vne corde pour l'an retirer.

Car

Car peut estre, que le submerge ne saura prandre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le submergeur n'aura la force de le tirer dehors: & ainsi le pauvre homme sera du tout noyé. Mais il n'est pas croyable, que les medecins vsent de ces tours: & n'est pas vray, qu'ils mettent ainsi bas les malades par leurs remedes. lesquels ie suppose tousiours estre bien institués ainsi qu'il appartient. C'est le mal mesme, qui mine continuellement les forces de nature, & augmente les siennes iusques à certain point (qui est la vigueur & souverain estat de la maladie) apres lequel, si le mal est guerissable, vient la declinacion ou diminució de la maladie, & de tous ses accidans, le malade s'acheminant a la conualeffance, dequoy nous traiterons plus amplemant (si plait a Dieu) au. 7. chapitre de ce liure. Il y ha des gens plus modestes, qui ne disent pas, que les medecins mettent ainsi bas les malades & en danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgence (c'est en cōplaisant trop aus malades) ou pour les obliger davantage à eus, en les retirās par apres d'une longue, profonde & dangereuse maladie. Touchant a l'indulgence, il est vray

que plusieurs malades aymer mieus estre plus tard gueris, estre plus doucement traités. & cela excuse assez le medecin, pourueu qu'il an fasse protestacion, pour deffance de son honneur. Quant a prolonger le mal, pour an tirer plus de gré, ce seroit vne belle trahison, & mechanceté. Aussi n'est il pas croyable, si le medecin antand bien son fait, qu'il mette iamais an longueur le mal. car il ne peut mesurer cette longueur: & an l'antretenant, le mal interieur peut ampirer, qui est pis que d'estre simplemant long. Autre chose est des vlceres, qui sont traites du chirurgien. car il les peut bien antretenir, sans preiudice de la personne: voire l'interieur du cors s'an portera mieus, se purgeât par les vlceres: & il n'y aura autre mal, que de la partie vlcerée. Qu'ainsi soit, nous ordonnons bien souuent que les fistules soient antretenuës, & faisons des cabrols, ou fontanelles an plusieurs androis du cors, que nous voulons estre maintenuës ouuertes vn fort long tams. Mais les maladies internes sont d'autre concideracion, & ne doiuet iamais estre antretenuës, si on les peut guerir: ce qu'il faut faire incôtinant, ou le plus tost.

L'autre point de calomnie est, que les
me-

medecinsabuset le monde: que l'on gueriroit bien sans eus, voire mieus & plus-tost: & qu'ils ne font que broullasser. Nous auôs assés refuté cette folie au premier chapitre, par l'autorité de l'Ecclesiastique, neantmoins i'aiouteray cette similitude (puis que i'ay commencé d'acomparer nôttr art au militaire) qu'il y a des places qui se randet a l'assiegeant, pour leur auoir seullement retranché les viures: d'autres à la seule veuë du canon: d'autres au premier assaut. & au contraire, qu'il y en ha qui apres tout cela restet imprenables. Maintenant si on argumantoit ainsi: nous voyons iournelement des places, qui se randet sans les forcer, qu'est il de besoin assieger, assallir, combattre, ruiner les muralhes, & faire autres actes d'ostilité? Qu'est besoin de faire la guerre aus villes, quand nous en voyons bien souuant qui se remettet d'elles-mesmes? Donques c'est vn abus, & folle depance au pays, quelque sedicieux qu'il soit, d'y auoir gendarmes, artilherie, & autre attirail de guerre. Ce n'est que inuancion & piperie des gens, qui viuet de ce metier là: on s'an passeroit bien. Voyre, si toutes places eroint foibles, & qu'il n'y eut resistance de gens, munis &

prouueus de courage. & autres choses requises à leur defance. Telz lieux se randent aisement : com'aussi font les legieres maladies, qu'il n'est besoin de forcer par notables remedes, & le plus souuant passet d'elles mesmes: & mesmes les plus fortes, comme fieures ardantes, quand il n'y a grand munition dans le cors pour les antretenir, & les forces naturelles resistet galhardement à l'insolance du mal. Autrement il y faut du secours, amployer la batterie, & toutes sortes de remedes : ancor le plus souuant avec tout cela, on n'auance rien, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieus guery sans cela: qu'on ha abusé le patiât. Ce seroit vrayement abus, si on promettoit guerison, d'un mal qui est tenu pour incurable : d'autât qu'on ne fait aucun remede, qui soit assés fort pour le vaincre. Tout ainsi que seroit abus, d'antreprandre de forcer vne ville à coups de poins, ou abbatre les muralhes à coups d'arcbusade, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrumant qui luy respondit. Voila des notables abus, samblables aus piperies : desquelles imposet au peuple ignorant, les Ampiriques charletás,

pro-

promettans guérison de tous maus, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceus là, qu'ils abusent le monde: nō pas des medecins racionels, doctes, experts & gens de bien.

QUATRIEME CHAPITRE.

Que ce n'est peché ou mal fait d'appeller des medecins, & user de leurs remedes, quand on est malade.

IL y a vn'autre sorte d'erreur, fondé an folle supersticion, d'aucuns idiots qui pansent offencer Dieu, s'ils appellent des medecins pour guerir de leurs maus: disans, que c'est contreuenir & s'opposer à la volonté de Dieu, qui les visite de telle affliction, que c'est pour leur bien. car an chatian le cors l'ame est purgee de ses pechés, & diset(cōme recite maistre Gui de Chauliac an son chapitre singulier) Dieu me l'ha donné, ainsi qu'il luy ha plu: Dieu me l'otera, quand il luy plaira: le nom de Dieu soit benit Amen: & remettet leur guérison totalemant à l'intercession des Saints & saintes de Paradis, faisant des veus, aumones, prieres & oraisons. Cette opinion fort erronnee, est aisee à re-

futer, par ce que nous auons allegué au. i. cha. du liure de l'Ecclesiastique, où il exhorte saintement & sagement les malades, de se reconcilier premierement à Dieu, qu'ilz ont offencé, puis de donner lieu au medecin: lequel Dieu ha créé, & luy a donné la science pour estre glorifié an ses meruelhes. Il est vray, que Dieu nous anuoie les maus pour nostre chatiemant: & nous y ha rādu suiets, à ce que nous recognoissions nostre infirmité. De luy aussi procede la guerison, par les moyens qu'il ha dressé an nature, donnant vertus aus plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies: an ordonnant la science de Medecine, & l'art d'apoticaire, & à cet effect: non moins que l'agriculture pour la nourriture des hōmes, a l'anretiē de cette vie caduque & mortelle. Dont ce sont moiens qu'il ne faut mepriser, & que l'homme prudent ne dedaignera point. Autrement c'est tanter Dieu, & vouloir follement qu'il fasse des miracles a nostre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut q'ie guerisse de ce mal, i'ā gueriray biē sans vser de la Medecine: & si i'an dois mourir, le medecin ne me sauuera pas: c'est autant que fil disoit, si ie dois viure ancor vn mois

mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger: dont il n'est besoin faire cette depance. Car si ie dois viure autāt, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voyla vne follic, & grand' temerité, de se promettre que Dieu fera miracle, voyre de tanter cet essay, quand on ha des viures an main, ordonnés de Dieu pour la nourriture du cors. N'est ce pas tanter Dieu, de s'attandre à voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature? Il le lairra mourir de faim, avec cette follic: & le pauvre idiot santira par effet, qu'il auoit mal colligé anson esprit phatastique & brutal, que Dieu l'antretiendroit an vie sans boire & sans mager. Voire, si Dieu le vouloit ainsi, il se feroit: mais nous sauons que sa volonté ordinaire porte, qu'on vse des alimās: & là il se faut tenir, & ne s'attandre aus moyens extraordinaires, qui nous sont incognus & qui ne sont amployés a notre fol appetit. Ainsi est il de la Medecine, ordonnee du tout puissant, pour la guerison des malades, & conseruacion de santé. Car quiconque veut gnerir autrement, & a cette opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sans medecin, quoy qu'il en ayt bon moyen, celuy tant
te Dieu

te Dieu, & attand de voir que Dieu fasse miracle, meprisant follemant le moyen naturel qu'il ha ordonné contre les maladies. Non moins que si sa maison bruloit, & il ne vouloit qu'o y ietta de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'etaindra bien autrement.

CHAPITRE CINQUIEME.

De l'ingratitude des malades auuers les medecins.

L'Ingratitude est fort odieuse & a Dieu, & aus homes: voire on l'estime a bon droit vn si grand vice, que qui dit ingrat, dit tous les maus du monde. Or ce vice est si commun antre les hommes, a l'androit des medecins, que ie m'ebais souuant, qu'il y ayt aucun de cœur genereux, qui veulhe estre medecin, estant d'ailleurs la profession fort suiette à calomnie, cousine germaine d'ingratitude. Mais nous auons des amys, & gés de raison, honestes & recognoissans, qui couuret certe facherie, & nous retienet an volonté de faire telle profession, non obstât que plusieurs autres nous soint par trop ingras

gras. Car on an trouue de si courtois, qui protesteront publiquemāt & souuant, qu'ils tienet la vie(apres Dieu) de tels & de telz medecins : & ayans recognu selō leur faculté, l'industrie & labeur du medecin, pour sō antretien , neantmoins confesset libremāt, qu'il ne le sauroint avoir recōpanse de tout leur bien: com'il est vray de fait. Car s'ils doiuet la vie au secours du medecin, & la vie est de plus grand valeur que tout leur bien, il n'est an leur puissance de s'aquiter de ce debte, quand ilz donneroient tout leur bien. Mais le principal de la recompanse est le gré qu'ilz an fauet au medecin, se disans obligés à luy & redevables de leur vie. Et c'est tout ainsi, que si quelqu'un auoit oté l'eepee des mains d'un qui fut pres de vous tuer ou la corde a un qui s'efforçoit de vous an estrangler : ne luy series vous pas tenu de la vie? toute vottre bien seroit il pour le recōpanser? Et puis on dit, j'ay bien payé mon medecin, voire surpayé, luy ayant dōné tant par iour. ie ne luy dois rien, s'il m'a bien pāsē & secouru, ie l'ay bien recompanse. Ha pauvre homme: ce qu'on donne au medecin, est comme vne petite recognoissance du bien & du secours, que l'on an ha ressu.

car

car de le payer ou recompanfer le fruit de son labeur, fil t'ha preferué de mort(ainsi qu'il peut faire, par la grace de Dieu, il n'est an ta puissance: sinon que tu exposes ta vie pour luy, quoy qu'il n'y ayt exposé la sienne pour te sauuer de mort. Ainsi tu luy demeureres touiours redeuable: & faut que d'un bon gré tu le luy recognoisses, confessant ton obligation. Il y an ha qui trouueront ce propos dur, quand ie dis sauuer la vie, & preferuer de la mort: non obstant que cela est trop euidant. Car posons, qu'un blecé perde son sang an abondance, & que sans doute il an moura, si on ne l'arreste: celuy qui tiendra son doit dans la playe & retiendra le sang, ne sauue il pas la vie? Autāt & plus, celuy qui le retient avec medicamās, & an fin consolide la playe, qui de soy ne gueriroit point. Autant celuy pui arreste un flux de ventre, ou un vomissement, ou autre vuidange pernicieuse & mortelle: celuy qui saigne a propos un pleuritique, ou un que la squinance etouffe & etrangle: autant certes que qui retireroit du feu, un anfant qui y seroit tombé, & se brusleroit tout vif, s'il n'estoit secouru. Il n'an faut moins estimer des medecins, qui pouruoyet aus maus interieurs, & secou
ret

ret nature secrettement par diuers moyens,
desquels l'efficace n'apparoit que par effet:
& ce sont (comme disoit Herophile) les
mains de Dieu. Car il nous releue & retire
des dangiers de mort, par le moyen des re-
medes, q̄ le medecin amploye au secours.
N'est ce pas vn' œuure plus diuine qu'hu-
maine, & qu'on ne peut assez recompanser?
Dont l'Ecclesiastique ha bien dit: La scian-
ce du medecin luy fait hausser la teste, & le
rand admirable entre les Princes. le mede-
cin sera honoré, mesme des Roys. Et voila
les principales recognoissances qu'on luy
doit: sauoir est, honneur & gré, pour vn' ex-
treme obligaciō: nompas se persuader qu'il
est assez recōpanse de quelque somme d'ar-
gent. Mais il y en ha qui font pis: c'est qu'a-
pres estre gueris, par le moyen d'un bon &
loyal secours, ils ne peuuent andurer qu'on
les die bien redevables au medecin: & peu-
sant faut qu'ils ne hayssent celuy, qui leur ha
sauué la vie. O extreme ingratitude! mais ce
n'est pas d'aujourd'hui. Hippocras en son e-
pitre à Damagete, fait ainsi parler Demo-
crite. Je pense (dit il) o Hippocras, que en
notre science plusieurs choses sont suiuettes
à calomnie & à ingratitude. Car les mala-
des

“ des, fils echappet, rapporter leur guerison
 “ aus Dieus, ou à fortune, ou à leur bõne cõ-
 “ plexion : derobbans tout l'honneur au me-
 “ decin: lequel souuant ils haïssent depuis, etans
 “ bien marris & indinés, que l'on panse qu'ils
 “ luy soient redevables. Et outre ce, qu'ils ne
 “ veulet attester ou confesser leur obligaciõ,
 “ ils sont bien aises que les ignorans de l'art
 “ (qui neantmoins en font profession) soient
 “ de mesme propos, eguillonnez d'auie, &c.
 Cela conuient le mieus du monde à nostre
 tams. car la plus part des malades rapportet
 totalemât leur guerison à quelque Saint ou
 Sainte de Paradis, a qui ils se sont voüés : &
 ancor bien souuant n'accõplissent leurs veus:
 suiuant ce que dit l'Italien, *passato lo malo, poi
 è gabato lo Saneto*. Tout ainsi qu'ils font de
 grans promesses au medecin, durant le grãd
 mal, promettans mons & meruelhes. Ils le
 doiuet faire tout d'or & pierres precieuses.
 Il doit auoir vne bonne pãtion tous les ans.
 brief on pretend luy faire beaucoup de biẽ.
 Mais quand on est guery, on antre an opi-
 nion, que le medecin n'y a guieres fait, ou
 qu'on fut bien guery sans luy. que c'est le
 vœu qu'on ha fait, d'où ha procedé la gue-
 rison: ou le bon seruice des gardes, les bons
 pota

potages: ou l'apoticairé, qui voudra s'attribuer tout le succes: ou la bonne & forte complexiõ du malade, ou vn cas fortuit, comme le desordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follement sa guerison. brief le medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompanse. Car quant aus promesses, l'homme étant guery, va panser que la maladie luit coute tant, qu'il ha tant depãdu, que ce luy est de tant d'intereft. Dont il oblie son deuoir au medecin, auquel mesme il impute vne partie de sa depance, l'estimant superflue: & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lit, faisant son etat, qu'il an pouuoit plus-tost releuer, & a moins de frais. Tellement que à son comte, le medecin luy feroit redeuable: & s'il trouuoit des iuges à sa poste, qui eussent autorité, il le feroit condamner aus depans. Voila bien reconnu le bien ressu. Y ha il pareille ingratitude? Non, sinon que cette-cy: d'un qui s'etrangleroit par desespoir, ou autrement: & quelqu'un venant au secours luy couppa la corde, & que puis ce pandu le fit aiourner pour luy payer sa corde. Ou d'un qui se noieroit: & celuy qui le sauueroit, an le tirant du danger, luy dechira vn peu de son abilhemât: & que le

le noyé preserué, an voulut la reparacion. Ainsi ceus qui nous doiuet, nous demâdet: ne nous sauet gré ne grace, de ce que les auons bien secourus, & aymet mieus dire, qu'un ignorât valet ou chambriere est plus cause de leur guerison, que le bõ soin & industrie du medecin. Et c'est pour l'une de deus raisons: ou qu'ils sont tant hebetez, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le sachant bien, ils sont honteus de n'auoir la volonté de le recognoître & confesser. Comme que ce soit, c'est vn' ingratitude fort odieuse & à Dieu & aus hommes.

CHAPITRE SISIEME.

Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion, que les derniers remedes ont tout l'honneur: & heureux le medecin, qui vient à la declinacion du mal.

CEt erreur est fort conioint avec le precedant, mesmes il est souuent cause de la suditte ingratitude. Car si on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceus qui le visitet, ce n'est rien fait: & pourtāt on n'an fait

fait point de gré au medecin. Or guerir cō-
tre l'opinion, cōtient deus parties: l'une est, I.
de guerir an moins de tams, & quasi inopi-
nemant. comme, si le mal dure commune-
ment tant d'accès, ou tāt de iours, de le gue-
rir an beaucoup moins. Car autrement on
dit, & bien la maladie ha fait son cours: le
medecin n'y a de rien serui. aussi bien fut il
guery dās ce tams là. Pauures gens, ne voy-
ez vous pas, que de mesme espee de mal,
les vns sont cours, les autres longs? Il y a des
fieures tierces, & des continues aussi, qui du-
reront vn mois, ou deus. Vous supposez,
que la tierce ne doit estre, pour le plus, que
de set accès: qui sont 14. iours: & la conti-
nue de 7. 11. ou 14. comme vous auez ouï
dire aus medecins, que c'est le terme des
fieures exquisēs. Mais vous ne saluez pas,
que de mille il n'y an ha pas deus telles, ains
la plus part sont confuses & melées. dont
leur terme est de beaucoup plus long, com-
me de routes maladies engendrées de di-
uers humeurs. Croyés (& il est vray) que
si la tierce finit dans trois semaines, ou vn
mois, estāt combatuë de nos remedes, que
sans cela ell'eut duré parauanture deus ou
trois mois, ainsi qu'on an voit plusieurs au-

D

tres. N'est ce pas bien rabatu, & auancé beaucoup pour le malade? Mais on n'a rien fait, à son dire, si on ne fait ancor plus qu'il n'ha pretendu. car il pense que le medecin peut faire du mal, comme d'vnes etriuieres, qu'on alonge & acoutcit tout ainsi cōm'on veut. N'est ce pas assez fait, d'an rabatre vn quart, vn tiers, ou la moitié: & ampecher ou appaiser les diuers accidans, qui communement suruienet à toutes sortes de maladies, & faire qu'on an ayt la raison, le melheur

2 compte qu'il est possible, & qu'on an sorte à quel pris que ce soit? C'est pour tōber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime riē, si on ne guerit ceus q' l'ō tiēt pour mors. Car quoy que le mal soit mortel, cōme toute maladie q' nous appellōs aiguë (c'est à dire trāchāte, qui va vite, & ha de terribles accidans) si le malade, ou ses reuifiteurs ont opiniō qu'il an pourra guerir, & il an auiēt ain si, ce n'est riē fait: ains au contraire, si le malade an meurt, c'est la faute du medecin. Car les assistans s'etoient persuadez (quoy que le medecin dit le contraire an son prognostic (qu'il an pouuoit guerir. Mais si on pāse, qu'il doie mourir, ou q' deia on le tiēne pour mort, le medecin ha fort beau ieu. car quād
il

il ne feroit que luy ordonner ses potages, avec quelque petite droguerie, sur tout des restauras & choses cordiales (ancor que ce ne fut a propos) il ha fait vn chef d'œuvre. Voila vne belle cure, il ha guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. il l'ha ressuscité. c'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur aye an mesme tams vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que son mal est plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le randre salubre, & d'an venir a bout: il amploye toutte son industrie à sauuer le paciât, qu'il cognoit estre an plus grand dangier que l'on ne cuide. An fin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. voila mon medecin qui perd soudain sa reputation: & dit on, il y ha fait trop de choses. l'autre fut mieus gouuerné. Ainsi iamais on ne fait rien que valhe, si on ne guerit cōtre l'attente & esperance du vulgaire.

L'autre erreur proposé an ce chapitre, est, d'attribuer aus derniers remedes tout le succes de la curacion, comin 'aussi on rapporte l'occasion du mal, a la derniere chose qu'on ha fait. Comme si on ha mangé quelque fruit, salade, ou autre chose moins ordinaire, & que tantost apres on soit malade,

D

2

voyre d'un mal qui dure plus d'un mois, ce-
la seul an est cause; sans y a iouter infinis au-
tres precedas desordres, qui an ont fait leur
part. Car les mauuais humeurs se congre-
get de peu a peu, iusques a certaine quanti-
té, a laquelle ne peut plus resister nature.
Tout ainsi qu'un verre se rāplit de plusieurs
gouttes d'eau, qu'il contient iusques au
bord: mais etant plein, il commence a ver-
ser d'une goutte seullement. Ainsi la moin-
dre addicio, an ce que nature supportoit an-
cores, la fait succomber: comme vn mulet
plie sous sa charge, pour peu qu'on aioute
au fardeau ordinaire de sa portée. Ce n'est
donc pas le dernier morceau, ou desordre,
qui ha tout fait: les precedans y auoint fait
leur part. non moins que a couper un arbre,
auquel on donnera 100. coups de hache, il
samble que c'est an vain, & qu'on n'auance
rien: le cent & vnieme coup le fait tomber.
Si on disoit, que ce seul coup l'eut abbatu,
ne feroit on pas tort aus autres? Aussi quād
vne tour aura soutenu mille volées de canō,
& au dernier coup elle tombe, le dernier y
a il plus fait que le premier? C'est tout de
mesme qu'on iuge des remedes, qui abba-
tet le mal, & chasser la maladie du cors: le
dernier,

dernier, quel qu'il soit, an ha l'honneur du
 vulgaire mal sanlé, qui parle ainsi: on l'auoit
 saigné, purgé, clysterisé, drogué de mille for-
 tes, par dedans & par dehors: pour cela rien.
 An fin on luy ha donné ou appliqué telle
 chose, & il est guery. Pauures idiots! si cela
 eut esté fait du commancement, il n'eut de
 rien serui: mais après tant d'autres remedes,
 qui auoint affoibli le mal, ebranlé & deraci-
 né, la moindre chose du monde luy fait
 quitter la place. Côm'aus assiegez, qui deia
 n'á peuuet plus, si on leur tuë ancor vn hō-
 me, ils se randet incontinant: & puis on dira,
 que toute la batterie, tous les assaus, retran-
 chemans de viures, & autres bons moyens
 de les vaincre, n'ont de rien seruy. celuy seul
 a tout fait, qui ha tiré la derniere archufade,
 & toutefois il n'aura tué qu'un des moindres
 foldats. s'il auoit tué le chef, ce seroit autre
 chose. Ainsi vn breuet pandu au col, ou des
 drogues mises au carpe de la main, auront
 l'honneur d'auoir guery des fieures vn, qui
 n'auoit peu guerir par tant de regime, me-
 decines, & autres remedes. C'est que le mal
 ne tenoit plus qu'a vn filet, qui ha peu estre
 rompu de la persuation & grand' opinion,
 que le malade aura eu de ce moyen. mais si

on l'eut appliqué des le commencement le
malade n'an fut guery, quand il eut eu cent
mille fois plus de persuation, & imaginaciō
forte. Car l'imaginacion peut quelque cho-
se a la guerison, mais nompas tout, ny seule.
Voila commant on derobe l'honneur aus
vrais certains remedes, an iugeant mal du
succes. par ce^qu'on veut estre guery, sou-
dain qu'on ha fait quelque chose: autremant
on panse que c'est en vain, & que tout ne
sert de rien. celuy seul est auteur du bien,
apres lequel immediatemāt on fant la gue-
rison. Et pourtant on dit communemant
(qui est le tiers point de ce chap.) bien
heureus le medecin, qui vient a la declina-
ciō du mal. Car quoy qu'il fasse, la guerison
etant à la porte, on luy attribue son intro-
duccion. Et quant bien le medecin n'y au-
roit du tout rien fait, ny ordonné, ancor di-
ra on, qu'il est cause de ce bon heur: & que
s'il fut venu des le commencement, le ma-
lade fut aussi tost guery. Mais si le medecin
est prudent & modeste, il ne se coiffera de
cet honneur, consantant au larrecin & de-
traccion, qu'on fait à ceus qui ont bien trai-
té le malade, & sont les vrais auteurs de sa
guerison, ains remontrera aus assistans, que
les

les accidans passez etoint de la nature du mal, lequel ha eu tel cours: & que par le bon ordre qu'on y a mis, tout est remis & passé, a l'auantage du paciant. S'il fait autrement, & se veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il se fait vn grand tort: & autant luy an pand a l'aureille. Car quelque suffisance & reputacion qu'il ayt, il pourra auenir, que l'on appellera sur la fin d'une maladie qu'il traitera, vn autre medecin: lequel luy iouëra vn mesme tour. Ainsi donc chacun soit auisé, de se contanter honnestemāt de l'honneur qui luy est deu, sans rien dérober à son collegue ou symmyste (c'est a dire, compaignon de metier) randant bon & fain tesmognage des loüables accions de chacun: se reputant bien heureux neantmoins de ce, qu'il est arriué a la declinacion du mal, pour n'auoir eu guieres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit sauoir à tous ceus qui s'y sont amployez.

D 4

CHAPITRE SETTIEME.

Qu'on iuge sinestremant du deuoir des medecins, quand aucun meurt d'un mal, dont quelques autres sont gueris.

L'Ancien prouerbe recité de Terance est journallemât trouué tres-veritable, Qu'il n'y a rien plus inique & plus iniuste, que l'hô me ignorât & imperit. Ce que nous aprouuons an noltre art, plus qu'en autre affaire quel qu'il soy t: ainsi qu'on peut aisément obseruer, mesmemant des erreurs presque infinies, qui ont donné argument à cett'œu- ure. Celuy que ie touche maintenant, est fort vulgaire, & pand du precedant, que les ignorans ne priet aucune curation, sinon que le malade guerisse contre toute espe- rance. Car si quelq'un meurt d'un flux de sang, ou de vâtre, voire disenterique, ou d'une fieure tierce, ou autre intermittante, fie- ure continuë, pleuresie, & pource qu'on a void plusieurs autres gueris, on estime qu'il ya de la faute au medecin, soit d'ignorance, ou de negligence. Ainsi oyons nous plu- sieurs qui murmurēt, si quelq'un meurt d'arc- busade,

busade, ou autre playe, aus bras & aus jambes: d'autant qu'ilz estiment seulement mortelles, celles qui sont an la teste, & au cors, c'est à dire la poitrine & vautre inferieur. Dõt si on guerit de telles playes, ils estiment infinimât la procedure & industrie du guerisseur: comme au contraire, si on meurt des playes au bras & aus iambes, on ne s'en peut contanter. & il ya tousiours quelque regret, soit que le blecé meure de hæmorrhagie (c'er à dire flus de sang) ou de Gangræne & Sphacele (qu'on appelle feu S. Anthoine) ou autres accidans. Comme si tous maus samblables an espee, etoint de mesme particularité: & qu'il n'y eut antre les maus infinies differances, comme an l'espee de l'hõme, & de toute autre chose. Car l'homme n'est qu'une espee d'animal: comme la playe n'est qu'une espee de mal. mais comme des hõmes il ya infinies diuersitez, ainsi des playes an quelque lieu qu'elles soient. Ce que dis expressement, affin qu'on ne pense, que le seul lieu fasse la difference: combien qu'il diuersifie infinimât les maus par sa diuersité. Et quand on accorderoit bien tout estre de mesme, & le lieu, & la playe, il ya ancor mille circonstances des particularitez

particularitez au subiet, qui est le cors blecé pour sa complexion, corpulâce, aage, force, ou resistance, coutume, vie precedante ou maniere de viure presante, comprenant l'habitation ordinaire, le boire & le manger, le velher & dormir, le trauail & repos, la repleciō, & vuidâge, cōme par le coit, avec les passiōs d'esprit & negociaciōs. Aquoy faut aiouter la cōdicion des humeurs, cause principale du bien & du mal qui suruiēt aus blecés. Car les cacochimes an ont touiours plus de mauuais comte. Dont si on ne peut trouuer deus persōnes sâblables de tout en tout, nō pas mesmes vn qui soit cōme il ha été an autre aage, & an autre saison (veu qu'ō se chāge a toutte heure) commant veut on argumanter du sâblable, qui ne se trouua iamais qu'en espee, & comm'on diroit de gros an gros, nompas exactemât ou an indiuidu? Et il ne faut pas grand chose pour faire trebucher ce qui balance: cōme vn dimy grain fait trebucher l'ecu. Ainsi le malade auquel on compare celuy qui est mort du mal qu'on dit auoir été sâblable, aura été an branle de mourir, mais vn poil de melheur condicion l'aura fait pancher vers la guerison: où depuis qu'il aura incliné, ne cessera

cessera de tomber à ce couré la, tât qu'il ayt
 attaind le fon. & l'autre au contraire, pour
 vn poil de pire condicion (chose fort oc-
 culte, & de mauuais comprandre) trebu-
 chera vers la mort, & y paruiendra, quelque
 secours qu'on luy sache donner, puisque vn
 coup il aura prins la tombée. Voila cōmant
 plusieurs meurent de pleuresie, & d'autres an
 guerissent. & vn mesme autrefois an sera
 gueri, lors qu'elle sambloit plus vehemante,
 & maintenant il mourra d'une de moindre
 montre, voire de soy moins violante. Ainsi
 des blessures à la teste, à la poitrine & au vā-
 tre aucuns auront eté gueris, qui depuis
 mourrōt des playes au bras, ou jambes, qu'o
 estime le moins. Et pour oter tout regret ou
 replique, de dire, si vn tel l'eut pansé, il n'an
 fut pas mort: car on luy an ha veu guerir de
 plus dangereux: ce sera bien souuant le mes-
 me chirurgien ou medecin. Mais quoy? il y
 aura ancores la duplique, pour vn opiniatre
 passionné, & malcontant outre-mesure: que
 le medecin ou chirurgien l'eut bien ampe-
 ché de mourir, s'il eut eté plus diligent &
 affectionné, ou s'il y eut auisé de plus pres, &
 plus sogneusement comm'il auoit fait au-
 tresfois, qu'il estoit ou plus seruiable & offi-
 cius,

cieus, ou de plus grand loysir: & autres telles condicions requises a vn medecin, pour mieus faire son deuoir enuers le paciant. Or ie ne nie pas, que telles occasions n'eussent auoir lieu: car de fait elles sont causes le plus souuât de ces diuers effects, que l'un guerit, & l'autre meurt: toutesfois pour le plus ils auient de la part du subiet, mais c'est d'une occasion si cachée, qu'on attribue tout à ce-luy qui l'aura pansé. chose trop iniuste & indiscrete. Aussi, comme j'ay dit des le commencement, il n'y a rien plus inique & de raisonnable que le iugement des ignorans & imperites.

CHAPITRE HVITTIEME.

Contre ceux qui meprisent les medecins, pour auoir iugé du mal autrement qu'il n'est auenu. Et ceux qui veulent mal de mort au medecin, qui aura iugé leur maladie mortelle. Et si c'est mal fait au medecin, d'abandonner le malade, qu'il iuge deuoir mourir.

C'Est a Dieu seul de cognoitre & preuoir certainement l'auenir: voyre il samble que tout le reste ha esté liberalement com-muni-

muniqué à l'homme, duquel l'esprit est capable de comprendre tout, hormis l'assurance du futur: à Dieu toutes choses sont présentes. Il est bien vray, que par l'observation des choses naturelles, qui souvant terminet à semblable point, on peut à peu pres deviner ce qu'auendra. Aussi les prudans & bien avisés preuoyent le mal, ou le bien, qui peut suivre quelque antreprise. Ainsi les laboureurs predifent vne bonne, ou mauuaise saison. Ainsi le marinier preuoit le bon & mauuais tams. Mais comme il n'y a rien d'assuré, veu l'inconstance & frequante mutacion qu'auient an ces choses corruptibles, ou par cas fortuit, ou de nostre faute, ou par les secrets incognus de nature, ou par la prouidence de Dieu, lequel an vn momant change & ranuerse l'ordinaire des effectz: il n'est possible à l'homme de preuoir l'auenir, sinõ par cōiectures, & fallibles argumans. Quāt aus maladies, on predit quelque fois la mort, d'vne grand'assurance: de la santé, on an peut moins assurer. car vn mal guerissable bien-tost deuient incurable, ou par la faute du malade, ou de ceus qui luy assistent: par ce qu'ilz n'accomplissent antierement les bons conseils des medecins. De là vient,

que

que plusieurs maladies courtes & guerissables se changet an longues & mortelles. Voyla pourquoy les medecins bien auisés, pour euitier la calomnie & reproche du populaire, & ne faillir a dire vrayemât la cōdition du mal, aus fins que les reigles de nōtre art ne deuiennet suspectes, & soient condamnées de faus, prediset la mort ou la vie, selon qu'ilz trouuet de vertu aus malades: avec cette limitation, qu'il n'auienne autre accidant. Nous ne pouuons aussi dire que le medecin affirmera vrayemât vn mal estre guerissable, ou non: & vsera des remedes bons, & a propos: touttefois Dieu(qui est par dessus) permettra que celuy, qui deuoit mourir selon les lois de Nature, guerira, & au contraire. car ses iugemens ne peuuet estre compris de l'homme. Parquoy il faut bien antandre l'opinion de Galen, qui remontre de n'ordonner rien à ceus que nous voyons mortels: affin que les remedes & l'art ne soient meprisés, ou diffamés. Car ce seroit vne grand'inhumanité, indigne d'un medecin(qui doit estre fort secourable, plein de pieté & compassion) de ne visiter ceus qui à son iugement ont a mourir, les abandonnât avec vn simple prognostiq. Voy
re il

re il me samble, que les malades an cet estat, ont plus grand besoin de visite, pour estre consolés a supporter patiãmant le mal, qu'il leur faut andurer. Plusieurs sont an dangier de mort, pour ne vouloir obeyr aus medecins, ou par la faute de ceus qui leur assistet. Je ne dy rien des complexions secrettes & occultes de quelques malades, qu'il est mal aisé de comprendre: & si on ne les antand exactemant, on ne peut venir a bout de leurs maus. Dont il est bien necessaire, que les gardes n'obliet rien de ce qu'ordōnt les medecins, mesmes ez choses qui sambet de peu d'importance. Il ne faut rien ajoutea leurs commandemens, ne rien diminuer, aus observer le tout diligemmant, sans faillir a chose qu'ils ayet ordonné. Si les seuls medecins manioint la Medecine, & s'il n'y auoit ant de sortes de gés qui s'an messent, comme sages sames, gardes, apoticares, barbiers & vn'infinité de personnes ignorantes, il n'auientroit tant de maus aus malades, & nos prognostics seroient plus veritables. Mais ie m'ebay plus des malades mesmes, qui aymet mieus (pour la plus par) s'accorder au conseil des idiots, que des medecins bien fameus. Je confesse que plusieurs

eurs ne font pas assés leur deuoir, ains negligens & sans misericorde a l'androit des malades, ne tachet qu'a ramplir leur bourse: n'ayans soucy de la perte d'autrui, tant que de leur profit. ilz trottet de maison en maison, sans aucune modestie: visitet les apoticaire, pour crocheter quelque pratique: font samblant, & se vantet, de cognoitre tous maus par les vrines. Par flaterie & faintise, cauteleusement trompet les malades & presque tout le monde, qui veut etre deceu & abusé. C'est la faute du magistrat, qui ne chastie pas les maluerfations commises en la Medecine, donnant lieu tant facilement aus ignorans & frasqueis empiriques & imposteurs, que aus doctes & gés de bien. Veu donc les fautes, excés du defaut, que commettet les medes & les assistans, il ne faut pas trouuer trage si les plus experts medecins se falhe quelque fois en leurs predictions. A quoy il faut ajouter la diuerse complexion des malades, comme dessus ha eté dit. Sur ce propos Celse dit

- .. tres-bien, La Medecine git en coniectures:
- .. & la raison de la coniecture est, que ayant
- .. souuant autre fois r'ancôtre, ce neant-moins
- .. quelque fois nous desçoit. Donques si vne chose

chose a-peine faut de succeder antre mille „
personnes, on n'an fait point de cas, par ce „
que an vne infinité de gens il sera autremât „
auenu. Ce que ie dis, se doit aussi bien pran- „
dre aus maus guerissables, que aus mortels. „
Car l'esperance est bien quelque foys faul- „
se : & celuy meurt, duquel le medecin an- „
premier se tenoit assuré. Dauantage les re- „
medes qu'õ ha trouués pour guerison, quel- „
foys cõuertisset l'affaire an pis. Et il n'est pos- „
sible a l'homme d'euitier ces euenemãs (veu „
son imbecillité) an si grand'diuerfité de cõ- „
plexions des cors. Si est ce qu'il faut adjou- „
ter foy a l'art de Medecine, laquelle proufi- „
te beaucoup plus souuant, & a beaucoup „
plus de personnes, qu'elle ne faut. Et se resou- „
dre a ce que dit Hipocras, que le iugement „
fait des maladies grandes & soudaines (qu'õ „
appelle aigues) est plus fallace & incertain, „
que de celles qui ont longue trainée, & sont „
moins violantes. I'ay autres-foys predict, an „
consultât de la maladie d'un grand seigneur, „
mareschal de France, des le cõmancement, „
qu'elle seroit longue ou mortelle. Dequoy „
ie fus calomnié, d'autât que (graces a Dieu) „
il n'an mourut pas, & fut assés tost guery. Où „
ie pense auoir fait vn chef d'œuure, avec

E

ceus qui m'assistoient, sauoir est de conuertir
vn mal mortel ou long, an vn guerissable &
court. Ce que le peuple n'antand, ne cstime
a sa dignité. Car si vous dites, que ce mal
est mortel, & la mort ne s'an ansuit pas, il dit
que vous auez mal iugé. Et quoy? la peste
n'est elle pas vn mal mortel? toutesfois plu-
sieurs an guerisset. Ainsi la fièvre continuë,
la pleuresie, la playe au trauers du cors, &
plusieurs autres maladies sont dites & iu-
gees mortelles, nompas que tous an me-
rer ineuitablement, ains pour la plus part.
N'est ce pas vn'extreme insolance, de re-
procher au medecin son pronostic, d'auoir
predit vne fièvre pestilentielle, avec le pour-
pre, fuiuie de phrenesie, conuulsiō, & sub-
erth (comme fut celle dudit seigneur) estre
mortelle ou longue? Au contraire, il le faut
infiniment louer, de ce que par grand dili-
gence & obseruation, bons & vray reme-
des il ha conuertie le mal mortel an guerissable,
& le long an court, s'opposant a tous ac-
cidans si dextremant, qu'il n'y eut qu'un
ombrage & legiere affection de phrenesie,
conuulsion & suberth: combié que telz acci-
dans soient mortelz d'eusmesmes, cōme sau-
ent bien les plus excellans & experts medecins.

Ic

Je viens a l'autre propos, de ceus qui veu-
let mal de mort au medecin, qui aura quel-
que fois iugé leur maladie estre mortelle.
Vous diries que c'est vn preuost qui les ha
autres fois condamnés a mort, auquel etant
echappés, ils veulet mal de mort, & filz
pouuoient, le feroient volôtiers pandre. Mais
le fait est fort dissamblable, veu que l'un con-
damne a mort, & pretend exequuter sa cō-
damnation: l'autre ne fait sinon iuger, que
la maladie fera mourir le patiant: comme
celuy qui void deus hommes combatre ou
iouër, & iuge lequel doit estre vaincu, a son
auis. Le fait il perdre pour cela? Si quelcun
echappe des mains du preuost, par la grace
& remission que luy an fait le prince, il est
cōme celuy qui echappe d'un mal mortel,
par la grace que Dieu luy fait, par le secours
du medecin. Et si on replique là dessus, que
le medecin n'y ha de rien feruy, que le ma-
lade ne luy an doit sauoir gré: que son heu-
re n'estoit pas venue: ie diray tout de mesme,
que celuy, auquel le Roy ha donné grace, ne
luy an est pas redevable, d'autant qu'il ne
pouuoit mourir, son heure n'estoit pas venue:
ainsi que l'euenement demōtre. Il faut bien
parler autrement, & comparer le medecin

E 2

a vn Roy, & nompas au Preuost. Car tout ainsi que Dieu, ne voulant ancor retirer de ce monde, ce criminel iusticiable a mort, met au cœur du Prince vne volonté de le sauuer, & de luy donner grace: ainsi pour le malade attaind de mal mortel, qu'il ne veut ancor appeller, il met an l'esprit du medecin les moyens de le guerir, & benit ses remedes. Donc que l'on fache touiours bon gré au medecin, d'auoir predict ce que luy sambloit du dangier: veu qu'il vaud touiours mieus le craindre, que s'y fier, pour beaucoup de raisons, desquelles vne concerne l'heritage ou succession aus biens, etas, & dignitez, qu'il ne faut hazarder: l'autre le deuoir du medecin, qui doit estre plus diligent, & attantif au secours du malade, quand il ha preueu & predict le dangier. Touttesfois il y an ha de si mal auisez, que de cela ils se randent plus nonchalans: parce qu'il leur samble, ne pouuoir soutenir aucun reproche,

Li. 5. cha 26 quand ils ont predict la mort. Ce qui est tresmal fait. Celse nous auertit bien mieus, que
“ quand le danger est grand, sans routesfois
“ certain desespoir, qu'il le faut finifier aus parans du malade, affin que si l'art est vaincu
“ du mal, il ne samble qu'on l'ait ignoré ou abusé.

busé. Mais comme cela conuient à l'homme prudent, ainsi c'est à faire à un bateleur, d'exalter une petite chose, afin qu'il semble auoir fait dauantage. Aussi il est raisonnable, de s'obliger par confession de la chose présente & aisée: à celle fin que le mal qui est de soy petit, ne deuienne plus grand par la negligence de celui qui le traite. voilà comment il en faut user, & n'haïr pas le médecin qui ha sagement auerty ceus qu'il falloit, du dangier auquel il ha veu le malade.

Quant au troisieme point, proposé au titre de ce chapitre, ie suis toujours d'avis, qu'on n'abandonne iamais le malade, pour quelque accidant qui suruienne, iusques à l'extremité: Et comme on ne doit laisser de luy donner alimens aux heures ordinaires, tant qu'il ha vie au cors, quand on sauroit bien qu'il mourra dans un'heure: ainsi faut il y faire toujours quelque petit remède: sans toutesfois molester le pacient de chose de grand'importance. Car plusieurs guerissent contre l'esperoir humain, lesquels si on abandonnoit, mourroient sans doute (parlant humainement) comme ceus qu'on enterre tous vifs, passant qu'ils soyent mors. Galien & Celse ne contredisent à mon propos,

quand ils nous amonnestet (comme cy dessus auons dit) de ne toucher point à ceus qu'on n'espere de guerir: de peur que les remedes soient diffames, qui ont profité a plusieurs. Car ils antandent des remedes notables, & suiets a calomnie: cōme sont la saignée, purgacion, incision, cauterizacion, & samblables: nō pas des petis & legiers, qui doiuent touiours estre continuez iusques à la fin, soit elle bien ou mal heureuse. Raison: Nature ha au dedans le plus souuant quelque vertu cachée & anseuelhie, qui se demontre apres auoir soutenu mille assaus: laquelle remet tout au dessus: comme d'une scintille de feu s'ambrafera vne maison, voire toute vne ville. Il ne faut qu'un brin de force qui tiennē bon, & qui soit secouruē bien a propos, pour chasser de peu a peu le mal & remettre la santé en sa possession. Dont il ne faut iamais abandonner le malade, & pour les raisons cy dessus alleguées, & pour les guerisons inopinées, qu'on observe iournellemant an plusieurs, a la grande confusion de ceus qui les ont quittez & tenus pour morts, affirmās opiniatremāt (sans excepcion ou limitation aucune) qu'il estoit impossible de les sauuer. Dequoy vn ignorant,

rant, ou moins fauant, qui n'abandonne le malade, ancor qu'il n'y fasse rien que valhe, rapportera l'honneur de l'auoir guery. Parquoy il faut estre prudant au prognostic, & remontrer l'estat de la maladie estre tel, que peu de gens an echapper: toutesfois que la force de Nature est incomprehensible. outre ce que Dieu, qui est par dessus, fait souuant des miracles. Quelque fois les medecins quittent bien les malades, qu'ils iugent mortels & incurables: mais c'est d'autant que les parans ou assistans le croient aussi, & ancor plus fermement que le medecin, donc ils ne se soucient guieres, qu'il continue la visitacion, pour euitier la depance: & sur tout, quand il est expres an commissio a iournees, de forte que fil s'an veut aller, il ne le presser d'arretter, ou demeurer iusques a la fin. Et fil se presantoit a le faire, sambleroit qu'il chercha de la besogne: mesmes que souuāt les parans iettent des mots an auant, que luy font antandre son congé assez honnestement. An tel cas le Medecin est excusable: mais nompas fil est requis de n'abandonner le malade. car il doit ce contantement, & au patient & aus assistans, quand il seroit bien assure de n'auancer rien du tout.

CHAPITRE NEUVIEME.

Contre ceux qui iugent de la suffisance des medecins, par le succes, qui est souuent deu a l'heur, plus qu'au saoir.

C'est grand cas, que la sciencce de Medecine est si obscure & profonde, que rien plus: & neantmoins il n'y ha si idiot, qui ne iuge du saoir des medecins. Pour iuger sainement & iustement de la suffisance de quelqu'un, il faut estre pour le moins de la profession, & y saoir quelque chose. Dont c'est grand temerité, aus gens qui n'attandent rien an la Medecine, d'antreprendre à iuger qui sont les plus sauans medecins. Ils s'attandent aus succes de leurs pratiques: & si quelqu'un guerit (mesmes inopinement, comme dessus ha esté dit) on iuge bien souuent le medecin, ancor qu'il n'y ayt rien fait que valhe. Et au contraire, le medecin ne fait guieres, si le malade meurt, ou s'il traine longuement du mal, que le vulgaire estime plus legier. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sauant, s'il est reputé docteur entre les gens de saoir: mais ils diront, qu'il

qu'il n'est pas heureux auuers ses malades. & par consequant, il n'est bon medecin, iugeans touiours par le succes. Il est vray certainement, qu'an toutes choses y a heur & malheur, & (comme dit l'Italien) *la buona, è la mala sorte*. Et le bon heur au medecin est, de n'estre appellé ou amployé pour ceus qui doiuent mourir. car on n'y acquiert point de reputacion, moins de gré, ne d'amitié. neât moins il n'y a que blamer au medecin, & pourueu qu'il ayt bien fait son deuoir il ne doit estre moins estimé, que si le malade fut echapé. Tout ainsi qu'un capitaine, qui aura defandu vne place iusques au dernier effort, ayant mangé tous les cheuaus, les anes, les chiës, rats & chats du lieu assiégré, cuirs, parchemins, & autres mechâtes viâdes (comm'on dit de ceus de Sanferre, an l'an 1573. qui mangearet toute matiere de cuir & parchemin iusques à l'ardoise, de laquelle ils faisoit du pain, ie ne say cōmant) ayant perdu la plus part de ses gens, la muralhe toute brisée, & n'ayant plus de quoy soutenir: contraint an fin de randre la place, ne meritera moins de loüange (sinō d'auantage) qu'un autre qui aura sauué la sienne biē pourueüe, & municioneē de toutes

tes

tes choses requises, tellemât qu'il l'aura preferuee sans grād' peine, & sans malaïse. Cela est bien facile à comprendre, pour peu qu'on ayt de iugement, & qu'on ne soit trāsporté d'affection : comme est la plus part des hommes, qui an sont aucuglez. dont auient que ils ne se peuuent persuader, n'y auoir de la faute au medecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher, ne guerit com'ils ont desiré & esperé. Tout ainsi que il y a toujours quelque ranqueur & mecontantemāt auers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'est perdu: comme de n'auoir esté assés prouoyāt aus affaires du siege, & ce an plusieurs particularités, iusques à vn feu. Et au contraire, celuy est estimé valhant (quand il seroit le plus poltron du monde) qui ha eu bō succés an son antreprinse. C'est vraye mant vn grand bien, que d'estre heureux an ses affaires : mais l'heur n'est pas dependant du sauoir, ou de la suffisance. c'est vn don de Dieu special, que d'estre appellé au secours de ceus, qui doiuet echaper: auers lesquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aus remedes: cōme aussi de n'estre appellé pour ceus qui doiuet mourir, auxquels rien ne vaud ne profite. Dont c'est tres-mal iugé

iugé de la suffisance des medecins, par le succes, qui est plus deu a l'heur, & à la grace de Dieu, que, au fauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cōclure, que c'est tout vn, quelque medecin que l'on appelle: an disant, que si Dieu veut que le malade guerisse, il gettera sa benediction sur les remedes du plus ignorant du monde, & le rādra heurus. Cela est biē vray; mais c'est tanter Dieu, ainsi que nous auons remōtré au quatrieme chapitre. c'est comme vouloir, que des pierres il fasse du pain: d'un remede mal à propos, vn profitable. On dit communement, ayde toy & Dieu t'aydera. Il faut chercher les melheurs moyens, qu'on peut, & remettre l'issuē a Dieu, qui ha tout en sa main.

CHAPITRE DISIEME.

Contre ceus auxquels tout est suspect: & calomniet les medecins, de la plus part des accidans, qui suruienet es maladies.

VN des plus grans peines, qu'ayt le medecin genereus, & de bon cœur, est de supporter les reproches & fausses accusations

ons des malades, ou des assistans: qui sont si deraisonnables, que tous les accidans qui suruiennent au malade, ils les attribuent aus remedes: & des bōs succès, ils doutent s'ils sōt deuz au medecin. Car premierement, quād on voit le malade fort debile, on accuse l'abstinence & la paucité des viures, ordonnée par le medecin: ou ils reprochent la saignée, ou la purgacion, & c'est le mal qui cause la foiblesse, nompas les remedes, qui an diminuant le mal, soutiennent le malade an plus grand force. Dont sans l'usage d'iceus, il seroit ancor plus debile. Qu'ainsi soit, ne voit on pas ceus qui meprisent l'abstinence, la saignée, & la purgaciō, deuenir ancor plus foibles? Si ceus qui n'vser de tels remedes, se maintenoit an plus grand force que les autres, on pourroit mieus dire, que les remedes sont cause de la foiblesse. mais au contraire, on les voit plus affoiblir, & an fin il an meurt plus que d'autres. Ainsi est il des autres accidans, que l'on impute iniustement aus remedes. comme le vomissement, flux de ventre, degouttement, alteracion, douleurs, velhes, reueries, & samblables: qui suruiennent a cause du mal proprement, & de la nature d'iceluy, nompas des remedes, comme

me panset les ignorans. Car si apres que le
malade à prins quelque chose, par l'ordon-
nance du medecin, ou que seullement on la
luy ayt appliquée, & que tantost apres il aye
vomissément, ou flux de ventre, cela an est
cause, d'autant qu'il ne l'auoit au parauant.
Depuis cette medecine, ce syrop, ce restau-
rant, ce potus cordial, &c. il est si degouté
que rien plus: l'alteraciō le presse plus qu'au
parauant. Il est vray que c'est depuis, mais
non a cause de cela. & est aussi mal argué,
que si on disoit, depuis qu'il ha neigé, ma
robbe est plus rompuë qu'elle n'etoit: don-
ques la neige an est cause. ou, depuis que
i'ay mangé de ce chappon, i'ay eu douleur
de teste, colique, ou flux de ventre: donques
le chappon m'ha causé tels accidans. Pau-
ures idiots! tout ce que vient apres, ne pro-
cede de tout ce qui ha precedé. Ce flux de
ventre, ce vomissément, degoutement, alte-
racion, velhe, reuerie, & samblables ont au-
tres causes à vous incognuës, qui produiset
tels effets an leur tams: & quoy que sache
faire le medecin, rompant le cours du mal,
preuenant ses accidans, & les diminuant, an
depit de luy le mal fait vne partie de son an-
treprinse, & s'augmante iusques a certain
point

point, qu'on appelle Etat de la maladie. mais cela se fait plus doucement beaucoup, que si on le laissoit faire. Et si l'alteracion, le degoutement, & autres accidans augmentent apres l'usage de quelques remedes bien ordonnés, croyez que c'est du mal, qui passe outre, non obstant ces retranchemans & resistances: & que le mal seroit ancor plus furieux, & lesdis accidans moins supportables, si on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experiance, an ceus qui meprisent tels remedes. Car s'il est vray, que plusieurs meurent a faute de secours (qui est vne maxime, ressuë de chacun) il faut bien qu'ils aient plus d'accidans, & plus facheus, que ceus qui en echapent. Il ne faut donq' auoir suspets, ou calomnier les remedes, qui auront esté suivis de quelques accidans ampirés, ou nouueaus: & dire, depuis ce frötal il ha moins dormy, ou plus reuë. car le frontal n'an est pas cause, ains le mal qui n'an ha peu estre domté. Depuis le potus cordial il ha eu le houquet, ou la disenterie, ou le spasme. Il est bië vray: mais cette queue, n'est pas de ce veau, comme on dit an cömun proverbe: cecy est d'un autre tonneau. Je ne dis pas, que les remedes n'an foyent cause quelque fois, d'a: car il y an ha

an ha de mal ordonnés, & fort mal a propos
mais ie suppose touiours que le medecin
soit docte, diligent, & affectionné, duquel
il faut touiours bien fantir: & puis interpre-
ter an la melheur par ses ordonnances, attri-
buant plus tost au mal, ou à l'expres vouloir
de Dieu, que aus remedes, les accidans, qui
suruienet de nouueau, ou qui ampiret. Car
il y a des rancontres inopinez, & qu'on ne
peut aucunement preuoir, pour s'an dōner
garde: comme aucune-fois d'une fort legie-
re medecine, on an viendra iusques au sang:
d'autant que l'homme estoit sur le point d'a-
uoir vn flux de vautre. Le medecin, qui ne
peut deuiner, mesmes an vn cors neutre
(c'est à dire, qui ne se tient au lit, pour n'e-
stre guieres mal disposé) si nature fera quel-
que euacuacion d'elle mesmes, cognoissant
qu'il an est besoin, ordōne sa medecine assés
legiere. Il auient là dessus, qu'apres son ope-
racion, nature passe outre, & fait vn flux de
vautre, qui continue desordōnemant & ou-
tre mesure: d'autant que la vertu expultrice,
piquée des excremans acres & mordicans,
ne se peut retenir: & la matiere etant cor-
rosiue, racle tellemant par où elle passe, que
le sang an sort. Le medicament sera accusé
de

de tout cela, qui neantmoins n'a fait que deus ou trois petites selles. tout le reste est d'un debordement, & comme torrant des humeurs de long tans accumulez. Ainsi quelque fois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muralhe, & il en tombera plus de deus toises, tant ell'est ruineuse. Il faut à un fort mur le canon, ou double canon : à un mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainsi pour bien iuger de l'effet du medicament, il faut sauoir la portee, cogneuë du seul medecin : & n'ou pas iuger de l'effet. Car si durant l'operation du medicament, ou par apres, on voit auenir ce qui n'est de la nature, portee, ou force du medicament, il ne luy faut attribuer. Non moins que si un enfant donnoit du poin à un yuogne chancelant, & que soudain il cheut à terre. Ce n'est pas le coup de poin, qui a eu tant de force, mais le vin qui l'auoit elourdy : dont il alloit tombant, leuant. Toutefois on pourroit repliquer de la mesme comparaison, que samblablement à un malade fort debile, un legier medicament aura la force de le faire trebucher, & aller à terre. Parquoy il vaut mieus faire c'est autre comparaison : comme si on donnoit vne chiquenaude

naude au bras d'une fame anceinte, & que tost apres elle auorta. Seroit ce pour la chiquenaude? Ce ha été bien loin du ventre, & le coup est trop legier. Il faut donc que d'ailleurs elle fut prestee & occasionnée d'avorter. Ainsi plusieurs choses se rancontrer, qui ne sont aucunement dependantes l'une de l'autre, ains cas fortuis, & qui ne sont de la cause pretendue communement.

CHAPITRE VNZIEME.

Qu'il y a plus de medecins, que d'autre sorte de gens.

ON dit, que le Duc de Ferrare, Alphonse d'Este, mit quelque fois au propos familier, de quel metier il y avoit plus de gens. L'un disoit, de courdoüaniers, l'autre de couturiers, vn autre de charpentiers, qui de mariniers, qui de chiquaneus, qui de laboureus. Gonnelle, fameux bouffon, dit qu'il y avoit plus de medecins, que d'autre sorte de gens: & gage contre le Duc son maitre (qui reiettoit cela bien loing) qu'il le prouveroit dedans 24. heures. L'endemain matin Gonnelle sort de son logis, avec

F

vn grand bonnet de nuit, & vn couurechief, qui luy bandoit le manton: puis vn chapeau par dessus: son manteau haussé sur les espaulles. An cet equipage, il prand la route du palais de son Excellence, par la ruë des Anges. Le premier qu'il rancontre luy demande, qu'est ce qu'il ha: il repond, vne douleur anragée dedans. Ha mon amy (dit l'autre) ie say la melheur recepte du monde contre ce mal là: & la luy dit. Gonnelle escrit son nom an ses tablettes, faisant semblant d'ecrire la recepte. A vn pas de là il antrouue deus ou trois ansamble, qui font semblable interrogacion, & chacun luy donne vn remede. il escrit leurs noms, comme du premier. Et ainsi poursuivant son chemin tout bellemant, du long de cette ruë, il ne rancôtra personne qui ne luy anseigna quelque recette, differante l'vne de l'autre: chacun luy disant, que la sienne estoit bié eproouée, certaine, & infallible. Il escrit le nom de tous. Paruenue qu'il fut à la basse cour du Palais, le voyla anuironné de gens (côm'il estoit cognu de tous) qui apres auoir antâdu son mal, luy donnaret à force receptes, que chacun disoit estre les melheures du monde. Il les remercie, & escrit leur nom aussi. Quand il antre an la chambre du Duc,

son Excellance luy crie de loing, Et quas tu Gonnelle? Il repond tout piteusement, & an marmiteus, mal de dans, le plus cruel qui fut iamais. Adonc son Excellance luy dit: He Gonnelle, ie fay vne chose qui te fera passer incontinant la douleur, ancor que la dant fut gatée: messer Antonio Musa Brassauolo mon medecin, n'an pratiqua iamais vne melheure. Fais cecy, & cela: incontinant tu seras guery. Soudain Gonnelle iette-bas sa coiffure, & tout son attiral, s'ecriant, Et vous aussi, Monseigneur, estes medecin. Voy-cy mon rolle, combien d'autres i'an ay trouué depuis mon logis, iusques au vottre. Il y an ha pres de deus cens, & si ie n'ay passé que par vne ruë. Je gage d'an trouuer plus de dis mille an cette ville, si ie veus aller par tout. Trouuez moy autât de personnes d'autre metier. Voyla bien rancontré, & a la verité. car chacun se melde de la Medecine, & y a peu de gens, qui ne pâser y fauoir beaucoup, voyre plus que les medecins. Je laisse a-part quelques chirurgiens, barbiers, apoticaire, gardes ou seruâtes des malades, sage-fames, charletâs, & autres ampiriâs iusques aus marchâs qui pour faire qlque professiô d'une partie de la

1000000

F 2

Medecine, font des maitres aliborons, cuy-
dans fauoir plus que maitre mouche, faïfians
des fuffifans, & se melâs de guerir plusieurs
maus, avec vn' assurance effrontée, accom-
pagnée de grandes promesses. Le les laisse
(di-ie) ialsoit qu'ils fassent vn beau nombre:
car il y an ha tant & tant d'autres, que c'est
pitié. Il n'y a presque personne qui ne con-
tre-rolle sur les ordonnances des medecins:
qui ne veulhe toucher incontinent le pous
du malade, & voir son vrine: qui n'an die son
auis, & qui n'ordonne à faire quelque chose,
au contraire de ce que le medecin aura dit.
S'il y an ha qui soient mieus auisés an ce fait
là, ie croy que le nombre est si petit, qu'on
auroit fait beaucoup plus tost, d'ecrire ceus
qui ne sont si presomptueus, que de faire vn
rolle de tant d'antreprenuers: chose presque
infinie. Et combien y an ha il de si temerai-
res, qui opineront deuant le medecin (mes-
mes an sa presâce) qu'il faut saigner le ma-
lade, ou ne le faire pas: & quâd on le saigne
qu'il ne faut sortir que tât de sang: qu'il n'est
pas bon de le purger, que la saison n'y est
propre: qu'il le faut mieus nourrir: qu'il luy
faut des restaurâs, destils, consumés, pressis,
coulys, orges mondes, amandrez, &c. qu'o
permet

permet trop les aises au malade, ou qu'on le
gehenne trop? Briefle grand contrerolleur,
voire le premier & principal iuge de tout,
est le vulgaire ignorant, tres-iniuste & inique:
lequel (comme disoit Terance) n'estime
rien bien fait, que ce qu'il fait. Et si on ne
suit son auis, il attribue la mort du malade,
ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait au-
tremât. Car s'il imagine, & se persuade, qu'
il faut ainsi faire, toute autre procédure lui
est erronée: & pourtant il blame tout ce
qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié! Es au-
tres arts, qui sont moins obscurs & difficiles,
où l'on voit presque tout à l'œil, on laisse fai-
re à l'artisan, comme il antand. An la Mede-
cine, la plus occulte de tous, & où le peu-
ple ne peut veoir goutte, chacun veut gou-
uerner comme rats an paillerie. Aussi nous
ne voyons guieres bien succeder, par l'or-
dre de nature, la plus part des maladies, an
personnes d'estat, qui ont grand' visite de
gens. Ceus là guerisset mieus, desquels on
fait moins de conte.

F 3

CHAPITRE DOVZIEME.

*Que ce n'est le profit des malades, d'avoir
plusieurs medecins d'ordinaire : mais
qu'un medecin y doit estre
fort assidu.*

Cette proposition pourroit estre antan-
duë, de ce qu'auons dit maintenant,
touchant le vulgaire qui fait du medecin:
mais ie l'antans icy proprement, de ceus
qui sont vrayz medecins, & de sauoir, & de
profession. Il est tres-raisonnable & neces-
saire d'avoir l'avis de plusieurs, ez difficultés
& choses douteuses d'une maladie: car (cô-
me on dit cômunement) quatre yeus voy-
ent plus que deux: & c'est, en supposant que
tous soient cler-voyans. Car l'un l'auise d'une
chose, & l'autre de l'autre, que l'on assam-
ble & accorde au profit du malade. Mais
d'avoir plusieurs medecins d'un ordinaire,
qui ayent egallément soin du malade, ce n'est
pas son profit. Car à tout propos ils se peu-
vent contredire d'un rien, ou de chose indif-
ferante, l'un a l'auie de l'autre, plus pour
ostantacion, que de necessité. Plin ha
res-bien

tres-bien noté celà an son 29.liure, premier
chap. où il écrit: Il n'y a point de doute, que
ces medecins, cherchans reputacion par
quelque nouuelleté, traffiquet soudain noz
ames. De là sont ces miserables contestaci-
ons à l'antour des malades, nul etant de mes-
me auis, affin que ne samble redire. De là
est la suscripcion du malheureus sepulchre:
Je suis perdu, d'auoir eu force medecins. Il si-
gnifie l'apereur Adria qui an mourât s'ecria
ainsi: la multitude des medecins me fait
perir. Or la raison de ce mechief est diuerse:
& premierement, de l'auie ou ialousie que
l'un porte à l'autre cōmunement, ceus mes-
memāt, qui sont plus mal creés, ambicieux,
& auares, outre l'ordinaire des autres arti-
sans. Car cela est commun, qu'un potier est
auieus de l'autre, iouté l'ancien prouerbe,
mais plus sans cōparaison le medecin, d'au-
tant qu'il voudroit, qu'on luy defera antie-
rement tout l'honneur d'auoir bien predit,
bien ordonné, & guery le malade. Parquoy
il ne supporte pas volontiers, qu'on an fasse
part à autrui. Je ne parle de l'auare ambici-
eux, qui est aussi communement quereleus,
detracteur, & insupportable, il y en ha de
fort modestes: mais ancor sont ils ia-

lous de l'honneur qu'ils estiment leur estre deu: & an ce qu'ils panset pouuoir bien faire d'eus mesmes, comme choses legieres, cōmunes, & ordinaires, ils seroient bien contās, de n'etre contredits: ce neantmoins il constant & s'accordet au desir & plaisir du patient, ou des siens. Mais ce n'est pas le profit du malade, ainsi que j'ay antreprins de remonstter. car iasoit que nous posions les trois ou quatre medecins, que l'ō veur assister ensemble a la cure d'un homme, estre tous fort modestes, paisibles, & sauans: neantmoins on ne pourra euitter la plus part des inconuenians que ie deduyray, pour les plus ordinaires. Car ie laisse à ceux qui an ont obserué d'autres, à iuger, combien cette fasson est nuisante, ou incōmode aus pauvres patients. Premieremāt, s'il n'y ha qu'un ou deus medecins d'ordinaire, ils an seront plus soigneus, plus diligens, plus affectionnés, pour an forrir a leur honneur: & vn qui aura toute la charge sur ses epaules, y sera ancor plus attantif, d'autant quil' ne s'en repose sur personne, & tout doit tomber sur luy. Dont s'il ha bon cœur, & est homme de bien, il s'estudiera à mieus faire, que s'il estoit accompagné: supposant touiours (com'il faut) que

à toutes difficultés, il recourra au conseil.
 Or l'affection du medecin auuers le malade
 n'est de petite importance, ains si grande,
 qu'elle merite estre mise au premier lieu.
 L'autre incommodité est, que plusieurs me-
 decins mal-aisément se peuuent contraindre, de 2.
 visiter le malade tousiours à mesme heure.
 car chaqu'un ha des malades apar d'un or-
 dinaire, & d'autres suruenans, & autres me-
 nez affaires: dont on est souuent contrainct
 de fallir à l'heure designée, que tous se doi-
 uent trouuer cheus le malade. Au cẽ cas, le
 medecin plus ordinaire, ou ceus qui s'y ran-
 contret, sont bien ampechés de dire leur a-
 uis, ou d'ordonner sur ce qui sera suruenu:
 craignant que l'absent ne le tienne pas bon,
 & que son opinion suruenante ne mette en
 erreur le malade, ou les assistans: qui voudrẽt
 fauoir par apres son auis, & le luy deman-
 deront a-part. Quelquefois cẽ ne sera que
 d'une cerise, ou autre petit differant, qui de
 foy ne vaud le parler: mais il faut que tous
 s'y accordent. Cela tient en peine les mede-
 cins, & souuent les malades en endurent. Cõ-
 me aussi (pour venir au troisieme point) ils 3.
 endurent de plusieurs petites choses, que le
 medecin presant & ordinaire feroit & or-
 donneroit

donneroit, fuiuant les occasions qui se pre-
senter à tout momant (ie dis petites d'elles
mesmes, toute fois reuenantes bien souuent
a grande commodité) mais il n'ose, crai-
gnant que les autres en soient mal contans.
Parquoy le malade passe beaucoup d'ânuis,
desquels ils pourroit estre axant : comme
d'andurer trop la soif, d'estre tenu trop chau-
demant, trop pressé de nourriture & de me-
dicamans, e conduit de quelque plaisir &
recreation non preiudiciable a sa guerison,
& samblables . Je me contanteray d'auoir
deduit ces trois inconuenians, qui sont or-
dinares en la pluralité des medecins : pour
montrer qu'il vaudroit sans comparaison
mieux, de n'auoir qu'un medecin, & qu'il fut
affidu. C'est le plus grand heur que puisse a-
uoir le malade, d'auoir un bon medecin, qui
ne bouge d'aupres de luy en suyuant le cō-
seil de la sapiance de Iesus Fis de Sirach, le-
quel nous auons recité au premier chap. de
ce liure. Car d'une visite ou deus par iour,
le malade n'est bien pansé, cela se peut dire,
de gros en gros, & non exactemāt: veu que
le medecin presant obserue plusieurs parti-
cularitez, qui luy font changer d'auis d'heu-
re a autre, tant sur la nourriture, que sur autres
remedes.

remedes. Parquoy Celse dit très-bien, où il remōtre de quelle diligēce doit vser le medecin, pour ordōner biē iustemāt des viures quāt aus heures, & mesure d'iceus, qui est vn des plus grās pōins an toute la curaciō: car, cōm'il ecrit, la viāde biē à propos, est vn tres bon remede & medicamāt, il faut touiours obseruer, & par tout, que le medecin assistāt fauise continuēlle māt des forces du malade „ & tant qu'elles serōt bōnes, il vse d'abstinā- „ ce, quād il cōmāce a se douter de la foible- „ sse, il le secours de viāde. Car c'est sō deuiroir „ qu'il ne sur charge le malade de matiere su- „ perflue, qu'il ne trahisse pas aussi la foiblesse „ a la faim, &c. De quoy on peut tantādre que „ plusieurs ne pēuuer estre pāsés d'vn mede- „ cin: & q̄ celuy (s'il tantād biē son art) est biē „ propre, qui ne desāpare guieres le malade. „ Mais ceus qui sont adōnez au gain, d'autant „ qu'il y a plus a gagner sur la multitude du „ peuple, ils ābrasset volōtiers les reigles qui „ ne requieret grād curiosité: cōme an cecy. „ Car il est biē ayisé de cōter les iours, les heu- „ res, & les acces, mesmes à ceus qui ne voyet „ souuant le malade. Il faut celuy estre assidu, „ qui doit voir ce qui est seulemāt de besoin, „ & quand le malade sera trop foible, s'il ne „ prād nour-

nourriture. Voila cōmant il est de tres-grād importance au seruice du malade, qu'il soit touiours assisté d'un bon medecin, & pour son regime, & pour l'usage des remedes, car etant presant, il auancera ou retardera, augmentera ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre faſſon, que s'il ne voit le malade sinon par longs intervalles, cōme on le pratique sur le peuple. Dont il vaudroit mieus auoir vn medecin, qui eut vn peu moins de suffisance, ou de repuration (& par cōsequēt moins de presse) qui fut plus frequant & assidu. Car la diligence, vigilance & curieuse obseruatiō du medecin ordinaire, peut bien contrepeser vn plus grand sauoir, qui n'est pas ainsi amployé par le menu.

CHAPITRE TREZIEME

Contre ceus qui se plaignent de la courte visitacion de quelques medecins.

NOtre vie est pleine de cōtrarietés, ainsi que Democrite remontoit à Hippocras, au deuis qu'ils eurent ansamble: comme ledit Hippocras escrit à Damagete, en ses epitres.

epitres. Car ce que nous plait maintenant, nous deplait dans vn'heure. Le laboureur veut estre soldat, & an peu de tams reiette sa premiere condicion. Le marchand fait du gentilhomme: & bien tost apres retourne à la marchandise. Mais la cōtradiccio est ancor plus decouuerte, quand on veut an'vne meisme chose des contradictoires: comme d'estre gendarme, & n'estre tenu à la guerre: d'estre grand terrien, & n'estre fuiet a procès: d'auoir beaucoup de valetz & chambrieres, & ne pouuoir estre derobbé: viure dissoluëmant, & ne venir point malade. Ainsi est il de plusieurs, qui veulet auoir des medecins les plus ampressés, & qui ont plus de pratique (de quoy le vulgaire fait iugement, qu'ilz sont le plus sauans: cōme le plus souuant il auient, nompas touiours) & soudain ilz se plaignet de leur courte visite, & de les auoir si peu aupres d'eus. C'est vne plainte qu'on fait communement des medecins de Paris, les plus fameux: lesquelz an si grād ville, ont tant de malades ordinairement, qu'il est impossible du tout, qu'ilz puissent arreter longuemant aupres d'vn chacun. Car si vn medecin ha à voir deus fois le iour vint malades, n'est ce pas beaucoup, qu'il demeure

au

au

aupres de chacū vn quart d'heure à chaque fois ? Il ne peut faire d'auantage. Car au plus lōg iour, qui fera de 16. heures, ie veus qu'il cōmāce sa visite a cinq heures du matin, & la cōtinuē iusques a dis: puis recōmāce a midy, & la cōtinuē iusques a cinq du soir. Voyla dis heures qu'il amploye à visiter. Il luy faut biē le reste pour sō repos: cōme de 10. à 12. pour son diner, & raffraichissement. de 5. à 7. de mēme au soir, & puis sō dormir an repos: car fil ne cesse iour & nuit, il est impossible de durer lōguemāt. Ie veus ancot dōner sis heures au matin, & sis apres diner. car l'aller d'une maisō a lautre, mōter & deffandre les degrēs, importe bien de deus heures sur la visite de 20. malades: mēmes qu'on ne va pas an poste par ville, & qu'an æté (lors des grās iours) la vitēse & mouuēāt est dāge-reuse d'echauffemāt, sueur, alteraciō, & autrestels accidās. Restet donc anuirō dis heures toutes nettes, q̄ le medecin sera aupres du lit de ses malades, pour le plus qu'il y puisse amployer. Et que reuient cela a chacū de vint? Si ie say biē cōter, c'est a chacun vn quart d'heure le matin, & autāt l'apresdinée. Or ilest certain q̄ les plus fameus medecins, auront tel iour à visiter plus de 30 malades: & outre

& outre ce à faire des consultations, où l'on est contraint de sejourner beaucoup plus qu'à une simple visite. Dôt il s'ensuire necessairemât & inévitablemât, q̄ chacune des autres visitacions ne seront d'un demy quart d'heure. Car il faut cōrâter chacū, & de celui qui se depart à plusieurs, chacū an ha biē peu. Ainsi le medecin ne fait qu'âtrer & sortir, s'informe au courant de l'estat du malade, touche le pous, voit l'urine, dit un mot de ce qu'il faut faire: & deuât, à un autre. On ne le peut redarguer iustemât de la celerité, & sōmaire visite, puis qu'il ne luy est possible de faire autremât, & ceus qui les appelle, an sont biē informés. Que plus est si le medecin respōd quelque fois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grād nōbre des malades qu'il ha à secourir, on luy rephique, Mōsieur, vous n'y fairez qu'âtrer & sortir: le malade pâsera estre guery seulemât de vōtre veuē. qu'il vous voye une fois le iour an passât, il est tout satisfait. Autât an dit un autre, & le tiers, & le quart, q̄ feriez vous là? Mais dira quelqu'un: si faut-il auoir regard à la qualité des personnes, & s'arrestier plus longuemât au-pres d'un grād seigneur, euesque, abbé, conte, barron, presidant, conseilher, tresorier, general des finances,

ses, & autres gens d'honneur, qui ont de quoy le recognoitre & recompanser mieus que de l'ordinaire des autres. On repond à cela, qu'il faut bien faire son deuoir auuers tous, & s'aquiter fidelemant de sa charge : & que an outre, il y an ha de plus recommandés, comme les proches parans, les alliés, amys, familiers, & ceus auquelz on ha quelque grad'obligation. Ceus là de vray, selon les sans & iugement humain, doiuet estre preferés aus autres, quelque grade & ranc qu'ils tienet : & ceus desquelz on ne prend point d'argent, a raison de la suditte obligaciõ, requieret iustemant du medecin plus de soin & diligence, que ceus desquelz on attend recompance. Dont ce n'est peu de chose, d'auoir obligé a soy, & bien affectionné vn docte & prudât medecin, qui aura touiours plus d'egard a l'amitié, qu'a la grandeur. Et quoy? la plus part de ces grans ne cognoisset le medecin que de renom, & sont ancor moins cognus du medecin. N'estant la cognoissance reciproque, & n'y ayant familiarité, amitié, ou quelque obligaciõ mutuelle, ce medecin ne luy fera pas plus propre qu'un autre, lequel ayant moins de presse le pourroit mieus secourir, & de plus près.

Mais

Mais on est ainsi passionné, qu'on veut celuy qui est plus en vogue: & chacun le voudroit tout auoir: qui est proprement vouloir l'impossible. E puis on se plaint de la courté visite. Si vous dittes, ie ne suis pas des moindres, & i'ay aussi bien dequoy payer qu'un autre: il y en a cét, qui dirôt tout de mesme. Que pourra faire le medecin, sinon departir les visitacions en tant de pieces, que chacun en ayt un peu? Mais il reseruera toujours les plus longues, à ceus qui l'ont obligé, & auquelz il est redevable, comme la raison & l'humanité luy commandet. Parquoy il vaudroit mieus, que chacun fut bien aisé de vouloir ce qu'on peut auoir: c'est un medecin aisé à recouurer, d'autre ceus qu'on estime saüés, & n'ont tant de besogne, pour ce que leur saison n'est ancor venue, etans postposés aus autres, qui sont de plus long tams. Et si il y a quelque difficulté en la maladie, on peut faire cōsultar là dessus. Croyés que si le medecin ordinaire, qui fait la consultation, est habile homme, il antandra bié tost, & a peu de paroles, ce qu'il faut: puis il l'exequutera, ainsi qu'il appartient. Voila le melheur aïs que puisse prandre un malade, de quelque qualité qu'il soit, pour estre bié

G

secouru. & fil ha le moyen d'antretenir
pres de soy du tout le medecin, & qu'il n'an
bouge que bien peu, ce sera ancor mieus
pour luy, suiuant ce que i'ay discouru au pre-
cedant chapitre.

CHAPITRE QVATORSIEME

*De combien sert la confiance du malade au
medecin.*

Q Velqu'un pourroit auoir mal antan-
du, ce que i'ay deduit au prochain
chapitre: comme si ie reprenois l'affection
que plusieurs ont, d'estre visitez des mede-
cins plus fameus, & qui pour leur grand' re-
putacion, ont plus de presse ez bonnes vil-
les. Ia à Dieu ne plaise que ie le fasse. ie fe-
rois tort aus venerables & rares personna-
ges, qui de leur merite ont acquis ce grand
bruit: & ferois tort aus malades, si ie leur
persuadois de n'y auoir affecciō, & recours
a la guerison de leurs maus. Car au cōtrai-
re, si on an peut iouir plainement, & tant
que besoin est, ils sont les plus propres du
monde. Le n'ay taxé que la plainte vulgaire,
de ceus qui à tort se mecōtantet d'eus, pour
n'an

n'an pouuoir iouir com' ils voudroint. Je dis
 toujours, qu'ils sont les plus propres du mō-
 de, quant à eus, & pour leur egard. C'est,
 que volontiers ceus qui ont telle reputaciō,
 & sont de grand' requeste, sont aussi des
 plus sauans & experts, heureux an leurs pra-
 tiques, & agreables aus malades. car autré-
 mant leur vogue n'est de durée, & leur re-
 putacion mal fondée, s'an va bien tost an fu-
 mée. Ainsi quant à eus, ils sont fort propres,
 aptes, & idoines, a panser des plus grans
 maladies, & ez plus dignes personnes. Ils
 ont aussi par cet egard de reputacion, & pre-
 mier ranc entre les medecins, plus d'heur a
 guerir les malades. Car l'opinion qu'on an
 ha conceüe, donne certaine confiance au
 malade de guerir mieus, & plus seurement
 par leur moyen, que des autres. Dont nous
 disons communement an noz ecolles, *celuy
 guerit plus de malades, à qui plusieurs se fiet.*
 Et c'est, de la forte imaginacion, qui ha tres-
 grand pouuoir à faire impressiō an nous,
 cōme i'ay suffisammāt demōtré a la preface
 du segond liure du Ris. C'est vne puissance
 de l'ame, qui emeut fort le sang & les esprits,
 de sorte, que si elle marche avec vne ferme
 opiniō & cōfiance, les forces de nature s'af-

• 20001

G 2

famblent pour combattre le mal .Et pourtāt
 on voit de grans changemens au malade , à
 la seule arriuee du medecin deuotemāt a t-
 randu. Car le desir & l'esperoir etans satisfaits,
 l'ame se reueille, & ranforce cōtre le mal: tel
 lement que bien souuāt nature fait quelque
 braue sallie & effort, chassant la matiere du
 mal impetueusemāt, par vne crise qu'on ap-
 pelle. Au contraire , si le medecin n'est fort
 agreable au malade, lequel ne se voit secou-
 ru ainsi qu'il desireroit , tel medecin n'auan-
 cera pas guieres: & le malade se contristant
 & decourageant, deuiēdra plus debile qu'il
 ne feroit. car les esprits etonnés, n'ont point
 de vigueur , pour la crainte & defiance qui
 ha saisi le cœur. Il y a vn autre bien, qui reui-
 ent au malade , d'auoir vn medecin à sa de-
 uociō, a son gré, & souhait, duquel il espere
 grand secours. c'est , qu'il s'accommode vo-
 lontiers a tout ce que luy est ordonné avec
 vne fiance que tout le doit guerir & solager.
 Comme au cōtraire, il prend d'vn autre me-
 decin tout à dedain , & a regret: dont il luy
 profite peu, ou rien. Car quand ce seroit la
 melheur & plus delicate chose du monde,
 si on n'an ha bonne opinion, l'estomach s'an
 fache, & n'an fait si bien son profit, que si el-
 le eioit

estoit prise avec gayeté de cœur. Le vin, le
boulhō de chapon, la chair de perdrix, sont
tres-bons alimens, delicés & frians : mais si
quelqu'un en usoit à regret, avec mauuaise
opinion du sommelier, ou du cuisinier, qui
ne fussent agreables, cela ne feroit point de
bien en usant contre cœur. Que sera ce des
choses qui sont de soy mal plaisantes, & qu'on
abhorre naturellemēt, cōme les medecines,
& autres drogues ? Il faut en outre, que le
malade endure plusieurs facheries, esquelles
il sera beaucoup plus impatient à son preiudice,
s'il n'a grand'opinion du medecin, &
confiance en luy. Car il sera pour un tel, ce
qu'un autre n'aura credit de luy persuader.
Donques ce n'est en vain, que les pauvres
malades requierent ceus qui ont grand repu-
tation, & desquels communemēt on a bone
opinion. car tels ont plus d'efficace en leurs
procedures & ordonnances. Mais il ne se
faut tant affectionner à ceus qu'on ne peut
avoir, qu'on n'ayt point d'affection aus au-
tres : ains il en faut choisir pour second &
troisiesme lieu, auxquels on s'adresse à faire
des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'un
de ceus-ci, il faut remettre toute sa fiance, es-
perance, & affection en eus, sans plus desirer

rer les autres : & esperer sur tout an Dieu, qui donne vertu aus remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'an mariage, les filles fouhaittet estre logées an grans maisons. Si elles n'y peuuet auenir, il faut que se cōtētet des moyennes: & que mettēt deormais tout leur amour & affeccion, au mary qui leur echet. Et Dieu leur peut donner autāt ou plus de bien & contantemant, avec les petis compagnons, qu'avec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon menage: autrement rien que valhe: cōme le medecin a l'adroit du malade, qui n'y a point d'affeccion, & an desire vn autre,

CHAPITRE QVINSIESME.

Contre ceus qui veulet des medecins, & ne font ce qu'ils ordonnet.

DEs malades qui appellet le medecin a leur secours, il ya diuers humeurs. Les vns veulet force remedes & an grād diuersité: iamais ne sont assez drogués. les autres au contraire n'an veulet point, mais seulement vn bon regime, & estre bien nourris. Ily an ha d'antrē deus, qui refuset toutes choses par dedans, & ne s'accordet que aus applications tant qu'on voudra. Aucuns acceptet tout, excepte les clysteres. J'ay veu, quelquefois à Narbonne vn gentilhomme

Venicien, ambassadeur de la Seigneurie: qui disoit a propos des medecins, que quand il est malade, il les croyt bien aus negatiues, mais nompas aus affirmatiues. C'estoit vn bon velhard, galhard & ioyeus, qui reuenoit d'Espagne, ayant accompli le terme de sa legacion aupres du Roy Philippe. Il interpretoit les negatiues, ce que les medecins prohibet: comme ne boire point de vin, ne manger du fruiet, ne s'euâter, & semblables. Et les affirmatiues, comme de prandre medecine, clysteres, iuleps, & autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposicio, laquelle plusieurs pratiquet a leur ttes-grâd dōmage. Car ils veulet bien des medecins, mais cherchés qui fera ce qu'ilz ordonnet. A peine se cōtienet ils dās les bornes de ce Venicien, qui a u-moins veut abstenir dece qu'ō luy defād: & la plus part de noz malades veulet tout le cōtraire: q̄ sert il d'auoir le medecin, si on n'est resolu d'accōplir & exequuter son cōseil, pour la deffāce de sa vie? Quel secours peut il dōner, si on ne veut qu'il vie de ses armes? C'est cōme vn qui seroit tōbé dans vne fosse, & implorāt vostre aide, vous tiēdroit les mains liées, ou ne permettroit qu'elles fussēt amployées a sō secours. Aucuns repondet, que la presance du

medecin les console, reiouyt, & donne plus de courage: dont ils santet le mal amoindrir, & leurs forces augmanter. Il y an ha qui diset, ie fais quelque chose de ce que le medecin me conseille, au-moins des viures & du regime: mais des drogues, ie n'an puis ouir parler, C'est tout de mesmes, que si les gens d'une ville assiegee appelloient quelque bô capitaine à leur secours & defance: auquel etant venu, ils ne volussent obeir, ny accôplir ses ordonances: disans, qu'ils se contentent de sa presance, & qu'ils an sont fortifiés: ce leur suffit, qu'il donne ordre aus viures, & a la police. car quant à combattre, & tirer arcbusades, ils n'y veulet antandre. Et qu'est cela, sinon se moquer du metier (côme l'on dit) & se perdre a credit? Le n'oserois pas dire que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit anseigné, disant, que l'homme sage n'aura la Medecine an horreur. Mais cela est tant facheus à prandre? Il est vray, & Dieu l'ha ordonné ainsi pour combattre le mal. Car comme la santé est agreable, on la traite de mesme, de choses agreables: & côme le mal est facheus, on le traite de choses facheuses. Il est bien vray, qu'il faut estre gracieux aus malades, & ne les traiter rudement, ou

(com-

(comm'on dit) rhabarbatuement. Car le mal est si ennuyeux, qu'il fait refuser beaucoup de choses: & on peut dispenser de plusieurs, ou les diuersifier en formes plus agreables. Peut estre que le mal en sera plus long: mais la plus part des malades aime mieus cela que d'estre fort pressé & comme importuné de remedes. Quelques vns disent au Medecin à ce propos: ayez patience, ie l'ay bié. Et de fait plusieurs aymet mieus estre gueris en plus long tans par medicans, que par chirurgie en peu de iours. Et Galé nous cōselhe, de le proposer au choix des patiās. Touttesfois, en ce qu'on ne peut dispenser, & qu'il n'y ha autre remede qui puisse estre employé bien a propos, & mesmes que l'occasion fort soudaine le requiert il faut protester contre le malade, des incōueniās qui en pourroint auenir: affin que ne soit reprochee au medecin, vne indulgence dommageable, ou ignorance, ou infidelite. Dōques ce n'est pas sagemāt fait, de ne s'accommoder à tout ce que le medecin ordōne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuent a faute d'une obseruacion, qui semblera petite, le mal empire iusques a la mort. Tout ainsi qu'une ville se perdra quelquefois

fois, à faute d'une sentinelle, ou par le moyen d'un petit trou, qui sembloit n'estre point d'importance. Faut il plus qu'une scintille de feu, pour enflammer tout un pallier; & de là toute la maison, & d'une maison tout le bourg? D'une petite faute, soit un excès, ou un défaut, il s'en suit bien souvent un grand désordre. Et que deviendra il à ceux qui méprisent le conseil du medecin, quand nous avons souvent beaucoup à faire de sauver ceux qui font tout ce que nous voulons? Ils nous font souvenir de ce que Celse écrit: Les hommes intemperans (dit-il) donnent aux medecins les heures du manger: les autres au contraire, renvoient les heures aux medecins, et en don, se réservant la quantité à eux-mêmes. Ceux pensent faire bien libéralement, qui laissant au vouloir des medecins les autres choses, sont libres en l'espece des viandes. Comme si on demandoit, qu'est-ce qui est permis au medecin: & non pas, qui est salutaire au malade: auquel il nuit grandement, toutes & quantes fois on peche au tams, ou en la quantité, ou en l'espece de ce qu'on prend. Et de fait il vaudroit presque autant, n'user point de la Medecine, si on ne veut faire tout ce qu'il appartient. Car beaucoup

coup de remedes peuuet nuire, si on n'vse tout le reste qu'ordonne le medecin. Il aduient communement à ceux, qui sont tant difficiles, qu'à la fin ils veulet tout, lors que les moyens ne sont plus de faison, & ne les peuuet ampecher de mourir, comme ils eussent bien fait au parauant, moyenant la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiegés, qui ont esté frois d'ampremier à se bien defendre, & employer tous leurs moyens, epargnans leurs coittres, balles de laine, caisses, & autres meubles a ramparer, leurs viures & argent à bien traiter les soldats, leurs armes & personnes à combatre valhammant : an fin quand se voyet forcés, ils presantet saques & bagues, iusques à leurs antralhes, pour se sauuer : mais il n'y a plus remede qui leur serue, trop tard s'auiet les Phryges, comme dit le prouerbe. Pource donc, chacun se propose des le commencement, de faire volontiers ce que le medecin conseillera, & ordonnera, sans aucune restriction ou distinnction d'affirmatifs, & negatifs : & ancor pour Dieu soit, si on en echappe à tel marché.

CHA-

SEIZIEME CHAPITRE.

*Contre l'absur de ignorance de ceus, qui
croyet tout au medecin, fors an la
quantite des viures.*

IE ne puis assez m'esbayr, commât le vulgaire est si stupide & fad, qu'il croit les medecins, & se remet du tout a eus en choses plus difficiles, & de tref-grand importance; & leur est retif ou cõtredisant ez choses fort aysees & plus legieres. Car s'il est question de la saignee, ou de la purgatiõ, & (que plus est) des incisions, cauteres & autres grands remedes (voyre extirper quelque membre) on y consant, & pour soy & pour les siens, sans resister aucunement a ce qui an est aui-sé par vn ou plusieurs medecins. Mais quât aus alimans, il y a bien a contester, nompas touchant la qualité (qui est ancor le plus important & difficile: de quoy toutesfois le vulgaire n'entreprant contre, ou par dessus le medecin) ains la quantite: de laquelle les idiots se font acroyre, & an sont maitres, an depit du medecin. Car a leur dire, les malades ne sont iamais suffisamment nouris, &

meurer

meurent presque tous de faim. Il est bien vray, que s'ils mangeoient tousiours, ils ne mourroient iamays : mais le manger trop souuant & trop a la fois, en tue la plus part. Quant ie dis manger, l'antàs prandre nourriture, soit an machât, soit an humant, ce m'est tout vn, pourueu que nourriture antre dans l'estomac. Et n'est ce pas grand pitie, que les medecins ne soient crus an cela, qui est le plus ayle a antandre, auxquels on accorde tous autres poins? S'ils prenoient a pansion les malades, on pouroit soupçonner, qu'ils les nourrifset a la legiere, pour epargner, & gagner dauantage. Mais puisque il ne coute rien aus medecins, que leur importe il si le malade mange tous les iours dix chapons, ou an prenne la substance? sinon que cela reuenant au dommage du patiât, ils an sont marries, ne desirans rien plus que d'auoir hôneur an leur procedure. Panses vous que le Medecin, qui antant tous les poins de la curacion, iusques aus plus difficiles, n'antâde aussi la quantite conuenable des alimens? Pour quoy ne l'an croit on? Si on ha opinion qu'il ne l'antand pas bien, on ne le deuroit croire aus choses plus abstruses & ardues, ains le rejeter comme ignorant, & qui sait moins
que

que les fames. Encor plus, si on cuide qu'il entand bien la deuë quantité, mais que a son eciant il affoiblit le malade, ou pour le tenir plus long tams (& par consequant an tirer dauantage) ou pour se faire plus estimer, quād il l'aura depuis releué de fort bas. Car il seroit fort mechant de hazader ainsi la vie du malade, comme i'ay remontré au troisieme chapitre: & j'estimerois bien fol, quiconque ayant telle opinion de luy, l'employeroit à son secours, & des siens. Mais au cōtraire, ie suis bien assuré, qu'il n'y a medecin au monde, qui ne fut tres-joyeux que ses malades guerisset dans trois jours, voire aussi tost qu'il les auroit touchés ou regardés: & qu'il peut remedier à tous maus par la seule nourriture & grād' chere, epargnāt toutes drogues. Bon Dieu que tel medecin auroit de presse! il gagneroit plus an vn jour, que les autres an tout vn an, quand on sauroit qu'il guerist plu-tost, & que les cuisiniers, sont les apoticaire. Donques c'est vn grand abus, d'antreprandre a contester ou resister au medecin, qu'on estime sauant, prudent, diligent, & de bonne conscience, qui an outre ayme le proffit du malade,

lade, & desire auoir honneur an son fait: ie dis contester & controroller, tant an autres affaires, que an la quantité des viures, qu'il doit sauoir estimer selon la grandeur du mal, & la force du patiant. A quoy le vulgaire n'antand rien, & neantmoins ontrecuidé panse mieus sauoir que tous les medecins du monde, combien de fois le jour, & a quelles heures, & combien à chaque fois il conuient donner au malade. De tout le reste, on croit assés le medecin. On ne me peut icy obiecter, sinon que le medecin n'est pas toujours presant: dont il ne se peut aduiser si bien que les assistans, de la foiblesse du malade, requerant nourriture & refection. Laquelle obiection auroit quelque lieu, si on n'importunoit de mesme contradiction les medecins presans & Cliniques (c'est à dire, qui ne partet d'aupres du lit) expres & ordinaires à vn certain malade, cōme quand on est aus champs an pratique, logé cheus le malade, qu'ils voyet tout le long du jour, & plusieurs fois la nuit, s'il est de besoin: auxquels rōutesfois on ne fait moins de instance, que aus autres: mesmes ils sont pressés

& so-

& sollicités a toutr' heure d'accorder du
boulhon, orgemonde, coulys, restaurant,
distil, &c. pour ne laisser iamais l'estomac,
en repos. Quant aus autres, qui ne visitet le
malade, que deus ou trois fois le jour pour
le plus, il est certain qu'ils ne peuuet si iu-
stemant limiter la quantité des viures, & les
heures des repas. C'est proprement é celuy

liv. 3 ch. 4.

qui assiste, ainsi que Celse amonestetres-
bien, disant: Il faut toujours & partout ob-
seruer, que le medecin assistât regarde coup
a coup aux forces du malade: & tant qu'el-
les seront puissantes, combattre le mal par
abstinence, s'il commence a craindre la foi-
blesse, qu'il luy subuienne de viures. De
quoy on peut antâdre, que plusieurs ne peu-
uet estre pensés d'un medecin: & que ce-
luy (sachant son art) est propre, qui ne s'elo-
gne guieres du malade. Mais ceus qui seruet
au gain, par ce qu'il est plus grand du peu-
ple, embrassent volôtiers les preceptes, qui
ne requieret sedulité, comme an ce fait icy.
Car de comter les jours, ou les acces, il est
aisé mesmes à ceux qui voyet peu souuant
le malade. Il est necessaire que celuy soit
assistant, qui doit voir ce qui est seulemant
requis, quand il seroit trop foible s'il ne
grand

grand nourriture. Mais comme que ce soit,
le prudent & sauant medecin, qui visite vne
ou deus fois le iour ses malades, considerât
bien la nature du mal, & les forces du pa-
tiant, ordonnera beaucoup mieus la qualité
des viures, que la plus sauâte (ou pour mieus
dire) la plus outrecuidée & presumptueuse,
simple fame du monde. Et s'il auient ou
echet quelque incidant incognu au mede-
cin, qui semble requerir plus grand nourri-
ture qu'il n'a ordonné, il ne faut que l'an-
uertir & il y pouruoyra. Ou bien si on ha
outrepasé son ordonnance, pansant mieus
faire pour quelque occasion, au moins qu'on
ne le cele au medecin, pour antâdre de luy,
si an semblable cas on doit continuër, ou
bien faire autrement. Car si le medecin
ignore quelque chose de ce qu'on ha faict
au malade, sa procedure n'aura si bõ succès,
d'autât qu'il tire d'un couté & les autres d'un
autre. qui est souuant la cause, que le mede-
cin est frustré de l'esperance qu'il ha eu, &
donné au malade ou a ses familiers. Car les
fames bien souuant nourrisset au desceu du
medecin autrement qu'il ne conseilhe ou
cuide; & non seulement an quantité, ains
aussi an qualité. Et puis, si la guerison fan

H

ansuit, elles gazoulhet faut pas dire com-
mât, & se vantet sans vergogne, q̄ le malade
fut mort, si elles eussent creu le medecin. Les
pauvres sottés & folles temerayres, ne cog-
noissent pas que le malade en fut plu-tost gue-
ry: & qu'elles l'ont mis en danger de mou-
rir: tellement que si Nature n'eut esté assez
forte, pour resister a leur desordre, le patient
fut demouré sous la charge. leur importu-
nité est cause, pour certain, de la longueur
de plusieurs maladies (ie ne dis pas de la
mort de plusieurs, pour ne les dire homici-
des) de ce qu'il faut tant souuent repurger.
Car ceus qu'on nourrit trop, accumulet for-
ce extremans, qui mettet les maladies en
longueur, & cōtraignent les medecins a fre-
quante purgacion. Elles pansent fortifier les
malades par beaucoup de nourriture: & not-
tre Hippocras leur dit, tant plus on nourrit
vn cors mal net, tant plus on l'offance: &
que la viade a celuy qui ha fièvre induit foi-
blesse. Mais quoy! elles cuident sauoir plus
ant cela, que tous les medecins qui furent ia-
mais: & quand Aesculape reuiueroit, on le
croyroît de tout, sinon de la quantité & des
heures de la nourriture. dequoy les fames
ont vsurpé la cognoissance, haute iurisdic-
tion, &

Liv. 2. "
Aph. 11.
Liv. 7. "
Aph. 69.

on, & dernier ressort. Dont qui leur veut estre agreable, & attirer force pratiques a soy, il faut que soit auocat ou procureur de leur Cour, & qui plaide toujours pour les depans. Tels medecins fort populaires, sont estimez les plus suffisans, & renommez pour amys de Nature, n'etans jamais soupsonnez de la mort du paciant. Car le vulgaire ha moins de regret, a la mort de ceus qui ont ete amplemant nourris, & fort potages: comme si c'estoit le seul, ou principal moyen, d'arreter l'ame dans le cors. Aussi quand on leur parle de faire des consommez, coulys, pressis, gelée, destils, ou eau de chair, restaurans, & autres choses bien nourrissantes (incognuës ou inusitées aus anciens, toutes-fois peres de la Medecine) elles dresse l'oreille, & sont fort promptes a l'exequucion. Mais de malheur, elles ne se contentent d'avoir en main des alimans si aysez & delicats, qui en petite quantité nourrissent & substatent inestimablement la personne debile & qui digere mal. Elles veulent outre ce, que le malade en prene a toutes heures, & bonne quantité: de sorte que dans

H 2

vint & quatre heures on luy donnera toute la substance de trois ou quatre chapons. N'est-ce pas vn grand excès, & euydant abus de telle nourriture, laquelle on 'ha inuanté pour ceus qui ont l'estomac fort debile, & auquelz il ne trauualhe moins a digerer ce peu de consommé, coulys, pressis, & cet. qu'il faisoit an fanté a digerer viandes solides an bonne quantité? Dont il n'en faut donner beaucoup a la fois, ne si souuēt, affin que l'estomac an fasse son proffit. autrement tout se corrompt par ce qu'il y an ha trop, ou a faute de loisir. Et ainsi le cors frustré de bonne nourriture, s'affoiblit touiours d'auantage, & le mal gagne le dessus. Tout vn chapon, avec vne ruelle de veau, ou braslet de mouton, est reduit a vn' ecullée de boullon consommé ou d'vn distil. Le malade fort delicat & foible, n'ha il pas assez de la moitié pour vne fois, & de la a six heures de l'autre? N'est-ce pas autant que s'il māgeoit a chaque fois demy chapon, & du veau ou mouton an proporcion? Il n'y a rien a dire, que le marc ou trasse de la chair, qui deuient fianté, & yroit au retrait. Cela an est rabbatu & séparé, pour ne trauualher : qui ne ressoit an cette procedure que le suc nourissant

rissant, & qui se doit conuertir en louables humeurs, pour alimant de tout le cors. duquel suc toutesfois, il n'est pour lors moins ampeché a le bien digerer, qu'il seroit an sa pleine force a cuire la chair d'un dimy chapon. Voyla pourquoy il luy conuient donner tel loisir a profiter cela, que requiert sa foiblesse. Autrement il se trauualhe an vain, & la viande ainsi delicate se conuertit a ce excremât par crudité. dequoy le mal est antretenu, & il ne faut iamais faire autre chose que purger & repurger le cors. Donques les fames soient aduerties pour vne bonne fois, de croire & obeyr aus medecins, non moins an la quantité des viures, que an la qualité, & tous autres chefz de la curacion: veu que c'est vn point que le medecin ne peut ignorer, pour peu qu'il antande an son art. & il n'y a medecin si frasqueus & malheureus, qui ne veulhe auoir honneur a ce qu'il antrepren.

H 3

CHAP. DIS ET SETTIEME.

*De cœus qui an leurs maus ne veulent aucun
medecin ou remede, sinon contre
les douleurs.*

J'Ay retenu ce propos d'un gentilhomme de Viuares, qui aymoît fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand comte des maus, qui estoient sans douleur : & estimoit que les remedes y seruoient de bien peu, ou rien, cōme s'il estoit necessaire, que le mal fit son cours : & quoy qu'on y fit, la maladie passeroit ses quatre tams, si ell' estoit guerissable : & si ell' estoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui sont propos erronées, fondés sur des erreurs cy deuant refutés. An somme, il ne vouloit point de medecin, ny de medicamans, que pour luy oter les douleurs. Mais s'il fut tombé an paralysie, qui est mal sans douleur, ie croy qu'il eut bien voulu y remedier par medecine. Et quant aus maus douloureux, il faut antandre, que la douleur n'y est le principal (ia soit que de grand' importance) & qu'il faut oter le mal d'où la douleur procede, si on veut bien faire besognes. Car si on
s'amuse

famuse simplemant à la douleur, & sa cause
 est mesprisée (qui est le mal, source, racine,
 & mere de la douleur) il n'y a que deus moy-
 ens. l'un par medicamans anodyns, qui di-
 minuët la douleur aucunement, & font que
 la partie supporte le reste plus paciãmant.
 l'autre par medicamans narcotics, c'est à di-
 re stupefians, qui endormet le membre, an
 etonnant la chaleur naturelle. dont il n'an
 faut vser qu'à vne extreme necessité, & pru-
 dammant. Mais tant les vns que les autres,
 ne font passer ou amoindrir la douleur, que
 pour un tams. Il faut toujours reuenir à la
 curacion du principal: autrement c'est à re-
 commancer. Et que noz remedes ne seruet
 à oter le mal, qui est sans douleur, ou qui cau-
 se douleur, c'est la plus grãd fausseté du mô-
 de: comme i'ay suffisamment remoutré cy
 dessus, ou i'ay ranuersé ce propos, que les
 medecins sont inutiles, & ne font qu'abuser
 le monde. Si on me replique ancor, que plu-
 sieurs guerisset bien sans medecin & sans
 medicamans: ie repliqueray de mesme, que
 aussi plusieurs perdet leurs douleurs sãs me-
 decin, & sans aucuns remedes: tellemant
 que telle propoficion se confond d'elle mes-
 me.

CHAP. DIS ET HVITIEME.

Que les suiets a maladies, sont suiets a la Medecine, les autres non.

PLusieurs redarguēt ceus qui obseruet quelque regime, & s'assuietissent a certains remedes, pour se maintenir an santé, & preuenir les maus auquelz ilz sont suiets. Ceus qui reprenet telz moyens, sont volontiers bien sains, & de bonne complexion. dont pour leur regard, la propoficion est bien vraye, suiuant ce qui est dit en l'ecriture sainte, Au iuste n'est donnée la Loy: & plus expres quand il dit, Il ne faut point de medecin, a ceus qui se portet bien. Mais ce propos aussi confirme le contraire: c'est, que les personnes mal saines ont besoin de medecin: & qui est suiet à quelque mal est suiet a quelque reigle. Tout ainsi que nous etans suietes a peché, sommes suietz à la Loy. l'accorderay toujours, avec le tres-eloquant Celse, que l'homme sain, durant qu'il se porte bien, & est à foy, ne se doit obliger a aucune loy, ou regime, ny amployer le medecin

Matth. 9
11-12

Li. 1. ch. 1

«

«

cin. Il faut qu'il aye diuerse maniere de vi-
ure : maintenant estre aus chams, mainte-
nant an la ville, mais plus souuant aus chās,
nauiguer, chasser, estre an repos quelque
fois, mais s'exercer le plus souuant. Car l'oi-
sieté & paresse rand le cors hebeté : le tra-
uail l'affermir. celle là hate la vielheffe. cer-
tuy cy fait durer l'adolescence. Il est bon aus-
si quelque fois de se baigner, quelque fois
vser des eaus froides : ores se oindre, ores le
mespriser, ne craindre aucune sorte de viande
qui soit vfitée du peuple. quelquefois estre
an festin, quelquefois s'an retirer : maintenāt
māger outre mesure, maintenant sobremāt :
faire deus repas le iour, plus souuant qu'un
& touiours bien manger, tant qu'on peut di-
gerer. &c. Quant a la copulation charnelle,
il ne la faut trop desirer, ny trop craindre aus-
si. Celle qui est rare, excite le cors : la frequen-
te, le refout. &c. Cecy doit estre obserué, de
ceus qui ont la santé ferme : & se garder, que
les remedes du mauuais port ne soient con-
sumés ou amployez au bon. Ainsi donc les
personnes bien saines, doiuet estre indiffe-
rantes à tout, & ne s'assuiettir a rien, lors qu'-
elles se portet bien, & leur santé est ferme,
comme Celse limite. car on se feroit grand
tort

tort, de se randre delicat & tandre, amollif-
 fant & enervant sa bonne & forte comple-
 xion : laquelle se ranforce toujours plus an
 s'exercant à tout. Mais les valetudinaires,
 mal sains, & suiets a quelques maladies, cō-
 me elpilepsie(qu'on appelle mal de S. Ian)
 migraine, rheume, catharre, courte haleine,
 mal d'estomach, oppilacion de foye ou de
 rattelle, colique vanteuse ou pierreuse, gout-
 tes, & semblables maus(desquels la plus
 part est hereditaire aussi biē que la ladrerie)
 qui doute que telz ne doiuet viure de rei-
 gle, s'ilz veulet estre a leur aise, & viure lon-
 guemant. Ceus aussi qui s'adonnet a l'estude,
 ou a charges publiques, d'autant qu'ils sont
 suiets à beaucoup de necessités, doiuet estre
 reiglez, autrement ilz tombet souuant an
 maladie. Car ilz se contraignent à beaucoup
 de choses, qui leur sont nuisantes. Et Celse
 au propos allegué suppose que l'homme
 sain, soit aussi tout à soy. Or an la propoficiō
 que nous disons, *suiet à maladie* nous an-
 randons vne particuliere subieccion & apti-
 tude. Car tous les hommes du monde, sont
 suiets a toutes sortes de maus, comm'ils sont
 tous suiets a la mort. mais nous disons, au-
 cuns y estre suiets particulieremant, qui ont
 vne

vne inclinacion & disposicion à quelque mal, duquel la semance ou le rudimant est an eus: non qu'ils soient de fait malades, mais pour peu de choses ilz tombent an maladie. & pourtant ilz se doiuent bien contregarder: à l'exemple de celuy, que nous auons allegué au second chapitre de ce liure, qui estât le plus maladiſ de son tams, neantmoins vequit cent ans, par grand artifice, & exquisite maniere de viure.

CHAP. DIS ET NEUVIEME.

Que ceus qui ſauet quelque peu de la Medecine, ſont plus mal aupres des malades, que ceus qui ne ſauet rien du tout.

CEtterreur deuoit estre deduite apres celle du neuuieme chapitre, ou i'ay remontré, qu'il y a plus de medecins, que d'autre sorte de gens. mais craignant d'offancer les personnes qui ſont fort ſecourables, i'ay esté long tams an ce combat d'eſprit, ſi ie les deuois taxer & reprâdre ainſi publquemât. An fin i'ay esté perſuadé a paſſer outre, ſachât qu'il y a plus de dâgier que l'on ne cuide, an ceus qui ſauet quelque choſe, & paſſer tout ſauoir

fauoir. Car de celà, outre-cuidés, presumer
& antreprenet des plus grans choses: ou biē
resistet & ampechet, que les medecins n'ā-
ployēt leurs principaus remedes, qui seroient
necessaires a la prompte & seure guerison.
mais ces contrerolleurs les tienet engagez
de crainte, tellement qu'ils n'oset, & font al-
to. Il y ha des persōnes, qui ne sauēt de tout
rien an Medecine, quant au discours ou rai-
son (comme sont fames ignorantes) qui
mesmes ne sauēt lire, ne ecrire: mais ont q̃l-
ques obseruacions & reigles, sachans bien
faire vn potage, vn colis, restaurāt, orge mō-
dé, qui font bien vn lit, coiffet bien le ma-
lade, sauēt quelques petis remedes cōtre la
rogne, la bruleure, la violette abbaissee, les
vers, la suffocacion de matrice, &c. De cela
ils panfet tout sauoir, & font plusieurs cho-
ses de leur sicap ou phantasie, au desceu du
medecin: & s'il succede mal, ils n'ont garde
de s'an vanter. la grand robbe du medecin
couure tout cela. Il seroit bon & expediāt,
que les assistans ne sceussēt du tout rien, si-
non obeyr aus ordonnances du medecin.
C'est vn sauoir fort profitable au malade:
car qui ne presumer rien de soy, n'antrepren-
dra iamais que d'exequuter ce que luy est
prescrit,

prescrit, ordonné & commandé. Les autres qui pāset sauoir, y aioutet, diminuet, alteret, ou n'an font du tout rien. comme les mauuais apoticaire, qui exequutet a leur plaisir les ordonnances des medecins : pansant de sauoir mieus la portée du malade, ou la nature du mal : anyurez de quelque opinion d'eus, pour auoir veu plusieurs telles maladies, hanté diuers medecins, & obserué le succés de samblables receptes. O dangereuse outrecuydance! voyla que ruyne la plus par des malades. Il vaudroit beaucoup mieus, de par Dieu, ne sauoir du tout rien, que sauoir ainsi an anpirique. O quel malheur, pour la vie du paciant, & l'honneur du medecin, que d'auoir vn apoticaire ainsi outrecuydé, temeraire, & antreprenneur. An Italie & an Espagne aussi (comme i'an tans) les malades font bien mieus seruis, car l'apoticaire ne va point voir le malade, si ce n'est de courtoysie & amitié, non comme apoticaire. & les medecins n'ecriuet point au pied de leurs receptes, a quoy faire font les remedes, tellemāt que l'apoticaire fait aussi peu l'intancion du medecin, que fil n'an voyoit rien. Par ce moyen, il ne peut abuser des ordonnances du medecin, ou
beaucoup

beaucoup moins que noz apoticares, auxquels tout est communiqué trop familièrement. Apres les apoticares (ie parle des mauvais, & non des bons, prudans, modestes, & gens de bien, qui ne se melet que de faire leur metier) les plus dangereuses sont les gardes ou seruâtes des malades, qui panset plus sauoir que le medecin (mesmes si elles sont vieilles au metier) touchant la nourriture principalemant, quoy qu'elle soit d'ineestimable importance, pour sa qualité, heure & mesure. Vray est que de la qualité, elles an croyet assés le medecin: mais de l'heure & mesure, elles an font a leur plaisir. Je laisse a-part la droguerie qu'elles vset a cachettes, & l'omission qu'elles font de nos ordonnances. Brief-elles dispanset de tout, & an vset a leur phantasie, si elles rancontret le malade de mesme. Telles personnes sont fort dangereuses: & vaudroit beaucoup mieus auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne sauert autre lesson que de l'obeissance.

CHAPITRE VINTIEME.

contenant quinze erreurs.

De l'ingratitude des malades auuers les apoticairez : & d'où vient qu'ils sont le plus souuent mal payez.

L'Ingratitude des malades auuers les apoticairez, n'est pas de mesme sujet qu'auuers les Medecins, il s'en faut beaucoup : & mesmes il n'y a point de iuste comparaison. d'autant que les vns ne peuuent estre payez, a parler proprement, ainsi que i'ay deduit au cinquième chapitre, les autres le peuuent estre. Car ce qu'on doit a l'apoticaire, est marchandise & seruice, qu'on peut estimer en argeant, & payer raisonnablement, sans que l'apoticaire en puisse pretendre autre re-
cognoissance ou deuoir. sauf le gré qu'on doit toujours a vn seruiteur public, qui s'est acquité fidelemant de sa charge en son metier. Cômme aussi a vn seruiteur domestique, qui habie & loyaumant seruy, on en fait bon gré, outre ce qu'on l'a bien payé de ses gages. Autrement le maitre est ingrat & me-
cognoissant,

fant à la verité. Car l'homme, etant libre de nature, ne doit pas seruir pour gagner seulement de l'argent, ains s'il est de bon cœur, il se propose de gagner outre ce, le cœur, l'amitié & bonne grace de celui, auquel il sert: & doit estimer plus cela, que tout autre bien qu'il an peut receuoir. Et ainsi reciproquement, le maistre doit toujours aymer celui qui l'a bien serui, & le tenir toujours pour domestique, ayant l'antrée de sa maison tant qu'il viura. Or l'ingratitude de plusieurs anuers les apoticaire, est communement de tant plus grande, que ces pauvres gens auront plus fourny & seruy. Car on se fache de payer vne si grand' somme, qu'on doit: & puis, on dit: ce ne sont que herbes & racines, lesquelles l'apoticaire ha prins an noz jardins, prés, vignes, chams, ou landes. Il a eu vn peu de peine à les cuillir: il ha depandu vn peu de bois, ou charbon a les cuire. & voila tout. il m'ha baillé quelques clysteres: il ha velhé deus ou trois nuis: on l'ha fait leuer cinq ou six fois du lit. Et que peut valoir tout cela? Il demande cent liures de deus ou trois semaines, que i'ay esté malade. Aurois-ie bien depandu cinq ou six liures par jour an ces potringues? Et puis, i'ay tant depa

de pandu an chappons & autres viâdes. l'ay tant donné aus medecins, & au chirurgien. la garde ou seruiciau me coute tant. Quoy? cette maladie me reuiédroit a plus de cent ecus. Mais c'est bien pis, si le malade vient a mourir. Car celuy qui doit payer, antrera volontiers an reproche, disant, que les drogues de l'apotecaire ne valoint rien: qu'elles etoint vielhes. & que si le malade eut été bien & fidellemant secouru, il n'an fut pas mort. tellemant que l'apotecaire est plus tost redeuable, que creancier. Il y an ha de si mal auisés, qui diront: le medecin & l'apotecaire sauoit & voyoit bien, qu'il n'an pouuoit pas guerir: qu'il etoit ineuitablemant mort. Pourquoy est-ce, que on la fait consumer en depance? C'est vn affront & piperie. l'apotecaire deuroit perdre cela, comme celuy qui fournit de l'argent ou de marchâdise à vn enfant perdu. He pauvres gés: quand vous sauries de vray, que ce malade mouroit dans trois ou quatre jours, lairries vous pourtant de le nourrir? Trouués vous bon que l'on abandonne vn malade, veu le grand nombre de ceus qui echapet contre toutt'esperance? Il est certain (mon amy) que les maus coutet plus qu'ils ne valet: ou-

tre ce qu'ilz ruinet le cors. mais le recouremât de santé, ne peut estre estimé a pris d'argent: ainsi que i'ay remontré au cinquieme chapitre. Vray est, que l'apoticaire & la garde peuuet estre bien payés, comme aussi les vendeurs de poulalhe, & autres viandes, & comme les autres seruiteurs & chambrières: mais cette marchandise & ce seruice de l'apoticaire doiuet estre payez plus liberalement, veu la necessité, & la peine facheuse que donne le malade extraordinairement. Il y a des plaisirs & seruices, qui doiuet estre achetez au double des autres: parce que ils sont fais avec quelque dāgier, ou grand incōmodité, de ceus qui les font: ou a telle necessité, de celuy qui les ressoit, que la recompanse an doit multiplier. Ne dōnerez vous pas volūtiers d'un verre d'eau fraiche, etant sur les chams fort alteré, plus que d'une pinte de vin, etant au lieu de commodité. C'est, que vous estimez beaucoup dauantage, ce que vous sert au besoin, pour faire passer vne grand'facherie. Aussi quand on est malade on n'estime rien la valeur & & cherté des drogues: on veut que tout soit amployé pour telle necessité: mais au payer, on cognoit l'ingratitude. Tant s'an faut qu'on

qu'on surpaye, qu'a peine l'apothicaire en peut tetirer son cabal. Car on fait bien, qu'il amploye, outre les herbes & racines du terroir où il habite, plusieurs drogues apportées du Levant, & du Ponant, regions fort lointaines, drogues bien cheres, & sur lesquelles souvant il perd: comme il auient aus autres marchans de perdre sur ce qu'ils achettet pour reuandre. Et quand l'apothicaire n'y perdrait rien, ce n'est pas assez. Ne faut il pas qu'il gagne de son industrie, a la composition & administration des medicamans? Il deuroit estre plus riche qu'un grossier, tant pour tant, car le grossier vend les choses comme il les achete, sans leur donner aucune forme ou preparacion. L'apothicaire ha la peine de les accommoder an mille sortes, & randre propres aus malades. Tout ainsi que les charpentiers & menuisiers fassonnet le bois & l'accommodet an batimans & meubles. Le radelier le vend tout rude & sans forme. Que vaut plus (a vottre auis) yn gros tronc de noyer ou les tables, chaires, & litz qui an sont faitz? Ces meubles valet plus cinq ou sis fois que leur matiere, pour le labeur

1
Erreur po-
pulair.

& l'industrie qu'on a amployé à les faſſonner, & rendre utiles au ſervice de l'homme. Ainſi les drogues que le groſſier ha fourny à l'apoticaire, étant accommodées ſuiuant l'ordonnance du medecin, valet cinq ou ſis fois plus qu'elles n'ont couté. Et toutesfois on veut, que l'apoticaire n'an ayt rien plus que le groſſier. Vne liure de rhab-barbe coutera neuf ou diſ liures, autant du plus que du moins. Et ie ſay bien, que ſi l'apoticaire n'an fait plus de cinquante liures, il ne gagnera pas affés. Et puis on veut, qu'il le donne pour le pris qu'il luy ha couté: comme qui voudroit les meubles, pour le pris que coute le boys. Il feroit bon voir qu'on eſtima ainſi vn' epinette, vn lut, vn' harpe, & autres inſtrumans de muſique, ſeulement autant que vaud le boys: vne clef & vne ferrure, nom plus que le fer ſans faſſon: & vn horologe, autant que peut couter ſa matiere: vne peinture, à la valeur des couleurs qu'on y a mis. Et l'apoticaire qui fait des ouvrages plus excellans, & plus utiles ſans comparaiſon, n'aura il rien de ſon industrie, & de la faſſon de ſes drogues, mais on luy payera autant qu'elles ont couté au gros? Voila bien antandu. Quand
on

on est de fait malade, on ha bien autre auis. il samble qu'on ne sauroit assés payer les remedes, & le seruice de l'apotecaire.

Mais quand on est guery, il an faut rabattre la cinquieme partie ou la quatrieme: quelques vns ont cette coutume d'an rabattre le tiers, & les autres font par moitié. An quoy ils s'abusent trop lourdement, pensans d'an auoir meilleur conte.

II
Erreur populaire.

Car si c'est la coutume de la ville, ou de la maison, & (comme vous dirés) vn ordinaire & pacte ressu de la part des apoticaire, ils font que tout reuiet à vn. Car si vottre coutume est, & etes ainsi d'accord, qu'on an rabbatra toujours le quart, l'apotecaire qui pretend qu'il luy soit justemant du, quarante sis liures, cinq sols, trois deniers, il fera reuenir ses parties à la somme de soixante & vne liure, treze sols, huit deniers: sachant que vous an rabbatres quinze liures, huit sols, cinq deniers, qui est le quart. & ainsi luy resteront quarante & sis liures, cinq sols, trois deniers, qu'il pretend luy estre justemant dus. Les autres font taxer les parties aus medecins.

III
Erreur populaire.

Et que faut les medecins combien valet

les drogues de l'apothicaire, sinon par son rapport mesme ? va-il aus foires acheter le rhabarbe, la casse, la manne, le gaiac, l'argeant vif, le musc, l'ambre, & autres marchandises. Il n'an fait autremant le pris, que de l'ouïr dire à l'apothicaire : lequel vous an dira bien autant : & puis vous n'an saurés pas moins que le medecin. Dauantage les marchandises changent souuant de pris. dont le medecin qui se tiendrait toujours à vn taus, feroit tort à l'apothicaire, ou à celuy qui le doit payer. Ne void on pas, comme le sucre hausse & baisse fort souuant an valeur : & la cire, & le cotton, & le safran, & autres marchandises qu'on nomme Latines, assés improprement : d'autant que on les demande an François, & nompas an Latin, comme nous faisons les drogues des malades. Car toutes nos receptes & ordonnances sont an Latin : & toutesfois on ne les appelle pas, marchandise Latine. Puis donc que tout change de pris, an moins de quatre ou cinq ans, comme aussi le bled, le vin, l'huile, le linge, les draps de laine & de soye, le plomb, le cuiure, l'or, l'argeant, & cæc. com-
mant

pour po-
sitive.

mant voulés vous qu'un medecin taxe bien la marchandise d'un apothicaire: & que toujours il estime un clystere sept sols & demy, un potus cordial vint sols, une medecine de rhabarbe trante solz &c. sans faire tort au marchand, ou au payeur? Et que faut il tant barguigner, si vous ha bien & fidelement seruy (comm'il faut presuposer) payez le liberalement: & il sera toujours plus affectionné à vous servir loyaument & diligemment. Mais on fait bien pis, que sans payer le premier, a un autre besoin on se retire a un autre, & volontiers c'est a un nouveau venu (sous couleur que ses drogues doivent estre plus fraiches) lequel pour avoir chalandise, ressoit volontiers tout le monde. Et puis quand ce vient à payer, pour la premiere fois, on y trouve meilleur marché. mais quand cetuy-cy est assés achalandé, & qu'il demande autant comme un autre, on se remue à un troisieme. Voila le vray signe d'un mauvais payeur. Et sauroit on mieus employer son bien, a quelque marchandise que ce soit, ou qui valhe plus, q les remedes a recouurer la santé: lesquelles a bon droit Herophile apelloit, mains de Dieu? & n'esti-

^V
Erreur.

més vous rien le plaisir que vous ha faiēt l'apoticaire, de vous auancer son bien, & vous secourir a telle necessité? Si quelque prest merite vsure (qu'on dit plus honnestemant, interest ou proffit) c'est celuy-là. Ancor se fait on tirer l'oreille d'an payer le principal. O vilaine & mesquine ingratitude! Je m'e-bay commant (pour reuenir a ma comparaison, des grossiers & des apoticairez) il y a beaucoup plus d'apoticairez que de grossiers: veu que ceus-cy gagnent bien dauantage, sans tant de peine & facherie: outre ce que leur gain est liquide & assuré. Mais d'ou pansez vous que procede la faute, & que noz apoticairez sōt si mal payés? C'est pour leur outrecuidance le plus souuant: & de ce qu'ils veulet tout embrasser. Il leur samble que cela fait a leur reputacion, d'auoir plus de chalans que les autres: & qu'ils se montrent sauoir autāt qu'un medecin. Voila deus folies qui les font perdre, de par Dieu. Voila leur grand' ruine. Et premieremant, quāt a vouloir tout embrasser, pour estre an plus grande reputacion, cela leur cause de mauuais debtes. Car ils n'osēt refuser a personne, pour n'an exclurre les autres: nompas mesmes ceus qu'ils sauēt bien auoir quitté leur

VI
ERRV.

leur apoticaire, pour estre mauuais payeurs, comme i'ay dit. C'est tres-bien fait, de n'e cōduire les pauvres. Ils doiuent estre an principale recommandacion, & bien secourus par charité, voire sans an pretandre aucun salaire ou proffit, leur donnant mesmes le cabal, an aumone charitable. Mais des riches, c'est vn autre partie. Ils ont bien de quoy payer tout contant, pour la plus part: & on leur fait plus de credit que aus pauvres, afin de les antretenir, & se maintenir an reputaciou, d'estre apoticaire de toutes les meilleurs maisons, ou de la plus part: lesquelles an fin ne payet qu'an bonnadies, ou an outrages & reproches: quelques-fois an menaces ou bastonnades. pour le moins il y faut des proces, auxquels les auocas gagnent plus que le marchand. Son dam. il ha voulu auoir cette reputacion: ou pour ne perdre quelque peu que luy estoit du, il y est voulu antrer plus auan, craignant que s'il ne continuoit d'auancer, vn autre print la chalandise & partant il sy anfonce iusques aus oreilles, a son grand preiudice. Le segōd point d'outrecuidance est, quand l'apoticaire veut faire du suffisant, hors de son metier & vocacion, an contrefaisant le medecin, duquel il veut

VII
Erreur.

veut estre dit compagnon, sinon majtre & superieur. Car il samble a quelques apoticares, sauoir plus que les plus sauans docteurs, par ce que ils ont veu force malades, & obserué les receptes de plusieurs & diuers medecins, qui ont esté de leur tams an reputacion. dont ils panset auoir aquis par experiance, vn sauoir plus solide & asseuré, que les modernes qui ordonnet pour le presant. Et de cela outrecuidez, oset bien antreprendre, d'ordonner plus souuant de leur phantasie, aussi a-propos comme est *manifestat* a matines, suiuant le commun prouerbe. Grosses bestes, & plus dangereuses que les sauages! les medecins qui sont consumez en leur sciance, y sont bien ampechés. & ces galans icy n'y treuuet point de difficulté. On leur fait trop d'honneur, de les appeller Ampiriques, si on prand ce mot proprement. Car les Ampiriques ont esté gens doctes, faisans vne troisieme secte an la Medecine, non moins que les Methodiques & les Dogmatiques, lesquelles trois Galen ha bien voulu sauoir: & puis se tenir a la Dogmatique ou rationelle, qui est fondée an raison naturelle, sur la parfaite cognoissance de l'anatomie, des elemans, des complexi-

complexions, vertus ou facultez, actions naturelles, vitales & animales: Itē des vrayes causes & signes des maladies, de leur essence & diuers accidans. Ce que ignoret les presumptueux charletans, outrécuidés vanteurs & dangereux entrepreneurs: qui n'ont rien que des receptes. C'est bien assez qu'ils antandent leur metier, & qu'ils l'exercet fidelemant, suiuant les ordōnances & mandemens des medecins, sans y ajouter ou an rabatre vn grain. Car cela est trop dāgereus. Qu'ils se souuiennet, de ce que racōte leur Saladin an sa premiere particule, des interrogaciōs qu'on doit faire a l'apoticaire: où il fait māciō d'un qui estoit au tresillustre Roy d'Arragon, lequel fut aigremāt puny & hōteusemāt cōdamné a Naples par ledit Roy, de ce que les medecins de sa magesté ayans ordōné vn electuaire cordial, auquel antroit du coral blanc: ledit apoticaire n'an ayant point, brula du coral rouge, qui an deuient blanc. Cela etāt venu a la notice du Roy, il condāna son apoticaire a neuf mille ducas. (Nicolas preuost recitant cette histoire, ne dit que mille ducas) & de là an hors ne s'an voulut plus seruir. C'est vn bel exemple aus entrepreneurs, qui n'ōt feulemant font des medecins, a ordōner toutes sortes de reme-

VIII.
Erreur.

des, ains aussi contreroller & font autremant les receptes, qu'il ne leur est commandé, qui est vne fausseté, beaucoup plus dangereuse que de falsifier la monoye. Dont ils ne meritoit moins d'estre brulez tous vifs dans l'huile bouillant, ou tenalhez, tout ainsi que les assassins seruiteurs domestiques qui egorget leurs maitres. Feu monsieur Torrilhon, lieutenant principal au gouuernement & siege presidial de Montpellier, quand on luy parloit de la reformatio des apoticaire, racontoit volontiers, d'un de Paris, qui le seruit an vne grand maladie aus faus-bourgs S. Germain: etant pansé d'un des plus sauas medecins de la ville. Quand il fut guery, il paye liberalement ses parties a l'apotaire, sans an vouloir rien rabbatre, come on fait communement. L'apotaire voyant son honnesteté, luy dit: vraiment, (monsieur) j'ay bien merité cet argeant: & il vous ha bien fait besoin, que ie vous soys esté amy. Car si i'eusse fait tout ainsi que le medecin ordonnoit, vous fussies mort, ou tard guery. Lors ledit Sieur Torrilhon, an s'ecrian- luy dit, Ha mechant homme! Voyla pouquoy j'ay esté si longuement malade. Si vous eussiez fait comme le medecin ordonnoit, ie fusse

fusse plus-tost guarý. Ainsi cet outrecuidé
presumptucus, pansant qu'il luy en sauroit
plus de gré, perdit ce luy qui luy pouuoit e-
stre du, s'il eut fait son deuoir. Ne meritoit il
pas de perdre aussi l'argeant de ses parties
(comme la fausse mōnoye est confiscée)
& outre ce, puny au cors? Car quiconque
vse de ces tours, met le malade an danger de
mort, ou bien le fait plus long tams andurer
a la ruyne de son cors & de ses biens. Et
puis, ils sont si aueugles de vaine gloire &
fausse persuasion, qu'ils s'en oset bien vanter
apres que le malade est guery: C'est a dire,
quand il n'est peu mourir de leur mechante
& deloyalle procedure. De laquelle s'il fust
mort, l'apoticairer n'auroit garde de se vater,
d'auoir fait autrement que le medecin or-
donnoit. O extreme infidelité, & trahison
detestable! C'est vne des raisons (a mon a-
uis) pourquoy ils sont si mal payez. Car
Dieu ne veut pas qu'ils ayent proffit de leur
abus, ains tout mescontantement, n'estans
payez pour la plus part, qu'a force de chi-
canerie. Ancor est ce trop, pour ceus qui
vset de qui pro quo, ou qui sont des mede-
cins. Mais (dira quelqu'un) tous ne sont
pas de cet humeur, & n'abusent ainsi de leur
metier.

IX.
Erreur.

metier. Il faudroit au-moins que ceus-cy
fussent bien payés. Cela est vray : mais sou-
uant le bon andure pour le mauuais. Le
nombre des loyaus & fidelles est si petit,
que pour eus on ne fait exception. tout
passe sous vne generale condannacion,
pour les frequans abus de la plus grand
partie. & jusques à tant qu'ils soient tous
bien reformés, ils seront tous mal payés.
Aussi plusieurs qui sont bien consciencieux,
qui dispensent tres-fidellemant les ordon-
nances des medecins, & n'antreprenent rien
d'eus-mesmes, falhet d'une autre sorte: dont
il leur auient d'estre mal payés. C'est, qu'ils
sont trop faciles & volontaires, faisans cre-
dit plus long tams qu'ils ne deueroient, à gens
riches. & aisés, craignans plus de leur de-
plaie, que de les perdre. Trop de bonté
nuist bien souuant, & (comme on dit com-
munemant) tourne an fadaize. Il est rai-
sonnable & honnesté de faire plaisir, mais
il ne faut pas que il reuienne à son domma-
ge, sans aucune necessité. Bien seruir, &
vouloir estre bien payé, sont choses legi-
times, & bien correspondantes. Dont qui
ne sert bien, ne merite d'estre payé : & qui
ne paye bien (ayant le dequoy, cela s'an-
tand

x
Erreur.

rand) ne merite d'estre seruy. Il y ha eu à Lyon vn apoticaire, qui se faisoit payer tout contant & auant la main, ce que montoit les receptes qu'on luy balhoit à dispanser & exequer. Il n'an faisoit rien autremant, quand ce eut esté le plus honnorable de la ville. dont il fut surnommé, le grand villain. Auoit-il moins de pratique pour cela? Au contraire, si grande presse, qu'à peine y pouuoit il auenir, avec set ou huit seruiteurs. Car on estoit assuré, d'estre bien seruy, an bien payant. Je ne donne point de conseil là dessus: mais il me samble, que si tous les apoticaire faisoient de mesmes, auers ceus qui ont dequoy payer contant, ils les pourroint mieus seruir: & si demeureroient an melheur grace avec eus. Car quand il faut an fin debourcer vne grand somme, c'est vne grand facherie.

^{XI}
Erreur.

Il y a vn autre abus, duquel les apoticaire se font grand tort, & non-moins aux malades. C'est, qu'ils ne font tout le jour que trotter a visiter les pacians, & laisset faire à leurs seruiteurs les ordonnances des medecins, comme bon leur samble: tellement qu'ils seruet a credit les mala

malades. Ne voudroit il pas mieus de tenir pié a sa boutique, & traualher an ce qu'il peut, voyant ce que font ses seruiteurs, que de se promener ainsi de maison an maison? An Italie & an Espagne, comme i'ay remōtré au precedant chap. les apoticaire ne bouget de leur boutique, & ne vont voir aucūs malades, si ne sont leurs parans & familiers amis, lesquelz ilz ne visitet point cōme apoticaire. Car ilz ne leur aportet pas ce que les medecins ont ordonné, & ne l'appliquet pas aussi. Il ne fauet ce qu'on an veut faire. On vient querir les remedes, de cheus le malade: & les gardes les aministret, ainsi que le medecin leur ha dit. Les barbiers ballet les clisteres. les gardes appliquet tout le reste. Les malades an sont ilz moins biē seruis? Cent fois mieus que an France. car le maitre apoticaire s'attendant à sa besogne, & voyant ce que font ses seruiteurs fournit plus promptement & plus fidelement ce que le medecin a ordonné, sans perdre tams à vagabonder: & ne sachant à qui doiuet seruir les receptes des medecins. Car on n'ecrit iamais a la fin, la maniere d'an vser, ilz n'an deuient pas ampiriques, & ne sont outrecuidez a contrefaire les medecins. Cela est

est mauuais, dira quelqu'un: d'autant que le
malade est fort consolé, d'estre visité souuât
de son apoticaire, & qu'il sache quelque peu
an l'art de medecine. C'est la commune er-
reur de ce royaume, & double abus tres-pre-
judiciable aus malades. Car quant a sauoir
quelque peu i'ay remontré au precedant
chapitre, que cela est dangereux pour les
malades. Il vaut mieus qu'il soit assiste &
seruis de personnes qui ne sâchet, sinô obeyr
au medecin. & quât à la visite qu'on estime
seruir a cōsolaciō, il ya ancor double erreur:
l'un que l'apoticaire se detourne mal a pro-
pos, du principal seruice du malade: pour le-
quel il vaut trop mieus qu'il ne bouge de sa
boutique, comme dit est: & que tout soit
prest aus heures que le medecin ha ordon-
né. L'autre, que les malades s'abusent grande-
ment an cela, tenans les apoticaire pour di-
my-medecins, ou comme vicaires des
medecins. Je n'ose pas dire(car i'an ay trop
grand honte) que plusieurs se fient plus de
certains apoticaire, que des melieurs me-
decins du monde. Tantans fier, nompas an
ce que concerne le preudhomme, de faire
bien & fidelemant son deuoir(comme a ne
balher de la poison, an lieu d'un remede sa-

XII
Erreur.

K

XIII.
Erreur.

lubre) ains de la suffisance an l'art de medecine, pour quelque pretendue experiance & obseruacion. Quelle folie? De là procede, que le plus souuant l'apoticaire ha la premiere cognoissâce du mal, & est le premier appellé, donne premier son decret: fait ou applique quelques petis remedes. puis sil an est d'auis, on appelle le medecin. C'est le plus grand abus du monde, lequel ie refute ailleurs, montrant le dangier, que passe vn malade, de s'adresser plus tost a l'apoticaire que au medecin, & luy donner la premiere cognoissance de sa maladie, comme a vn iuge ordinaire & subalterne pour instruire le proces qui doit aller plus auant. Mais c'est comme si on plaidoit deuant des greffiers ou procureurs, qui n'ont cognoissance de cause: & ne sont que officiers ou ministres de la justice. Touchant a l'autre confiance que le malade ha a son apoticaire, de ne le trôper ou trahir an ce qu'il fournit & administre, elle est tres-raisonnable. Dont il faut que l'apoticaire soit fort homme de bien, de bonne conscience & grand integrité. car la vie du malade est plus antre ses mains, que du medecin. Touttesfois il ne s'an doit pas orgueillir, comme font quelques vns: difans,

disans, que les malades leur sont plus redeuables que aus medecins, d'autât qu'ils peuuent plus faire de bié & de mal, etant en leur pouuoir de balher de la poison au lieu d'un restaurant. Mes amys: n'vsez jamais de telles vanteries: & pour cela n'estimés pas que les malades vous soit plus redeuables, qu'aus medecins. Car autant an dira bien vn cuisinier, vn bolanger, somelier, patissier, vn meunier, bouchier, jardinier, frommagier, poissonnier, poulalier, & tout autre quiourni tou prepare les viures, ou an public, ou an priué: iusques au valet ou chambriere qui tire l'eau du puis, ou la va querir a là fontaine. N'ont ils pas tous moyen d'ampoysonner? & s'ils ne le font pas, meritet ils plus de gré ou recompanse, plus d'honneur & de bien, ue les magistras & autres sur-intendants a a police: que les majtres d'hotel, ou que les medecins? C'est bien fait d'abstenir du mal: & l'homme de bien an abstient, non pour crainte de punicion, ains par ce qu'il hait le mal, & cherit le bien. mais cela ne merite, sinon vne commune reputacion d'homme de bien. Car celuy qui abstient du meurtre qu'il pourroit faire, n'est pas tenu pour auoir sauué la vie. au-

tremant, nous serions redevables de nostre vie à toute personne qui nous est pres, d'autant qu'il est biē an sa puissance de nous couper la gorge quand nous dormons. Vn coup de pistolle est aisē a donner. Tout valet & chambriere nous peut empoisonner. Et pour ce qu'il ne le font pas, leur sommes nous redevables de noz vies? Il est bien vray, que l'apotecaire le peut faire plus secrettement, & de sorte que la mort procedée de sa poison, ne luy sera attribuée, ains a la maladie. Dont ne fessant point ce tort au malade, cōme il pourroit bien faire, il sera simplement réputé homme de bien, comm'il doit estre antieremāt: mais nompas que le malade luy soit tenu de sa vie, s'il ha esté an dangier de mort: comm'il an est redevable au medecin: ainsi que i'ay amplemant démontré au cinquieme chapitre de ce liure. L'apotecaire ne se peut de rien plus vanter, que la garde, ou le cuisinier, qui ont fait les potages, orgemōdés, consumés, & apreste autres viandes: nō plus q̄ ceus, qui luy dōnoient a boire: voire q̄ ceus qui le pouuoient tuer an dormant où an velhant, & ont abstenu de telle mechâceté. Et pourtant, que les apoticaire ne se vantent point de cela, cōme ayant plus meritē du mala-

mala-

de, que autre personne. Car il n'ya point de comparaïson de luy au medecin: lequel ne peut estre payé, comme j'ay assez prouué au sudit chapitre: & l'apothicaire peut estre surpayé. Dont il se doit contanter d'un gain honnestes & raisonnable: nompas estre excessif: & se faire bien payer ce que luy est du. Mais la plus-part ose bien encores se comparer au medecin, & dire: quoy? Le medecin aura pour le cours d'une maladie, vint cinq ou trante escus, ou ie n'auray que vint ou trante liures. Il ne fournit rien: & j'emploie mon bien, outre mon industrie. & si ie traualhe beaucoup plus que le medecin. Mon amy, il ne faut pas conter ainsi. le medecin ha sō cabal an l'esprit, qu'il a aquis par long etude, & non a petis frais. C'est vn cabal spirituel, qu'il dispace par le menu aus vns & autres selon leur necessité, sans toutes fois rien diminuer. tout ainsi que plusieurs chandelles prenent lumiere d'une flamme, qui n'an diminuë point. Ce cabal est plus digne & excellent que toutes les marchandises du mōde: dont il ne peut estre payé ou reconnu suffisamment par argeant, comme j'ay deduit au sudit chapitre. Mais ton cabal peut estre bien payé & surpayé. Et quant au

XV.
Erreur.

labeur, ie veus que l'apoticaire trauualhe plus son cors, & (si voulez) ancor son esprit , a faire & exequer bien ce qui luy est commandé . Pour cela merite il plus de recompāce que le medecin? Les massons, & charpentiers, qui besognent sous vn architecte, ont bien plus de peine que luy : & toutes-fois ils sont assez payés , & se contentent de dis ou douze solz pour iour, où l'architecte ha vn escu: Le patron d'vn nauire trauualhe moins, que les vogueurs, & si est ce qu'il gagne dauātage. Le laboureur n'ha il pas plus de peine, trauualhant pour nostre nourriture, que vn peintre qui represente biē au vif vne personne? toutes-fois le laboureur , ja soit qu'il s'occupe an chose tres-necessaire , ne gagnera pas dans huit jours quatre liures:& le peintre aura de son labeur, s'il est des melheurs, vint cinq ou trante escus. Ainsi le medecin, ja soit qu'il trauualhe moins , il merite dauantage sans comparaison. car son labeur est plus digne, & tel qu'on ne peut assez recognoistre, quand il est bien a propos. Il feroit bon voir , qu'vn soldat voulut auoir cent liures d'etat par moys , voire plus que son cappitaine, disant qu'il ha plus de peine & passe plus de dangiers: qu'il luy faut faire
santi-

fantinelle, ou estre au cors de garde, lors que le capitaine est bien a son aise dans vn bon lit: qu'il luy faut aller a des escarmouches plus souuant que son capitaine. qu'il luy faut porter ses armes alant a pied, & le capitaine ha charroy. dont il merite auoir plus de gages, que le capitaine. Ainsi le ragasse pourroit bien dire, qu'il merite plus que son majtre, d'autant qu'il ha plus de peine, & qu'il porte le plus souuant ses armes. Et pour reuenir aus nôtres, la garde se plaidra d'auoir beaucoup plus de peine que l'apoticair, & toutesfois elle gagne moins. Brief, il n'y a pas le moindre, qui ne s'estime meriter plus, que ceus qui ont les principales charges & superintandances: etas fort dangereux, & moins paisibles & assurez que les plus petis & abjets. Le medecin ha toute la charge du malade (qui est fort pesante) sur son dos. les autres qui exequutent ses commandemens, ont bon tans aupris de luy, s'ils le sauoit comprendre. Dont il est bien raisonnable qu'il soit plus honoré, respecté & reconnu sans aucune comparaison. Or sus donc, que les apoticaire se contentent de leur vocaciõ, & du gré qui est du a leur fidelité, cõ-

me bons seruiteurs publics : qu'ils tachet a
bien faire leur deuoir auers les malades,
suiuant les ordōnances des medecins: qu'ils
n'antreprenet riē, qui ne soit de leur metier:
ne soient point soucieus d'auoir grand presse,
ains de seruir loyaument & diligemment
ceus qui les an requieret : se contentās d'vn
honneste proffit, etans bien assidus an
leurs boutiques, & auises au prest
& auancement qu'ils font: Dieu
permetra qu'ils serōt mieus
payez de leur cabal, indu-
strie, & labeur.

FIN DV PREMIER LIVRE.



DES ERREURS
POPULAIRES, ET
PROPOS VULGAIRES,
touchant la Medecine & le regime
de santé, refutés ou expliqués

PAR

M. LAUR. IOVBERT, CONSEILLER
& Medecin ordinaire du Roy, & du roy de Na-
uarre, premier docteur regent, Chancelier & Ju-
ge de l'Université en Medecine de Montpellier.

AVEC DEUS CATALOGUES DE
PLUSIEURS AUTRES ERREURS
ou propos vulgaires, qui n'ont été man-
cionnés en la première & seconde
édition de la première partie.

ITEM

DEUS AUTRES PETITS TRAITES,
concernans les Erreurs populaires, avec deux Paradoxes
du même auteur.

PLUS

L'APOLOGIE DE SON OR-
tographie, diuisée en quatre Dialogues.

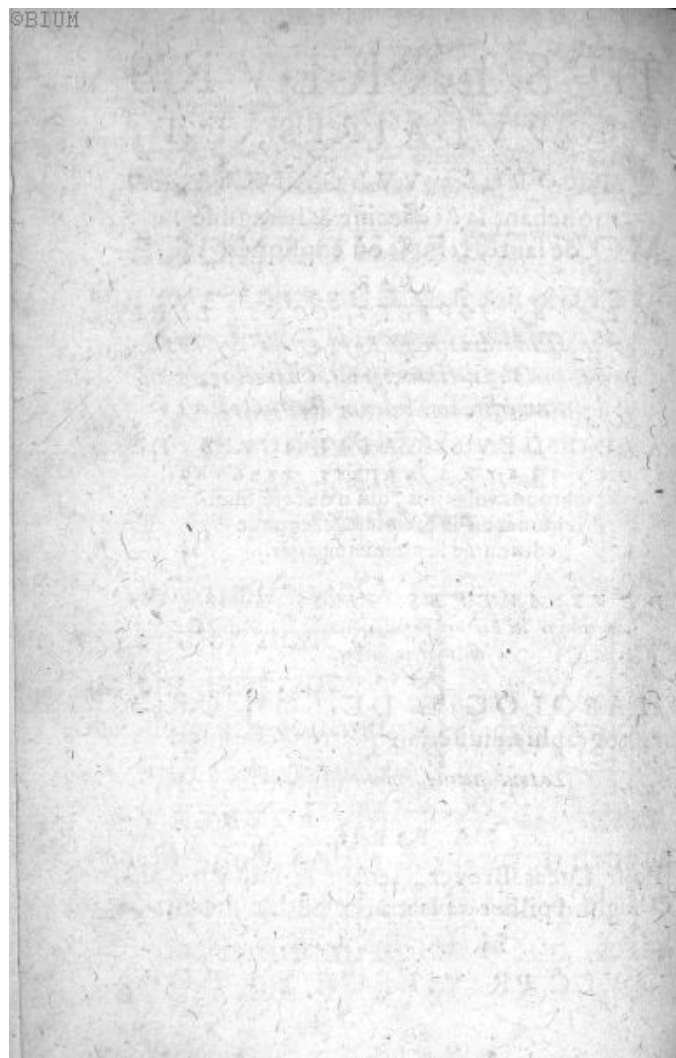
Le tout nouvellement imprimé.

A PARIS,

Pour Lucas Breyer, tenant sa boutique au
second pillier de la grand' salle du Palais.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A
MON TRES-HONNORE

SEIGNEVR, MONSEIGNEVR
*de Neufuille, Seigneur de Villeroy, con-
seiller & secretaire d'estat du Roy.
grand tresorier general de l'ordre
de sa Majesté, Berthelemy Ca-
brol, son tres-humble serui-
teur, Salut.*



Onseigneur i'ay
eu mon refuge
à vous, pour me
fauluer du mes-
contétemēt que
M. IOVBERT
a receu de moy : à raison d'une se-
conde partie de ses Erreurs popu-
laires, que ie faisois imprimer, cõ-
ij

me a la desrobee , voyant sa resolution de n'en mettre plus en lumiere. Il m'a surpris cheus l'imprimeur, fort indigné de mon entreprise. Touttesfois , quand il ha entendu , que ie vous en voulois faire vn present, il ha été tellement satisfait, que sur le champ il ha permis a Lucas Breyer, marchand libraire (auquel ie m'en etois adressé) de passer outre : luy donnant ancor deux beaux discours , traduits de ses Paradoxes latins, par Isaac Ioubert son fils aisné. En quoy i'ay cogneu par effect, le grād respect qu'il vous porte, & la venerable autorité que vo⁹ auez gagné sur luy , par voz bien-faiçts & merites en son endroit: ainsi qu'il proteste souuent & en priué & en public, vous estimant l'un des meilleurs seigneurs & amys qu'il
ayt

ayt en Frāce. Pour ce (dit il) que sās
 vous auoir iamais faiēt aucun ser-
 uice, ne aus vostres, luy aues tou-
 jours en tous ses affaires esté si gra-
 cieulx, bening & favorable, qu'il ne
 pourroit rien plus attendre d'un
 auquel il eut seruy toutte sa vie.
 C'est vostre grādeur, Monseigneur,
 de faire ainsi acquisition d'un grād
 nombre de seruiteurs bien affectiō
 nez, & tels que ie cognois lediēt
 sieur I O V B E R T: lequel ne se par-
 gnera iamais a rendre le debuoir, au
 moindre qui l'ayt obligé. L'un de
 ses moyens est (qui n'est a mespri-
 ser) d'honnorer la memoire de ses
 bien-faiēteurs par ses escripts. Dōt
 ie m'assure, que s'il eut de soy mis
 cet' œuvre en auant, il la vous eust
 donnee, plus-tost qu'a autre que ie
 sache. Ell'est dōc vostre de bō droit

ā iij

& mesmes veu la permissiõ de l'auteur: qui est vn expres consentemēt comme s'il la vous donnoit, & que ie la vous presentasse de sa part. En quoy vo^r plaira aussi cõsiderer, l'extreme desir que i'ay d'estre cognu de vo^r, m'insinuāt par ce moyen en vos graces, & me presentant à vous faire tref-humble seruice, quand il vous plaira m'honorer de voz commandements. Monseigneur, vous me cognoitrés en cela de si ardente affection, que vous le pourriez desirer du plus confident & asseuré seruiteur que vous ayez eu iamais: emeu à cela, tant des propos de mondict sieur IOV BERT, que de la commune reputation de voz rares & excellentes vertus, qui vous ont rendu tref-aggreable au

Roy nostre sire, & aus autres princes de ce royaume, maniant les plus grans & importans affaires de la Couronne, autant heureusement que prudément, avec vne merueilleuse dexterité, accompagnée de singuliere confidence & discretiō, loyauté, rondeur, integrité, synce-rité & preud'homme, diligence, patience, vigilance, promptitude, hō- nesteté, gentillesse, grace, bōté, douceur, humanité, benignité, courtoisie, modestie, generosité, constance, magnanimité, liberalité, excellente memoire, subtile iuuentiō, profōd & sain iugement, discours solide & graue, & tres-bon aui & conseil & toute autre vertu requise à vostre estat, condiciō, & charge. O qu'un grand Roy est heureux, d'auoir vn tel conseiller aupres de sa personne.

ā iiii

O infinimât heureux le monarque,
qui en auroit autant qu'il ya de
grains envne belle grenade, comme
le grand Roy Darius fouhaittoit
autant de Zopyres! Heureuse la pa-
trie, heureux le peuple, qui a telle
adresse, pour obtenir de son Roy
ce qu'il en peut requerir iustement,
ou an attendre fauorablement: ad-
resse tant facile, tant seure, & ve-
ritable, qu'ô ayt iamais eu en Frâce.
Monseigneur, ie serois trop proli-
xe (ie le voy bien) si ie voulois racô-
ter seulement la disiesme partie des
louables actions qu'on rapporte
publiquemēt de vous: outre ce que
ie ne m'en scaurois dignemēt acqui-
ter. Aussi ie pense, qu'il vous sera
plus agreable, de ietter incont-
nent voz yeulx, sur les beaux &
plaisants discours de M. IO VBERT,
sca-

sçachât que vous aues par cy-deuât
prins grād plaisir à la premiere par-
tie, que luy-mesme fit publier y ha
vn an. Je croy q̄ vous ne l'aurez pas
moindre de cette-cy : mais quoy
que ce soit, vous plaira interpreter
en mieux mon hardiesse, & aggreer
le present que ie vous fais en toute
reuerance & humilité: en vous bai-
sant les mains, & priant Dieu que
vous doint, Mōseigneur, le comble
de voz meilleurs desirs, en parfai-
cte santé, tref-longue & heureuse
vie. De Paris ce 3. de Feburier, 1579.

DE B. CABROL, MAI-
STRE IVRE EN LA FA-
culté de Chirurgie, de l'Vni-
uersité, Cité, & Ville de
Montpellier, Chirurgien
ordinaire du Roy.

REPVL SIVE
DES ENVIEUX ET VENIMEUX
PROPOS TENVS CONTRE L'A-
teur des erreurs populaires.

ADDRESSEE
AV TRES VERTVEUX, MA-
GNIFIQUE ET GENEREUX SEI-
GNEVR, M. ANTOINE DE
CLERMONT, Baron de MON-
TOISON, & gentilhomme
de la chambre du Roy.



*N dit bien vray commune-
ment, qu'Enuie ne mourra
iamais. Canelle fut engendree
de Lucifer, de le commence-
ment du monde: & n'aura ia-
mais fin, nom plus que les diables d'enfer, peres de*

Epistre Apologetique.

calomnie & detractiō, dont ils portent le nom. Je l'ay quelquefois sentie bien piquante, & facheuse en mon endroi: mais ie me suis tousiours consolé, & ay prins meilleur courage, de ce que ie me voyois en telle affliction, compagnon des plus gens de bien, des plus vertueux, studieux, & sçauans qui soient au monde: Et de ce que i'ay tousiours ouy dire, qu'il n'y a personne exempt d'Enuie, que le miserable: & qu'il vaut mienx estre subiect à Enuie, qu'à pitié. Mais ce que i'ay senty en moy de ses piqueures & morsures, n'est riē au prix des assaulx & alarmes qu'elle a donné à M. IOBERT, de x qu'il a commencé de paroistre, auoir reputation, & estre tenu entre les plus doctes & rares personnages de sa profession. Ce fut premierement, quand on eut publié la premiere Decade de ses Paradoxes, sās qu'il en sceust rien: & plus encores, apres que l'ayant reconnuë & aduonée, il l'a feist reimprimer, y adioustant la seconde. Bon Dieu, quelles detractiōs & calomnies luy excita Enuie, à l'occasion de ceste œuvre là! Je le sçay bien, pour l'auoir veu, au grand desplaisir de ses amys, & de tous ceux qui cognoissent sa vertu, valeur, & preud'homme. Cela neantmoins luy succeda tres-bien, & luy

Epistre Apologitique.

donna grand bruiet : tout ainsi que la palme se
 rehaulse & relene, contre le fardeau qui la pres-
 se, & tasche à la deprimer. Tellemant que pour
 le iourd'huy ses Paradoxes sont en telle vogue,
 & en tel prix, que iusqu'au plus profond d'Ale-
 magne on les desbat, & soustient: comme l'on
 void par les escripts des plus sçauants de ce tēps.
 Touttesfois ledict Sieur IOVBERT, ayant pro-
 mis vng grand nombre de tels Paradoxes (sui-
 uant le roolle qui est à la fin de sa premiere De-
 cade, en la seconde & troisieme edition) n'ha pas
 voulu poursuivre cest argument, comme des-
 daigné & iustement courroucé des meschance-
 res que l'Enuie luy auoit suscité. Vray est que en
 diuerses œuures, comme il luy vient à propos, il
 desduit ses autres Paradoxes: mais ce n'est qu'en
 passant, & nompas a plein fond: dequoy les stu-
 dieux sont fort marrys. Ainsi est-il aduenu (de
 mal-heur) à l'une de ses dernières œuures, qui
 sont les Erreurs populaires & Propos vulgaires,
 par luy expliqués & corrigés, iusques au nom-
 bre de soixante chapitres: en promettant encor
 plus de trois cens, comme il appert du Catalogue,
 qu'il a faict quant-&-quant publier. Mais ayāt
 entendu par vrays rapports, qu'il en soubstenoit
 grand

& propos vulgaires.

cause de l'hernie, ne peuvent depuis angeandrer,

122. Pourquoi dit on qui ne peut mager qu'il boyue.

123. Et-il vray, que les bains naturels ne valet rien, ou qu'ils sont dommageables, à ceus qui ont u la verolle.

CATALANS.

1. Qui mingeo pore, mingeo sa mort.
2. Dono e capon, es toujours de seſon.
3. Qui non ha lou ventre dur, non pot dormir segur.
4. Entre lo merdo, & lou pis, se nourris lou bel fils.
5. Non fais iamais Kiou, de ta bouco.
6. Assais fay, qui ren non fay.
7. Qui non flouris, non grano.
8. Qui se vay dormir en sed, se leuo en santad.
9. En iun, & en iulhet, ne fenno ne caulet.

ESPAGNOLS.

Vna azeituna es de oro, la dos es de plata, la terçera es de plomo, la quarta es de hierro.

ITALIENS.

1. Salata ben salata, poco aceto, & bien ogliata.
2. Vesti caldo, mangia poco, beue assai, & vineray.

3. Veghiar à la Luna, & dormir al Sole, non fa ne pro,
ne honore.
4. Per tutto April, ne te descuprir.
5. Da sancto Luca, metti la man in bocca.
6. Bon vino, cattiva testa, & favola longa.
7. Vin di fiasco, la matina buono, la sera guasto.
8. El pescè guasta l'acqua, la carne l'acconcia.
9. Chi non se gouerna vn anno, è cinbue anni dapoì
senza allegressa.
10. Chi mal cena, peg gio inghiotisse.
11. Chi non fa come fa l'occa, la sua vita è triste &
poca.
12. Frommag gio, pere, & pan, sonno pasto da vilan:
frommag gio, pan & pere, son paste da cauagliere
13. Bisogna vn matto, e vn sauo, a tagliar del frommag-
gie.
14. El pan sutto, fa diuentar muto.
15. El vino alla sauer, & il pan al color.
16. Chi mangia el cauolo, e lascia il brodo, piglio il cat-
tiuo, e lascia il buono.
16. Tre cose buone fa la Zouppa: fa patire, fa dormire,
& fa la gangia rossa.
18. Chi vuol esser bene vna settimana, laue se la testa:
chi vn mese, ama se el porco: chi vn anno, tolga mo-
glie: chi sempre mai, se faccia prete,
19. A mal mortal ne medico, ne medicina val.
20. Ad ogni cosa remedio, excetto a la morte.
21. Chi va piano, va sano: & chi e sano, va lontano.
22. La mano al petto, la gamba al letto.

El

23. El maggior fastidio ch'habbia vn vecchio, è di non cagar tenero.
24. Chi va al letto senza tena, tutta la notte si dimena.
25. Vn paste buono, vn triste, e vn mezano, mantiene l'huomo sano.
26. Chi fa quel fatto troppo, scola i fageoli: & chi nol fa, non ha figliuoli.
27. Chi lo fa quanto ei puol, nol fa quando ei vuol: & chi piu lo fa, manco lo fa.
28. Chi mangia carne e pesce, la vita gli rincesce.
29. Vno amaro, tien lo cara.
30. A tauola non sinuecchia.

LATINS.

1. A pane biscocto, à modico indocto, à fulgure & tempestate, defende nos Domine.
2. Cassius laudatur non albus, nec argus, nec Magdalenus.
3. A la mala, coxa noxa, cropion dibium, collum remota pelle bonum.
4. Vinum lymphatum, cito potatum, generat lepram.
5. Summa medicina est, nunquam uti medicina.

6 de ca seo Barcam, de pane Bartolomeam

L'IMRIMEVR AV
LECTEUR DE
bonn' ame.

AM Y Lecteur, ie dois bien estre excusé enuers toy, attendu ma bonne volonté, si i'ay en plusieurs endroicts fallly contre l'ortographie de M. IOVBERT, d'autant qu'elle m'a esté fort nouvelle a ceste fois, & difficile à imiter. Dequoy ie t'ay bien voulu aduertir, affin que tu n'imputes à l'auteur, quelque deffaut en l'observation de ses reigles, ou de n'estre par tout semblable à soy. l'espere de faire mieux une autre fois, si i'ay cest honner d'imprimer encores de ses œuvres françoises: te priant cependant de corriger toy-mesme les fautes plus notables, & qui peuuet troubler le sens (lesquelles me sont eschappees) comme s'ensuit.

C O R-

CORRECTION DES. fautes plus notables.

Pag. 3. ligne. 3. lasciuité: 6. 27. simplemant. 7. 23. souue-
nit. 8. au marge, li. 1. de la fac. des simpl. med. ch. 29. Pag.
9. li. 1. cause la digestion. 10. 15. meprise. 27. 16. du sang.
& 18. finification. 28. 30. 8. Nous. 39. 8. cetuy-cy. & 18.
qui tacher. 46. 11. qu'ils les vantet. 47. 23. portrait. 57.
26. il s'y faut. 59. 20. il le faudra. 61. 18. les fieureus. 63. 18.
de complaire. 64. 29. moy, cognoissant. 65. 21. gonde et
presque. 22. faim, & sont. 66. au marge, Parad. 8. 67. 28.
notre orge. 74. 1. interrupcion soit. 74. 25. Condrieu.
86. 20. Mesme appareil. 87. 3. effaces depuis, ie ne le voy
iusques a le sang des porceaus. 91. 25. veu la grande.
92. 18. menstrual. 93. 4. n'an peut consumer. 96. 4. l'ha
mal. 102. 4. vne fieure. 105. 5. guidee de. 113. 7. S'ils eussent.
& 29. manne, syrop. 122. 20. casse, manne. 125. 9. selon
qu'elle: & 26. quelle heure. 126. 25. quelle. 128. 16. resser-
rer. & 19. et fort rompu. 129. 7. auiron. 132. 21. m'ha fal-
lu. 133. 6. mesaraïques. 141. 2. qu'on la. 142. 28. passer tel
mors. 148. 26. Autât. 154. 6. on les pourra. 157. 14. l'heur,
que. 183. 29. bouche de. 189. 21. coit. & 25. D'où vient.
200. 8. aura il pardonné. 202. 16. veut dire. 206. 1. ayant
recouuert. 213. 3. ie loue leur condicion. 215. 22. qu'il
deuint. 219. 19. produiset. 223. 7. ancor mieus la. 231. 25.
etoilles a cinq rayons: & 26. leur: ja-soit que. 244. 13.
La reuerie. 245. 21. infecte. 252. 29. aguisans. 256. 18. qui
la propose. 257. 1. ressoinet. 267. 3. Car si le besoin. & 8.
n'ont aucun. 269. 10. s'exerceait. 281. 28. donné totale-
mant.

ADVERTISSEMENT

SVR L'ORTHOGRAPHIE

de M. IOVBERT.

L retrenche tant qu'il peut toutes lettres superflues: c'est à dire, celles qui ne sont prononcées au langage François: entendant par François, nompas toutes les langues auxquelles commande le tres-Chrestien Roy de France (à qui Dieu doit bonne vie & longue) ains la Courtisane, ou des lieux esquels on parle mieus. Car lesdites lettres ne s'ont point superflues en quelques provinces du grand Royaume de France, qui les prononcēt en leur parler vernacule. Exemple, le, *e*, superflu en ces mots *Lieüe & Eae*, pour dire *lieu* ou *luë*, & *eau*, est bien prononcé en Poiteuin. Le, *s*, qui est superflu au dis mille mots François, est prononcé en Gascon, Languedogois, & Provençal. Ainsi presque de toutes lettres que le François omet & taïse en son parler, vous les oyez prononcér en diverses provinces de ce Royaume. La où *G* doit sonner, comme *I* consonante, deuant vn *A*, ou vn *O*, il entremet vn *E*, ou il escrit le mot par vn *j* longuet, signifiant consone. De cetuy-cy, vous en auez l'exemple au mot *jans*, au lieu de *gens*: affin que s'il e-

eriuoit *geans*, comme il escrit *mangeans*, on n'en-
 rēdit les grans hōmes dits *gigantes* en Latin. On
 ne trouuera pas estrange qu'il escriue *mangeoit*,
 mot dissyllable, veu que tous escriuet *George*,
 aussi de deus syllables, où le *E* n'est point ouy.
 Il escriroit bien *manjoit* par *j* long & conso-
 nant: mais on pourroit equiuoquer, & pren-
 dre ce mot pour celuy qui signifie tenir en
 main, ou toucher de la main. Il escrit par *lh* les
 mots esquels on prononce *L* liquide, comme
 fil y auoit *li*. Exemple *filhe*, *galharde*, comme
 fil y auoit *filie*, *galiarde*: mais il ne faut faire que
 vne syllabe du *ie* & *ia*. Ce que l'etranger ne
 comprendra si bien, que d'estre vne fois auer-
 ty, que *lh* et vn *l* liquide ou coulant, tout ainsi
 que *fil* y auoit vn *l* apres. Il fait escrire *foi*,
cou, *nois*, *sois* (au lieu de *fol*, *col*, *mol*, *saoul*) ain-
 si qu'on les prononce. Il retrenche les *E* des
 tierces personnes plurielles *tiennent*, *dirent*, *furent*:
 & tant d'autres, comme on peut voir en l'Apo-
 logie de son orthographe cōposée par ses an-
 fans. Enquoy certainement il y a grand'epar-
 gne de lettres: & par consequent proffit à la
 Republique, entant que les liures imprimez
 de cette façon, seront à meilleur marché, au-
 moins de la dixieme part. Car il y a bien au-
 tant de lettres rabatuës. Ce qui est fort consi-
 derable, attēdu la multiplicité des liures qu'on
 ha pour le iour d'aujourd'hui, par benefice de l'impri-
 a ij

merie: lesquels il feroit bon de reduire en plus petit volume, & imprimer en moins de lettres qu'on pourroit, voire qu'une finiffait tout un mot, ou une sentence: à l'imitation des lettres Hieroglyphiques des Égyptiens (chose bien inuentee) afin qu'on en pèust iouyr à meilleur marché. Outre ce, qu'un gros liure de plaist, & donne pensément à celui qui en desire la lecture: car on n'a pas plu-tost commencé un liure, qu'on en voudroit voir la fin. Vous verrez bien d'autres raisons en la suditte Apologie (œuvre non moins utile, que gentile & delectable) & en la declaration des abus que l'on commet en escriuant, mise en lumiere par très-excellent personnage, maistre Honorat Rambaud, homme très-digne de louange immortelle, pour l'extreme desir & ardente affection qu'il a de profiter au public, plus sans comparaison que a son particulier. Son liure est nouvellement imprimé à Lyon, par Ian de Tournes. Quand M. I O V B E R T en parle, il dit qu'on ne le pourroit assez estimer: tant est de bonne grace, & preignant de raisons, le discours de ce bon homme, lequel il cognoit familièrement & aime extremement.

Κεκοπίδας νοσέοντας ἰδὼν ἐπιδήμιον ἄλγος,
 Εξεσάωσε κακὰ Κῶτος Ἱπποκράτης.
 Ἀγνοίῳ νοσέοντας ἰδὼν ἐπιδήμιον κῆρ,
 Ἔωσεν ἸΟΥΒΕΡΤΟΣ δευτέρως Ἱπποκράτης.
 Ἰοὴ πῶς Σκαλάνῃ.

Illudit miseris varius mortalibus error:
 Et nullum errores non genus artis habet.
 Sed non, quàm medica, damnosior error in arte:
 Unde salus doctis, mors rudibusque venit.
 Non ducis indocti duplex datur error in armis:
 Cui semel erranti tota caterua perit.
 Non sibi commisso medicus bis aberrat in agro:
 Errorem cuius mors aliena luit.
 Ergò magna tuis, decus ô I O B E R T E medentum,
 Gratia debetur tempus in omne libris.
 Qui non contentus praecepta docere medendi,
 Quae schola doctorum, Regis & aula probet:
 Errores etiam, quos ignorantia vanis
 Inuexit populis in sua damna, doces.
 Quòd pietas est si qua viam monstrare vaganti,
 Quam pius arte tuâ est vita tuenda labor.

ΙΟ. ΑΥΡΑΤΥΣ Poëta Regius.

a iij

Minus Io captas nostris IOBERTE camænis,
 Io triumphæ, fas Io.
 Aut (clari soboles patris) è styge Mæona solue,
 Aut monstra clauâ figere
 Desine: vel fuerit tantis ingrata tropæis
 Nostræ camæna seculi.
 Monstra quidem Alcides stupido metuenda popello,
 Partu decorum discidit.
 Monstra sed errorum tu Coa cuspide scindis,
 Turba timenda Delphica.
 Ergo tuis vti Io par sit IOBERTE triumphis,
 Emitte Plutus è fauis
 Mæoniden: patris solium vel Apollinis, aulam
 Stellis coruscantem scandito.

IO. EDOARDVS de Monin, Burg.

Chacun monstre sa 'faute, un monstre à faire
mieux.

Infinis sont de mal, un chemin de bien faire.

De IOVBERT & l'avis, & l'exēple à mieux faire,

Tance de faire mal, apprend à faire mieux.

C'est bien faire, auertir l'egaré d'aller mieux.

Le remettre au chemin, est encore mieux faire.

Auiser l'homme cheu de sa cheute, est bien faire:

Et luy tendre la main, est faire encore mieux.

Tant de lampes estaindre, Apollon n'a que faire,

Menteuses es couleurs, apprises de les faire

Pallir aux yeux trompe, sinon qu'il luyse mieux.

En vain l'homme deffend, & reprend de mal-faire,

Sinō qu'ē faisant mieux, il enseigne à mieux faire.

Bien fait qui bien reprend, & mieux fait qui fait
mieux.

DE PERRON.





LA SECONDE PARTIE
DES ERREURS POPVLAI-
RES, ET PROPOS VVL-
gaires, touchant diuer-
ses matieres.

P R E M I E R C H A P I T R E.

*Que l'on se peut & doit souuent passer du vin
dont il n'est tant necessaire, que cuido le vulgaire.*



A N s doute le vin est
tres-bon aliment, qui nō
seulement angeandre de
soy beaucoup de sang,
ains aussi fait mieus dige-
rer les autres viures, re-
uiuent tost les esprits, susci-
le la chaleur naturelle &
luy donne vigueur, antretient l'humeur radi-
cal, epurge les excremans liquides par sueurs
b

& vrines, dissipant en fumee les plus subtils, qu'on nomme fuligineus. Brief, il est infinimant profitable, à qui en use moderement & à propos. Mais si on abuse de sa bonté, on le prenant plus pour plaisir, que par nécessité, il fait tout le contraire, angeandrat mille maux au cors & à l'esprit : qui ont pour leurs causes prochaines, des crudites, phlegmes, froideurs, opilacions, & autres indispositions totalement contraires aux qualites du vin. L'experience le demontre suffisamment, quand nous voyons que les yurognes sont fort sujets à catarrhes, mal caduc, apoplexie, subeth, stupeur, paralysie, trablemant, gouttes froides, hydropisies, & samblables. Il faut donc user du vin avec discretion, accommodant le naturel de ses proprietes, au besoin que nous en auons. Et premierement les enfans qui sont bien nés, en doiuent abstenir : parce qu'ils ont naturellement si grand chaleur & humidité, qu'on ne leur peut augmanter ces qualitez, sans cuidant preiudice de leur santé. Outre ce que le vin rāplit fort la teste de vapeurs: dōt echauffant leur ceruelle bouilhante, il andommage l'esprit. Passés les dis & huit ans, il est permis en bien petite quantité, & plus aux filhes que aux garçons, contre l'opinion vulgaire: & il le faut augmanter de peu à peu, iusques au quarantieme an. Le dis de peu a peu : car autrement

mant il trable l'antandemant, & l'elourdit
ou rand fueus, prouoquât la ieunesse à cho-
lere, luxûre & toute lasciuété. Aus vielhars il
est fort prôr, & leur est comme le lait aus
ansans: Mehe Platon (diuin philosophe) di-
soit, que Deu l'auoit donné aus hommes,
pour remed contre l'apreté de la vielhess,
medecine bie salutaire. Car il les fait raien-
nir, hoblier le annûs, soucis, soupçons, & cha-
grins, les randnt plus maniables, an remollif-
sant leur rude & dure condiciõ: tout ainsi que
le feu attandri & rand malliable le fer. De ce
propos on peu antandre, que le vin n'et pas
tant necessaire, que plusieurs ne san puisset
bien passer, noi seulemât etans malades, ains
aussi an pleinesanté. Car aus complexions
chaudes nommenant, & aus ages de mesme, il
est nuisant: parcequ'il aügmente leur chaleur
out e sa deuë proportion, an danger d'y met-
tre le feu, qui brulera tout l'edifice. Mais lais-
sant à part telles raisons: ie veus moutrer par
vne anquete, que l'on vit commodemant, lai-
nemant, & longuemant, voire an tout age, an
tout lieu, & toute saison, avec l'abstinence du
vin. Le monde est d'ancienneté diuisé an trois
parties (aujourd'huy on y aoute la quatries-
me, & la cinquieme) desquelles l'Europe que
nous habitons, est selon les Cosmographes, si
petite à l'egard des autres parties, que si tout

le monde n'estoit qu'une cité, come Paris, l'Europe de sa part n'y auroit qu'une maison où deus: l'Asie, l'Afrique & l'Amérique se partiroient le reste. Or ce peu de terre, est l'endroit où il se boit plus de vin. Et aus autres pays, où il n'y croit point de vînes, ou les ians s'abstienent de ce breuvage (scen'est à cachettes) par l'ordonnance de Maomet: duquel la secte ha prins telle etadue, que les Chretiens ne font qu'une pogne de jans, comparés a si grande troupe. An sont ils plus mal sains, foibles ou delicats? Non: ans au contraire, nous admirons leur force. Ne dit on pas, il est fort comme un Turc? Quant a l'agilité, adresse, viuacité, & autres verus corporelles, ils ne cedent point aus Chretiens, s'ils n'an amportent le pris, outre ce qu'ils viuent sainemât, & paruiennent à grand' vielhese. Si on dit, que l'Afrique & l'Amérique sont pays trop chaus pour l'usage du vin, mais que aus lieux froids ou tampus, on ne peut bié viure sans tel breuvage, je repondray qu'une part de l'Asie est egallemant tampus, & sous le melheur climat, de l'opinion des plus renommes Geographes. Ce qui est vers le Septentrion, gele de froid: ce neantmoins le vin par tout est inconnu, & par tout on vit commodemant. Que dirons nous, si an notre Europe Chretienne aussi on trouue infinies personnes qui n'an

beuret iamais? & d'autres qui n'an boyuet
guieres souuant, comme ez pays Septentrio-
naus & frois, où il ne s'an recueilt point: & ap-
porté d'alheurs il est si cher, que les pauures
jans n'an tatet sinon les bonnes festes? car leur
ordinaire est de l'eau pure, ou de la bierre, cer-
uoise, citre, poyré, pommé, & autres breuua-
ges artificiellement préparés de grains, ou de
fruis. Ils ne viuet pas moins pour cela que les
riches. ils sont autant sains & galhars, sauf le
plus. Annoz mōtaignes (l'antans de celles qui
sont vn peu loin des costaus & des plaines
qui produiset le vin) les pauures ne boiuet que
de l'eau pure, & si viuet plus lōguement, etans
moins souuant malades, que ceus du bon pays:
auquel se trouuet ancores plusieurs qui, ou de
natiuité haysset le vin, & l'abhorret estrange-
ment, ou qui l'ont depuis quitté de leur gré,
ayans egard a leur santé: comme pour euter
les rheumes, catarrhes & gouttes. Tellement
que si nous colligeons de cete diuision, le nô-
bre des vin-beuueurs, nous le trouuerons si pe-
tit, que du monde party an mille, a peine les
dis an seront. On n'oit pas dire pourtant, que
nous viuiōs plus long tans, ou plus sainement
a tout notre vin, que les autres des regiōs plus
chaudes, plus froides, ou tamperees. Ce neant-
moins le vulgaire ignorant, & sur tout le pay-
sant, ha telle affection au vin, que sans luy il ne

BIV DE

b iij

panseroit viure. Sain & malade il en veut toujours, mesmes étant malade de fièvre ardante. Si on le luy defand, par ce qu'il augmente euidamment la brulante chaleur, & redouble l'excessiue alteraciō, la douleur de teste & des reins, mettant le patient en dangier de frenesie, il ha opinion qu'on le veut mettre bas & affoiblir, à ce que le mal dure plus longuemant. Ces patures ians cuidet parfaitement, que le seul vin soutiēt toute la force. Dōt pour chasser la maladie, ils cherchet à boire du meilleur. Il me souuient d'auoyr pansé y a vint & cinquans, vn gentilhomme pres d'Aubenas en Viua- rez, qui me vouloit prouuer, que luy ayant grand' fièvre & continuē, à raison d'vne vraye pleuresie, n'an deuoyt abstenir: disant, que le Vin ha prins son nom de Vie, comme s'il estoit de son enfance. Et quand i' auoys refuté cela, il me repliquoit ainsi: Comment est-il possible, que le vin, si bon & gracieus à toutes personnes, iusques aus plus incognus, fit mal à moy qui toute ma vie l'ay aymé & caressé extremement? Ne seroit il pas bien mechant, & nō pas bō, comme chacū l'estime? Voila les beaux propos que tienet les plus abilles d'antre les idiots, qui ne suiuet qu'vn appetit sansuël & brutal. Les autres cuidet simplement de faire leur profit, n'étans emeus d'aucune volupté, nō pas mesmes trouuans pour lors bon goust
au vin

au vin, n'õ plus qu'à vne medecine: dont ils meritent de leur naïue simplicité, qu'on les oste de cet erreur. Qu'ils sachent donc, que les Medecins interdisent le vin an deus causes principales: l'vne, quand le mal est de grãd' chaleur par tout le cors, ou an quelque partie. Ne faites vous pas euidamment que le vin echauffe? Si vous plaignes d'estre comme dans vn feu, n'vses rien de ce qui peut augmanter la chaleur. Quelqu'vn me repondra, qu'on le trampe, ou (comme on dit) laue si bien, qu'il n'ha plus gout de vin. Et de quoy sert il donc, si l'eau abbat totallemant sa force? Vous direz, qu'il corrige l'eau de sa qualité, & le peu de substance qui est parmy, recree & maintient la vertu du patiant. Il faut donc que ce peu de vin retienne son naturel, an proporcion de sa quantité: dont il nuïra toujours quelque peu. C'est parler à toutte rigueur: nompas an Medecin dous, humain & amy de nature: lequel outre les sudittes considerations, doyt auoyr egard à la coutume, & cupidité du malade: & se souuanir de la sãtance du bõ vielhard, qui dit si sagemant, le boyre & le manger vn peu pires, mais, plus agreables, doiuent estre prefers à leurs cõtraires. Et luy mesme dõne ez maladies aiguës, qui sont avec fièvre cõtinuë, du petit vin, qu'õ nõme Oligophore, lequel nous pouuons cõtrefaire avec force

„ Hipoc.
„ Aph. 3.
„ Liur. 2.

b iij

eau & peu de vin. Je diray bien d'auantage, que
 le vin fort trāpé desaltere mieus, raffraichit &
 humecte plus que l'eau pure, ainsi que Galen
 Liu. de la facult. des simpl. med. cha. remontre de l'oxycrat, an ceus qui ont grand'
 soif. Car le vin, & le vinaigre fait plus auant
 penetrer l'eau, qui raffraichit & humecte: dōt
 il s'ansuit, qu'on s'an desaltere mieus. Et de
 fait, si ie ne craignois l'abus & l'importunité
 (car si on an permet vn doit aujourd'huy, de-
 main on an veut deus) & le reproche qu'on
 an peut ancourir, ou pour le moins la suspiciō
 d'auoir mal procedé, quand apres suruient
 quelque accidant de la nature ouordinaire de
 la maladie (lequel on raportera à vne goutte
 de vin) i'an permettrois quelque peu aus fe-
 bricitans qui en ont grand desir: & ie m'assure
 qu'ils s'an porteroyt mieus. Mais nous crai-
 gnons tāt de choses, que nous aymons mieus
 que le malade andure quelque desplaisir,
 que si l'honneur du medecin an estoit interes-
 sé. Car on abuse facilemant de ce qui est plai-
 sant: & si on permet quelque chose qui soit vn
 peu suspecte au vulgaire, tout est calomnié.
 Outre ce qu'il y a beaucoup d'autres moyens
 de sustanter vn malade fort debile, exans
 de tout dangier ou soupson: comme sōt po-
 tages, consumés, coulis, pressis, destils, eau de
 chair, œufs frais & moulets, qui nourrisset
 bien plus qu'un peu de vin. Vray est que le

vin cause mal digestion, & facile distribution des autres choses qu'on prend: il recree, reioiit, fait mieus dormir, & si desaltere mieus etant bien trâmpé, que ne fait l'eau pure, ou avec du sirop. Seulemant ie remoutre, de ne sy affectionner tant, qu'on an veulhe boire comme que ce soit, & mesmes qu'il sante au vin, quand les medecins le defandet, ou (que pis est) d'an boire a la derobbée, comme pour nous trôper. Nous essayons par tous moyens, de retirer le bois qui brule, & oter les charbons, pour etaindre ce feu: & eus au contraire, y verser de l'huile. Ils ont egard a la foiblesse: mais comment est ce qu'on remettra la force au cors, si la chaleur que le vin augmente est-ce qui l'affoiblit? On void que la chaleur de l'atée, du bain, ou de l'etuve nous rand tous laches, vains & abbatus. La fieure cause samblable effet, plus de sa simple qualité, que du fardeau des mauuais humeurs. Si an meprisant noz raisons, ils vouloint a tout le moins antandre aus auertissemans que nature leur donne, ils sy porteroyt plus sagement qu'ils ne font. Car côme l'estomac etant plain d'humeur, le plus souuant nous perdons l'appetit (ce q̄ denote qu'il n'y faut plus rien mettre, que cela n'an soit hors) aussi quand le vin nous samble amer, ou d'autre mauuais gout, comme il aduient presque an toutes fieures, il

faut soupçonner, que pour lors il n'est pas profitable, & que le cors n'en a besoin. Car Nature ha balhé vne rude cognoissance à l'estomac, & à sa bouche (qu'on appelle vulgairement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) de ce que nous est conuenable, avec l'appetit qui nous en auertit, afin que nous regis par elle, si nous etions bien sages & hobeissans, d'un instinct qu'elle donne, sachions nous gouverner sains & malades. Mais l'intemperance des hommes est telle, que nonobstant ces admonitions, ils veulent suivre un autre desir. Je tiens cela pour ordinaire, que quiconque est malade (sur tout ayant fièvre) sent le vin de mauuais gout, il m'éprise & offance nature, si l'on entreprend d'en user. Mais je ne dis pas au contraire, qu'on en puisse boyre, si on le trouue bon. Car la seconde occasion qui nous contraint à le défendre, ne luy fait pas toujours perdre sa friande saveur. C'est le rheume ou catarrhe, lequel lors qu'il est loin de la bouche, n'y peut imprimer mauuaise qualité: ce neantmoins le vin et a bon droit prohibé en telle affection, pource que les humeurs fondus, subtilisés, & chauffés de la chaleur du vin, deffluent plus aisément: & que la mesme qualité elargit les passages, en dilatant les pores & conduis. Outre ce que le vin est si fort penetrant, que nous le sentons quelquefois iusques

ques aus ongles, aussi tost qu'on l'a beu. Dôt
 rancontrant par chemin des humeurs gros, pe-
 sans & tardifs à se mouuoyr, il les pousse, agite
 & rand fluides. Pour ces raisons, nous conseil-
 lions aus rheumatics, catarrheus & goutteus,
 d'an abstenir. Ce n'est pas pour nostre plaisir,
 comme si nous delections à gacher les per-
 sonnes, & à les traiter rudement. c'est le mal
 qui nous moutre dequoy il s'agrandit, & nous
 le remoutrons aus malades. N'est ce pas vne
 lourde faute, de balher au mal les armes, des-
 quelles il vous battra? Doncques il conuient
 se ranger à cette conclusion, que le vin n'est
 pas tant propre à l'homme, qu'il ne s'an doieue
 souuant passer, an santé & an maladie: veu mes-
 mes qu'il y a infinité de ians, qui n'an buret ia-
 mais, & ils n'an viuet moins sainemât. C'est vne
 grand' erreur, de l'estimer si conuenable à sou-
 tenir noz forces, que nuisant de sa qualité, on
 ne le veulhe pas quitter. On fait des boissons
 delicates pour les plus delicas, an lieu du vin:
 comme et l'hippocras d'eau (nommé Bou-
 chet) & l'eau de coriandre. La ptisane & l'hy-
 dromel seront pour le commun.

SECONDE CHAPITRE.

*Contre ceux qui panset, toute fieure estre de froid,
hor-mis celle qu'on nomme chaude. D'où procede
le frisson, & le retour des fieures terminees.*

L'ABVS que l'on commet du vin
es fieures, comme nous venons
de moutrer, n'est pas seulement
fondé sur l'antretien de la for-
ce, ains sur vn autre erreur du
vulgaire, qui pâle que la fie-
ure soit maladie froide. Sa raison est (à mō auis)
que ce mal est causé de froid, & viét avecques
froid: sinō (par auature) la fieure cōtinuë, qu'on
nomme pour ce respect fieure chaude. Car vo-
luntiers apres vn grand trauail ou exercice,
qui ha fort echauffé le cors, si on est surpris
de froid, il y a danger de fieure. Et de fait
le peuple ne ressoit guieres autre cause du
mal, qu'il appelle Mortondemant. Si la fieure
est terminee, comme la quarte, tierce, ou quo-
tidienne, soit simple, soit double ou compo-
sée, parce que l'acces commence par frisson,
rigueur, trablemant, ou horripilacion, il cui-
de proprement, que le mal soit la froideur an-
close dans le cors, laquelle il faut vaincre par
chaleur, nature luy anseignant qu'un contrai-
re repousse l'autre. Doncques ces bonnes ians

ont opinion, que la fièvre soit ce grand froid
causé de froid. Tellement que si on leur de-
mande apres l'acces, s'il ha gueres duré, ils re-
pondront, vn' heure ou deus pour le plus: n'e-
stimans que la chaleur qui vient apres le froid,
soit du conte. Voila pourquoy tout leur des-
sein est a se rechauffer: dõt ils se couurent fort,
chauffet des pierres & tuilles pour les pies,
boiuet de bon vin pur, humet des boullons
epissés, saffranéz, avec du frömage fort vieux,
& piquant comme poyure. Brief ils n'essaient
que à surmonter le froid, & prouoquer bon-
gré maugré la fueur: comme si le mal estoit
d'humeur gelé & glacé, qu'il fallut fondre &
conuertir en eau. Aussi quand ils commen-
cet de sentir la chaleur, ils estiment que la
fièvre est passée, & ne faut plus qu'attendre la
fueur. Parquoy les mieus auisés d'antr'cus, an-
durent patiamment la gehenne d'estre pres-
que etouffés de couuertes durant la grand
chaleur, pour epraindre l'humeur, tout ainsi
qu'on presse vn eponge a deus mains. Ils pan-
set, que l'importune chaleur qui tant & si lon-
guement les annuë, apres le frisson peu du-
rable, n'est que de leur procedure & gouuert:
ayans par tous moyens voulu subiuguer le
froid, qu'ils tiennet seul pour essence du mal.
Dont depuis ils nourrisset la chaleur ardan-
te le mieus qu'il leur est possible, iusques a la

21012

sueur. Il ne se faut donc ebahir s'ils vset de l'epicerie, puisq'ilz ont telle opinion. Mais les pauurets sont an tresgrād' erreur, quant à l'essance de leur mal: & de là pullulet ces fautes. Car ils ne sauēt pas, que la fieure soit l'ardante chaleur, & le froid son précurseur, ou le trompette qui signifie sa venue: ce que ie leur feray antandre bien aysemant par ce discours, an remoutrāt la cause de si diuers effais. Notre peau est toute percee de petits trous, lesquels on ne peut apercevoir, si ce n'est par la sueur qui an sort, & du poil qui an occupe la plus grād part. Nature bien auisee l'a fait ainsi, pour donner libre passage aus fumees excitees de nōtre chaleur, lesquelles sans cela l'etouferoient, comme on voit mourir le feu a faute d'estre euantē. Ces fumees sont semblables à fuyē, noires, grasses, de matiere brulee, inuisibles de leur subtilité, si ce n'est par effait, qui et la saletē, noirceur, & graisse qu'elles rendēt à noz chemises & autres vetemens. Aussi an hyuer, pource que le froid serre & condanse la peau des mains (qui sont plus decouvertes pour notre vsage, qu'autre partie du cors) et rude & noire dudit excrement retēu. Car il ne se vuide pas bien, quand le cuir est cōstipē. C'est donc l'vsage, & de quoy nous seruet les pertuis de la peau; sauoir est, de donner lieu aus fumees, vapeurs & exhalacions

cions cōtinuëles de la chaleur, qui toujours trauaille au cors sur les humeurs, les apretant à nourriture. Si ces trous deuient bouchés, ou tant serrés que la sūye y demeure, ne pouuant passer à trauers, nostre chaleur deuient aigre, piquante, forte & brulante outre mesure, comme le feu couuert de sandre : & s'il dure longuemant ainsi, ces excremans l'estouffet & accablet. Or quand nous auons trauailhé, la chaleur augmentee echaufant les humeurs, excite & pousse dehors beaucoup d'exhalacions; desquelles les humides souuant deuient eau, & font la sueur; les seiches s'anvôt en fumee. Lors il est de besoin, que les pores (ainsi appellons nous les pertuys de la peau) soient ouuers à commandement. Car si le froid les surprand & constipe, l'echauffement conceu & permanant fera de la chaleur naturelle (qui est douce, benigne, & molle) vn feu corrompant les humeurs. De cela procede la fièvre continuë (que le vulgaire appelle Chaude) quand le desordre imprimé aus humeurs, perseuere quelques iours sans intermission, ne cessant pas aussi tost que sa cause est abolie. Car les exhalacions suscitees à grand tas, requieret d'estre vuidees: & le sang trop echauffé demande rafraichissement. Quelq fois la matiere corrompue du feu

allumé par la cōstipation du cuir, se perd à vn acces de fieure, qui termine en sueur: mais certaine portion de chaleur estrangiere, (qu'on peut dire empireume, comme trace & vestige du feu) restée du premier desordre, apres vn laps de tams renouuelle semblable inflammation & corruption d'humeurs. Ce que fait les fieures intermittantes de sis heures, d'un iour, ou deus; qui ne faillet d'auoir leur retour ordinaire, iusques a tant que la mauuaise qualité imprimée du premier echauffement au cœur, soit antierement etainte & abolie. Voila comment le froid exterieur cause les fieures, d'une forte chaleur, qui ambrasee dans les humeurs perseuere bien longuemant. Ainsi d'un contraire nait l'autre, par accidant. Car la froidure serrant le cuir, ampeche la trāspiration, qui doit antretenir la chaleur naturelle au deū mediocrité. Il ne faut donc panser, que la fieure soit vn mal froid, parce qu'elle peut venir de froid: veu mesmemant qu'il y ha prou d'autres causes, que le peuple soupsonne abō droit & ressoit antre les occasions de la fieure: cōme quelques viandes mauuaises, la cholere, la tristesse, les vers, la chaleur du Soleil, & samblables, qu'on ne sauroit faire auenir au vulgaire Morfondemant. Outre lesquelles la crudité, oppilacion, pourriture, aposteme interne, chaleur de l'air alterante, le mouuemant excessif,

veiller

le veillier trop loquemat, & autres causes incongnues au peuple, n'an font pas moins. Toutes reuienet a ce point, d'ageâdrer beaucoup d'exhalaciôs, an corripât les humeurs: ou d'echauffer par trop le sang, les esprits, ou parties solides, d'une chaleur pernicieuse, qui et la propre essence de la fièvre. Elle ne sera pas donc froide, comm' on l'estime de ce que le froid extérieur quelque fois an est cause, puis que nous la voyons plus souuent prouenir d'un autre moyen. Mais comment seroit il possible (dires vous) que la maladie etant chaude, soit avec horripilation, rigueur, frisson, & trablemat, iusques a clyqueter des dans? Cecy est l'autre cause d'erreur aus idiots, qui ne voyans d'ou procede vn si estrange accidant, qu'ils estiment plus facheusque tout le demeurant, sy arrettet antierement, & le nommet la fièvre. Parquoy il leur faut enseigner, qu'est ce qui meut tel accidant, & qu'il signifie, pour abolir les fautes que les pauvres jans y commettet imprudamment. Le commun des medecins (duquel ie ne me veus departir pour maintenant, n'ayant affaire qu'au vulgaire) tient, que des fieures intermittantes (qu'on appelle vulgairement, terminees) la chaude qualite feureuse corrompt l'humeur contenu dans les vaisseaus: & quand il est si difforme & gaté, que nature l'ha an horreur, les veines le iettet dehors d'une grande

secousse , & le repandet parmy la chair , les nerfs , peaus ou membranes , & autres parties sensibles. Cette matiere et si cuisante , & se meut si roidemant, que les androis où elle patisse an ont telle douleur ; qu'il samble qu'on les pique , dechire , detranche ou ecorche. Il ne faut pas trouuer etrange, qu'un humeur chaud de pourriture ou autrement , cause frisson & rigueur : car l'eau bouillante iettée a l'impourueu sur vn cors nud , le fait trambler aussi bien que la fioide. Les scintilles du feu an font de mesme , & si on et piqué seulement d'une eguille bien viuemant , tout le cors se retire . Ainsi les parties sensibles irritees de l'humeur cuisant & brulant , secouët toute la personne, quand elles tachet an sepraignant de reietter ce que leur est mis sus. De là vient le bailher, l'etiremant ou pandiculation, & la tous, qui presignifiet l'aces: lequel dure apres tels accidans , iusques a ce que la matiere soit consumée & dissipée an sueur ou fumée . Car le froid n'et, sinon tandis que l'humeur et poussé d'un lieu a autre violamment, & qu'il commence mieus a pourrir an lieux etrois. Car depuis que les mambres l'ont ja accoustumé, un peu apres sa venue qu'ils refusoient , ils n'an font plus tât offancés. Et quand la matiere est plus inflâmée, la chaleur poursuit tout le cors,

apres

apres auoyr gagné le cœur. Ce desordre continuë touiours an augmantant, iusques a l'extreme corruption de l'humeur: lequel subtilié de la chaleur, se perd an fin, partie visiblemant, partie inuisiblemant, quand la declina-
cion approche. Donques le mal de fieure terminee, n'et sinon d'humeur pourri & corrompu de mauuaise chaleur: dont il deuient brulant, & brule si longuemant qu'il soit aneanti. Le frisson qui precede, et la moutre ou arriuce des matieres qui font l'acces. Tellemant que c'et grand erreur, de tenir le frisson pour essance de fieure, nompas l'ardeur qui l'an ansuit: veu mesmes que le nom denote euidammât, auquel des deus il la faut assigner. Car fieure n'et ainsi nommee de la froideur, ains de ferueur, à l'imitation des latins, qui la deduiset d'ebullicion, comme les grecs de feu.

Je panse auoyr suffisammant anseigne, que la fieure d'où qu'elle procede, & de quelque espeece que ce soit, et toutte fondee an chaleur: tellemât q les pauures idiots abusent de l'echaufsemant, gehēnet leur cors an vain, ampiret leur mal, & se tuet souuant a force d'espissierie, vin pur, & couuertes. Ilscuidet tout estre de froid & qu'il ne faut que bien suër. La fieure continuë & ardante, qui n'ha point de frissons, ils l'appellet fieure chaude: comme fil y an auoit de froides, ne sachans pas ce que le mot,

de fièvre importe. Et si on me demande, pourquoy donc les continuës n'ont aucun trablemant? ie repondray ce que tient nostre e-colle, que la matiere est corrompuë toute dedäs les veines, & ne sort pas aus mambres plus sensibles, sinon quelque fois a l'antiere terminaciõ, qui est aussi suiuite d'une rigueur. Reste d'antandre (comme plusieurs sont curieux de le sa uoyr) d'où vient que les fieures intermittätes ont leur retour a mesme heure, l'une tous les iours, l'autre de deus an deus, & l'autre an trois iours vne fois. Je suis content de leur en dire l'auis commun des medecins. C'est, que nostre cors ayant besoin de quatre diuers humeurs, pour nourrir tant de parties qu'il ha fort dissimblables, il an angeandre plus d'un que d'autre, selon qu'il leur appartient. Tellement qu'il fait grand' quärité de sang, & moins de phlegme, beaucoup plus touttefois que de cholere, & plus de cette-cy que de melancholie. Or s'il auient que le phlegme pourrisse, e-tant corrompu de la chaleur fieureuse, tous les iours ce mal reuiëdra. Car le phlegme s'angeädre aisement an peu de tams, dont il et fort copieus. Nous n'auons pas tant de cholere, & ancor moins d'humeur melancholique, pour faire si promptement reuenir les acces: il faut plus grand seiour pour an assämblar quantité. Posons le cas (par maniere d'exemple) que tous
acces

acces requieret vn' once de matiere. Au premier, ce qui l'auoyt prouoque est deja consumé: Le segond ne peut reuenir, que l'humeur ne soit de nouueau amassé, en telle porció que puisse molester nature, sauoyr est (côme nous supposons) quand l'once y sera toutte. car la dimye, ne les trois quars, ne peuuet exciter ce feu. Le phlegme dans sis heures deuient si abondant, qu'à peine le reste du iour occupé de l'acces quotidien, en peut venir a-bout. Il faut plus de trâte heures a faire l'once de cholere, requise aus acces de la tierce: & deus iours pour renoueller ce peu d'humeur melancholique, causant la fieure quarte. Car on croid, que les humeurs se corrompet & deuient febrifiques de peu a peu, nompas tout a-coup: & que durant les intermissions, il s'an vici autāt de l'amas qui et de long tams au cors, qu'il en faut pour vn acces, sil ne s'angeandre nouuellement tout depraué, pādant les treuues paroxymiques. Parquoy si l'once et touiours preste a mesme heure, la fieure reuiēdra touiours a mesme point, & sera de mauuays guerir, cōme dit Hippocras. Or bien souuant ell' et re-
 tardee ou deuancee, parce que nottre cors an-
 dure mille changemās des choses que nous fai-
 sons, vuidons, y receuons, ou appliquōs: de sorte que la simple quarte peut par vn grand desordre deuenir double, & triple: c'et si on an-

Hypoc.
 Aphor. 30
 Liur. 4.

geandre tel amas de melancholie, que l'once y soit antiere tous les deus iours, tout ainsi qu'an la tierce: ou chaque iour, comme an la quotidienne. Car l'essance des fieures (sinon des simples) n'est pas touiours conforme a leur appellation: & nous n'estimons tierce, toute fieure qui reuiet le troisieme iour, ne quotidienne celle qui est ordinaire. Mais i'antre vn peu trop auant aus difficultes, & plus que n'ha besoin le populaire: lequel se contantera bié de sauoyr, que les acces des fieures terminees suiuet la quantité de l'humeur qui les cause, ainsi que no^s auôs deduit. Je pourrois alleguer plusieurs autres raisons, si mô discours estoit pour medecins. Je m'an passe fort de legier, & ne recherche les grans subtilites que meriteroit la dispute. Si ie vouloys mieus sonder ces propos, il faudroit mettre an doute, tout ce que nous auons dit des causes du frisson, qui preuiet la chaleur. Car c'est la commune opinion, laquelle nous refutôs an noz Paradoxes: comme aussi tout ce qu'on dit de la pourriture des humeurs febrifiques. An quoy ie suis tres bien soutenu par maitre Simon Simonee, tres-docte & subtil philosophe-medecin, qui ha excellammât elaboré le suiet que l'auois seulement esbauché.

Il est tams de conclurre, qu'il ne faut plus distinguer la fieure an froide & chaude, veu
que

que le mot de fieure importe ebullicion. C'est vn ardeur & inflammation, qui ne peut andurer le mot de froide pour surnom : & ce mot chaude y est superflu : car il n'y a point d'autre. La chaleur, & nompas le froid, est le vray mal auquel il faut remedier.

TROISIEME CHAPITRE.

Du Morfondement & Larfondement: & comment le peuple s'abuse, cuidant que tous les maus des trauailleurs, (ou la plus part) soit de Morfondement.



Ource que nous auons cydessus macionné vne cause de mal, qu'on appelle Morfondement, auquel le vulgaire rapporte presque toutes les maladies, & principalement la fieure: ce sera bien a propos de remoutrer que c'est, & qu'il ne le faut pas estimer si commun. A ce que ie puis comprandre des remedes que y font les paylans, & des propos qu'ils en tienent, Le Morfondement est, quand apres vn grand trauail, echauffant tout le cors i'usqu'a suer, on est surpris de froid. La fieure en prouient bien ay-

c iiij

semant, à ceus qui sont replets & abondent au
excremans, si leur cuir est aisé à constiper,
par les causes deuant dites. Aus autres, les
chairs an deulet iusques aus os, comme si on a-
uoit tout brisé: il y a lassitude & pesanteur a-
uec peine de respirer. Cecy et le plus ordinai-
re au mal de Morfondement: & auient, de ce
que les vapeurs emeuës par la chaleur, ne pou-
uât traueser la peau resserree du froid, demeu-
ret parmy les nerfs, muscles, & tandonz qui
font le mouuement: dont ramplis & ampechés,
ils manquent à leur office. La douleur qui s'an-
suint, et comme si toute la chair estoit piquée
d'epines, ou ecorchée, ou pleine d'apostemes,
ansée ou tannée, selon la qualité des exhala-
tions, vapeurs & fumees. La difficile respira-
cion prouient, de ce que le poumon est surpris
de l'air froid apres l'echauffement. car ses tuius
s'anroydissent, de sorte qu'on ne les peut aise-
ment dilater ainsi que de coutume: & pource
les morfondus an deuienet pouffifs. Autref-
fois les pores du cuir sont tant ouuers, que le
froid penetre iusqu'au dedans, saisit & assie-
ge les veines: lesquelles il peut non moins bou-
cher ou oppiler, que le petit froid constipe
les trous du cuir. Et cela donne commence-
ment aus fieures, qui sont d'obstruccion inter-
ne, par la seule constriction. Quelque fois il les
anroydit, de sorte que quand ez violans efforts
elles

elles ne peuuent consantir, s'antr'ouuret par le bout, ou s'creuet an quelque androit. Ainsi le sang versé & coule an quelque cauité, où il se calhe & deuient noyr. Ce qui auient communement au poumon & au vantage. De là s'ansuit, qu'on crache, ou vomit du sang an l'espece du Morfondement, que le vulgaire craint le plus. Car il pense, qu'il sort ainsi noir & calhé des veines, où le froid penetrant l'a congelé. Mais c'est vn erreur bien facile à re-
prouuer: premierement de ce qu'il ne pour-
roit passer l'estroit du bout des veines, quand il seroit déjà calhé: & faudroit vne grand' rō-
pure aus gros lopins qu'on an vuide. D'avan-
tage, il est impossible que le sang gele dans les
veines pour la froideur: autrement, quand on
ha les parties extremes, piés & mains frois cō-
me glace, nous pourrions croire que le sang y
est figé: Ancora plus facilement se calheroit
il au cors des trepassés, où toutesfois il demeu-
re toujours liquide: comme nous voyons par
les anatomies, au bout des dis ou douze iours.
Ce n'est pas la tiedeur des veines (quoy que
die Aristote) qui garde le sang de calher. Car
tout le cors est assez chaud, & neantmoins an
nul autre lieu, que dans ses vaisseaus, le sang
peut estre gardé qu'il ne soit pris. C'est vne
propriété & naturelle condicion qui rend les
veines ainsi conuenables a conseruer le sang.

Dez aussi tost qu'il an et hors, an quelque lieu qu'il tombe, il se calhe necessairemant: & si c'est dedans nostre cors, il fait mille maus semblables à ceus du venin. Donques il faut bien ampescher que ce malheur n'auiene; & quand on le peut soupçonner, il conuient faire par tous moyens que le sang demeure fluide, ou qu'il se degele, comme pretand le populaire.

Qu'ainsi soit, incontinant qu'il se trouue vn peu mal, apres s'estre echauffé & soudain rafraichi trop viste, se doutant que son sang ne commence a calher, ou qu'il soit deja pris, il vse de la mumie, de la pois, du persil, d'eau de nois, d'eau ardant, moutarde antiere avec du vin pur, du souffre, ou du saffran, de la sariete an poudre, ou du suc de berles, & semblables choses qui peuuet fondre le sang: ou d'eau de pate, avec du mithridat, ou du chardon benit, & des fleurs de geneste, pour exciter la sueur. les autres boiuet d'eau sel an fasson d'eau benite, ou de l'eau sandree comme lexiue. Il y a plusieurs autres grans secrets, pratiqués antre les pauures jans: desquels le but n'est autre, que d'echauffer & degeler le sang, qu'ils soupçonnet toujours estre calhé par leur Morfondemât, soit il avec fiente, ou sans elle. Car il peut causer ces deus maus ansemble, ou separez.

De ces propos ie ueus conclurre, que le propre du Morfödre est, de refroidir le sang dedäs
les

les veines. Je dis que c'est vne propriété donnée a cette cause, & q̄ peu ou point d'autres maus font la mesme congelacion. Car il faut que la peau, & tout le cors soit bien ouuert: tellemāt que le froid n'y treuve aucun ampechement. Ce qui auient proprement par l'occasion suddite. Et voila que i'estime vn vray Morfondement, auquel peuuet profiter les remedes que fait le populaire. Car quant aus fieures, elles ont tant d'autres moyens qui les produisent (comme nous auons dit au precedant chapitre) que c'est vn grand abus au peuple, d'alleguer toujours cetuy-cy d'un ordinaire. La fieure et plus souuent d'ailleurs, que de Morfondemāt, & luy seul peut causer le calhemāt d'u sang; hor-mis la cheute: mais c'est d'une autre faſſon. Parquoy il faut vser de ce mot an la plus propre ſigification, & ne l'accommoder ainſi communement a toute occasion de fieure. Car le Morfondement peut causer deus fortes de maus: l'un deſquels ne prouient d'autre choſe, & l'autre et commun a pluſieurs. Donques les jans abuſent fort de ſon appellacion, & ſe trompent lourdement, quand ils rapportent là toutes fieures, & pluſieurs autres maus, qui ne prouiennent aucunement de froid, interne ou externe.

Il ya vn autre mal ou accidant, qu'on nōme Larfondemant, an quelques lieus où i'ay esté. & diset estre Larfondu, celuy qui an ses excremans (comme vrine & fiente) rand la graisse fondue, tout ainsi que du Lard, d'où vient l'appellation. Cela et aus fieures ardantes, que les Medecins appeller colliquantes : parce que l'extreme chaleur dissipe les mambres solides, & les amoindrit peu a peu, les acheminant a l'hectique. Lors que le peuple les cognoit Larfondus, il n'an espere plus de guerison: & pense que l'occasion de ce desordre, nommē Larfondemant, est excès an choses trop echauffantes, ou de matiere venimeuse. Tellement qu'il y a notable differance du Morfondu, au Larfondu, mesmes selon le vulgaire, qui et l'inuenteur de ces noms.

C'est bien assez discouru, pour moutrer l'erreur de ceus qui preschet tant leur Morfondemant, & ne sauēt qu'il signifie : neantmoins ils luy referēt la source de tous maus, ou peu s'en faut. I'ay dit, que c'est le froit surprenant la chaleur emuee du trauail, comme le vulgaire l'antand. Mais si c'etoit apres le bain, le courrous, ou autre echauffement, il ne changeroit pourtant de nom: car nous auons egard a la seule chaleur, d'ou qu'elle procede & vient.

Pour

QUATRIEME CHAPITRE.

Pourquoy ordonne l'on de boire du vin pur, a ceus qui sont fort echauffés: & de pisser auant que se mettre au repos, quand on ha fort trauallé.



Ceus qui ont fort trauallé on donne a boyre du vin pur, voulant (a mon auis) ampecher & detourner la cause du Morfondement, laquelle on constitue au froid soudain surprenant la chaleur, dont le sang se congele. Leur intancion est bonne, & ils sont mieus qu'ils ne repondet. Car ils diset que cela raffraichit, & garde qu'on ne se morfonde. Premierement, le vin echauffe euidamment. Comment peut il donc raffraichir? S'il le fait, c'est par accidat: tout ainsi que si on disoit, que le feu refroidit nostre cors; parce que nous deuenons plus frois, apres que nous y sommes chauffés, quand depuis nous sortons a l'air froid. La raison est, que les pores ouuers a cause de la chaleur, donnet antree a son contraire, plus facile qu'au parauant. Ainsi le vin peut raffrichir, en estaignant de sa grande chaleur, la moindre qui est prouenuë du trauail, & entretenant la naturelle en sa condition. Nous pouuons aussi dire, que la fraicheur est causee du vin pur, s'il ampesche que

- le froid surprenant la chaleur, n'angeandre
3. la fieure, qui bruleroit le cors. Tiercemant il
raffraichit aussi, quand il fait que l'emocion, &
la chaleur imprimee, s'appaise petit a petit, &
non pas tout a-coup. Ce qu'apporteroit vn
grand dangier, comme fait toute mutacion vi-
te & soudaine. Car nature ne la peut andurer,
sans offance & deplaisir. Nous pouuons aussi
4. dire, que si on boit de l'eau quand on est fort
echauffé, il y a dangier d'hydropisie, com-
me dit Galen. Ce que le vin ampeche de
sa chaleur potentielle, qui antretient la na-
turelle du foye & de l'estomac: neantmoins
les raffraichissant de son actuelle froideur,
5. quand il est prins de mesme. D'auantage,
le raffraichissement quelques fois signifie,
nouuelle prouision de viures, & quelque
reparacion. Car on dit proprement raffrai-
chir, pour auitailler, ou renouueller les mu-
nitions. Item il signifie racourtrier & ajancer
le vieus: comme quand on dit, raffraichir
le bord d'une robbe. Or telle signi-
ficacion conuient bien a nostre propos. Car
le travail fait grand' dissipation des esprits &
vapeurs du sang: dont les esprits qui restet an-
tiers, sont las & desseches. Le vin pour-
uoit a tous ces maus, recreant les esprits, repa-
rant leur dōmage, & anangeandrant de nou-
ueaus, etant subtil & vaporeus. Voila com-
mant

mant il rafraichit le cors, l'auitalhant d'espris, esquels noltre force consiste. Donques par toutes ces raisons, le vulgaire dit bien mieus qu'il ne pense: & fait ancor plus sagement, d'ordonner le vin pur aus echaufés. Le segond point de leur reponce est, qu'ils pretendet d'amepcher qu'on ne deuiene Morfondu. Illy a double Morfondemant, comme i'ay dit par cy deuant. L'vn, quand on est surpris de froid, constipant noltre peau, & augmentant la grand' chaleur ardante, de sorte que la fieure s'an ansuit. L'autre calhe le sang, nompas dedans les veines (comme le peuple croid) ains celuy qui se verse & sepand dans l'estomac, les boyaus, ou alheurs. Car il est impossible (sinon, parauanture, par quelque rare & secrette occasion de mal) que le sang vienne a se congeler dedans ses vaisseaus naturels. Mais hors d'yceus, tout incontinant, ou bien tost apres il se calhe. A ces deus especes de Morfondemant, conuient proprement le vin, etant sutil, penetrant, & echaufant, comme le desordre requiert. Car la penetracion conduisant la chaleur, tiét les pores ouuers contre le froid, iusques a tant q la vapeur emeuë ayt passé sō exhalaciō, & q la fumee du sãg echaufé ne soit point retenuë. Par ce moyē la fieure est detournee, quand il n'ya point de cōstipacion, ne dedās ne de hors.

32 Des traualhés & echaufés.

Quant a la calheure du sang, le mesme vin l'ampêche d'une chaleur futile, qui antre-tient l'humeur an son estat rouge & liquide. Car si le froid l'a vne fois surpris, il deuient noyr, etant comme amortie sa vermeille viuacité: & il s'amasse tout an calhas, qu'on ha grand' peine a dissoudre: lesquels sont si dangereux, & causet de tels accidâs, qu'on les met au ranc desvenins. Car le cors an deuïet froid & quasi mort, le pous debile & comme nul: foiblesse saisit le cœur d'euanoüïssmant, accompagné de sueur froide, & cæt. Parquoy c'est bien fait de pouruoir, quand on preuoit que le sang peut sortir des veines (ou par leur dilatacion & rarité, compagnes de l'echaufemant, ou par leur dechiremant & rompure, quand le froid les ha anroidies) qu'il ne soit congelé. A ce danger le vulgaire oppose les remedes que nous auons produits au chapitre du Morfondemant, mais il n'an fait pas dextremant vsfer. On y a recours des aussi tost qu'on se ressent du Morfondemant: & le Vin y est ordonné, auant que sentir aucun mal. C'est tresbien fait d'an balher aus personnes, lesquelles du long & penible trauail ou exercice sont echauffés, auant qu'ils se reposet. Le peuple n'ha pas inuanté ce bon remede: C'est du conseil des medecins qui l'ont autresfois anseigné, & comme bien facile les jans l'ont retenu,

nu, pratiqué, & continué iufques a noltre tās. Plusieurs ne fauet pas aquoy cela proffite, les autres n'antandent point comment cela peut faire ce qu'ils pretandent. Ils parlet de rafraichir, & du Morfondement, fans fauoir qu'et ce, ne l'vn ne l'autre. Ils verront maintenant plus clair an leur befogne, & y feront tant affurés, cognoiffant par raifon le fruit qui an reuiet, qu'ils pourront beaucoup mieus vfer de ce preferuatif. Mais a propos de ce mal, auquel tous les maus des laboureurs & autres trauailleurs font rapportés, il me fouuiet d'vn qui difoit, Tous maus font de Morfondement, parlant de toutes maladies an general: vn bon homme luy repondit an fon patois, non és pas l'escaudadure: c'est a dire, la bruleure; comme du feu, de l'eau bouillante, & famblables. Car il est bien certain, que ce mal n'est pas de Morfondure.

Voyons maintenant, pourquoy il est ordonné de piffer, auant que se mettre an repos. Quand on ha trauailhé, ou de cheminer longuemant, ou de courir & tracasser, les bonnes sans conseilhet de piffer auant que se reposer. Ce qui est fort bien auifé; & croy auffi qu'ils tienet ce regime de leurs grans peres, qui l'auoint eu des anciens medecins, comme tout ce qu'on fait de bien ancores pour le iourd'hui a l'antretenement de fanté. On l'ha

ressu de pere a fis, d'un si long tams, qu'on ne fait plus d'où ce peut estre venu: toutes-fois il est fort vraysemblable, que les vieux Medecins l'ont ansegné. Mais le vulgaire n'antand pas la rayson de ce qu'il fait, & ansuit toujours vne coutume, soit bonne, soit mauuaise. Cette-cy est des plus louables: dont ie veus remoutrer, dequoy elle peut estre profitable. Quant noltre cors est echauffé, les humeurs deuient piquans & fors, de la chaleur qui les rand plus subtils. Et de là vient, qu'on fant comme des epines dans tout le cors, après vn grand trauail, pour peu qu'on soit de complexion chaude. L'vrine par consequant an est plus cuisante; ce qu'on aperfoyt bien an pissant. Car elle chatoulhe plus aigremant son passage, & fait certaine horreur comme frisson au cors, mesmemant sur ses dernieres gouttes. Etant ainsi mordicante, elle pourroit andomager la vescie, si on la retenoit plus longuemant, & par laps de tams l'ecorcher (mesmes ez cors mollets & tandres, comme ceus des ansans) y causant vn vlcere. C'est donc bien fait de vuidier soudain la vescie, sans attendre qu'elle an soit plus sollicitée. Car on ne fant pas finemant ce que peut nuyre a noltre cors, quand il est echauffé. I'ay vne autre raison, qui n'est guieres de moindre pois: c'est qu'on doit

doit craindre durant l'echauffement, que l'vrine ja desanduë an son vaisseau, ne soit retiree des autres parties, & nuise au cors, de sa mauuaise qualité. Car les mambres vuides, & eschauffés du trauail, attirer de tous costés les humeurs quels qu'ils soient. Les parties voisines de la vescie, an peuuet retirer quelque porcion, conuertie an vapeur, laquelle trauesse les pores fort dilates. Or c'est vne mesme matiere, de la sueur & de l'vrine: dont quand on ha fort perdu de la sueur, il est a craindre que pour ramplir le vuide, l'vrine n'alhe de suite. Et si elle se repand par le cors, elle l'abreuue mal, comm' etant humeur du tout inutile & superflu, qui absoluëmant ha titre d'excremant. Il la faut donc vider incontinant. Et ce faisant on euitera deus maus: l'un est, le dangier qui prouient de sa piquante forceur: & l'autre, de ce qu'elle pourroit estre reprise du cors. Le peuple sauoit bien, qu'il se faut ainsi gouuerner: maintenant qu'il an saura la cause, il le fera mieus obseruer au siens. Outre les sudittes raysons, nous an pouuons alleguer vn autre, qui est de grand' importance: car ce regime preserue de la pierre. Quand le cors est bië echauffé, tous les cõduis sõt si ouuers, q la grosse matiere y passe car la chaleur dilate merueusemant. Or les

passages & tuyaus de l'vrine etans fort elargis grande matiere epaisse vient avec elle dans la vescie. Ce sont les phlegmes visqueus, & la crasse ou lie de la cholere; dequoy se font les pierres, moyennant la chaleur desseichante: tout ainsi que la fange est andurcie par le Soleil, quand son humeur an est ebeu. Durant l'agitation & mouuement du cors, parmy l'vrine sont portés, & penetret a la vescie, ces gros humeurs: lesquels se departet & separet de la porcion aigueuse, lors qu'on se vient a reposer, & que l'vrine aussi se pose. Car la pesanteur de la matiere fait, que le plus epais tombe au fond de peu a peu: & ainsi par apres la propre substance de l'vrine est vuidee, laissant dans la vescie les crasses qu'elle y ha conduit: lesquelles y sont retenues de leur viscosité, outre le pois qui les y arrete. Si cela reuiet souuant, qu'on trauahé mal a propos (sur tout bien tost apres auoir mangé) & qu'on laisse an repos l'vrine ainsi confuse, an peu de tams il y a l'ettoffe & asses dequoy faire vne pierre. Car aujourd'hui il s'an amasse le gros d'une lantilhe, demain autant, & ainsi d'ordinaire: de forte que tantost y an ha asses pour faire vn grad ampechemât. Donques il faut randre l'vrine quand on est echauvé, auant que le sejour donne loisir aus gros humeurs de pouuoir estre sequestres, & re-

& reduis au fond du vaisseau. Si on pisse incontinant, on void l'urine trouble du melange des sudittes matieres. Et si on la met dans vn verre, ladicte separacion faite on verra, qu'il demeure au fond vne epaisseur, semblable a celle que nous disons rester dās la vescie, si on differe d'vriner. Par ce discours il est facile d'antandre, combien sert aus ansans, de ne tenir leur urine (mesmes quand ils ont tracaillé, sur tout apres le repas) pour les preserver de la pierre: a quoy ils sont plus suiets que les grans (i'antans de celle qui vient a la vescie) a raison de leur insatiable voracité, & du trauail desordonné a heures deconuenables. Des trois raisons que i'ay randu, de l'institution vulgaire a faire pisser ceus qui sont echauffés, mesmemant les ansans quand ils ont trauailhé, celle cy est la plus vrgeante. La seconde ha quelque apparance: & la premiere encore plus. Quoy que ce soit, la coutume en est fort louable, & doit estre bien obseruee de tous ceus qui sont curieus & soigneus de leur santé. Je peus ancor aiouter vn'autre raison, qui ne sera des moindres, 4. a mon auis. C'est, que l'urine contenuë dans la vescie, depuis qu'elle est echauffee, rand chaleur au cors. Dont pour se rafraichir bien & sainement, il est bon de la vuidier. Et quoy?

nous' vuidons & versons vne partie du sang echauffé par la fièvre, pour rafraichir le cors: tout ainsi que nature d'elle mesme souuant decharge la teste bouillante d'une porcion de sang qui fluë par le nez: dont s'ensuit vn grand soulagement & rafraichissement. Il n'en faut moins panser de l'vrine, laquelle on ne plaint de vuidier & reietter.

CINQVIEME CHAP.

*Qu'il faut souuant changer de linge
aus Febricitans.*

NOTRE chaleur naturelle (principal instrument de toutes actions requises a soutenir la vie) fondée en humidité, iamaïs ne cesse d'ouurer, preparant nourriture au cors, cuisant les humeurs, & triant le bon du mauuais. Le bon est appliqué aus mambres qu'il faut alimenter: le mauuais est reietté aus lieux ordonnés pour receuoir les excremans, desquels y en ha plusieurs sortes, & diuers re-
ce-

ceptacles. Les plus deliés & subtils (qui ser-
uet a mon propos) n'ont autre vaisseau que
la peau: & ne sont que fumees ou vapeurs,
eleuees des matieres que nostre chaleur ela-
bore. La legereté les porte du plus profond
au cuir qui antourne le cors, comme tout-
tes exhalacions gagnent le haut. Or le cuir
antre ses vsages, ha c'etuy-cy bien propre &
necesaire, d'admettre sans contredit ces me-
nuës superfluites, qui luy sont anuoyees de
toutes pars: & an les receuant comme ra-
re, cler, ouuert, & spongieux, il leur don-
ne passage tout outre parmy ses pores &
meats inuisibles, affin qu'elles se dissipet
an l'air. Si ce n'est la porcion plus gluante
& epaisse, qui s'ampeche an ses detours, &
par succession deuient poil. Tels excres-
cens font la sueur, & les fumees qui atta-
chet nos chemises & autres vetemens, d'v-
ne salete noyre, grasse, & visqueuse.
Ils sont fort copieux an ceus qui ont la
chaleur piquante, pour la seicheresse de
leur cors: a raison qu'elle brulle beaucoup
plus que l'humide: par ce que l'ardeur
seiche conuertit beaucoup de matiere an
sueur & an vapeur fumeuse. La cha-
leur moite, an resoud dauantage.
Mais ce n'est que vne exhalation dou-

d iij

ce, suave, & tant futile qu'elle se perd iuuifible
 mant, comme les fumées de l'eau chaude. Le
 bois rand vn feu plus ardent que la chaleur
 de l'eau, & iette vne fumee si epaisse, qu'elle
 fait de la fuye bien solide: & de sa substance
 brulee, les charbons an fin deuient sandre.

Telles superfluités abondet an l'age de viri-
 lité: les fumes & les aufans, comme etans plus
 mols, an ont beaucoup moins: dont ils ne fan-
 tet ainsi au bouquin, ou a l'epaule de mouton,
 quand ils sont echaufés. Car telle puanteur
 vient de ces excremans secs, qui (pour les su-
 dites raisons) sont fort copieus an æté, & ez
 hommes passé l'adolescence. Si dōc la chaleur
 seiche produit grand amas de fuye (vapeur
 noire, grasse & puante) les fieures sont fort
 propres al'augmāter an grande quantité. Aus-
 si de fait nous voyons, que les chemises & lin-
 ceus des febricitans sont sales incōtinant: par-
 ce que leur mal est de chaleur naturelle con-
 uertie an feu sec & ardent. Or ces fumees sont
 mieus par nous dehors que dedās nostre cors:
 & pourtant Nature tres-sogneuse de nostre
 bien, voulant purifier le sang, fait que cette
 infection se vuide aussi tost qu'ell'et nec. Et a
 ces fins, ell'ha donné aus arteres deus mouue-
 mās: l'vn pour reietter & pouffer hors, cōme an
 s'epraignant, les superfluités de la bruleure:
 l'au-

l'autre, pour receuoir de la fraicheur an s'elargissant. Car rié ne cōserue mieus la chaleur naturelle, que de vuidier les fumees, qui la pourroient etouffer: & d'euenter le sang, qui est son domicile. Puis qu'ainsi est, & que ces excremans doiuet estre vuidés, pour la pureté des humeurs & esprits qui an seroient troubles, il faut antretenir le passage du cuir net & ouuert, an gardant tref-sogneusement qu'il ne soit ampeché. A quoy seruoient proprement les frictions & bains, que les anciens Grecs & Romains vsoient communement. Dauantage, il faut auiser, que ce qui nous antourne, comme le linge & tout abilhemant, soit bien net: afin que les ordures, que le cors y a ia transmis an s'epurgeant, n'an soyent retirees par l'ouuerture des arteres, qui succet indifferamment tout ce qui se presante. Elles ont reietté ces immodes fumees, par leur contraccion. Si vous andures que la peau ayt touiours ce fumier aupres d'elle, certainemāt les arteres le reprādrōt. car elles tiret de tous costés l'air, soit bō, soit mauuays, suaue ou puant, net ou infait. Donc il fait bon changer de linge apres auoyr sué, de peur que l'humeur superflu ne soit ebu du cors, qui s'an est vn coup déchargé: cōme le linge noyr & sale nous rand ce qu'il an ha pris. Puis donc qu'il est tant necessayre, que ces matieres se vuidet pour raffraichir nōtre chaleur; il est

fort dommageable qu'elles retournent au dedans. N'est ce pas grand sottise, de sauoyr qu'il est profitable que toutes telles immondices soient poussées dehors, & puis les laisser au lieu d'où elles y puissent aysément r'entrer? Il ne faut point douter, que cela ne corrompe de sa puante qualité, l'air qui entre nos linges, & le cors. Les arteres en souffrant l'attirent tel qu'il s'y rencontre: & introduisent, quant & luy pelle-mesle ce que s'y trouue mixtionné bien futil. Qu'ainsi soit, sortant nud de l'estuue, mettez vous au lieu plein de poussière emeuë. Vous sentirez tantost quelque chose vous piquer, comme epines ou egulhes, par tout le cors. C'est le plus menu de la poudre, que les arteres en succeant l'air, attirent par les pores bien ouuers. Donques il faut estre bien sogueus de la condition de l'air qui nous touche, comme de ce qui a trafic avec nostre chaleur, & nourrit nos esprits: Or l'air qui adhère aus drapeaus sales, ne peut estre bien net. Et si les arteres le remettent dans le cors, c'est vn erreur pire que le premier. Il faut donc bien souuent renouveler le linge qui nous touche, pour reietter ce que y est posé: & non seulement en prendre souuent d'autre blanc & net, ains aussi qui soit bien odorant. Car cela rend l'air ambiant agreable a nos esprits, lesquels se delectent & restaurent de bones odeurs, tellement que si on y
 prend

grand garde, vous verres qu'on et tout récreé,
reioüy,& ranforcé d'auoyr changé de linge &
d'habillemans:comme si cela renouuelloit noz
espris, & la chaleur naturelle, que l'infeccion
retenuë randoit acroupis, etonnes, confus,
broulhes,troubles & mal a leur aise. Car ils re-
quieret vn extreme pureté,netteté,& synceri-
té(côme ils sont celestes & diuins)pour mieu-
s fayre leur deuoir & moutrer leur puissance.
D'où et venu donc la sotte opinion du vul-
gaire,qui n'ose changer de linge aus malades,
& les contraint andurer bien long tams vn or-
de puanteur, comme porceaus se veautrans
dans la bouë? Parauanture qu'il fut quelque
fois deffandu, de les remuër fort souuant du-
rant les fieures,de peur qu'ils n'eussent froid.de
puis les bonnes jans antandet, que le linge
blanc leur soit dommageable.O grand erreur,
duquel procède la cruauté & barbare tyran-
nie qu'on vse auers les pauures malades! Il
n'y a rien qui les reuiene plu-tost, & qui aug-
mente mieu la force naturelle, que de les te-
nir nets par tous les moyens qu'il et possi-
ble: & que leurs draps soint de suauë o-
deur,& iceller raffraichissante pour les fieureus,
comme de roses & samblables. Touttes les
fois qu'on refait le lit,de celuy qui ha fieure,il
seroit expediant qu'on luy changeat de linge,
linceus & chemise. Car la fieure an seroit plus

courte, & le mal plus ayfé. Nous voulons purger les humeurs par medecine, affin d'estaindre la chaleur qui les brule. Il ne faut donc estre moins curieux, d'epurger les fumees & sutils excremans, qui antretienet vn tel feu. Et quoy? sans auoyr aucun mal, il peut auenir que de coucher dans les linceus d'un febricitant, on an prandra la fieure, pour peu qu'on y fut préparé. C'est a cause que noz arteres an attirât l'air, mettet dans notre cors la qualité mauuai se des excremans imprimee aus linceus: dont la chaleur naturelle an deuient febrile. Feront ils moins de mal à celuy qui les ha salis? Au moins ils antretiendront le desordre ia auenu. Sus donc que l'on change d'auis, & que les malades ne soint plus molestes de cette facherie, d'estre confis & comme anseuelis dans leurs ordures & immôdices, puisque cela ne leur profite rien, ains au contraire leur fait grand mal. Il faut souuant changer de linge aus febricitans, & autres malades, quand il et sale: & penser que les pauures patians ne doiuet moins estre commodemant, que les sains, sauf le plus. car il les faut traiter mignardemât, affin qu'ils puissent mieus soutenir & supporter la facherie de leur mal.

SISIEME

Que les fames tuet les febricitans d'abstinence de boyre, abondance de viures, & annuyeuse couuerture. Et quel regime il conuient observer au febricitant.



Yant decouuert & corrigé l'erreur de ceus qui sechauffet par trop ez fieures, par l'usage du vin, de l'epicerie, & force couuertes, pansans tout leur mal estre vn Morfondemât: & de ceus qui ne veulent permettre, qu'on leur change de linge, pour conclurre ce propos, il sera bon de remoustrer aussi aus importunes fames, les troys notables fautes qu'elles y font, an geheuant les malades d'abstinence de boyre, contrainte de manger, & & grand fardeau de couuerture. Le populaire an general tient cett' opinion, & vse de tel regime: mays sur tout les fames vienent à vn excès qui est insupportable, & trauailhet plus les patians, que ne font le reste du peuple. Cela prouient d'une condicion naturelle, qui les meut a outrepasser les bornes de mediocrité, & estre toujours excessiues plus que les hommes, an leurs affections & œuures. Car si elles aymet, c'est an perfeccion, comme elles hayset mortellemant. Si elles s'addonnent a l'auarice, ell' est extreme: si a folle depance, c'est la

46 Du regime des Febricitans

mesme prodigalité. An douceur mansuetude & bonne grace, si elles veulent, sont excellantes: tout ainsi que an colere & an depit, montrent vne grand rage. Je ne le dis pas pour les blamer (comme la plus part des hommes se delecte a medire du sexe féminin, qui et le raffraichissement & vraye consolacion de ce monde) ains pour declarer la cause de leurs abus. Mesmes ie feray bien antandre a ceus qui an detractet, & amenet telles raysons pour moutrer l'imperfeccion des fames, qu'ils vantet ignoramment. Car ces affections extremes, ne procedet que d'un esprit sutil, penetrant, & abille, anchassé dans vn cors mol, delicat, & bié purifié. Qu'ainsi soit, nous voyons d'autres matieres aysemant andurer diuerfes qualites & mutations, a rayson de leur sincerité. Le seul blanc receura toutes couleurs an sa perfection, comme la fame ressoit indifferantes meurs. Et tout ainsi que l'eau est iugee tresbonne de sa legereté, laquelle on estime d'une facilité a estre soudain bouillante ou refroidie: ainsi i'affirme, que la complexion des personnes qui se changet promptement, & soudain passet d'une extremité a l'autre, est simple, pure, & nette. Car le contrayre vient d'une pesanteur, epaisseur & crasse, qui fait la contumace & immobilite. Les fames sont d'une substance tant deliée, clere, & sincere (temognee de leur mol-

mollesse, tandreur, beauté, & delicatessse) que elles ont grande promptitude, & excedet les hommes tant an soudaine apprehension, que an superlatiue affection. Parquoy elles ont moins d'arret an leurs propos & deliberacions, a raison de la mobilité, qui procede d'une legiereté, suivant la pure simplicité, de laquelle aussi est doué le ciel par dessus tous les autres cors. Aussi la vitesse de leur antandement a comprâdre toutes difficultes & les resoudre, est telle, que les hommes n'y peuuet auenir. Et pourtant on meprise leur reponce si ell' est premeditee: & dit on, qu'il faut prandre le premier conseil d'une fame, auant qu'elle y ait pansé. Car elles ont cette perfeccion, d'etre promptes & fort sutes: dont elles peuuet incontinant resoudre vn fait. Si elles y panset a loysir, font mille discours variables & diuers: parce que leur esprit aigu & penetrant, ne se contante soy mesmes, & toujours voudroit mieus aiancer la besogne, de sorte qu'il broule & gate tout. Ainsi vn bon peintre, qui a le cerueau galhard, fera vn beau portait a son premier dessin, qui contantera les jans. Si on ne le luy ote soudain, il y trouuera quelques trais a refayre, & ne cessera point qu'il n'ayt ampiré son ouurage. C'est donc grande loiiange aus fames, d'etre si promptes & abilles, puis que cela prouient de leur ma-

tiere fort futile, qui les fait appeller volages. Mais ce n'est pas vitupere, d'auoir vne si excellante legereté. Elles ne s'arretent gueres auant que d'estre aus extremités, où les hommes ampeches de leur pesanteur ne paruienet si aysément. Voyla pourquoy nous trouuons les fames tant excessiues de nature, non seulement quant a leurs meurs ou affectiōs, ains au seruice des malades, où ie m'arrete pour le present. Car si nous ordonnons vn bain chaud, elles feront qu'il brulera. Nous antandons que la leur soit tiede, & il suffit que l'on n'y sente froid: Elles panset, puis que la chaleur y est requise, tant plus il y en aura, tant plus il proufitera. & de fait vous diries, que c'est pour peler vn cochon. Si nous defandons aus malades le boyre de mesure, s'il est seruy de fames, il mourra de soif. On dira, nourrisles-le bien: c'est assez dit, il sera tout farcy de viandes. Commandes vous qu'il soit couuert? vous le verres desormais etouffé. Ainsi presque an toutes choses elles passent nostre ordonnance, tirant a superfluité, ne pouuant tenir le milieu. Il leur faut remoutrer ces fautes, affin qu'elles en abstienent. Le Theologien & le Philosophe moral precheront contre les meurs, & diront que les extremes sont vicieuses, la vertu consiste au milieu. Le medecin fera cognoitre les maus qui suivent leurs excès, comme i'ay proposé de faire an ce lieu.

lieu. Je ne parle qu'aus ignorantes, & a celles qui vset de telles procedures: dont les plus sages n'an serot offancees. Il suffit que i'ay bie excusé le naturel de toutes: ie ne reprans que les erreurs, & qui ne s'an tiendra coupable, n'a rien a voyr an ce discours. Mais retournons au chemin, du ql ie me suis vn peu detourné, pour fayre antâdre aus fames, que ie ne blame point leur sexe (lequel m'et tref-agreable) ains pour le râdre plus parfait, ie veus essayer de luy faire perdre ce qu'on y peut calomnier.

Prenant garde à la faïson de seruir les malades, i'ay colligé despoins notables, où les idiots erret comunement, & sur tout aus Febricitans: comme quant a changer de linge, & a vser du vin, de quoy i'ay fait deus chapitres a-part. Quant au manger, boyre, & couurir, les fames antr'autres y sont tant abusees, que an pansant bien soulager, sustanter & guerir tost leurs patians, elles les gehenet, accablet, estouffet, & randet souuant incurables. A leur dire toujours ils boiuet trop, ne manget rien, ne sont ia mais prou couuers. I'espere qu'elles perdront cet erreur, qui les aueugle, apres auoir leu mes raisons. Mais parce que ie veus, outre la remoutrance que i'an feray, donner au vulgaire vn petit regime, commant il se faut conduire ez fieures, le melheur sera de mettre tout ansamble, pour ne faire si long propos, qui pourroit

c

annuyer. Ioint que anseignant le deuoir qu'on doit aus fieureus, on pourra bien cognoitre l'ignorance du peuple. car le droit nous moutre le tort. Donc an bailhât les memoires de se bié gouuerner ez fieures, ie m'aquiteray par mesme moyen de ma promesse, & taxeray modestement ceus qui font autrement.

Je suppose toujours, qu'un Medecin ordonne, ainsi que presant il voyt an estre de besoin, les purgacions, la saignée, & autres remedes qu'il faut approprier aus maus particuliers, aus qualites des personnes, humeurs, ages, lieux, saisons, & cæt. Mon intancio n'est, que de discourir sur le traitemant du malade, an ce que nous commettons le plus souuant aus sames qui les doiuent seruir. C'est anseignant leur sera profitable, si le veulet bien apprendre, releueront les medecins de la peine qu'ils ont a le redire tous les iours, & suppleront a ce que les medecins peuuent quelque fois oblyer, ayant diuers malades a panser. La fieure est vn mal chaud, comme signifie le nom, lequel i'ay deduit par cy deuant du mot feu, ou ferueur. Elle tient tout le cors vniuersellemant, apres auoir saisy le cœur, source de la chaleur naturelle, qui pour lors deuient si ardante, de sa qualite augmæte, qu'on an brule etrangement. Le cœur de sa nature et echauffé plus, sans comparaisson, que nulle autre partie du cors. Dont les arteres ne
le

le peuuet rafraichir suffisamment de leur seule operation. Il ha fallu que nature l'antourna de poumons, a mode d'euantoirs ou soufflets, qui luy communiquet l'air frais, & soudain le vuidet etant echauffé, avec les fumées. Or quand cette ardeur et plus grande que de coutume, il faut halener plus souuant, & haletter pour suenir à la necessité du rafraichissement, & chercher l'air plus froid. car autrement on ne peut amortir l'exces de la chaleur. Si donc ez fieures tout le cors brule, & le feu procede du cœur, on ha grand besoin de fraicheur an l'air de nostre demeure, tout ainsi que l'on et cōtraint de respirer fort menu. Les ignorās qui panset tous leurs maus prouenir de Morfondement, & que la fieure soit de froideur, chauffet la chambre tant qu'il leur et possible, fermans toutes les ouuertures, & allumans gros feu, aupres duquel ils loget leurs malades, comme pour les rotir. Tellement que l'air tiré de leurs poumons echauffe dauantage leur cœur, augmāte le mal, & souuāt d'une fieure terminee ils an font naître la fieure continuē. Nous supposons icy, la saison de l'æte, an laquelle les fieures sont plus frequantes: & mesmes que la saison soit fort ardante, comme durant les iours Caniculiens. Autrement il faut rabbatre an proportion, vne partie de ce que nous dirons pour bien rafraichir l'air. Nous donques ansuiuant

les raisons precedantes, ordonnons que le Febricitant soit en vne chambre spacieuse & euaitee, de sorte que l'air y soit fort a commandement. Aus cabinets & garderobbes on ha tantost echauffé l'air anclos, & si on y demeure lōg tās, il faut reprādre les fumees que nōtre poumon y ha vuidé. Les sales sont plus propres a nōtre intanciō: les lieux bas & an voute (pourueu que l'etage soit sec) encore plus cōmodes. Le lieu etāt bien choy si, il faut ampecher tout ce qui le peut echauffer. Qu'on ne permette dōc y antrer multitude de jans, ne aucun chiē: car leur haleine rand grand chaleur. Qu'il n'y ayt point de feu, nompas mesmes de la chādelle alumee, si on s'an peut passer. Que les rayōs du Soleil n'y antret aucunemāt, voyre que par dehors ils ne touchet pas aus vitres. Le melheur seroit, qu'au lieu ou repose nōtre malade, y eut des fenestres de deus ou trois coutes: affin que quand le Soleil donne a l'vne, on tiēne les autres ouuertes, pour auoir toujours la fraicheur: de laq̃lle il faut etre sogneus, & mesmes d'an faire toujours prouisiō dez le matin. Le soir redonne samblablemant du frais, qu'il ne faut mepriser. S'il y a quelque porte d'ou vienne vn ioly vant, elle doit toujours etre ouuerte, mais a-demy, pour randre le vant plus fort. Et si cela ne suffit, il faut vser d'euantoirs, & agiter l'air de la chambre, cōme on fait d'un
fac

sac moulhé, qui toujours ebranlé de secousse,
 rand l'air mobile & bien frais. Le mouuemat y
 est requis d'alheurs: c'est affin que l'air qui tou
 che le malade, soit continuëllement repoussé de
 telle agitaciō, & qu'un autre plus frais luy suc
 cede. Outre l'emociō (qui raffraichit euidam
 mant, comme il appert desvans) on vsera de di
 uers artifices à mesme fin. Prenes de l'eau du
 puis bien froide, & qu'on la verse continuëlle
 mant d'un seau a l'autre, an la renouuellant de
 coup a coup. Cela bat l'air, l'humecte, & refroi
 dit: & le bruit venât aus oreilhes du malade qui
 ne peut dormir, quelque fois l'induit a sōmeil
 her. Il faut aussi moulher d'eau froide le paué a
 toutes heures, l'arroufant par dessus de bon
 vinaigre. Les plus riches y repandront du vin
 aigre rosat, d'eau rose, ou d'eau de violettes de
 Mars. car l'odeur fraiche mitigue la chaleur, &
 reuient les esprits. Le parterre soit tout semé de
 roses, violettes, pampins de vigne, laitues, feuil
 les & fleurs de Nénuphar, qui aurōt trappé an
 l'eau bien froide, eau rose, & vinaigre rosat. La
 chambre soit garnie de ramee, mesmement des
 branches de saule toujours fraiches; car elles
 venant a secher, nuisent. Le lit ordonné au mala
 de (posé au lieu plus frais & obscur de la chā
 bre) soit grand & spacieus, affin qu'il s'y pour
 mene a l'ayse, an muant souuant de place, com
 me l'on et contraint de faire. Outre ceil faut

c iij

vne couchette pour rafraichissement, quand le lit et tout echauffé d'une longue demeure: aussi pour le refaire commodement. car les malades doyent estre tenus fort proprement: ancor tout leur deplait, du mal qui les rend difficiles. C'est aussi pourquoy il leur faut vne grande netteté, qu'ils ne sentent rien de puant, que les couuertures soient fort molles & douces, sans ordures & sans rudesse: les linceus bien deliés, bien blancs, & de suauë odeur, lesquels il faut renouueller tous les iours, si le malade ha grand' fièvre, ou s'il suë abondamment. De coucher sur la plume, c'est bien folie a ceus qui se plaignent de la chaleur, veu qu'elle echauffe euidentement. J'accorde qu'il est necessaire, que les fieureus ayent quelque lit mol, pource que ils sont prou cassés & rompus de la maladie: mais il faut que ce soit de chose moins echauffante, comme est le cotton, la layne ou bourre, dequoy on fait des mattelas qui sont bien fort doulhets. Il y ha matiere plus fraiche en la balle ou balouffe & poulliere d'auoyne, d'orge, milhet, & autres. Je coucheroys volontiers sur la paille fraiche, pour estre mieus a mon aise. Quelques vns mettent sur la coëtre leur mattelas, pour coucher plus fraichement & mollement: mais ie ne voudrois point de plume, au forte que ce soit, pource que la chaleur penetrant iusques là, y est longuement antretenuë.

Des

Dessus le linceul il fait bon mettre a l'endroit des reins du malade, vne piece de camelot a ondes, ou vne peau de marroquin, ou d'a faire vn carreau fort plat, a demy plei de balloffe, pour se coucher dessus. Plutarque dit, qu'an Babylo- ne les plus riches dormoynt, pour grand deli- cateffe, sur des sacs de cuir pleins d'eau, ausgra des chaleurs de l'été. Telle froideur nous et vn peu suspecte ez fieures: & il vaudroit mieus (pa- ravan- ture) ramplir ces sacs de vant, a mode de ballon, comme l'antans qu'an Italie quelques seigneurs ont de tels lits. Mais ce sôt choses ra- res, desquelles on se passe fort aysemant. I'esti- me bien vn lit pandu a cordes, pour deus com- modites qu'on ha d'estre branlé: l'vne et, qu'il dōne vāt & raffraichit, pour les causes sudittes, l'autre, que l'agitaciō sert a les andormir, cōme dans vn berceau. Le ciel du lit soit vn peu haut, affin qu'on ayt plus d'air. Les lits de camp qui ont leur pavi- lion fort bas, presset tant vn ma- lade, qu'il n'y peut halener. Si les fenestres ou les portes iettet du vāt droit contre le lit, lors qu'on veut raffraichir la chambre, il faut tirer les rideaus (qui autremant ne seruet de rien) de peur que le froid ainsi roide ne surpren- ne le cuir, & constipe le pores, d'où il faut que fortet les fumees de l'ardante chaleur. Car nous ne voulons pas refroidir par dehors: ce- la ne feroit que augmanter le feu interieur.

e iiii

Nous demadons l'air frais pour le pould, qui
euante le cœur embrasé de la fieure. Parquoy
tout le cors, hor-mis le visage, doit estre cou-
uert selon la qualité de l'air, affin que la peau
soit toujours bien ouuerte. Il ne faut pas aussi
accabler les patias d'un fais de couuerture: car
ce tourmant ne sert de rien, & les altere dau-
tage. Suffit qu'ils soient autant couuers, que la
constipacion du cuir an soit ampeechee, & soit
gardé libre passage aus vapeurs & fumees: &
non moins a la sueur, quand elle veut sortir.
Donques ils ont asses du linceul, a la grande
ardeur: sur la declinacion, quand ils commacet
a fantir la moiteur, (laquelle signifie la sueur estre
pres) il les faut biē couvrir dauantage, pour ay-
der a la chaleur au vuidange de cet humeur:
non obstant la facherie d'andurer ce tourmât.
Mais on doit estimer, que c'est le reste des ma-
tieres qui ont fait le paroxysme: & que si on an
retiēt quelque porcion, on sera beaucoup plus
long-tams a estre biē net de fieure. car tāt qu'il
y an demeure vne goutte, le cors an et emeu.
Donc se persuadāt, que c'est la vraye termina-
cion, il faut supporter patiamant l'annuy, & ne
se decouvrir point. Car si le cuir et constipé, la
sueur retenuē, l'acces dure plus longuemant:
& est quelque fois dangereux, que vne fieure
terminee deuiene continuē, par la retancion
des excremans, & constipacion de la peau.

C'est

C'est donq' alors que les couuertures sont a propos, quand on et pres de la sueur, nompas durant l'acces & brulante chaleur, comme an dispoſet les importunes fames. Car pourueu que le cors ne ſante par dehors la fraicheur de la chambre, & qu'on ſoit vn peu couuert, tout hor-mis le ſeul viſage, on s'an doit contanter, ſans gehenner ainſi les malades. Au commencement de l'acces, quand ils ſantet frifſon, rigueur, & horripilation, on les doit tant couvrir qu'ils veullet: & an cela faut ſuiure leur deſir, echauffer les piés avec drapeaus, tuylles, & pierres, ſayre par tous moyens de couuerture & application (nompas de breuuage echauffant, comme fait le vulgaire. car ils ne ſont que trop chaus au dedans, qui les rad fort alteres) que ce facheus trablemât paſſe viſte. Quand le chaut commence a regner au dehors, & que les couuertures annuyet, il an faut oter de peu a peu, mettant le malade a ſon ayſe le mieus qu'il et poſſible, iuſques à ne laiſſer que vn linceul deſſus luy. Voyla comment il ſe faut conduyre ez fieures terminees. Touchant aus continues, qui ont toujours ſemblable chaleur, ou peu s'an faut, & dure tant qu'ils ſoint gueris du tout; il ſi faut gouverner ſelon ſa qualite, & couvrir ſi peu les malades qu'ils n'ā ſoint pas plus alteres, leur laiſſant iuſtemāt ce qui eſt requis pour ampecher la ſurpriſe

du cuir. Donques si le chaud et ardent, on ne les couurira nomplus qu'au milieu des acces des fieures terminees; & il ne faut pas suivre l'avis des fames. Car iamaïs les malades n'ont prou de couuerture a leur gré. Mais il faut bié noter les reigles qui l'ansuiuet, pour antandre quand, commant, & combien nous deuons rafraichir l'air, & moderer la couuerture. D'autant que la saison, l'heure, & l'espece du mal (ou gist grande varieté) font qu'a tout propos et requise bonne discrecion: parce qu'on ne peut limiter iustement par escrit la quantité des remedes, & il y faut vne grande obseruacion, comme nous deduirons presantement.

An ce fait nostre but n'est autre, que d'entretenir l'ouuerture des pores, & permettre aus poumons iouyr de la fraicheur. Dont si c'est an hyuer, il nous faut estre plus couuers, de peur que la peau ne se serre: & ne sommes pas an peine de rafraichir nostre air, ains tachons a le tiedir, affin que quand l'impatiant malade se tourne dans le lit, l'air qui y antre, ne surprene le cuir de sa froideur gelee. Il ne faut pas aussi, que le malade soit mis aupres du feu, comme an vset les passans: c'est asses que l'air de la chambre ne soit pas autant froid, que porte la saison. An été il est bien difficile, de le refroidir tât, qu'il puisse cōstiper la peau,
(si on

(si on et couuert d'un linceul) durant la grand
chaleur. Or an cecy il faut bien considerer la
grandeur du chaud qu'andure le malade, & de
l'air qui l'antourne. Car si l'ardeur de la fieure
est extreme, nous randrons l'air tant frais qu'il
nous sera possible: si ell'est moindre, nous y
traualherons moins, obseruant la deuë pro-
porcion a l'opposicion des contraires. Quand
la chaleur de l'air et moderee, peu de chose
suffit al'amortir: si ell'est excessiue, il la faut cõ-
batre de plusieurs sortes. Donques si la cha-
leur de la fieure, & de l'air, sont de mesme bru-
lantes, il ne faut rien oblir de ce qui les peut
raffaichir: si sont moindres, an proporcion.
Car on doit comparer les choses presantes, &
egaler les remedes aus maus, sans se tenir tou-
jours a certain point. Nous ne ferons donc an
soucy de raffraichir noltre air, sinon l'atẽ: &
alors plus ou moins, selon sa qualite. An hyuer
il se faudra moyennemant echauffer. Le prim-
tams & l'automne il est asses moderẽ: dequoy
nous deuons contanter. Car tel a noltre egard
et nommẽ frais, tresconuenable a noz fieures.
Ainsi et il des couuertes, qu'il faut accom-
moder aus condicions de l'air: c'est que an æ-
tẽ il an faut moins, an hyuer dauantage: la sai-
son tãperee tiẽt le milieu. La nuit aussi et d'or-
dinaire plus fraiche, que le iour: dõt il faut etre
mieux couuert, tãt pour tãt, la nuit q le iour.

Et quant on dort, parce que les mambres ex-
terieurs se refroidisset, il faut auoir plus de
couuerture quelque heure que ce soit : mais
bien peu dauantage, si elles annuyet le malade
fort echauffé du mal. Pour mieus faire, il fau-
droit attendre que le malade fut andormy, &
adonc luy ietter quelque chose par dessus : car
si on le couure auant qu'il antre au sommeil,
quelquesfois cela le fache tant, qu'il an perit
tout moyen de reposer. Moyennant la discre-
cion, dressée d'un bon sans, par ces limitaciōs
on pourra disposer & ordonner facillément
des couuertes, & du rafraichissement, an
toutes les especes de fieures, a tout'heure &
toute saison. Aquoy il faut aiouter la comple-
xion des jans, l'age & le sexe, qui suiuet le té-
perament. Car d'une mesme fieure, les vns se-
ront plus echauffés, les autres moins, selon que
leur chaleur auant la fieure estoit grande ou
petite. Ceus qui l'ont douce, & fort suaue,
cōme les fames & les ans, ne sentet pas tel-
le ardeur que les ieunes de trante ans, desquels
le cors et de soy mesme plus ardent. Et de ceus
cy les sanguins ou choleric, surpasset les au-
tres an chaleur. Les vieus sont frois, dont ils ne
peuent auoir les fieures si ardantes, comme dit
Apho. 14. Hippocras. Outre ce, a raison de la seicheresse
liu. 1. leur cuir et fort ferré : aus fames & aus ans,
la grand mollesse ampeche les pores d'estre ou-
uers

ués. Les ieunes tiennet le milieu: dont il et mal aysé de constiper leur peau. Par ces deus raisons il ne faut pas tant craindre de raffraichir bien l'air, quand vn ieune homme de complexion fort chaude (& qui an santé mesme samble tout feu) ha fieure , comme s'il estoit d'autre temperamant; ne qu'a vn bõ vielhard, ou ieune enfant, ou bien a vne fame . An eccey il ya ancores plusieurs distinecions: car toutes fames, tous vieus, & tous ansans, ne sont pas d'une condicion : les vns sont plus chaus que les autres. Ainsi et il (pour faire brief) de toutes limitacions, où il faut auoir egard d'approcher le plus pres qu'on peut, de la portee d'un chacun. Car il n'est pas possible de mettre an reigle ces particularites. Il suffit bien qu'on sache an general les condicions necessaires, a bien conduire les fieures. Quant et de l'air & couuertes, ie l'ay deduit si amplemant, que le discours an et prolix. Mais ie seray plus brief a poursuyure le demeurant, auquel pourront seruir les raysons dessus alleguées, pour peu qu'on ayt d'inuancion a les sauoir accommoder.

Ce chapitre n'a point eté acheué, mais les deus ou trois qui s'ensuiuent, y peuuent seruir, & estre accommodés.

SEPTIEME CHAP.

*Contre ceus qui ne permettet aus Febricitans, de boyre
durant leur acces: & les autres qui veulent qu'ils
boiuent chaud, pour suer plu tost & mieus.*



I'ay alheurs remoutré, com-
mant il se faut gouverner ez
fieures, pour an auoir mieus
& plu tost la rayson. yci ie
toucheray succintemât l'er-
reur, de ceus qui ampechet

Aph. 11.
liu. 1.

de boyre les ieureus durant l'acces, soit par
force, ou par leurs remoutrances. Nottre Hip-
pocras dit bien an ses aphorismes, qu'ez acces
il faut abstenir mais c'est des forbicions, & au-
tres viandes. Car il aioute, qu'il est nuisible
d'aministrer pour lors de la viade. Mais quât
au boyre, il est tresnecessaire pour amortir la
fieure, quand ell'est an sa grand vigueur: &

Li. 9. de la
meth.
cha. 5.

lesmes Galen ordonne de boyre grand
quantité d'eau froide, au plus haut de la fie-
ure ardante, & des fieures synoches. Or
l'estat d'un acces, repond a l'estat de toute la
fieure continuë. Et quel dangier y ha il, de boi-
re un bon trait, quand l'acces est an sa vigueur?
Mais au contraire, cela proffite grandement,
& amortit plu-tost la fieure, comme quand on
iette force eau au feu. Ancor faut il auiser, que
le breuuage du Febricitant soit bien froid

(nom-

(nompas chaud, ainsi que plusieurs veulet) afin que le malade an suë plu-tost. Car ceus qui l'ordonnet chaud, s'abuset doublemant: c'est, q de boyre chaud, on ne desaltere point: & que le boyre froid emeut autant ou plus la fueur, que feroit le chaud. Ce que chacū peut eprouuer a part soy, s'il an doute: & il verra que etant bien echauffé & alteré, s'il boit bien frais, la sueur luy an viendra au front, quand bien ce seroit an hyuer. Dont puis que il y a & plaisir & proffit, nous permettons aus malades qu'ils boyent le plus frais qu'ils pourront: & vn grand trait ou deus, selon que l'accès durerà. Le vulgaire ha cela de mauuais, que cōme tout luy et suspet, a cause de son ignorance, & qu'il craind mesme ez choses où il ya toute assurance, ainsi ne peut il accorder aucun plaisir aus malades, craignant de complaire leur volonte, comme si elle estoit toujours deraisonnable.

HVITT IEME CHAP.

Des boulhons & orgemondés qu'on balhe à minuit, ou le matin, fort indiscrettement.

DEs boulhons & orgemondés le plus souuent on importune les malades, qui n'y prenent aucun plaisir: & quelque fois on romt fort indiscrettement leur sommeil, par l'aministration de telle nourriture, ou a minuit, ou sur le matin: laquelle ne peut tant valoir, qu'un bon

dormir . Voila comment le vulgaire est iniuste an deus sortes:l'une , quand il ne permet au sieureus de boire raisonnablemant : & l'autre,quād il le presse de viures mal apropos.

Certainemant il n'y a rien de si bien ordonné , qu'on n'an abuse facilemant : & sur tout, quand c'et de chose qui plait aucunemant .

Mais antcor plus, si cela mesme ha quelque espece d'alimant. Car le propos des viures, et si plausible & agreable , que le vulgaire l'embrasse tres-volontiers:le nom des drogues luy et fort odieus & horrible,mesmes tout ce qui vient de chez l'apoticaire,finon le sucre, l'ippocras, les biscuiteaus, le pignolat, les tartres de Massepā,cōfitures,& autres friandises. Dequoy ie ne m'esbays pas,ne le reprans aussi.

Car cela et fort naturel. Je suis hōme,& refsans l'infirmité commune:Je ne suis estrangier ou aliené d'aucune humanité. Je say que les medicamans sont contraires & annemys du bon naturel : & que s'ils etoint familiers ou amys de Nature,ils ne feroient tels effets , ains surmontés de nostre cors,seroient conuertis an sa sistance . Dont l'horreur que nous an auons , et chose fort naturelle,& non reprehensible.Ce que i'ay dit,et comme an passant,afin qu'on ne m'estime Rhabarbatif & facheus droguiste, veu mesmes que i'an vse bien souuant pour moy, & cognoissant le besoin que i'an

i'an ay. I'ay voulu seulemât toucher ce point, tât pour excuser le commun auers quelques medecins, qui n'ont grand pitié de ceus qui ne se peuuet accommoder aus medecines: que pour accuser les delicas outre mesure, qui ne voudroint que des boughons ou orges-mondés, pour se guerir, ou preuenir le mal. Ancora n'an vset ils ainsi qu'il appartient. Car pour vn tel de jeuner, ils ne rabbatet des autres repas ordinaires. C'est ce que ie veus reprendre, & leur remoutrer commant les medecins l'antandent (au moins ceus qui l'ont premierant institué) & commant ie l'ordonne.

Ces boughons & orge-mondés de la minuit, ou du matin, sont pour triple occasion. L'une, au faueur de ceus qui ont faute d'appetit, & ne peuuet guieres manger a diner, ou a soupper: mais sur tout a soupper: auxquels pour recompance on donne quelque chose a la minuit, ou le matin ensuiuant. La seconde & presque samblable, de ceus qui ont grand faim, est sont presque insatiables, comme au releuer d'une grand' maladie. Car d'autant qu'ils ont l'estomach affoibly, & ne peuuet tant digerer, qu'ils pourroint bien manger a vne fois, on leur conseilhe de partir les repas. & parce que la nuit (a cause du dormir, qui retarde la coccion de l'estomach) on ne digere si bien que le iour, nous ordónons qu'ils

f

souppet legierement: & pour recompance, nous leur donnons sur le matin vn boulhon: comme si on gardoit le potage du soupper, qu'on an auroit rabbatu, au landemain matin, apres qu'ils ont dormy. Ce que ie dis, que le dormir retarde la coccion de l'estomach, est

Decad 1. suffisamment prouué an mes paradoxes, par
Parad. viues raisons: desquelles i'an toucheray vne, pour autant qu'elle sert a ce propos. C'est, que du diner au souper, communement il n'y a que huit heures: & du souper au diner suiuant, il y an ha seize: sans qu'on ayt plus de faim apres, qu'apres lescdittes huit heures: suppose ancores, que ces deus repas soient de mesme an qualité, & quantité, du manger & du boyre. brief qu'il n'y ayt autre differance, sinon que l'vn de ces repas est suyui de la nuit & du sommeil: & l'autre non. La troisieme occasiõ est, pour alterer ou preparer le cors par ce moyé delicat: sauoyr est, le raffraichir, ou humecter, inciser & attenuer les humeurs, desoppiler, faire vuidier le grauier & pierrettes des reins, prouoquer les sucurs, ou menstres, & autres petits menus affaires, de moindre importance qu'il falhe mettre an besogne les remedes plus forts & mal playfans. Dequoy vous verres vser infinies personnes au printams, mesme-mantez moys d'Auril & de May, mais avec telle indiscrecion, qu'il leur fait plus mal que bien

bien. Dont i'ay esté contraint, de remoutrer
 cette faute, suiuant le deuoir de ma charge. La
 faute est principalemant anee, qu'ils ne rabba-
 tet rien du diner & souper ordinaires, pour ces
 boulhôs & orge-mondés. Car s'ils dinet & sou-
 pet autant que de coutume, il est certain, que
 l'endemain matin l'estomach n'est pas vuide:
 & par consequant le boullhon racontre des ma-
 tieres crues, qu'il recrudist encore d'auantage:
 & l'arrete pour se digerer aussi, iusques a la
 venuë du diner; lequel se melant parmy cela,
 prend le vice & contagion de crudité. Ce qui
 est derechief rancontre du soupper. Tellemât
 qu'il n'y a point de fin a tel desordre genera-
 tif de phlegme, si aucun le fut iamais. Si le bou-
 llhon est de choses aperitiues, incisives & atte-
 nuatiues, prouocatiues d'aucune excrecion, il
 fait bien pis. Car il pousse, anforce & precipi-
 te les restes du souper crud dans les veines &
 arteres, où elles font des oppilacions, & cau-
 set des catarrhes, fieures, & autres mille maus,
 qui est bien pire, que si les humeurs crus se-
 iournent ou croupissent dans l'estomach & les
 boyaus, où ils causet la colique, des trachees
 & bruit deuantre, dedain, mal de cœur, vomis-
 semant, & samblables. Donc, quiconques
 voudra vser de ces boullhons alteratifs ou pre-
 paratifs (comme est aussi tost l'orge-môde)
 pour biē faire, qu'il souppe legieremât, a ce q̃

fij

68 Des boullhons & orge-mondés.

l'estomach ayt digéré plu-tost que de coutume, & qu'il se trouue pour lors vuide. Il faut faire, comme si on gardoit vne partie de son souper, pour landemain matin. Et quand on dineroit apres, vn peu moins que de coutume, cesseroit le mieus fait du monde. Voyla comment il se faut gouuerner an ce fait, pour an sentir profit, & non dommage, comme il auient a la plus part de ceus qui an abusent. Aucuns s'en trouuent bien, a cause que par faute d'appetit, ils ne manget guieres a diner, ny a soupper: qui est la premiere occasion cy dessus expliquée. Et ie ne doute point, que les premiers auteurs de ce regime, ne l'ayent ainsi antandu & pratiqué. De cela mesmes on peut apprendre, que quand on ha a prandre landemain quelque Iulep, Apozeme ou Sirop (choses preparatiues, pour la plus part) il faut auoyr legierement soupe, afin qu'elles rancontret l'estomach vuide. Autrement si ce sont choses aperitiues, elles precipitet les crudités aus veines & arteres, an augmentant la cause du mal, que nous voulons combattre. Et quand cet inconueniant cesseroit, d'autant que toutes telles drogues ne sont penetratiues, il ne faut pas qu'elles rancontret quelque chose dans l'estomach. Car cela romt la force du remede, le detrampant mal a propos. Je remoutreray ailleurs, combien il est requis d'a-

d'auoir l'estomac vuide, lors qu'on prend medecine: & que plusieurs font mal, de manger & boyre le soyr auparauant, de tout a leur plaisir, esperans que la medecine amportera toutes les superfluités. Tels propos se peuuent aysemant accommoder a cetuy cy. Car quoy que ce soit, boullon, orge monde, l'ait d'anelle, ou d'autre animal, Iulep ou autre droguerie, s'il ne trouue l'estomac vuide, & déchargé de la viande du souper precedant, ou il ne fait guieres de bien, ou il apporte grand detrimant. Si on me demande, que sert il d'auantage de prandre les boullons alteratifs & les orgemondés, au matin sans autre chose, que a disner ou a souper avec les autres viandes, veu que tout est aliment, qui se peut accorder avec le reste: ie repons, comme par cy deuant, que si telles choses se melet avec des autres, ou leur vertu se diminuë, ou (si elles sont aperitiues) conduiset la viande auant sa meure concoction, hors l'estomac, & font plus de mal que de bien. Dont il vaut mieus, que chaque chose soit prise a part, & de ne confondre les viandes avec ce qui est medecinal.

fiiij

Si r'est mal fait de boyre a l'heure de coucher.



A coutume est an France
(au moins es meilleurs
maisons) d'auoir toujours
le vin de la colacion, &
n'estre iamais la nuit sans
vin a la chambre: cōbien
que plusieurs abstienent
volontiers de cette bu-
uette: les autres boyuent quelques fois, les au-
tres d'un ordinaire, à l'instant qu'ils se veult
mettre au lit, plus par coutume, que contrains
de la soif. Le vulgaire de Languedoc ha vn cōmū
prouerbe, cōtraire a cela, q̄ qui se va coucher
an soif se leue an fanté. A quoy il samble q̄ Hip-
pocras s'accorde bien, disant an ses Aphoris-
mes, ceus qui la nuit ont appetit de boyre, si
ayans grand soif ils s'andormet la dessus, ils s'ot
bien. Mais on pourroit interpreter son dire, de
ceus qui seuelhet an soif, nompas des autres
qui ont soif auant que dormir. Car il y a plus
d'apparāce, de ne permettre de boyre sur nuit
& au premier reueil, que auant le dormir. Et
quant a moy, ie ne trouue pas fort mauuais,
que ceus qui ont accoutumé de boyre a leur
coucher, le continuet: ainsi que i'ay veu fai-
re a feu mon pere, plus de vint ans. Et i'ay ouy
dire qu'une des plus nobles & illustres mai-
sons

sons de France, le pratique ordinairement; ayant cette opinion, que cela fait a la santé: de sorte que les enfans y sont nourris. Il est vray que la coutume est vn tiran, ha grand' force, & bien souuant plus de pouuoir sur nous, que la Nature mesme. Combien que cette cy est legitime gouuernâte, & l'autre par vsurpaciõ. Touttesfois il ne faut pas mepriser la coutume, a cause du pié & auantage qu'elle ha gagné sur nous. Ioint que (comme dit Galien) Li. 5. de la conf. de sante. ceus qui s'acoutumet a quelque chose, pour la plus part eliset vne coutume conuenable a leur naturel: d'autât que offancés coup a coup de ce qui ne leur cõuient, ils le repudiet. Touttesfois quelques vns, ou vaincus de la volupté & douceur, ou ne s'antans par grãd' folie d'au estre offancés, continuet an mauuaises coutumes. Mais il y an ha peu de ceus cy: il y an ha plus qui n'y perseuerét point. Et an vn autre passage: Il n'y a personne si stupide (dit il) que Li. 9. de la meth. cha. 16. etât offâce grandemât deboyre de l'eau froide veulhe tirer cela an lõg vsage. Car an etât offâcé, & malade euidamât, il an abstiēdra totallemât. On pourra biē repõdre, qu'il ya fort peu de jās qui veulhet cõmãder à leurs appetis, voire qui veulhet abstenir de chose que ce soit, si les medecins ne la leur deffandet expressement, & mesmes que ce soit par escrit. Autrement il leur samble n'y etre pas tenus.

f iij

72 Du boyre quād on se couche

Voyla vne grande reuerie : ne vouloir abstenir de ce qu'on eprouue & confesse estre nuisant a son naturel, sinon que le medecin l'ayt expressement deffandu: ancor y a il bien affaire a le persuader. Vne sage personne & temperante, luy mesmes se fera aysemant vn regime de santé, sur ces experiances & obseruations, an la qualité & quantité de toutes choses, plus assuré que le plus sauant medecin du monde, s'il y veut antādre sans se flatter aucunement. Mais laissons apart la coutume, & mesme la nourriture dez l'ansance : voyons s'il ya quelque apparance de raison, qui persuade ou permette de boyre quand on se va coucher. Il me samble qu'on peut deffandre telle procedure, an faueur de ceus qui y prennent grand plaisir, & le font volontiers. Car,

Apho. 38.
liu. 2.

comme dit Hippocras du boyre & du manger, ce qui est vn peu pire, may plus agreable, est melheur que le contraire. D'auantage, suppose qu'il y ait grand trait depuis le soupper iusques au coucher, comme de trois heures pour le moins, la digestion est a demy faite. Dōt il n'est pas mal fait de prandre vn peu de vin. Car il s'accorde & accōmode biē avec ce qui est a demy cuit, le vin n'ayāt besoī de lōg sejour a estre digeré: veu que c'est vne liqueur facile a transmuier, & qui parfait la digestion.

Ainsi

Ainsi il ne retarde pas ce qui est ja fort auancé, ains fera aussi tost prest a sortir de l'estomach, que l'autre, a qui d'abondant il fera ce bien, de le conduire plus auant: de sorte que le chyle an penetrera mieus au foye. Aussi les plus auises de ceus qui vsent d'un tel regime, le font (comme i'ay antan du) pour cet egard, que la distribution se fasse plus soudain, & le foye an soit humecté. Dequoy il s'ensuit (a leur auis) qu'on an repose mieus, & le dormir est plus plaisant. A cela fait aussi la douce vapeur du vin, laquelle le humectant le cerueau, andort plus fermement: par quel moyen, la seconde digestion est heureusement accomplie, & il s'ensuit quantité de bon sang. On ne peut icy obiecter que crudité, qui est à craindre pour l'interruption de la coccion que l'estomach ha bien auancé. Mais ce n'est pas du boyre (& mesmemant du vin) comme d'un autre chose qui seroit de longue cuitte, ou qui epaissiroit d'auantage le chyle: lequel a raison de ce, pourroit trop sejourner, & estre mal aysé a distribuer. Le vin qu'on boit, et comme l'eau qu'on aioute a vne soupe epaisse, qui autrement bruleroit dans le pot. Et pour n'interrompre sa cuitte, les bons cuisiniers la detrampent avec du boulhon chaud, ou l'eau boulhante. A quoy repond le vin, qui de sa chaleur naturelle antretient & fait mieus continuer la digestion, sans que tel-

74 Du boyre quand on se couche

le interpretation soit de duree, ou preiudicia-
ble. Car soudain apres, la cuite recommace de
plus belle, & est parfaite plus ayfemant: l'esto-
mach se vuide mieus, quand son chyle est plus
liquide, & le foye an ha melheure part. De ce-
cy on peut colliger & cōclurre, que cette col-
lacion ne peut conuenir, sinon a ceus qui boy-
uet peu a leurs repas, & sur tout au souper, les-
quels mangeans bien, ne sont pas alteres. Tels
ne sont pas mal de boyre quelques heures a-
pres, & ie pense qu'il leur est sain. Toutesfois
ie n'ecris cecy, pour persuader a aucun de re-
cevoir cette coutume: moins voudrois-ie aque-
rir telle reputation, d'auoir par mes raisons in-
troduit pour vn regime de santé, le boire apres
souper, comme auocat des collacions noctur-
nes, (aussi vaud il mieus de beaucoup, boyre a
ses repas competamment, & a proporcion de
ce qu'on mange) mais ie remontre par ce dis-
cours, que ceus qui ont telle coutume, sont fō-
des an quelque raison: & s'ils y sont nourris
d'ansance, ils le peuuet sainement antretenir.
Aussi, qu'il ne faut se bair de ce qu'ils ne s'an
trouuet mal. J'auoisyne tante, seur de mō pere,
marice a Condrieu, an la maison des villars, qui
mourut fort agee. Elle ne falloit iamais de
boyre s'allant coucher, vn grād trait d'eau, dās
laquelle auoit trampé vn gros quignō de pain,
anuiroñ vn heure au parauant. Et continua ce-
la

la plus de quarante ans, toujours se portât bié. On dit pourtant, qu'an fin elle mourut hydro- pique, ce que luy pouuoit estre auenu d'autre occasion. mais ie n'aprouue pas ce boyre d'eau a l'heure du coucher: & moins ancor ce que fôt plusieurs filles & femmes, trop suiettes a leurs appetis & fantasies: qui ne font difficulté de boire deus ou trois grans verres d'eau pure, simple, & froide, a l'heure du coucher. Elles s'an vanter quelque fois: mais il n'y ha pas toujours de quoy s'an rire, mesmement quand de ce desordre, elles ont andepuis vn mauuais estomach, le foye & la rate pleins d'oppilacions: d'où procede: les palles & vilaines couleurs, courte haleine, battement de cteur, suffocacion de matrice, & a aucunes le vice de sterilité.

DISIEME CHAPITRE.

S'il faut boyre aussi chaud qu'on ha le sang, mesmement en été: & s'il est mauuais de raffraichir le vin.



A plus-part des opinions vulgaires, sont doctrine de vielhes ians, qui ayans vecu longuemât, & veu beaucoup de choses, veulent tout reformer, & ranger les autres a leurs appetis sans distinguer des ages. Ainli d'autât qu'ils sont tous

76 Du boyre chaud, ou froid

morfondus & frilheus. ils voudroint que chacun se vetit & couurit de mesme eus, & abstint de mille choses qu'ils santet nuisibles a leurs personnes: comme le boyre frais an æté. & diset, que chacun doit boyre aussi chaud qu'et son sang. Laquelle proposition l'accorde pour leur respet seulemant. car ayans le sang froid, comme aussi tout le cors, ils n'ont besoin de grand' fraicheur. Mais le ieune homme qui ha le sang boullant, ne seroit iamais de falteré sil beuoyt ainsi chaud, n'ompas mesmes ainsi tiede qu'est le sang tamperé an æté. Car la soif est vn appetit de froid & humide: & est causee non naturellemant de tout ce qui echauffe, ou qui desseiche. Commant donc la peut on appaiser, sans fraicheur humectante? L'experiance demoutre asses euidammant, que si on boit chaud, c'est a recommencer: parce que on ne se defaltere pas. Pour conclurre ce propos, ie diray ancores ce mot, que sil estoit sain de boire autant chaud qu'on ha le sang, les vielles jans auroint à boyre beaucoup plus frais que les ieunes: chose par trop absurde, & ridicule. Il y a vn autre opinion plus commune & d'apparance, de ceus qui aprouuet bien le boyre frais, tel qu'il sort de la caue ou du tonneau, & l'eau venant du puis, ou de la fontaine: mais n'ompas que l'un ou l'autre soit rafraichy. Donques on sera commandé de la dispo-

po-

posicion des caues, selliers, puis, & fontaines: tellemât que qui les aura fraiches, il an aura le plaisir: & les autres soutiendront grand' facherie pour leur santé, quâd ils n'oserôt raffraichir le vin, l'eau, ou tous deus. Mais (ie vous prie) qu'importe il de mal, q̄ le breuuage soit frais, ou de l'air qui le cōtient, ou de l'eau dâs laquelle il trampe? Si l'eau n'est mal saine de sa froideur, quâd elle sort du puis, de la fontaine, citerne, ou riuere, elle ne randra pire le vin qui an sera alteré & raffraichy. Je suis content qu'il ne soit pas si sauoureux, mais il ne sera pas moins sain, que celuy qui sortira frais d'une caue bien froide: veu que le raffraichissement ne luy peut apporter mauuaise qualité. Reste que ce soit la seule froideur que l'on decrie tant, d'où que elle procede. Mais quoy? il y a du vin raffraichy, qui est moins froid qu'un autre sortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et que ne crie l'on ancor plus, du boyre glacé qu'on fait an hyuer? Est il possible de boyre si froid an été, qu'il gele ainsi les dans, & souuant ampeche de boire si long trait qu'on voudroit bien? Toutesfois vous n'oyes personne, qui vulgayremant reprouue cela: ains au cōtraire, la plus part trouue mauuais, que an hyuer on echauffe le vin, ou l'eau. Sont ce pas des jans du tout contraires à Nature, qui la veulet forcer a mode de

geans? Noz cors an æté sont boulhans, brulés & asseiches, nous ne boyrons pas frais, & alodamnant, pour resister a l'intemperature & inclemance de l'air, qui conuertit noz humeurs dous an amertume, qu'on appelle cholere: de quoy procedet les fieures tierces & ardâtes, les dysâteries, & autres diuers maus qui regnet an æté? Et an hyuer, que nous sommes transis & contrains de froid, tous rheumatiques & morfondus, nous boyrons de la glace? Les appetis, non recherches, ains spontanees, sont pour la plus part conduis de Nature, a laquelle ils appartiennent. Dont il leur faut complaire avec raison & mesure: comme de resister au froid, par la chaleur, & au chaud par son contraire. Autrement, les saisons de l'annee nous causet mille maus, par l'alteraciõ de l'air: lesquels on peut preuenir, par le droit vsage des choses q̃ Dieu nous donne an tams opportun, & lors qu'elles conuiennent. Est ce an vain, ou d'une grand' prouidence de Nature, que les puis, fontaines, & caues sont plus fraiches an æté, plus chaudes an hyuer? Et qui n'a telle commodité de soy, ne la doit il pas contrefaire par artifice? Est ce an vain, que les fruis humides & frois, sont produis an æté, & lors qu'ils nous sont necessaires, an hyuer point: & que adonc le vin commence d'etre an sa force, venant biẽ a propos pour nous armer contre le froid? La ramee faisant
vmbrage

Chap. diuene 79
 vmbre nous defand du Soleil an æté, qui ne
 seroit propre an hyuer : aussi ne l'auons nous
 pas naturellemant. Qui n'ha de l'ombre an æ-
 té, au moyen des bocages, tonnes & treilles,
 fait il mal de la cōtrefaire d'une frescade? Cer-
 tainemant comme il est profitable, d'vser an
 æté de ce qui raffraichit, & an hyuer de tout
 ce qui echauffe, suiuant la raison naturelle, &
 l'auis des plus sages (qui sont les plus sauans)
 aussi est il bien profitable, d'employer ce qui
 ha de fait les qualites requises. Mais que faut il
 tant s'arreter a impugner des erreurs si grossie-
 res, & des personnes qui n'ont propositions,
 certaines ou repondantes l'une a l'autre, ainsi
 qu'il appartient a vne vraye doctrine? Car an
 samblable fait, telles jans se contredifet fort
 lourdemāt, cōme des fruis qu'on mäge pour se
 raffraichir. Y a il personne, qui ne trouue mau-
 uais, qu'on mäge des cerises, prunes, figues, rai-
 sins, melons, & samblables, tandis qu'ils sont
 chaus du Soleli? On les fait raffraichir, les vns
 dans vne caue, les autres dans l'eau froide. Et
 pourquoy ne boira on aussi du raffraichi pour
 se defalterer? Il y a bien des artifices qui peu-
 uet estre suspects, comme de mettre dans le vin
 ou de la glace, ou de la neige: item de tramper
 les boutelhes dans l'eau qui ayt du salpetre, cō-
 bié que le salpetre ne soit tel, qu'on n'an puisse
 bié aualler sans dāgier. Mais de trāper les bou-

80 Du boire chaud,ou froid.

telles an eau simple, qui soit bõne a boire, quel mal y a il, puisque on boit biẽ d'ycelle mesme eau, & seule, & avec du vin? Ou quel dangier y peut il auoir, que le vin & l'eau soient raffraichis an l'air du puis? Quelcũ pourroit icy obietter la Colique. & biẽ, ceus qui y sont suiets, ou qui se trouuet autremant offancẽs de boyre froid, qu'ils abstienent non seulement du refroidy, ains aussi de celuy qui est frais de soy-mesme. Car c'est le deuoir, & vne grand sagesse, de n'vser chose qu'on ayt quelque foys eprouuẽ nuisante a son naturel: mais d'y ranger les autres, il n'y a point de raison. Ou il faudroit, que le fourmage fut du tout condannẽ, pour ce qu'il nuit aus graueleus: & que chacun abstint du vin, parce que il fait mal aus goutteus. Y ha il rien plus iniuste & tyrannique, que de vouloir assuietir a ses appetis ou fantimans, les autres qui sont de differante complexion? A cela vienent les bonnes jans, qui reprouuet le boire frais, & conseilhet a tous de boyre autant chaud qu'on ha le sang.

Contre

ONZIEME CHAPITRE.

*Contre ceus qui se plaignent an æté de la chaleur desnuis,
& ce pendant ils couchent sur la plume, les fenestres
fermées.*

NOus oyons plaindre ordinai-
remant les jans an æté, de l'ex-
tremé chaleur de la nuit, plus
que du iour, an vn mesme lieu,
comme dans la maison, & mes-
memant ez chambres où l'on
couche. Lesquelles, si on considere, sont com-
me des fours, ayans l'air etouffé, a faute de les
euanter souuant, & tenir tout ouuert aus heu-
res que le Soleil n'y donne point, & de les raf-
fraichir souuant d'eau bien froide, avec vn peu
de vinaigre, & force feulhes a qui an ha la cō-
modité. Car de laysser les chambres durant l'æ-
té, an mesme etat que ez autres saisons, il ne se
faut pas ebayr si on y brule. Que pis est, la plus
part des jans couchent sus la plume, tout ainfi
qu'an hyuer: & ne font differance des lis, si on
quant a la couuerture, qu'ils prenent plus legie-
re an æté. Rien ne sert de m'alleguer, que tous
n'ont le moyen d'auoir des matelas à part les
coittres. car il vaudroit ancor mieus, coucher
dessus la palhe, ou dessus la poussiere du bled,
ou de l'auoyne (chose fort delicate) qu'on nō,

g

82 Du dormir fraichement an æté.
 me autremât Balouffe. On y et vn peu pl^s dur,
 q̄ sur la plume, mais la fraicheur & l'ayse qu'o
 an ressoyt, recôpance bien cela: mesmes que le
 sommel y et plus gracieus, suau & paisible, s'as
 cōparaison. Et an toutes choses il n'y ha que
 l'accoutumâce. Que la palhasse soit bié plaine,
 & la palhe bié rémuée, on y et asses mollemât:
 & au reste bié fraichemât, avec vn plaisir nōpa
 reil du plaissant dormir qu'on y prand. Vn au
 tre erreur non moindre et, de tenir les fen
 etres fermées toute la nuit, mesmes quand on
 ha commodité de rideaus, ou de pailhon, qui
 defandent du vant, si parauanture il s'eleuoyt
 tandis qu'on dort. Car quant au froid simple,
 il ne le faut ainsi craindre, veu que il n'et ia
 mais si froid an æté, les fenetres etans ouuer
 tes, qu'il et an hyuer tout etant bien fermé,
 mesmes avecques des chassīs, dans vne cham
 bre nattee & tapissée, an laquelle tout le iour y
 ayt eu bon feu. Qu'ainsi soit, il vous faudra an
 cor plus de couuerture etant au lit (sur peine
 de santir froid) qu'il ne faut an æté, les fenetres
 etant ouuertes. Si on ne craind pas vn tel froid
 de la chambre an hyuer, pourquoy le craind
 on an æté: lors mesmes qu'il ne peut etre dit
 proprement froid, ains tiede & tamperé? De
 craindre le serain sous vn couuert, & lit an
 cortiné, c'est abus: comme on peut aysemant
 cōprendre du discours que i'an ay fait alheurs.

Car

Car il n'y a aucune mauuaise qualité an l'air extérieur du serain , dont il le falbe ampecher d'antrer aus chambres. Il n'y a que la fraicheur ou qualité fraiche , bien requise au repos & dormir plaissamment. Et qui et celuy, qui ayât a choisir an æté de deus chambres, l'une bien chaude, l'autre bien fraiche , etans sur vn mesme plancher, ne choyist plutoist la fraiche? Nōc si on peut commodement rafraichir celle qui est chaude, comme an tenant les fenestres ouuertes, depuis le Soleil couché, iusques au matin, quel mal y aura il ? supposé, que l'air libre de la rüë ne soit pire (sinon melheur) que celuy de la maison anclos & etouffé. Ceus qui couchet aus chams, gardans le betal , ou les fruis, & les soldas an campagne a l'ansigne des estoilles, & de la Lune, contre vne haye, ou sous vn arbre, ou an des petites loges & cabanes, pour se garantir seulement de la rosee , & du vant, dormet sans comparaison plus sainement (oultre le plaisir inestimable) que ceus qui s'anfermet dās les maisōs. I'experimāte le semblable, avec toute ma familhe, & les habitans de ma maison, y ayāt mis la coutume, de laisser ouuer tes les fenestres de toutes les chambres, au gros de l'æté, durāt la nuit: & les tenir bien closes, avec des cōtrefenestres, tout le iour. Si on craïd d'etre surpris la nuit de quelque fantiment de froid, qu'on ayt au pié du lit vn autre couuer-

84 Du dormir fraichement an æté.

ture de secours . Et combien de fois auient-il de mēmes an hyuer , qu'on s'euelhe pour le froid que l'ont tant extraordinaiement suruenu, a quoy on remedie de mēme sorte, sans faire grand cas de cela. Mais on repliquera, qu'il est pire an æté, d'autant que les pores sont plus ouuers de la chaleur du iour. Et bien, il y a remede, a se couvrir dauantage dez l'antree du lit. Car il est raisonnable, que l'on se couure plus ou moins, selon la fraicheur de la chambre. Ce pendant on ha cette recreacion & profit, que l'air qu'on inspire est frais, & non etouffant: ce qu'il faut principalemant rechercher. Car nous ne voulons pas, que le froid touche le reste du cors echauffé: ains seulement le visage, pour la bouche & le nez, par ou nous respirons . Aussi c'est le vray moyen de raffraichir tout le cors, an raffraichissant le cœur, le poulmon, & le cerueau, le tout par dedans. Car le froid surprenant par dehors la superficie du cors, an constipant les pores, redouble la chaleur, & donne plus grand malaise, alteration, inquietude, lassitude, & autres facheux accidans, à cause de ladicte chaleur, conceüe & aus antrailles & aus iointures.

Que

DOVZIEME CHAPITRE.

*Que les boudins ne valet rien gardes : & que de la est
venue la coutume d'en faire des presans.*



Le sang et estimé mauuaise viande, de quelque animal que ce soit, & comme qu'on l'aprete : parce que tout incōtinañt qu'il est hors de son lieu, (ce sont les veines, & arteres qui seules ont pouuoir de le contregarder an son integrité) il cōmance a se corrompre & gater. Dont qui an veut vser, il ne doit attandre longuemant. Car toujours il deuient pire. La friandise ha mis beaucoup de viandes a l'vsage de l'homme, qui font mauuaise nourriture. La chichette & pauurette an ha introduit d'autres, qui sont autant pernicieuses. Le sang de beuf est bien de celles, qu'on vse plus par grand necessité, que par delicatesse, veu le peu de gout qu'il y ha. Celuy des moutons vaut bien mieus, comme leur chair est plus friande. Mais de vray, le melheur ne vaut rien a manger, & seroit bon qu'on les ietta, a la mode de France, où le sang de tels animaux n'est point ressu antre les alimans, ains réputé poison ou excremant. Des brebis il est pire que des moutōs, tout ainsi que leur chair. Quant a celuy des boucs, ie ne panse pas qu'on

g iij

Liur. de la
fac. des a-
lim. chap.

an vſe, ſinon an Medecine, pour diſſoudre les pierres de la veſcie: a quoy il et eſtimé propre, etant bien préparé, Le ſang des chieures ha été de requete & priſe de l'ancienneté (comme te mogne Homere) eſtimé friandiſe. On y meloit beaucoup de graiſſe, & de cela on rampliſſoit les boyaus ou le vautre de tels animaux: d'où ie panſe que noz boudins ayent leur origine. Mais il ne ſe faut prandre au gout, & moins au iugemât des ians de ce tams la, qui ne cognoiſſoit pas ancores les viandes plus ſuaues, & de facile digeſtion, comme dit Galien. Auiourdhuy on reſſoit ledit ſang, & melé de perſil, ou autres menuës herbes, avec le gras du lard, il et eſtimé de bõne ſorte, plus q̃ les deſſudis, auxquels on n'antremele rien. Le ſang des agneaus & cheureaus eſt appreté, comme le precedant: & eſt d'autant plus delicat, que leur chair eſt friande: dont celui du cheureau precede l'autre. Meſmes appareil ſert au ſag des poulets, poulles, & chapons: lequel et priſe ſur tous autres, de notre tams. An Italie on ne ſaigne point la poulalhe, ains on leur romt le cou, où ſ'amaffe beaucoup de ſang, & fait comme vn boudin, qu'ils eſtimet fort ſauoureux. Et de vray il an et bien melheur, que ſi l'air y auoit touché: car la peau du cou le conſerue & garde de corrompre. Les anciens ont fait grand cas du ſang des lieures, ou leuraus: meſmes au
tams

tams de Galien, tel sang estoit le plus recom-
mandé, & comme viande tres-delicat : qu'ils
faisoient cuire avec son foye. Je ne le voys pas
an vsage, mais ie croy qu'il seroit melheur que
d'autre bete. Je dis melheur, nompas simple-
mant bon : car pour an faire vne reigle, tout
sang angeandre mauuais humeur, & et de ma-
le digestion. Le sang des porceaus aujourd'hui
ha les plus grans honneurs, veu qu'il et depar-
ty & presanté aus plus prochains amys, an for-
me de boudins. Le peuple ha obserué de lon-
gue-main telle coutume, ne sachant bonne-
mât pourquoy il le faut ainsi faire. Il le prend
comme symbole de beneuolance & amitié
ou parce qu'on an ha beaucoup, on an veut
faire part aus autres, attendant mesme gratui-
té. Ce que sert d'an auoir long tams de frais,
quand chacun a son tour veut randre la pareil-
le. La premiere cause et honeste, car aussi pour
faire presant de boudins, qui soit plus honno-
rable, on y aioute vne penne de foye, & aus uns
la ratelle, aus autres vn des filets, ou bien des
hautes coutes : les moindres sont, où il y a du
rognon, ou du poumon. Tout cela est cou-
uert de la coiffe ou crepine, laquelle on tal-
he an autant de pars, qu'on veut ordonner de
presans. Toutes ces pieces sont l'arichissemât
de noz boudins: lesquels principalemant signi-
fiet (si on le veut ainsi prandre) quelque affectiō

g iij

cordiale, & chérie, comme le sang. Lequel denote aussi l'amour: parce qu'il sort du foye, où Platon luy ha donne siege. Donques on veut moutrer vn signe d'amytié, quand on anuoie du sang: mesmes tel qu'on estime & sain & delicat. L'autre raison ha lieu, entre ceus qui estiment l'antretien de santé, & obseruet diligemment la qualité des viandes. Car le sang quel qu'il soit, ne peut guieres durer sans estre corrompu de l'air. Et pourtât on ha auisé, de mettre celuy des pourceaus, (qu'on estime si delicat) dans les boyaus, qui de leur epaisseur le cōtregardet mieus. Dont les melheurs boudins, sont ceus qu'on fait le sang etant ancores tie-de. Depuis on le fait parboullir, tant affin qu'il se garde mieus (cōme la viande cuite) que pour le pouuoir departir cōmodemant. On met parmi le sang, pour le preseruer plus long tams, du sel, du thym & serpolet. Aucuns y aioutet du fenouil, les autres vsent de mariolayne, persil, hyfop, & autres herbes menuës de bonne odeur, excepte la fariete, parce que le peuple estime faussement, qu'elle peut ampecher, que le sang ne s'epaississe quand on le cuit, veu qu'on le donne aus malades, pour dissoudre le sang calhé. La graisse n'y et hoblée en bonne quantité, sinon des chiches fames, lesquelles on taxe honnetement, en les nommât bonnes menageres, quand elles y ont bien e-

par

pagné la graisse. Mais si les boudins ne sont gras, ils sont mal sains, d'autant qu'ils sejour-
net long tams a l'estomach, & sont tard dige-
res a cause de leur apreté, & seicheresse. La
graisse les fait mieus glisser: dont ils an sont
moins dangereux. Comme les autres viandes
mauuaïses, quand elles n'arretet guieres au
cors. Quoy qu'on y fasse, le melheur et d'an
abstenir du tout, ou an vser fort sobremant, &
que les boudins n'ayet passé vn iour, ou deus,
pour le plus tard. Voyla pourquoy l'institu-
tion est bonne, de les distribuer. Car de les gar-
der longuemant, ils deuïennet tant pernicious
qu'on les peut bien nommer poison. Vne fa-
me de Mompelier iadis an moutra l'exemple,
comme l'on dit. C'et, qu'elle mourut suffo-
quee, pour auoir mangé des boudins gardes,
pansant bien menager de n'an donner a persō-
ne, & ne manger autre viande tant qu'ils pour-
roint durer. A peine les eut elle acheué, qu'el-
le mourut, de meme qu'on meurt ampoison-
né.

Contre ceux qui craignent par trop la saignée, & ont opinion que la premiere sauue la vie.



'Autant que le sang et le tresor de nature, aliment des esprits, & le sujet de la chaleur naturelle (qui gouuerne le cors an toutes ses operaciōs) on fait bien de l'auoir chez, & le garder soigneusement, comme etant necessaire a l'entretien de noz forces, & conseruation de santé: dont il ne le faut laisser perdre facilement, an faisant peu de compte. Mais aussi on doit obseruer deus choses principalemēt: l'une, qu'il soit bien pur & net de toutes immondices: l'autre, qu'il n'abonde rien trop, ancor qu'il soit bon an toute perfeccion. Parce q' il et depraué, immode, & laid, il nuit plus qu'il ne profite. S'il et demesuré, il met ses vaisseaus an dāger de creuer, & la chaleur de se taindre. Parquoy il ne faut riē craindre quād il et si copieus, d'ā vuidier vne partie, pour fayre place au nouueau qui s'āgeandre incessāmant. Aussi quād il et eschauffē & bouilhāt, a cause de la fièvre, si on ne luy fait ouuerture pour expirer (cōme on donne vant au vin nouueau) il met la personne an grand dangier, & la tourmente etrāgemant. Quand il est corrompu des mau-

mauuaifes humeurs, & an grand quantité, auât qu'il soit du tout gaté, on an vuide quelque porciõ, affin de nettoyer plus aysemât le reste par medecines: lesquelles separet & triet parmy le sang lesdits humeurs, & les chasset dehors: dequoy elles meritet le nõ de purgatiues. Il ne faut dõc pas decrier simplemât la saignée comme ennemie de nature, & l'auoir an telle horreur q̃ plusieurs l'õt (suiuãs Erasistratre, qui appelloit sanguinaires & estimoit meurtriers ceus qui la cõselhoint) puisque vn grãd nõbre de maladies qui procedet des sudittes causes, ne peut estre aboly, sans recourir à ce remede. Quãd la fièvre est fort vehemãte, le visage inflãmé, & les veines anflees, la saignée n'est elle pas requise? Si on est etraglé d'une Squinãce, ou suffoqué d'une inflãmacion de poumõ, ou d'une vraye pleuresie, il n'y a riẽ qui secoure plustost, & interrompe si promptemât le mal, que la prompte saignée: laquelle generallemât conuient a tous desordres fais d'abõdance & surcharge de sang, quel qu'il soit, bõ ou mauuais. Je m'ebays de quelques vns, qui prãdrõt pl^e volontiers vint medecines, que d'ãdurer vne saignée leur etãt necessaire, veu si grande cõmodité, & nõ moindre facilité. Car on y peut obseruer iustemât la mesure qu'il nous plaist de vider: on l'arreste quãd on veut, & elle peut estre reiteree pour n'affoiblir le malade a vn coup. La medecine n'est pas de mẽmes.

92 De ne craindre la saignée.

Car bien souuât elle vuide plus qu'on ne voudroit, & il n'est pas a nostre puissance dela faire cesser quand il nous plait. Ce sont de grandes incommodités, outre le mal de cœur, l'angoisse d'estomach, & les grandes extorsions de ventre, qu'elle donne le plus souuant. Or quâd on et phlebotome, si on voit sortir du mauuais sang, il se faut persuader que le melheur demeure dâs le cors: & se reiouir de telle vuidange. Si le vuidé est beau, croyes que le demeurant est encore plus louable, & que cela y estoit superflu. Quelqu'un pourroit iuger, que ce moyen de curacion et contre le deuoir de nature, laquelle ha soin de conseruer le sang, comme vn sien tresor. Auquel nous respondrons, que c'est elle mesme qui nous ha anseigné, qu'il faut au plusieurs maus vses de ce remede. Car le flux de sang mestruel aus femmes, nous moutre euidamment, que l'abondance peut estre dommageable, si elle n'est tâtost euacuée. Et pourtant Nature mesme luy ordonne passage nompas vne fois l'an, mais tous les mois. Et si pour quelque ampechement ce sang est retenu, la fame s'an trouue mal. C'est vne reuerie de panser, qu'il doit estre vuidé comme etant du tout inutile, mauuais, & venimeus, veu que vn enfant an et fort bié nourry dedans le ventre de sa mere. Autrement, pourquoy seroit il supprime durant la grosse

groisse, pouuant bien estre mis dehors sans toucher a l'enfant ? C'est par les veines du col de l'amarry, par où se purget celles, qui ont ancor plus de sang, que leur fruit n'en consume. Plin raconte, que les herbes touchees de tel sang meurent, & le fruit choit des arbres sur lesquels môte la fame menstrueuse: que l'yuoire an perd sa lueur, & le fer son tranchant: que les chiens pour an auoir goûté deuiennent anragés, & s'ils mordent quelqu'un apres, il n'aguerira iamais. Les autres diset, que le sang des ladres n'est pas pire que cetuy-la. Je ne croy rien de tout cela: car il faudroit que les femmes eussent de plus estranges maux, qu'elles n'andurent par la suppression de leurs menstrues: outre ce que l'enfant an seroit mal nourri. Il est doncques plus superflu de quantité, que de mauuaise qualité, si ce n'est d'estre cru & phlegmatique. Celuy qui sort par les hæmorrhoides est souuent plus mauuais, que le sang menstrual: car c'est de la melancholie, le pire des humeurs, & qui verse a terre la fait boullir comme le fort vinaigre. Mais il est rarement syncere & pur. Car tout le plus gros sang aborde aus veines hæmorrhoidales, pour estre mis dehors, quand Nature l'a ainsi ordonné, au grand profit de tout le cors. Voila deux sortes de vuidange de sang, faites par Nature: qui montret bien euidentement, ce que

nous deuons faire, quand nous cognoissons le besoin, & que Nature n'y peut pas auenir. Et si on dit, que ez cas proposés le sang et vuidé, a raison de son vice tant seulemant, on accorde par là, q̃ la saignée est profitable, quand le sang et ansiblement vicieux & an grand abondance. Car s'il n'est que vicieux, il est retenu au cors pour la prouision de sa nourriture, & n'est point reietté. Mais que direz vous, de ce que bien souuant le sang n'estant pas corrompu, Nature en met dehors vne portion, pour soulager les veines qu'il anfle outre mesure, & alléger le cors d'une grieue pesanteur? C'est le profit que plusieurs sentent de saigner par le nez. Dont si nous voulons ampecher & desaccoutumer Nature de ce passage là, il luy faut donner autre yssue par certains laps de tams, ainsi que nous le voyons abonder. Car autrement, d'auoir clos le passage, s'an suiuroint plusieurs maus: comme des veines qui se creueroient dans l'estomach, au poumon, ou ailleurs: de quoy procedet le cracher & vomir de sang à quelques vns. Quoy? plusieurs maladies, autrement dangereuses, guerissent par grande effusion de sang au iour critique, & le mal de tete souuât se perd, apres qu'on ha saigné du nez. Tous ces exemples moutret bien, que suiuant l'œuvre de nature, les medecins (qui ne sont que ses ministres) doiuent

doiet quelq fois amoindrir la quantité du sãg, qui menace diuers maus, ou les cause de fait. Serons nous moins dociles, q̃ les betes deraysonnables, lesquelles aprises de nature cognoissent l'vtilité de la saignée? Plinẽ ecrit, q̃ l'Hippopotame se tantant fort replet, cherche des cannes talhees fraichẽment, & trouuant vne bonne pointe, il la presse contre sa cuisse, pour ouurir la veine : par ce moyen allegeant son cors, qui sans cela deuiendrait tost malade. La chieure ayãt la veuẽ trouble, se blesse an l'œil d'vn ionc poinctu, voulant decharger cette partie d'vne porcion de sang: ainsi quẽ le mesme auteur recite. Il y a beaucoup de personnes, qui ne reprenẽt la saignée, sinon pour autant qu'ils ont veu mourir des jans, apres qu'ils auoyt saigné. Mais leur argumẽt samblera fort legier (ou plu-tost ridicule) si nous sommes persuades (comme il est vray) que toutes maladies ne sont pas guerissables, pour le regard du suiet. Et q̃ celles qui sont necessairemẽt mortelles, meprisẽt tous remedes: dont la saignée, bien qu'elle soit sagement ordonnée, ny peut de rien seruir, comme l'effect temogne. Mais qui veut neãtmoins attribuer l'occasiõ de mort a la phlebotomie, pource que la mort l'ha suiuy, on luy pourra dire par sãblable rayson, q̃ les jans meurent pour auoir diné, souppé, ou dormy, d'autant qu'ils meurent tantost apres.

96 De ne craindre la saignée.

Si on voyoit mourir vn homme ce pendant qu'on le saigne, il y auroit grand apparence, que tel remede n'y conuenoit pas, ou qu'on la mal aministré. Toutesfois il faut toujours prendre an la melheur partie, ce que nous est incertain, & n'accuser egierement de faute le medecin qui ha ordonné la saignée, bié que le mal n'ayt prins an a l'auantage du patient: & panser que la malice & grandeur de la maladie, & non pas le remede, anichilant ses forces, l'ha précipité a la mort. J'accorde bien, que plusieurs foys on saigne mal a propos & que les medecins ignares y commettent de grandes fautes: toutesfois le vulgaire n'a peut ne doit iuger. Ou il fera souuant grand tort aus plus sauans. Car de tous indifferamment, il an dira autant. l'an oy d'autres qui disent, ne se vouloir accoutumer a cette faison de remede, le reseruant a quelque grand & extreme besoin, comme pour l'imminant danger de mort. Car ils ont ferme opinion, que la premiere saignée sauue la vie infalliblement. Il est bien vray (& il faut ainsi parler) qu'on ne meurt iamais dela premiere. car si on mouroit cette fois là, on ne seroit plus saigné: & par consequant, telle saignée ne seroit proprement ditte premiere, ains vniue: d'autant que premier et relatif au second, & aus autres ansuiuans. Mais que la premiere sauue la vie, comme

me

me ayant plus de propriété, c'est vn erreur de-
ja fort decouvert par longue experiance, qui
ansegne le contraire. Car on an voit tous les
iours mourir de diuers accidans, auxquels la
premiere saignée n'a pu remedier, & mille
personnes guerisset de fort estranges maladies
par la phlebotomie, qui ont souuant vsé de
ce remede. Cette opinion est par trop dange-
reuse & preiudiciable, d'autant que les maus
sont petis a leur commencement : & pour
lors peu de malades se desient de la guerison.
Or ceus qui suiuet telle fantasie, refuset la sai-
gnée aus premiers iours, la voulans reseruer a
plus grand' maladie, & a l'extreme necessité.
Ce pendant l'occasion (que Hippocras a bon
droit appelle soudaine & prompte) nous e-
chappe: & puis quand le paciant, fantant l'ex-
tremité, cōmance de s'y accorder, il n'est plus
a propos. Touchant a l'accoutumance, tant
s'an faut qu'elle puisse porter dommage, que
plu-tost elle nous y sert de beaucoup. Car ce-
luy qui est coutumier a se faire tirer du sang,
(pourueu que sa force n'an soit euidamment
diminuee) il l'andurera plus gayement qu'un
autre: tout ainsi que les maus ordinaires & ia
accoutumés, sont moins facheus: suiuant l'Apho-
risme d'Hippocras, que ceus qui ont acoutu-
mé des trauaus, combien qu'ils soient foibles &
vieux, ils les portet mieus que les robustes &

Aph. 2.
li. 1.

Ap. 49. li.
2.

h

ieunes. Donques il ne faut pas tant priser la premiere saignée: & la saignée an general ne doit estre ainsi suspecte au peuple, quant vn sauant & sage medecin l'ordonne, puis q'ce remede nous est anseigné de Nature, & est sort aysé, seur, & profitable a plusieurs sortes de maus.

QUATORZIEME CHAP.

*Qu'on peut saigner les fames grosses, les ansans
& les vieux.*



Le peuple ha su quelque fois des medecins, qu'il et dangereux de saigner les fames anccintes, les ansans, & les vieux. Maintenant si le medecin le veut faire, on estime que ce soit vn acte nouveau, temeraire, & hazardeus: & sil auient que le malade meure, ce remede sera non seulement reproué, ains reproche bien aigremant: non-obstant que le mal, & nompas le remede, ayt fait mourir le malade. Si on s'an trouue bien, c'et (à leur dire) plus de cas fortuit que de bone cōduitte. Dequoy il ne se faut ebayr, puis que noz peres ont eu cette mesme opiniō, & l'ont persuadé au peuple. Je dis, noz peres
les

les medecins, qui ont ete depuis deus ou trois
sans ans. Ils antandoint, que Hippocras & les
autres anciens, auoient ansegné, que c'ettoit
vne grand' faute: & combien que souuant la
saignee leur samblat necessaire, ils ne l'osoient
pas ordonner. Mais s'ils eussent bien leu les li-
ures, de ceus qui ont de plus pres suiuy les
premiers Medecins, & sont presque au milieu
d'Hippocras & de nous (quât au tams de leur
vie) grecs & latins, jans rares an sauoir, & con-
sommés an methodique experiance, ils eussent
mieux antandu l'auis de noz bons auteurs, qui
souloient an peu de parolles creuëmant ecrire
leurs reigles. Car pour signifier, que la force
du patient est sur tout requise au fait de la sai-
gnée, ils ont dit, que les velhars & les petis an-
fans, an doiuent estre exans: & ont ancor de plus
pres limité l'age qui la peut andurer, de qua-
torze iusques à soiffante ans: pource que ceus
qui demeurent deffous ee terme, ou qui le sur-
passent, communemât n'ont pas les condicions
que y sont requises. L'ordonnance et an ge-
neral: de laquelle on peut dispanfer & disposer
particulieremant, sans contreuenir a l'inten-
tion de ses auteurs, comme si on rancontre (ee
qui auient bien souuant) vn anfant de bonne
charnure, ferme & epaisse, etant fort & vigou-
reus, ou vn vielhard robuste, lesquels ayent
grand besoin de saignee, a cause de leur mal.

hij

Li. de la
cur. par
phlebo.
chap.

100 de saig. an tout age, & fam. gro.
Galen nous a fait antandre, qu'il ne se faut
tant arreter au nôbre des anneés, qu'a la ver-
tu: laquelle on peut comprâdre du pous egal,
vehemant, & grand, comme d'un signe tresue-
ritable, & qui ne faut iamais de temogner assu-
remât la force. Et pourtant aus septuagenaires
qui ont sâblables pous, il permet la saignée, si le
mal la requiert: pource (dit il) qu'il y an ha d'au-
cuns fort sanguins & robustes an l'age de se-
ptante ans, comme il y an ha d'autres a foissan-
te qui nela pourroint supporter. Quant aus an-
fans, il n'ha iamais permis qu'on les phleboto-
mat: nompas craignant de leur foiblesse (car
ils ont plus de force vitale & naturelle, qu'ils
n'auront a vint ou a trante ans) ains pour l'ai-
sée dissipacion de leur sistance, etans de ma-
tiere ancor tandre, molle, rare, & fort resolu-
ble. Touttesfois on ha eprouué, que souuant
la saignée leur et profitable, voire aus moin-
dres de sis ans, comme plusieurs temognet,
& nous l'auons quelquesfois heureusement
eprouué. Auenzoar escrit, auoir fait saigner son
fis qui n'auoit pas trois ans, dont il se trouua
bien. Et pourquoy an seroient ils du tout for-
clos, si mesmes etant a la mamelle, quelques
foys ils saignent fort du nez, sans qu'il leur an
prenne mal? Si nature de son mouuement se
decharge quelque foys du sang aus ansans, le
medecin qui n'et q son ministre & imitateur,
ne

ne l'osera il antreprendre ? Vn ieune enfant
 saignera plus d'un coup de poin au nez , que
 nous n'á tirerons du bras a vne fois: car il faut
 auoyr egard sur tout a la quantité , & auiser
 de ne leur an oter beaucoup. Dont a bon droit
 on pourra excuser noltre Galen , qui ne leur
 permet la saignee: pource que de son tams ils
 la faisoient fort grande. Car pour vn iour on
 eut tiré quatre liures de sang, & il dit an auoir
 veu sortir iusqu'a sis liures, au proffit du ma-
 lade. Auioird'huy c'est beaucoup d'an auoir
 trois ou quatre paletes (qui sont dis ou douze
 onces) d'un ieune homme qui soit robuste: &
 des enfans, an proporcion. Ancor antandons
 nous, qu'ils soient habitués de la charnure des-
 sus mencionnee: outre ce que leur mal an doit
 faire instance. Touchant aus fames grousses,
 Hippocras ha escrit, que la saignee les met an
 dangier, nompas de leur personne, ains d'auor
 tissement, mesmes si l'enfant est grádet: pour-
 ce que il est frustré de nourriture. Ainsi dit il
 estre impossible, que le fruit soit bié sain, quád
 la mere ha ses fleurs an bonne quantité, durant
 la groisse. Mais quád on voit, que la replecion
 outree, causee de grand' oisueté, avec abon-
 dance de viures, & bonte de nature, menasse
 d'etouffer l'enfant, ou le contraindre a depla-
 cer) comme il auient á quelques vnes, que a
 faute d'estre saignees, passés les trois ou quatre

Aph. 31.

li. 5.

Aph. 61.

li. 5.

h iij

premiers mois, s'affoulet de leur vâtree, pourquoy n'otera l'on du sang, qui et trop abôdant & dômageable. Si la melfme abôdâce, ou bien moindre, par vne fieur ardante et echauffee outre mesure, & cômâce à boullir, faifant prefq rōpre les veines, n'oserons nous (pour respet de la groiffe) vuidier vn peu de fâg, & euanter la veine, quand la fame grosse brule de fieur?

Aph. 30.
liu. 5.

Hippocras dit, qu'un mal aigu, tel q'ay propofé, est mortel an la fame anceinte. La raifon et qu'il y faut faire grand' abftinâce, laquelle tuera l'enfant: ou fi on luy permet grand nourriture, la fieur s'augmâtera, pour les faire tous deus mourir. La faignee nefait pas plus de mal, que la grand' abftinâce: & ne peut causer que l'auortifemât, cōme dessus et dit. Or il est moins mal d'â perdre vn, q' deus: mais le plus fouuât tout et preferuë, Dieu mercy. Et cōmant pourroit estre sain l'enfant, dans le brasier de fa mere? Quel alimant luy donnera

Aph. 1. li.
4. & Aph.
29. li. 5.

le sang qui boult? Il faut par tous moyens e-taindre ce grâd feu, pour foulager la mere & l'âfant. Hippocras no' permet, de purger vne fame grouiffe, depuis le quatrieme mois iufq' au fettieme: a quoy tous noz docteurs cōfantet. Si dôc la fame anceinte peut, fans aucû dômage, andurer la purgaciō, laquelle agite, trouble, & ebranle le cors fans cōparaisō plus q' la phlebotomie (melfmemât les fortes medecines, defquelles vfoit Hippocras) pourquoy n'ose-

rons

de saig. an tout age, & fam. gro. 103
 rōs nous vser de la saignee, quand il an sera de
 besoin, mesmes cōsideré, q̄ c'et vn des reme-
 des le plus seur & aysé? Car on sort tant de sâg
 qu'on veut, & nō plus: cōm'etât an nōtre puif-
 sance de l'arreter à chaque goutte. ce que ne
 pouuons pas des medecines, quād elles vuidet
 plus q̄ nous ne voulons. Mais que repondres
 vous a ce, q̄ plusieurs fames cōtinuet d'auoir
 leurs fleurs, durât toutte la groisse, sans qu'el-
 les ou leur fruit an valhe moins? Outre ce no^s
 voyōs souuât, qu'une fame grouisse, saignera
 beaucoup du nez, ou d'une playe, sans auorter
 ou an rapporter aucū mal. Ce sōt experiâces
 qui auiénet iournellemât, desquelles on pour-
 roit meshuy cōclurre, q̄ la saignee n'et pas si
 dōmageable aus fames grouisses, qu'ō ha parcy
 deuât cuidé. Toutesfois affin qu'ō ne pâce, q̄
 cette opiniō soit nouuelle, & des jās d'auour-
 d'huy, Celse (qui fut du tās d'Auguste, il ya pl^s
 de mille & cinq sans ans) ha fort biē remoutré,
 qu'il ne faut rien plus cōsiderer, q̄ la vertu de
 ceus qu'ō doit saigner, disât: de tirer du sâg aus
 fames qui ne sōt pas anceïtes, & aus ieunes per-
 sōnes, cela est vieus: d'eprouuer le mesme aus
 anfās, aus velhars & aus fames grouisses, il et
 nouueau Car les anciēs ont estimé, q̄ le pre-
 mier & dernier age ne pouuoit andurer tel re-
 mede: & s'etoint persuades, q̄ la fame auorti-
 roit d'etre ainsi traitee durant sa groisse.

„ Depuis l'usage ha demoutré, que ces reigles
 „ ne sont pas generales & sans excepçion, ains
 „ qu'il y faut aiouter quelques melheures ob-
 „ seruacions, auxquelles soit adressé le iugemāt
 „ du guerisseur. Car il ne se faut pas arreter a
 „ l'age, ne a ce qu'on porte, mais aus forces tant
 „ seulemant. Donques si la personne ieune se
 „ trouue foible, ou la fame qui n'est pas grouffe
 „ ha peu de force, on fait mal de leur tirer du
 „ sang: parce que la vertu qui reste, an languit
 „ & se meurt. Mais vn anfant bien ferme, yn viel
 „ hard fort robuste, & la galharde fame ansein-
 „ te, an peuent seurement guerir. Touttesfois,
 „ an ce cas l'ignorant medecin peut aysément
 „ falhir, d'autant qu'il y ha volontiers moins de
 „ force an ces ages là: & que la fame grouffe ha
 „ besoin de sa force, apres la guerison, non seule-
 „ mant pour soy, ains aussi pour l'anfant. Par-
 „ quoy le principal de l'artifice, requerant dis-
 „ cours & prudance, git an cela, de ne conter
 „ point les annees, & de ne regarder à la seule
 „ conception, ains estimer la force, & d'icelle
 „ cōprendre s'il an pourra souurer pour soute-
 „ nir l'anfant, le vieus, ou ansamble deus cors an
 „ vne fame. Par ces doctes propos on peut an-
 „ tandre facilemāt, an quel erreur ont versé nos
 „ peres depuis anuiron trois cens ans, iusques a
 „ nostre tams, q̄ les sciances ont reprins leur an-
 „ cienne dignité, par l'ouuerture des bons li-
 „ ures

ures, que l'ignorance auoit tenus caches. Et pouuons dire comme Celse, que noz ancestres ont frustré de la saignée les fames grouffes, les enfans, & les vieus, sans aucune distinction : depuis l'experiance guide de rayson, ha fait connoitre aus plus suffisans de cet age, qu'on les peut bien saigner, quand le mal le requiert, & on le peut supporter. Donc, que le populayre, qui ha esté mal instruit, cesse mes- huy de faussement calomnier les bons & sages medecins, qui avec grand respect & meure de- liberation, amployet ce remede, quand il an et besoin.

QUINZIEME CHAPITRE.

Contre ceus qui temerairement & trop souuent vsent de la saignée.

E que ie viens de remoutrer au pre- cedant chapitre, pourroit antrete- nir l'erreur de ceus qui trop volon- tiers vsent de la saignée, sans aucune discrecion. l'an voy plusieurs, qui pour peu de mal qu'ils se sentent, soudain veulet estre saignes: & il y a des barbiers outrecuides, qui sans auis de medecin, vsurpet ce remede a tout propos. Il et fort singulier quand on le fait accommo- der: mais le seul medecin (comprenant sous ce nom, le docte chirurgien) an doit auoir la char-

Liur. 1.
ch. 1.

ge. Car il faut estimer la force du malade, & la grandeur du mal, presant ou auenir: qui sont les deus condicions concluantes à la saignée. Or c'est vn grand dommage, de saigner indiffrettement & sans besoin: parce que a la necessité on n'y peut recourir, le cors étant plus epuisé qu'il ne deuroit: & affoibly par le gäst des esprits, qui se perdet & verset an quantité notable, quand on vuide beaucoup de sang. Dont il auient, que le cors étant refroidy, les operaciõs naturelles sont mal exequutees. Parquoy Galen disoit bien, qu'il n'est expediant de saigner plusieurs fois l'année. Celse parlant an general, donne ce conseil, qu'on doit estre auisé, de ne consumer an santé les remedes qui apartienet aus maladies. Ainsi an tams de pais il ne faut gater les prouisions & municions de la guerre, de peur d'an auoir faute au besoin. Le sang est tresor de Nature, lequel on ne doit ietter hors, que pour sauuer le demeurant, cõme quand le mal est si grád & impetueus, qu'il peut tout faire perdre. Ainsi les marchans an l'extreme fureur de la tempeste & des orages sumergeás, ne sõt pas difficulté de perdre leurs richesses pour allegier la nef, & sauuer leurs personnes. Il n'est pas permis de saigner, que la grádeur du mal presant, ou auenir (comme nous auons dit) ne le suade: & que la force y cõsante, étant suffisante a soutenir le cors apres la phlebotom-

botomie. Si l'un des deus y manque, c'est mal fait de saigner: veu mesmemant que la seule replecion & abondance de sang (sinon qu'elle menassat de quelque facheus accidant) ne suffit a persuader ce remede. Car a vn cors autremant sain, l'abstinence, le flux de ventre, le bain souuant reiteré, la grande friction, ou le seul exercice, y peut assez remedier, cōme Galen ha bien deduit an son liure de la raison de curer par phlebot. De saigner vne personne, pour la seule chaleur excessiue du foye, ce n'est pas toujours a propos: veu qu'il y a prou de maus causés de chaleur, esquels l'usage des choses froides conuiēt trop mieus, que la phlebotomie. Outre les deus sudittes condiciōs (qui seules indiquet la saignée) il y a plusieurs egars particuliers qui nous seruet de circonstances, & sont compris sous la force de celuy qu'on veut saigner: lesquels il faut diligemment obseruer, & ne tirer du sang indiscrettement a toutes personnes, an toutes regiōs, & an toute saison: ce que le peuple n'antād pas. Les jans maigres a grosses veines, ont beaucoup plus de sang que les gras, qui par consequant ne supportet si aysemant la saignée. Ez pays frois les jans sont grans mangeurs & beueurs: mesmemant de chair & de vin) abondans an nourriture: dont il auient qu'ils angeandret beaucoup de sang, & peuuet supporter la saignée, plusq̃ ceus des regions cōtraies.

Aph. 55.
Livr. 7.

Car la chaleur dissout l'vñion de noz forces, & alanguit le cors: outre ce qu'elle dissipe noltre substāce, & ne permet faire prouision de beaucoup d'humeur. Voyla pourquoy les jans sont fort petis & grailes ez regions plus chaudes, & ne peuuet (sans preiudice de leur sātē) andurer la saignee, ny beaucoup, ny souuāt. Touchant a la faison, si c'est pour preuenir les maus, Hippocras nous anseigne, qu'on doit saigner au printams: parce que adonc le sang abonde, & la force est plus grāde, a cause de l'air tamperé. Mais si an autre tams on ha besoin de saignee, il n'an faut faire difficulte: pourueu qu'on ayt ce respect, d'y estre plus chiche, & sur tout an æté. Anquoy se falhet lourdement les Ampiriques, qui sans discrecion saignent prodigalemāt ez sieures ardantes, qui regnet sous la Canicule. Je diray ancor cela pour conclusion, qu'il ne faut moins de iugement & suffisance a bien ordonner la saignee, que la purgaciō: veu mesmemant que la purgacion affoiblit moins le cors, quand la vertu de la medecine, & la force du patiant, sont bien cognuēs, & les humeurs bien preparés. Car les fautes qui an peuuet auenir, ne sont de telle importance, que celles de la saignee. Aussi faut il qu'elle soit diligemment obseruee, & prudamment dispensée, comme plus grand remede que la purgacion. Car Galen an priue les ansans, auxquels

quels toutesfois il permet les medecines. D'oques il n'an faut vser si familierement, comme i'an voys plusieurs, qui se font saigner comme par gayeté de cœur: & le Magistrat deuroit interdire aus barbiers, d'executer cela sans l'ordonnance des medecins.

SEIZIEME CHAPITRE.

Que la purgacion peut conuenir a toute saison, voire durant les iours Caniculiers.



Le peuple ayant ouy souuent macionner aus medecins, les iours caniculiers, pour suspects, faheus & ineptes à la purgaciō, suiuant l'opinion des anciens, cuide parfaitemāt que c'est mal antrepris, de donner aucune medecine durant telle saison, nonobstant qu'elle soit autrement necessaire. Noz precesseurs ont mal fait, de leur alleguer telles raisons, qui meritent grande distinction. Car les idiots ayans retenu la reigle ainsi pure & simple, comme leur ha esté pronōcée, sans la sauoir limiter, auioirdhuy veule debatre contre les Medecins, de ne purger durant la Canicule: au moins ils trouuet fort estrāge, & an murmure, si quelqu'un l'antreprand. Pour les oter de cet erreur, nous serons con-

Aph. 5.
Livr. 4.

trains de leur interpreter l'aphorisme d'Hippocras, où et le fondement de ce propos. Il dit, que l'usage des medicamans laxatifs et moleste & difficile, dessous & auirō la Canicule: signifiant, qu'il y a des autres tams plus cōuenables, & que cetui-cy et le pire. Qui sainement antādra ces paroles, il ne cōclurra pas tout soudain, que le purger soit condamné & banny de telle saison, tellemāt qu'on ne le puisse quelque fois introduire, quand il et de besoin: ains qu'il apporte plus d'incommodites, & fache dauātage, que deuant ou apres la Canicule: & c'est a cause de l'air inflāmē. Car durāt la Canicule, nostre cors brule, & fond tout de chaleur. Les medecines purgatiues ont certaine forceur (mesmemant celles des anciens, violentes extremement) qu'il n'est possible d'andurer, sans deplaisir & grād peine, outre le dangier qu'il y a d'allumer vn plus apre feu. Dōt il auient, que pour estre purges inconsideremant durant telle saison, plusieurs tombent an sieure, comme dit Galien. Outre ce, nostre force deja foible & abbatuē par la chaleur de l'air, deuient ancor plus lache par les medicamans. De sorte que nous pouuons dire, tel tams estre peu conuenable a purger nostre cors: & qu'il ne le faut antreprādre, sans q̄ le mal nous y cōtraigne. Car qui auroit a prandre medecine vne fois l'an (comme doiuet faire ceus, qui ordinairement apres vn grand

Au cōm.
du sūdit
aph.

grand amas d'humeur pernicieus, tombet an quelque maladie) il feroit mal de choisir ou at- tãdre les iours Caniculiers. Le prim-tams y et plus propre, ou bien l'automne, selon que ces maus coutumiers sont familiers au tams d'hy- uer, ou à l'été. Quand c'et pour la precaution (c'et a dire pour preuenir aus maladies) & nompas pour guerir le mal presant, nous vui- dons la matiere long tams au parauant, & e- lisons le moys, le iour, & l'heure qui mieus s'accordet a noltre intancion : c'et que le ciel se trouue clair & serain, l'air tampere, & le tams frais. Mais quand on et de fait ma- lade, & la purgation y est requise, il ne faut rien differer, ne regarder a autre chose, que à la force du paciant, & à la forte des me- decines. La vertu et plus forte aus premiers iours du mal: l'occasion qui se presante a noz remedes, est fort soudaine, & il la faut pran- dre par le front (comme on dit an commun prouerbe) où elle ha des cheueus. Ceus qui at- tandet a l'andemain an toutes deliberacions, vienet souuant mal a propos, augmãtet par ac- cidant le desordre, & causet vne grand ruine. Donques si la necessité requiert & demande instamment vne purgacion, nous ne deuons a- uoir egard au tams, sinon pour y approprier la medecine. Car si c'et an tams d'été, il la faut plus benigne, & sur tout quand l'air brule deffous la Canicule. L'hyuer suppor-

te mieus les fortes, le tams moyen, demande les moyennes. Avec cette limitation, nous faisons auenir noz drogues a toutes les saisons de l'an, au proffit des malades. Parquoy il ne faut plus abuser de la sistance d'Hippocras, laquelle sera toujours veritable: c'est, que durant les iours Caniculiers noz cors supportet moins facilement d'estre purges, qu'an autre tams: & pource les medicamans doiuent estre fort benins, quand l'espece du mal an requiert l'usage. Et quoy? si i'ay besoin de vider la cholere, qui fait la fièvre tierce, ou l'ardante fort dangereuse, voyant que nous sommes dessous la Canicule, faudra il que i'attende meilleur saison? Si on ne purge l'humeur, la maladie fera rage de tourmenter le cors, il abbattra de forte les forces de nature (assez affoiblie de la saison) qu'elle ne pourra rien vider de la matiere, qui an fin l'accablera. Laisserons nous mourir le malade, a faute d'un peu d'ayde, alleguans l'incommodité des iours Caniculiers? Ancora si c'estoit un mal qu'on peut trainer hors de ce tams là, il y auroit quelque couleur d'impetrer un delay. Mais quand il faut, ou guerir, ou mourir dedans ce terme, si on void que la purgacion soit a propos, il n'an faut faire difficulté: & si le malade meurt, c'est du mal violent, & nompas du remede. Qui ordonneroit la medecine autant forte, qu'aus saisons les plus

plus propres a supporter les laxatifs, lesquels arrachet de tous coutes & deracinet la matiere qu'ils ont choysie, il se trouueroit frustré de son intancion, & le dommage qu'il causeroit, passeroit de biē loin la commodité pretenduē. Car Hippocras tient pour suspectes les medecines, durāt la Canicule, à rayson de leur vehemance, n'ayant eu le bon homme an vsage, que celles dont nous faisons aujourdhu y doute d'vser, mesmes an hyuer, & an personnes fort robustes. Qui voudroit interpreter son aphorisme, des medecines qu'il vsoit, nous pourriōs bien tenir ancores cette conclusion, qu'il ne faut du tout rien purger dessous la Canicule. Car noz cors sont deuenus de peu a peu si delicas & foibles, que nous ne sommes que d'ansans aupres des hommes du tams passé. Qui de nous pourroit andurer la saignee iusqu'a sis liures, pour vne fois, comme ha veu Galen an ceus de son age: qui toutesfois n'estoint plus tāt robustes, que du tams d'Hippocras? Leurs medecines an proporcion etoint si violentes, qu'il nous font presque horreur d'an ouyr parler, tant s'an faud que nous les accommodions aus iours Caniculiers. Ancor ne les defandet ils pas totallemant: car ils diset seulemant, que la purgacion et pour lors mal aysee. S'il eussent eu l'vsage de noltre casse, du sené, rhabarbe, mauue, syrop rosat, & autres legieres medeci-

nes qui ne font point de violence, ils n'eussent pas trouué mauuais de purger durant les grans chaleurs, quand les maus nous an sollicitet & importunet. Il faut donc ainsi dire, concludant à la verité, q pour double raison la santée donnée par Hippocras, ne fait point contre ceus qui purget aujourd'huy regnant la Canicule: veu qu'il ne defand pas absoluëmant la medecine laxatiue, ains remontre seulemant qu'il an faut sobremant vsier, & que nous abstenons des siennes, confessans que ce seroit mal fait de les exhiber a noz malades, ez iours Caniculiers.

J'aiouteray icy pour le playfir des fames, qui contrerollet plus cela, que les hommes, antreprenât de remoutrer aus Medecins, qu'ils ne doiuet purger durant la Canicule, vn conseil tres-profitable a la santé de leurs maris, C'est, que la copulacion charnelle, n'est moins suspecte durant la chaleur de l'été, que la purgacion. Que plus est, le ieu d'amours doit estre suspendu antieremant, où la medecine ha souuant lieu. Car on purge pour recouurer santé, & venus la ruine. Celse dit, que an été (fil est possible) il an faut du tout abstenir, & le commun prouerbe ansuit telle opinion, disant qu'an été on doit moulher le bec, & auoir le mambre sec. Les autres diset, tous les mois qui n'ont point de R, laisse la fame & prans le verre. Mais ie ne suis pas tant rigoureux: ie n'or-

Leuit. i.
ch. 3.

donne que certains iours suspects à la besogne, Ce sont lesdis Caniculiers, qui consommet asses le cors, le lasset & eneruet prou, sans qu'on traualhe dauantage a l'appetit des fames. Ils commancet anuiron le vintieme de Iulhet, & durent quarante iours. C'est le caresme ou quarantei-ne des mariés, qui doiuet lors abstener totalle-ment de l'œuure de la chair. Et voyla ce que les fames ont principallement a soigner (faisant reffus de leurs personnes, si elles s'en peuuet deffandre) & nompas contredire aus medecins touchant la purgaciō, ou autres remedes qu'ils sauuet bien accommoder a la saison, pour peu qu'ils ayent de iugement.

DIS ET SETTIEME CHAPITRE.

*Comment il se faut gouverner le iour qu'on prend me-
decine. Si on peut dormir apres: De l'heure du baul-
hon lauatif: Des repas qui conuienet a ce iour là: Et
pourquoy on ne doit sortir de la chambre.*

IL me samble que ce sera bien fait d'instruire le vulgaire, cō-
mant il se doit gouverner le
iour qu'il prend medecine, sur
tout an estat neutre, quand il
s'en est pas malade au lit, & an
plein pouuoir du Medecin: lequel an ce

118 Regime pour vn iour de med.

cas le doit conduire de point an point comme il cognoit estre de besoin , selon la nature du mal,& la condicion du malade. Car ie ne veus mettre ma faucille an la moisson d'autrui . Je n'antans parler que à ceus,qui n'ont auprès d'eus que leurs seruans ordinaires, & qui ne sauēt comment il se faut traiter ou conduire, quand il leur conuient prandre, ou que ils ont pris medecine . Or tels soint auertis, qu'il faut auoir legierement souppé le soir au parauant , affin que sur le matin, apres auoir bien dormy, l'estomach se treuue vuide. Autrement, la vertu de la medecine, detrampee de la viande ancores indigeste, se romt & affoiblit. Ainsi l'on dit vulgairement , que le iour de la medecine est vne grande feste : parce qu'il faut ieuner la veille. Pour la prandre plus aysemant , & sans guieres apercevoir sa mauuaise saueur, il est bon de macher au parauant vn peu d'ecorce de citron, ou d'orange, ou vn peu de girofle: dequoy la bouche estant preoccupee & echauffee, n'aperçoit tant le gout du medicament. Et pour ne sentir l'horrible odeur, il faut bien couvrir le verre ou le gobelet, d'un linge trappé an bon vinaigre rosat: lequel sera melheur etant musqué, si on hale dequoy, & que ce ne soit vne fame subiette à la matrice. Pour ampecher le vomissement, il n'y a rien de melheur, que soudain apres auoir
bien

bien rincé la bouche de vin trampé, ou autre liqueur agreable, humer vne gorgée dudit vin, ou de l'orge mondé, ou de la ptisane, du bouchet, ou quelque boullon. Car par ce moyen, on laue le gosier & l'œsophage (c'est le canal de la viande & du breuuage, depuis la bouche iusques a l'estomach) où la trace & impression de la medecine s'arrete fort long-tams, & se represente a la bouche. Dont et causé vn de-dain, & le vomissement: nommemant si l'orifice superieur de l'estomach (qu'on appelle le cœur) n'est, laué & nettoyé de la qualité odieuse du medicament. Car de là il se ranuerse a vomir. C'est ainsi que ie le pratique, auers ceus qui craignent de reietter la medecine, comme ils ont de coutume: & peus bien asseurer, qu'a peine an ay-ie veu de sant vn, qui ce faisant l'ayt vomy. Il ne me chaut quelle liqueur ce soit, pourueu qu'elle s'accorde avec la medecine, comme les su-nômes, esquelles on ne feroit difficulté de tramper vn laxatif, quand il seroit ainsi plus agreable a la personne. Il y a d'autres remedes pour ampecher le vomir: comme de macher vne pomme, poire, ou autre fruit, & an aualler vn peu du suc: flairer du vinaigre, tramper les mains dans l'eau froide an vn bassin, ou les couvrir d'un drap mouillé de vinaigre trampé, qu'on appelle oxycrat: Ne parler, ne cracher, ou toussir, ne

autrement agiter le cors : & se tenir an son
seant quelque tams, & puis se promener. Vn
des melheurs remedes et aussi, d'anuelopper
le cou d'vn linge bien chaud. Et voyla com-
mant on peut eiter le vomissement : qui est
trop odieux, tant parce qu'on ha double poi-
ne, l'vne à prandre la medecine, l'autre a la
randre : & de ce qu'on n'ha rien auancé, car
il faudra recommencer, si on ne la retient au-
moins vne heure, ou anuiron. Ce terme passé,
il ne se faut autrement contraindre a ne vomir
point : d'autat que la medecine ne fera pas guie-
res moins, que si on la gardoit plus long tams :
& par le vomissement on reiette quant &
quant beaucoup d'excremans, qui se vuidet
ainsi plus aysemant, au profit de la personne.
& de se contraindre dauantage a retenir cela,
apporte souuant de grans inconuenians : foy-
blesse de cœur, euanoyssemant, sueur froide,
grand passion d'estomach, comme s'il deuoit
creuer. Puisque la matiere incline an haut,
etant assamblee dans l'estomach, permettes
qu'elle se vuide par là, c'est vn beau decharge-
mant. Et quand la medecine qu'on reiette
ansamblement neferoit autre chose, ce n'est
peu de profit. Mais (comme i'ay dit) elle ne
laira pas de chasser les autres humeurs par le
bas. Car sa qualite & vapeur se versant
bien tost par tout le cors, fait la principale

(sinon totale) operation. Quant a dormir apres, ie ne le defans iamais, etant persuade tant de la raison, que de l'experience. De ceus qui la defandent, les vns craignent que la medecine agitee de la chaleur naturelle (qui se ranforce au dedans par le sommeil) en deuienne plus forte & furieuse. Et que ne l'ordonnet-ils si foible, qu'avec le sommeil (fort agreable aus preneurs de medecine), & sur tout du rhabarbe, icelle deuenant plus galharde, fasse le deuoir qu'on en pretend ? Les autres au contraire, ont peur que le medicament diminue de sa vertu, etant affoibly de ladicte chaleur. Et que ne l'ordonnet-ils d'autant plus fort, qu'ils pansset qu'il perdra de sa vertu par le dormir ? Ou pourquoy tous d'un accord le permettent, voyre l'ordonnet, sur les pillules ? On dit, qu'icelles etant fonduës, & leur vertu excitee par la chaleur naturelle, operet plus tot & mieus. Et n'est-il pas aussi bon, que la vertu d'un potus, d'un bolus, ou d'une tablette laxatiue, soit tantot excitee, afin qu'ils besognent sans grand delay, annuyant l'estomach & tout le cors de sa presance ? Quelques vns craignent que les vapeurs de la medecine ne montent au cerueau: qui et ce qui les inuite ainsi a dormir, quelque fois de si grande force, qu'il y a extreme peine de s'en garder: & les personnes en sont infiniment an-

Aph. 15.
liur. 4.

nuyees, d'estre contrains d'an abstenir. Et que peut nuyre cette vapeur ! Mais au contraire, elle est fort profitable, quand nous voulons purger le cerueau. Car telle vapeur y anrant, elle en retire ou chasse les humeurs que nous voulons euacuer. L'accorde bien, que quand la medecine commence a operer, il ne faut plus dormir, sinon qu'on voulut arreter son operation : ainsi qu'il est quelque fois de besoin. Car le dormir fait cesser toute euacuacion, excepté la sueur. Dont Hippocras dit tresbien, Quand tu voudras que l'hellebore purge dauantage, remue le cors : & quand tu voudras que la purgacion cesse, fais dormir & non mouuoir. Il y a qui osent bien dire, que la medecine par le dormir se conuertit en nourriture (dont nous sommes frustrés de notre intencion) mesmes si elle est debile : comme de la casse, mauue, tamarins, sené, rhabarbe, & samblables. O la grand viande pour dejeuner ! Et-il possible que le medicament deuienne alimant, veu qu'il est estrangier à nostre nature, & non familier en substance, pour andurer telle metamorphose ? Ils ne s'auisent pas, que c'a esté par bonne astuce, que nos ancetres ont persuadé au peuple, que les medecines quelque fois se conuertissent en nourriture : afin

fin

affin que si elles ne produiset l'effait pretâ du, le patiant n'an soit marry, fâché & depité, cōme si elle deuoit apporter quelque dommage. Car c'et la plus belle & fauorable excuse du monde, de dire que la medecine (qui n'ha eu asses de force à operer) se soit conuertie an aliment. Outre ce, ie n'accorde pas, que l'estomach ayt plus de force a digerer par le dormir: ainsi q'ie pense auoyr suffisamment prouué an mes paradoxes. Mais ie m'oublie. il samble que l'an veulhe aus medecins, auxquels ie n'anrans parler an ce traité, ains à toutr' autre sorte de Jans, iusques aus apoticares, qui non-obstant noz auertissemans, osent biē dire quelquesfois aus malades que nous traitons, qu'il ne faut dormir apres la medecine. Parquoy fouuant ie suis contraint, d'ecrire au bout de mes ordonnances, et *superdormiat*, c'et a dire, qu'il dorme apres. Quelqu'un pourroit bien repliquer, a ce que ie viens de dire, & soutenir contre moy, que l'on pent estre nourry de poison: comme il et escrit d'une vielhe d'Athenes, nourrie dez son anfance a la Ciguë, & de la ieune Indienne anuoyee au roy Alexandre le grād, nourrie de Napel. Cōbien plus aysemant pourra se conuertir an nourriture vn medicamāt purgatif, lequel n'et tenu q' moyē antre le venin & le cors humain, ainsi que Galen remoutre au cinquieme de la vertu des

simples medicamans? Il et aysé de repondre a telle obieccion: c'est, que la poison ne peut iamais estre alimant, de sorte qu'elle soit conuertie an la substance de noltre cors: Mais que le cors se peut bien accoustumer a sa qualité, qui l'imprime de peu a peu aus esprits, humeurs & parties solides. Ainsi se peut on accoutumer au froid, a l'ardeur du Solhel, a la moulture, au vant, au trauail, a tout desordre, y procedant de petit a petit, de sorte qu'on n'an sera point offencé. Ainsi plusieurs sont tant accoutumés au malaïse, & a quelques maladies, qu'ils n'an sent rien, si l'obiet ou suiet n'est excessif. Ainsi quelques vns s'accoutument tellement aus clysters, medecines, & autres drogueries, que a la fin ils n'an font aucunement eueus, ou fort peu, sinon qu'on les rade plus fortes. Car la qualité de long tans accoutumee n'excite aucune passion, mouuement, ou alteration au cors. Mais que les choses ainsi qualifiees, se conuertissent an noltre substance (qui est autant comme dire, qu'elles nourrissent) il ne le faut pas croire. Touchant au bouthon qu'on prend auant diner, il est nommé lauatif, signifiant son usage: qui est de nettoier & lauer l'estomach & les boyaus des restes de la medecine. Parquoy il ne doit estre prins, tandis que la medecine sejourne

an l'estomach. Car an la detrampant, il luy feroit perdre sa force, comme si on mettoit beaucoup d'eau sur vn peu de vin: dont elle ne pourroit auenir a l'operacion pretendue. Or de limiter le terme du sejour que la medecine fera dans l'estomach, c'est chose impossible: veu que la mesme chose an mesme personne, quelquesfois ira plus vite, & quelque fois plus tard, selon qu'il r'ancontrera diuerses occasions. Combien plus grad' diuersité an effet, doit on attendre de diuers medicamans, an diuers cors? Pourtant on ne peut dire iustement, qu'il faille humer le boullon a tant d'heures apres la medecine, comme l'on fait vulgairement: ains le terme doit estre presis par cette coniecture, laquelle signifie que la medecine (au moins pour la plus part) ha passé outre l'estomach. C'est quand elle ne reuiet plus a la bouche par sa vapeur, & qu'on se sent l'estomach dechargé, apres quelque remuemant au vautre: & qu'on ha bien vuidé outre son ordinaire, comme de la medecine: ioint qu'il y a notable tams que on l'ha prise. Adóc, qu'ell'heure que ce soit, & non plu-tost il faut humer le boullon. Depuis ce boullón (qui est plus pour lauer, comme dit et, & faire desandre les restes de la medecine,

que pour nourrir, combien que il y serue aussi aucunement) iusques au diner, il faut interposer le terme du seiour, que le boulhon peut faire dans l'estomac. Car on le veut lauer & rincer principalemant, a-ce que la viande suruenante rancontre l'estomach net, & non infet de la medecine: d'autant que les viures an seroient corrompus. Donques il faut differer, iusques a tant que cette rinceure & laualhe an soit dehors, & que le diner ne rancontre ledit boulhon. Autrement il an auiendrait, comme qui rinceroit vne pinte, & y laissant la rinceure, y mettroit de bon vin. Or ce boulhon, soit an grande ou petite quantite, seiourne dās l'estomach plus de deus heures, comme fait bien la moindre chose qu'on aualhe. Dont ie ne puis approuuer, ce qu'on ordonne communement, de diner demy'heure, ou vn'heure apres le lauatif. Vray et, qu'il n'est possible de limiter iustement le terme du diner, nomplus que celuy dudit boulhon: mais par coniecture, & a peu pres, on rancontrera l'heure. C'est quand il y a ia long tams qu'on ha prins le boulhon, & on sant l'estomach vuide, comm'ayant appetit. Pour lors il faut diner, qu'elle heure que ce soit: & c'est volontiers bien tard. Car vne medecine prise a cinq ou sis heures du matin, a peine et elle hors de l'estomach a
neuf

a neuf ou a dis. Lors il faut prandre le boullon: lequel seiournera dans l'estomach deus ou trois heures, tellemât que le diner echerra sur le midy ou vn heure. Et il ne faut pas craindre, q̃ ce pandât celuy qui se purge anandure quelque foiblesse. Car si le cors a besoin de nourriture, il an aura pris du boullon, asses pour attendre son repas. D'alheurs, il faut donner loisir a la medecine de faire son deuoir: & ne detourner pas Nature, qui coopere (voire fait le principal) an toute purgacion. Car si on mange auant que la plus part soit executee, nature s'amusant à digerer la viande, ne fauorise plus tant a la medecine: laquelle se trouuant presque seule, n'a pas grand force. Aussi c'est l'un des moyens que Mesuë nous enseigne, pour arreter le cours d'une medecine, quand ell' est trop farouche. On attribue cela au Mechoacan particulierement, & comme vn priuilege: mais il est commun à tout laxatif, que son operacion est affoiblie ou rompue, si on mange ou boit quelque chose, qui le puisse rancôtrer. J'ajouteray ancores cette raison, que l'estomach abhorre & dedaigne la viande, tant qu'il y a du reliqua de la medecine: & si on le contraint de receuoir le diner, plutost que d'estre bien lauë, remis, & reposé, il ne fera son profit de la viande, ains an sera plus trauallé que sustanté. Pour cette mesme cause, le diner doit estre fort legier, d'autant que l'e-

estomach n'est pas bien à soy, tout annuyé du passage de la medecine. Et parce que elle eschauffe & desseiche aucunement (dont il auient communement qu'on en est alteré) il faut user de choses humectantes & raffraichissantes, a peu pres comme si on auoit la fièvre. Parquoy le bouilly sera plus conuenable que le roty: & vn potage de laitues, pourpier, oseille, borrages, & semblables. Il faut aussi trapper fort le vin, qui soit rouge vn peu couuert & bien meur: & abstenir de tout fruit mol & fuyart, de peur qu'un flux de ventre ne succede a la purgacion. Mais pour dessert et permise vne poire de saueur brusque, cuitte & couuerte de fenouil dous & ancor plus le coin, ou codignac pour reserer & ranforcer de leur astringence, les parties que la medecine & les humeurs en passant ont debauché. De souper, ie ne luy trouue pas grand lieu a tel iour, qui est fort rompu, & l'estomach detraqué: de sorte qu'on ne le peut ranger aus heures ordinaires de ses repas: sinon qu'on eut prins la medecine a deus ou a trois heures apres minuit: qui n'est pas inconueniant, si on n'a rié souppé, ou fort peu, le soir au parauant. Car ainsi pourroit bien auenir, qu'on seroit pret de diner a dis ou onze heures & souper entre sis & set. Il y auroit aussi plus de lieu de dormir, sur la medecine, comme on fait volontiers iusques au iour. Mais d'au-

d'autant que la plus part des malades, & autres qui ont a prendre medecine, veulet que l'Apoticaire mesme la leur baille: & qu'il et trop incommode a l'Apoticaire de sortir auât l'aube ou pointe du iour, sans autre necessité, l'on ha prins cett'heure pour la plus commune. Dont si c'est annuiron les iours æquinoccials (que nous supposons, parlans absoluement du iour: & aussi que c'est le tams plus propre aus purgacions choisies, & non contraintes) la pointe du iour et a cinq heures: & on ne peut diner avant onze heures, ou midy: suiuant le comte que i'ay fait. Dont ie conseilhe volontiers, que ce iour là on ne soupe pas autrement, que d'un coulis, ou orgemondé, fait du boulhon de chair, ou de lait d'amandes: ou bien de manger vne rotie au sucre. Ce qu'on prandra sis ou set heures apres diner: puis se coucher de là a vne heure, ou deus, pour dormir an plus grand repos, que si on auoit fort souppé. Et si on et alteré, on peut boire vn peu de vin fort trappé. Voyla commât i'ordonne le regime a ceus qui sont an ma charge, pour vn iour de medecine, s'ils me veulet croire: & comme i'an vse an mon androit, & des miens & c'est le vray *regimen artis*, que nous antandôs a la fin de noz receptes. Quant a l'autre mot, qui est *custodia*, ie l'expliqueray maintenant.

Le vulgaire pense, que nous ordõnons l'arret dans la chambre, seulement a cause que l'air exterieur peut offacer celuy qui ha prins medecine. C'est bien vne de noz raisons: mais il y en ha d'autres que ie deduiray cy apres. Et quant a l'air, il y faut vser de cette distinction, s'il et diuers ou samblable. Car s'il et de mesme tamperature, & dedans & dehors la chambre (comme il et volontiers en saison tamperee) comment peut nuire l'exterieur, plus que celuy de la maison? Quand l'air des rues et vanteus, pluuiens, plus froid ou plus chaud que celuy de la chambre, lequel nous requerons tamperé, ou de soy ou par artifice, vrayement il y a bien grand rayson, de condamner celuy qui ha prins medecine, a ne sortir de la maison. Car le froid, le vant, ou la pluyé, surprenant les pores, & penetrant au cors emeu, ouuert, & lache au moyen de la medecine, l'offance grandement. Le chaud aussi, rancontrant vn cors plus ouuert & echauffé de la medecine, peut causer fièvre, grand' alteration, lassitude, foiblesse, & autres facheus accidans. Il faut donc se contenir dans vn air tamperé, tel qu'on peut faire en tout tãs, pour ceus qui ont des commoditez. Mais si l'air et de soy bien moderé par tout, & tant dehors que dedans la maison, il ne peut nuire au patient: & peut on pour ce respect, tenir les

fene-

fenestres ouuertes, mais il y a autre chose qui le defand: c'est que l'obscurité sert a la purgation, autant que les humeurs se randet plus aysemant au dedans, & vers le fentre du cors, an tenebres: etans au contraire inuites de la clarté & lumiere, de se presanter au dehors. Parquoy si on ha grand' clarté, & meimes que les fenestres etant ouuertes, on ait l'aspect de quelque lieu plaissant, ou qu'on voye dans la chambre quelques belles couleurs, tableaux, peintures, & autres ouurages, cela peut detourner secrettement l'operacion de la medecine. Et ainsi il vaud mieus que tout soit fermé, iusques aus vitres, & qu'on allume de la chandelle, se contéant ainsi tout le iour a l'obscur: & n'auoir point de visite, pour ne se contraindre rien, ne se reiquir extraordinairement. Car cela aussi detourne l'operacion, ou la rad moins galharde. Les autres raisons, pourquoy il ne faut sortir de la chambre, sont premierement, que si on va par ville, an tel endroit on peut auoir besoin de vuidier le vautre, qu'on n'an aura la commodité: & les excremans agités, quand ils sont retenus par force, causet beaucoup d'inconuenians, outre le mal de vautre & les facheuses trachees. Secõdemat, l'aller par ville & tracasser, echauffe le cors mal a propos, an dangier d'exciter vne fièvre: veu que d'alheurs le cors est cõmunement echauffé.

NO

k

& alteré de la medecine. Tiercemant, si on ne-
 gocie quelque chose (dequoy on ne se peut
 bonnement abstenir, si on ha liberté de sortir)
 on trauaille l'esprit, qui ha plus besoin de re-
 pos, quand le cors est en peine. Ce sont des
 poins qu'il faut bien obseruer. Ancor ne suffit
 il pas, de reposer & se contenir le iour qu'on a
 prins medecine: il le faut continuer iusques
 au landemain apres diner: & se retirer de bon
 heure en la maison: c'est a dire, auant soleil
 couché.

L'ay esté vn peu prolix a discourir le regi-
 me de l'art, que nous disons deuoir estre ob-
 serué quand on prend medecine: d'autant que
 l'on commet cela volontiers aus apoticares,
 auxquels s'adressent noz ordonnances pour les
 executer: & la plus part d'iceus antandent mal
 ces poins, dont il s'ensuit, que le peuple en est
 plus mal seruy. Les fames qui seruent ou gou-
 uernent ceus qui prennent medecine, sont ancor
 plus ignorantes. Dont il m'a fallu instruire le
 vulgaire, affin que chacun pour soy antande
 comment il s'y faut gouverner. Car la mede-
 cine n'est chose de petite importance, ains qui
 peut nuire & profiter grandement, selon qu'on
 en vse bien ou mal. Il ne faut oublier les tran-
 chees, que donne souuent la medecine: auquel
 les nous remedions avec des draps chaus, qu'on
 applique sur le ventre. Ce sont des vantosites,
 ou

du des grops phlegmes, qui causet ces douleurs: fauoyr et, les vantofitez excitees de la matiere emuee, lesquelles anfet & tãdet les boyaus tout ainfi que an la colique. Les gros phlegmes ne peuuet antrer des orifices ou bous des veines mclaraques, dãs les boiaus (ainfi qu'il faut, s'ils vienet de plus loin) sans donner quelques extorsions. Nous voyons fouuant des phlegmes fort epais, randus par les dernieres felles, qui n'etoint pas dans l'estomach, ne dans les boyaus. Car ils n'eussent tant seiourné là. Ils vienet donques de plus haut: & faut qu'ils passet par les bous des petites veines mclaraques, non sans faire grand' douleur: ja soit qu'ils n'y passet autant gros, que nous les voyons au bassin. Car ils filet prim au sortir, & depuis se ramassent. Les draps chaus fondet & liquifiet ces gros humeurs, & les font couler plus doucement: la chaleur aussi cõsume & dissipe les vantoufites. Ainfi les tranchees cesset de tourmanter.

DIS ET HWITTIEME CHAP.

D'en auient communement, que les plus chers menrez le plus souuant.

N void fouuãt auenir, que le mary fort cheri de sa fame, & mignardé a toute outrance, mourra plutõst (le reste demcurant samblable, quãt a la maladie, age,

k ij

134 Que les plus chers meur. le plus
 condicion & force du paciant, la saison, le lieu,
 les commodites requises, & autres particula-
 rites) que celuy duquel la fame voudroit bien
 estre vaiue. Comme aussi la fame, de qui le ma-
 ry sera tant amoureux, qu'il semblera an estre
 assoté, mourra plu- tost, que telle que son ma-
 ry aymeroit mieus an terre que an pré. On
 void de mesmes au fait des peres & des meres,
 a l'androit de leurs ans. Car ils perdet le
 plus souuant, ceus qu'ils ayment le plus. Je ne
 dis pas que cela soit d'ordinaire, mais que il a-
 uient fort souuant: de sorte que le vulgaire s'a-
 plaînd, comme si l'excellue (& quelque fois
 desordonnee) amitié, estoit cause de la mort.
 Ce que ie ne veus pas reprouuer, sachant que
 Dieu peut estre offencé, & se courroucer de
 l'extreme affectio, qui traspporte les personnes
 ainsi passionnées, & les detourne de son serui-
 ce (qu'il requiert de tout le cœur, de toute la
 pausée, & de tout l'autandement) & les ampe-
 che de s'accorder humblement a sa sainte vo-
 lonté. Dont souuant il nous ote ce que nous
 auons de plus cher an ce monde, comme vn fis
 vnique, bien né & de grand' esperance, afin
 que nous plaissions moins an cetteralee de mi-
 seres, & desirions la fruicion de l'obiet digne
 de l'excellance de noz ames. Toutesfois par-
 lant ancores humainement, & cōme il nous ap-
 pert au sans, i'ose bien dire, que l'excellue a-
 mitié

mitié que l'on porte aus siens, iointe a indiscrecion et ignorance, et souuant cause de la mort de ceus qu'on cherit le plus tandremât. Car de ceus qu'on n'ayme pas tant, on an laisse volontiers le pansement & charge totale aus medecins, & aus personnes soigneuses de leur seruice: lesquels souuant on appelle & amploye par maniere d'aquit, plus que d'affeccion, pour euitier ce reproche, d'auoir laissé mourir sans secours, son mary, sa fame, son enfant, ou autre parant sien. Or a ceus-cy le medecin fait librement ce qu'il cognoit estre requis, sans que personne luy contredise, ou cōtrole ses accions, & il pratique biē a son ayse: de quoy il ressoit plus dhonneur, que de gré. Mais quand c'est pour vn qu'on ayme fort, quelque fois trop & indiscrettement, le vulgaire des parans, alliés, ou amys (desquels la plus part sont presumptueus, outreuidés, & panset sauoir plus que majtre Mouche) veut antandre & sauoir tout ce qu'on ordonne au patient: il conteste, debat & marchande presque an toutes choses, ignorant de ce qu'il cōuient faire: tient an peine & an crainte le medecin, l'arguant a tout propos, ou de l'exces, ou du defaut: il se veut faire a croire de la quantité, & mesmes de la qualité des viures, des heures & du nombre des repas, ou des prises du potage, de l'ordre, de l'air, de la couuerture

k iij

136 Que les plus cher. meur. le plus
 re, & autres appartenances du regime : il attri-
 bue tous accidans qui suruienet, iusques a ceus
 qui sont ordinaires, a la procedure du pauvre
 medecin: & aus remedes il fait tant de scrupu-
 le, que le medecin craintif n'ose ordonner la
 moytié de ce qu'il feroit autrement, pour bié
 tost guerir le malade. Car si n'obstant son de-
 uoir, & sa bonne procedure, suruient quelque
 grief symptome inopiné & nonpredit (com-
 me il y en ha plusieurs, qu'il n'est possible de
 preuoir) ou bien la mort, on attribuera tout le
 desordre au medecin : & il sera grandement
 blamé ou calomnié, s'il ha fait quelque chose
 contre l'auis du vulgaire, & des assistans. Car
 le peuple ha vsuré cette tyrannie sur les me-
 decins: auxquels il deueroit totalement s'accor-
 der, accommoder, obeyr & soumettre, pour le
 service du patient : n'ont pas les tenir aucu-
 nement en crainte & defiance, ains les laisser en
 pleine liberté & autorité souveraine. Autre-
 ment le plus suffisant du monde n'est pas di-
 my medecin, & ne peut rien faire d'excellent,
 ayant perdu la hardiesse, tresrequise a comba-
 tre le mal. Dont contraint de flechir, complai-
 re & s'assuiettir a ceus qui contrerollet tout,
 ou qui iettent des mots piquans a la trauersé, il
 n'ose presser (moins contraindre ou conuain-
 cre) par raison, ce qu'il estime estre meilleur.
 Ainsi plusieurs meurent bien pauurement, &
 d'un

& d'un mauuais menage, a l'appetit de ceus qui les aymet desordonnément. N'est ce pas grand pitié, que le vulgaire ignorant tienne le medecin (qui ayme son honneur & sa reputaciō, plus que chose du monde, ou il est indigne de cet estat) en telle subieccion & seruitude, qu'il n'ose & est craintif, mesmes a l'endroit des siens, pour peu qu'il y ait de doute & difficulté? Car si la fame, son enfant, ou autre parant, et pansé & traité de luy autrement que les idiots presument sauoir & antandre, il sera soupsonné, ou de n'aymer pas beaucoup, ou d'estre mal auisé, hazardeus & temeraire. De sorte que n'apas a soy mesme, s'il croyoit le vulgaire, il ne seroit bon medecin. Ne voila pas un grand desordre, & horrible confusion, que celuy qui doit estre obey, voire admiré, sans aucune defiance, ou de sa preud'homme, ou de sa capacité soit contraint de s'assuiettir au plaisir des plus ignorans du monde: & que cela redonde au detrimant & preiudice des pauures malades, lesquels seroient beaucoup mieus secourus, & plus artificiellement traites, si les assistans en estoient moins soucieus: ie dis non plus, ne autrement que le Medecin l'ordonne.

k iiii

DIS ET NEUVIEME CHAP.

*Contre ceus qui disent, que mort ne fut iamais
sans regret.*



E propos et trop general, & faus pour la plus part. Car ceus qui meurent d'extreme viellesse, & comme vne chandelle qui s'etaind, la meche n'ayant plus de suif, ou de cire, meurent sans regret d'aucune procedure tenue an leur regime ou traitemant. Car il faut ainsi antandre le regret, an ce propos icy. De mesmes, ceus qui sont blecés a mort ineuitable & que chacun tient pour mors dez leur blessure. Car comme on n'espere qu'ils puissent guerir, aussi n'ha on aucun regret a ce qu'on y ha fait. Rester ceus qu'on iuge guerissables dez le commencement, lesquels an fin mourans, quelque fois comme a la derobee, laissent yn grand regret a leurs amys, qui ne s'en peuvent contanter. Or le regret peut estre de deus fortes, & la chacune raisonnable, mais nompas ordinaire, ou toujours veritable, an ce qui touche les medecins: comme veulet antandre ceus, qui vsent volotiers de ce lagage a tout propos. L'une et, des grans fautes q̄ comettent les malades, ou leurs amys, quand il ne pouruoyet bien

bien & soudain au commencement des maladies, d'un bon & fidelle medecin, ansemble de toutes choses requises au recouuremant de la santé. Quelque fois on aura le secours pres, & on le meprisera, comme on meprise la maladie: laquelle ampirant, & an fin cōduisant a la mort sans qu'on y puisse remedier, cause vn extreme regret. On fait aussi mille nullités par ignorance, ou pour complaire au paciant, qui couter bien cher, & laisset vn grand regret, quand on cognoit depuis a veuë d'œil, que cela ha causé la mort. On ne sauroit expliquer, la grande diuersité des fautes que commetter les malades, ou ceus qui les gouuernent: dont il s'ensuit finalement, le regret de la mort suruenue. C'est asses d'auoir remoutré par ces trois condicions, de l'extreme vielhesse, des naurés a mort subite, & des fautes que commet le vulgaire, qu'il n'y a toujours regret fondé sur la procedure qu'aura tenu le medecin: qui et l'autre sorte de regret, des personnes qu'on pansoit guerissables. Je ne veus icy maintenir, que nul meure de la faute des medecins. Car ie ferois tort aus plus suffisans, doctes, & bien auises, si i'estimois tous ceus qui se meslet de noltre estat, d'une mesme faison irreprehensibles. Aussi ie say bié, que les ignorans, & les nonchalans medecins, font de si lourdes fautes, que les cimeticres an sont bossus: & comme dit l'ancié auteur, la ter-

re couure les erreurs des medecins. Mais pour certain les plus sauans, prudans, & diligens, sont fort souuent calomniés, & a grand tort soupçonnés ou accusés, de la mort des personnes qu'ils ont pansé. Car, combien que ie confesse, que aucuns meurent d'un mal qui n'estoit, ou ne sembloit, premierement mortel, si et ce que le medecin en doit estre excusé, s'il n'y a rien oblié, & s'y est porté diligemment, avec toute curiosité & deuë obseruacion: d'autant qu'il y ha si grande diuersité de cors, & de maus, que l'imbecillité humaine ne peut toujours auenir, à comprendre iustement, ou le naturel, ou la grandeur d'yceus. Et quand Dieu veut appeller quelqu'un a soy, il ote tous moyens d'ameuchement: de sorte qu'on n'aura pas mesme l'auis d'appeler au secours le medecin à tans opportun: ou le medecin ne pourra bien iuger du mal, & de la portee du patient: ou les remedes n'auront point d'efficace au cettui-cy, comme ils ont d'ordinaire. Il ne faut doncques reietter la coulpe sur le medecin, quand quelcun vient a mourir, duquel il auoit bien esperé dez le commencement: ni auoir regret a sa procedure (pourueu qu'il soit sauant & expert, homme de bien & diligent, affectionné au malade, comme il doit) ains se resoudre chretienement, que Dieu en ha ainsi disposé a sa volonte, laquelle seule est ray-

sonnable. Où si on ha regret de quelque chose, qu'on le supporte humainement, comme cas fortuit, & qu'on n'ha peu prevoir pour l'euitter. Car ainsi auient il an tous affaires, aus plus accors & prudans, auxquels succedet mal plusieurs bonnes antreprises, sans qu'il y ait de leur faute, si ce n'est faute de deuiner: ce que l'esprit humain ne peut comprendre, par moyens ordinaires & legitimes.

VINTIEME CHAPITRE.

Contre ceus, qui pour auoir le vautre lache, marchent piés nus sur vn lieu froid: ou boinet de l'huile an quã tiré: Et qu'et ce, qu'auoir bon vautre.

Let euidant & certain, que le froid des piés cause flus de vautre. La raison et, que le cerueau, source de tous les nerfs, se morfond & refroidit, quand les extremities du cors (parties fort nerueuses) sont refroidies; Et c'est, a raison de la continuacion qui et antre elles, & le cerueau, au-moyen desdits nerfs. Or le cerueau fait part de son morfondement a l'estomach, & a tout le vautre inferieur, auxquels il et fort allié par la sisième couple des nerfs.

i42 Cōmant on se fera bon vātre

Dont il auient, que les antralhes de mesme refroidies, ne retienet asles long tams la viande, pour la cuire & digerer. Parquoy il s'an ansuit indigestion & deuoyement d'estomach, qui cause vn flus de vātre. Et cela et il sain? Non vrayement. Il vaudroit beaucoup mieus garder sa constipacion: ou bien de raffraichir tant seulemant les reins, & le foye par dehors, afin que la matiere sēcale ne fut ainsi recuite: dequoy procede, qu'on ne la peut bien librement vider. Et a cela suffiroit l'onguant rosat commun, & ancor plus le violat, que i'ay mis an mon Dispanfaire. Mais de se faire venir vn deuoyement de vātre par froidure de piēs, c'et tref-mal auisē, d'autant que l'estomach, les boyaus, & autres parties du vātre, s'an affoiblisset. Et de fait, c'et vn trait de poste ou frippon de college, qui pour auoir occasion d'etre r'auoyē a sa maire pour quelques iours, essaye de se faire malade. Tel flus de vātre, quand on an fait la vraye cause, se guerit a force de verges. Et si on craint de decourir les fesses, pour ne morfondre d'auantage le cul, ou pour n'attirer ancor plus les matieres a l'androit qu'elles ont prins leur cours, il faut tref-bien fouēter le doz: & cela seruira d'vne bonne reuulsion. T'outtrefois le fouēt sur les fesses, rechauffec tellemant ces perties là, qu'il fait bien passer le morfondement.

A M. FRANC. IOVBERT, CON-
SEILHER ET MAITRE DES RE-
questes ordinaire de l'hostel du Roy de
Nauarre, iuge mage de Valance, Chri-
stophle de Beauchastel, son tref-hum-
ble neveu, Salut.



MONSIEUR, voyant que M. Ber-
telemey Cabrol, ha bien osé publier
& faire imprimer, quelques cha-
pitres des Erreurs populaires & pro-
pos vulgaires, discours par M.
IOVBERT (vostre tref-cher fraire,
& mō tref-honneur oncle) cōme à la derobee: me l'ayant
communiqué toutesfois, & fait que i'an ay tiré profit:
i'ay pansé de luy en fournir ancores quatre (pour faire
un quarteron) lesquels i'ay trouué parmi les brouilhars
de l'auteur. Ce sont quatre propos, discours autrement
qu'ils ne sont au premier liure de la premiere partie. Je
ne say s'ils ont esté composés premiers ou derniers: mais il
me samble qu'on les trouuera aussi bons, ou meilleurs,
que ceus que leur auteur ha fait luy-mesmes imprimer:
oultre ce que la diuersité et agreable. Ainsi on aprette
une viande en plusieurs façons, & en la chacune elle
est trouuee bien sauoureuse. D'auantage, ayant veu le Ca-
talogue que ledit M. Cabrol, faisoit imprimer des propos
vulgaires & Erreurs populaires, qu'on ha annoyé à M.
IOVBERT, ie me suis auisé de faire le samblable &
publier un ramas des autres que i'auois en main: des-
l'iiij

quels la plus part ont esté fournis par M. Ian Momin, docteur en medecine de l'vniuersité de Mōpelier: hōme fort studieus. Je say bien qu'il y en ha beaucoup de discours par M. IOVBERT: qui outre ce ha toutes prestes les cinq autres parties promises de son œuvre, diuisee en trāte liures: mais ie ne say quād on le pourra auoir. Ce pendant on passera le tans a voyr ce que on luy adresse de toutes pars, & chacun sera inuité a faire de mesme, suiuant son exhortatio promise a la premiere partie, au lecteur d'esprit libre & studieus. Et si par fortune quelcun vouloit traiter vn tel suiet, il est prié d'abstenir au-moins des propos qui luy sont ia vouës. M. Cabrol s'est adressé a Mōseigneur de ville-Roy, pour faire que mondit sieur & oncle ne fut marry & courroucé de son antreprise: à mesme fin ie m'adresse à vous, qu'il respecte & hōnore singulieremant, comme son fraire ainé, & pour les rares vertus qui vous illustret, & font tref-digne successeur des principaus biens de voſ maisons paternelle & maternelle, des IOVBERS ET GÉNAS. Prenez donc (s'il vous plait) & soutenez la deffiance de cette mienne antreprise: & s'il y a du mecontantemant, ie vous supplie de faire mon apointemant: comme il vous sera tref-ayse, ie m'en assure: & ie prieray Dieu que vous augmentez ses graces, en toute prosperité. De Paris ce 15. iour de Feurier, 1579.

VINT ET

VINT-ET-DEVZIEME CHAP.

Contre cens qui iugent de la suffisance des medecins par le succes, qui et deu souuant a l'heur, plus qu'au saoir.



L n'y a estat plus suiet a calō-
nié, que celuy du medecin,
pour la dignité de la vie &
santé, que l'on prise & chérit
sur toutes choses du monde.
Aussi n'y a il estat de qui plus
de ians se veulhet meler, qui ayt plus de con-
trérôleurs, & duquel chacun veut cognoitre
pour iuger de la suffisance de ses professeurs.
Or le plus iniuste iugement et du succes, qui
souuant et d'un bon heur & rancontre, nom-
pas da la suffisance ou bōne procédure du me-
decin. Car on void quelque fois guerir le ma-
lade, auquel on aura ordonné tout au rebours
de ce qu'il falloit. De sorte que la force du
paciant aura resisté, & au mal, & au desordre
du medecin. Comme quelquefois les malades
echappet, ayans fait quelque grand faute, qui
ne les a pu accabler. D'alheurs, il y ha de me-
decins tant heureux, que communement ils
rancontret des malades guerissables, & ne sont
appelles pour ceus qui ont a mourir: qui et un
grand heur, mais nompas ordinaire, & pour

y fonder iugement, Donques il an faut venir au fauoir, & a la diligence, accompagnes de preudhommie, prudance & fidelité. Car le fucces bon & mauuais, ne font diftinction du fauât medecin a l'ignorant, veu que au meilleur medecin du monde il peut mal fucceder, apres auoir fait tout deuoir. Mais s'il et autremant heureux qui et de n'etre communement appelle pour les mortels, on an verra de fi beaux & frequans effets, qu'o pourra iuger de fa fuffifance. A ce propos ie dis volontiers, quand on meprife quelque fauant medecin pour auoir fally a son iugement ou deffein, & on vâte vn ignorant ou de peu de valeur, pour auoir mieus rancontré au meſme fait, ou ſemblable, que les fautes du fauant ſont de bon comter, tout ainſi que les beaux ſucces de l'ignorant. Et pourtant cettui-cy les preche ordinairement: car on les peut aifement reciter. Et ſes fautes ſont innombrables. Du fauant, tout au contraire: les calomniateurs repeteront ſouuant les fautes, ou vrayes (car le bon Homere ſomelhe quelques fois) ou pretandues. Auſſi ſes braues cures ſont infinies. Le peuple ingrat met facilement an hobly les benefices, qu'il aura ſouuant reſſus, & donne lieu an ſa memoire aus plus legieres fautes. Mais pour moutrer cuidamment l'abus, de iuger par les

ſuc-

succes, de la suffisance des medecins, ie ne veus autre argument, sinon que vn mesme personnage sera dit bon & mauuais medecin (chose contraire, & partant impossible) a cette preuue là. Car de samblable mal, an mesme tams, & toutes circonstances parelles de deus malades l'un guerira, & l'autre mourra, etant traittes de mesme medecin: d'autant que le mal sera plus vehemant, & la vertu moindre an l'un, qu' an l'autre: ou que l'on n'aura amployé samblable deuoir a tous deus. On ne peut donc iuger de la suffisance du medecin par le succes, qui bien souuant et deu plus a l'heur que au fauoir.

VINT-ET-TROIZIEME CHAP.

Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion, que les derniers remedes ont tout l'honneur, & bien heurus le medecin qui vient a la declinacion du mal.



omme il n'y a plus iniuste & deraisonnable que l'ignorant, aussi n'y a il rien de plus ingrat ou mecognoissant. Car l'ignorance auenglit tant, qu'on fait mauuais gré du bien ressu. & on se tient pour obligé du contraire.

Au la curacion des maladies, le vulgaire (iuge
 incompetant) estime peu ou rien, si on ne gue-
 rit contre toute esperance: ou plutoſt & plus
 ayſemant que il n'auoit comprins. Autrement
 il dit, que c'et tout de l'effort de nature: que
 la ieuneſſe luy a bien ſerui, que les bons pota-
 ges, coulis & autres alimens, ou le bon ſerui-
 ce des gardes l'ont gueri. brief le medecin n'y au-
 ra part ne quart, ains aura fait plus de mal que
 de bien, & dira on bien ſouuant, que s'on n'y
 eut rien fait, le malade fut plutoſt gueri: & au-
 tres ſemblables abſurdites, que le peuple igno-
 rant debagoule. Mais ſi on tiēt le malade pour
 mort, & puis il vient a guerir, quand bien ce ne
 ſeroit du bon ordre qu'y aura donne le mede-
 cin (pourueu qu'il ayē continue a le viſiter,
 & faire toujours quelque choſe, ou bien ou
 mal, ſans l'abandonner aucunement) on estime
 qu'il ha tresbien fait, & que c'et vne belle cu-
 re, voire miracle, ne plus ne moins que s'il l'a-
 uoit reſuſſite, ou abſout de la mort, a laquelle
 on l'auoit condamnē. Samblablement aus dou-
 leurs vehemantes de teſte, des yeus, des orel-
 les, de la colique, nephritique, goutte,
 & ſemblables, ſi les remedes ne les otet ou di-
 minuēt ſoudain, ils ne ſont rien priſes, & dit on
 qu'il falloit biē que a la fin le mal s'an alla ainſi
 qu'ainſi, & les medicamans n'y ont de rien ſer-
 uy: combien qu'ils ſoient cauſe que la douleur
 ſet

s'est appaisée, mais non si tost qu'on eut bien desiré. Car les remedes, comme tout autre chose naturelle, requieret tams a produire leur effet. Y a il rien au monde plus actif que le feu? toutesfois si vous luy voulez faire consumer & mettre an sandres vn gros bois verd, ou fondre du cuiure, a vn instant, vous seres derai sonnable. Et qui dira, que ce pendant il ne fait rien? C'est pourquoy le peuple veut, qu'on change d'heure an heure des remedes, comme si celuy qu'on ha ordonné & appliqué ne faisoit rien. A quoy le prudent medecin ne se doit accorder, si le medicament et propre & bien institué: suiuant l'Aphorisme d'Hippocras, que s'il ne succede selon rayson, a ce-
luy qui fait tout par rayson, il ne faut passer a
autre remede, tant que perseuere ce qui ha sâ-
blé des le commencement. Ceneantmoins, af-
fin de contanter & amuser le patient, on peut
bien de mesme matiere ordonner vn autre
forme de remede, & continuant an la qualité
ou gâré des medicamans, changer souuant
de forme & composition. Et voicy vn autre
erreur, qui se decouure: c'est qu'on attribue
la guerison au dernier appliqué, ia soit qu'il
ne fut differât des autres an vertu, & que tous
les precedans y ayent leur bonne part. Ainsi
quand au centieme coup de hache vn arbre
tombe, ce n'est pas le cētieme qui ha tout fait,

Ap. 52. li.

2.

ains le chacun des nonante & neuf ya fait sa rate porcion. Le peuple voudroit (& il n'a pas tort de le vouloir ou desirer, comm'il ha bien tort d'an importuner le Medecin) que comme on romt vn rayffort, & q' l'o coupe vn filet, ainsi on tracha le mal, qui et quelq' fois aussi roide & anraciné qu'un vieus chiefne, lequel resistera a mille coups avant q' de tóber. Mais de peu a peu tout se fait, & plus seuremant, q' par grand violence: côme l'eau, qui et molle, vse & rompt la pierre par frequance de gouttes. A ce propos reuient, ce qu'on dit communement, heurus le medecin qui vient a la declination du mal. Car il et impossible, que le patient meure de la maladie qui diminue, puisqu'il ha eu la force de resister a l'effort de la vigueur, du mal, comme Galen nous anseigne. Dont ceus qui donnet sus la queue du mal, où il n'ya guieres de resistance, n'ont pas grand' besogne a faire. Et ce pendant ils acquieret (mais a mauuais titre) reputacion d'auoir sauue la vie au patient, & que les autres medecins n'y ont rien fait que valhe. C'et pour reuenir toujours a noltre proposicion, que le vulgaire n'estime pas beaucoup, si on ne guerit contre son opinion. Car an la vigueur du mal tout et si debordé par inquietitude, veilles, reuerie, soif insaciabile, & autres tels accidans, que le vulgaire n'an attend que la mort. Si vn
Me-

Medecin arrive la dessus, & le malade meurt: les premiers an sont accuses ou soupsonnes, s'il guerit (comme apres vne tintamarre d'accidans le mal va an declinant, s'il et guerissable) le dernier l'aura sauué. Et voila commant on recompance d'ingratitude ceus qui ont eu la plus grand peine. Dequoy i'excuse ancores le peuple ignorant, nompas les medecins presomptueux & vains, qui arrogamment & impudamment s'attribuet l'honneur de la guerison: combien que (s'ils ne sont ignorans & fraqueus) ils sachet bien que cela ne leur appartient pas de droit. Car etants venus sur la fin, ils n'ont fait que voir le fruit du labeur d'autrui, ou quelque effort inopiné de Nature.

VINT ET QUATRIEME CHAP.

Des importuns & soupsonneus, qui calomniet les procedures du medecin. Des outreuides & presomptueus, dangereux au pres d'un malade.



LE medecin n'ha faute de besoigne, quand outre le mal qu'il doit combatre, il trouue resistance du costé du malade, des assistas, ou de ces deus ansamble. Car comm'il combat l'annemy,

qu'il se met & propose au deuant, il et assally
ou detourné par derriere, & de toutes pars, de
l'importunité de ceus qui interpretet tout an
mal, & rapportet les accidans, avec la lōgueur
de la maladie, aus procédures du medecin.
Car s'il auient, que les acces de la fieure soient
plus grans apres la saignée, ou la purgacion.
ils murmuret ou reprochet que ledis reme-
des an sont cause. Ils ne s'auiset pas, que tout
mal va an augmentant iusques a vn certain
etat: apres lequel, si le mal est guerissable, il
commance a decliner: & n'antand pas, que
les acces seroient ancor plus vehemens, & au-
roient plus long accroissement, si telles euacua-
cions eussent été omises. Ils ne s'auiset pas aussi,
que souuant les maux recidiuent par diuerfes
occasions: que quelquefois ils donnet des
traies, puis font plus forte guerre qu'au pa-
rauant, selon que les humeurs se remuet & re-
bellet, faisans sedicion les vns apres les autres.
Quelquefois il auindra par vn malheureus
rancontre, que la medecine sera fuiuite d'un
flus de ventre iusques au sang. Ce flus estoit a la
porte, & on l'attribuera a la medecine, qui n'a
peut mais. Souuant auient de soy mesme quel-
que douleur de teste, vomissement, alteration
tranchees de ventre, inquietude, faute de dor-
mir, & autres facheus accidans, qui n'estoient
dez le commencement de la maladie: comme
le plus

le plus souuent les maus commencent de peu, simples & legiers. Que diront ceus a qui tout et suspect, & causent mal les accidans? Cecy et auenu depuis le clystere, ou depuis l'epitheme l'onction, la poudre, le potus, & autres remedes qu'on aura amployés. Il sera bien vray que c'est depuis, mais n'empas que le precedant en soit cause. Ou ie diray samblablement, cela et auenu depuis qu'il et au lit, ou depuis qu'il ha prins du boullon, ou qu'il ha dormy, ou parle a quelcun, &c. Donques ces choses en sont cause. Il n'ya que le medecin expert & sutil a l'investigation des causes, & diligement obseruateur des effets suruenans aus maladies, qui puisse vrayement dire d'où partent ces accidans: & si c'est de la nature & essence du mal, ou de l'erreur du malade & des assistans, ou des choses externes. Ce pendant le Medecin et chargé de tout: & si on ne luy en fait plainte ou reproche, c'est par crainte de l'ennuyer, voyant qu'on ha besoin de luy. Mais on ne laisse pas d'en murmurer, & d'auoir regret a tout. C'est grandissime peine au medecin, de se voir ordinairement interroguer & ergoter, d'où vient cecy, d'où vient cela? il ne l'auoit pas hier: c'est depuis telle chose. Je disois bien, que cela luy ameneroit quelque accident: & autres tels reproches piquans & aigres, tresdifficiles a supporter ou dissimuler au medecin qui ha

bon cœur, & s'employe fidellemât au secours du malade: qui ha tous ses esprits bandés & tâdus, comme les chordes d'une epinette, a inuanter & accorder les moyens de surmonter le mal: & ce le plutost que luy sera possible, le plus seurement, & avec la moindre facherie que faire se pourra. Et qu'etce (ie vous prie) ainsi l'importuner a tout momât, & metre toutes choses an doute & soupçon, si n'ô q par vne opinion de defiance, ou de sa volôté ou de sa suffisance, luy faire perdre courage, & la hardiesse qu'il doit auoir a bien faire sa charge, étant fauori & acouragé de tous les assistans, lesquels ne se doiuent etonner d'aucun accident, tant que le medecin plus clairvoyant les an assure. L'accorde bien toutesfois, que luy

1. aph. 1. mesmes y et souuant trompé, comme le iu-
li. 2. cha. 6 gemant des maladies est difficile & incertain
» suiuant la protestacion du grand pere Hippo-
» cras. Car (ainsi que Celse ha tresbien remou-
» tre) la medecine et art coniecturel: & la raison
» de la coniecture et telle, que quand elle aura
» souuant repondu, quelque fois nous abuse.
» Mais si aucunesfois & apeine au millesieme
» cors nous y sommes trompes, cela n'est pas
» notable, veu qu'elle repond bien & rancon-
» tre an infinies personnes. Ce que ie dis, non
» seulement an ce qui est dangereux, ains
» aussi an ce qui est salutaire. Car souuant on
et

et frustré de son esperâce: & tel meurt, duquel le medecin au premier l'assuroit: & les choses inuâtes a guerir, quelquefois font ampurer le mal. Ce q̄ l'imbecillité humaine ne peut euter au si grād diuersité de cors. Il y a toutes fois creâce a la medecine, veu qu'elle profite le pl^s souuât & a beaucoup plus de personnes. Il faut tenir cela pour resolu, q̄ tāt qu'il plait a Dieu (auquel il faut toujours remettre le principal, voire le tout) nous preuoyōs a peu pres l'auenir, par ce qui est presant, & ce qui est passé, de quoy nous assurōs, ou nous defiōs de la guerison des malades. Mais il y suruiuent des cas si inopines & fortuis, que les plus auises du monde ne s'en pourroient douter. Et que feries vous là? Il n'y a personne qui puisse repondre, de tant mille sueces que nous obseruōs au diuerses maladies. Car nature ha interieurement des secrez mouuemans, & quelque fois des erreurs de son impuissance: desquels ne se presantet a nous aucuns indices qu'on puisse remarquer, iusques a tant que l'on void le desordre auenu, & au decouuert. Lors le vulgaire ignorant & plein de soupçon, le rapporte a quelque chose de celles qui ont esté faites pour le melheur. Et voila vn blame au medecin. Il le faut bien prandre autrement, & iuger sainement,

que n'obstant la bonne procedure, infinis accidans peuuent auenir ; & que c'est du naturel de la maladie , qui continuellement fait nouvelles sorties , & assaut du costé qu'on se doute le moins. Quelque fois on p'asse auoir acheué, & c'est a recommencer. La maladie n'est pas vn ennemy qu'on voye a l'œil, & duquel on puisse comprendre tous les desseins, pour les rompre ou preuenir. C'est bien beaucoup de reparer toujours les ruines qu'elle fait, & finalement la contraindre a quitter la place. An ces antrefaites suruienet mille & mille accidans ou inconuenians, qui troublent & peruertissent la curacion. Il faut prandre le tout an bonne part, & sans molester les medecins (qui an sont autant fachés que personne qui soit) estimer, qu'on n'y sauroit donner autre remede, que celui qu'on pratique.

Nous auons taxé les importuns & soupçonneux, qui ne cessent de contreroller les actions des medecins, & les troubler de mille doutes. A presant nous parlerons des outrecuides, temeraires & presumptueux, qui ont opinion de sauoir quelque chose au fait de la medecine & des maladies, ou par obseruacion, ou par v'sage: & aucuns pour y auoir estudié quelque peu. Ce sont personnes fort dangereuses, & qui trauailhet infiniment vn bon medecin. Les simples ignorans & non outrecuides, n'antre-

Au

prennet que ce qu'on leur commande pour le seruice du paciant, sans y aiouter ou diminuer, emeus d'une sage crainte de mal faire. Au contraire, ceus qui cuidet sauoir, & n'ont aucun fondement, glosent toujours sur le *Magnificat*, & n'estiment rien que ce qu'ils s'imaginent, iugeans le medecin fort suffisant, s'il s'accorde a leur propos. Autrement, il est rhabarbatif, hazardeus, rude, & non amy de nature. De telles gens parle Terence bien au vray, disant, qu'il n'y a rien plus inique ou iniuste, que l'homme ignare: car il n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Donques il ne faut aupres des malades, pour les seruir, traiter & gouverner, ou auiser de leur affaire, que les medecins bien sauans, & les seruans ou seruantes qui ne sachent rien, sinon executer proprement ce que leur sera commandé, & qu'ils peuuent comprendre. Car ceus qui sauent a dimy, ou pansent sauoir sans rayson, sont merueilleusement dangereux. Ils ne sont ne chaus, ne frois, ains tiedes: parquoy on les doit vomir, c'est a dire, ietter hors, de la chambre des malades. Or i'approuue les ignorans, pour assister aus malades, non pas qui soient lourdaus & bestiaux, ains qui attendant seulement le seruice requis: comme de bien faire potages tels qu'ordonne le medecin, cuire les viandes, fassonner le lit, leuer & coucher le malade, vser discrettement de tout

tes choses ordonnees comme luy sera dit, mesmes de l'apotecaire, an suiuant l'ordonnance du medecin: Lesquels s'achet bien raconter ce qui est passé, ou de iour, ou de nuit, obseruant toutes choses fort curieusement. Je trouue bon aussi, qu'ils proposent quelques doutes au Medecin, comme l'auertissant de ce que il peut moins s'auiser, n'estant toujours presant & d'ordinaire. Car cela le met au chemin bien souuant de tenir autre procedure.

VINT-ET-CINQUIEME CHAP.

Que ce n'est le profit des malades, d'auoir plusieurs Medecins d'un ordinaire.



Le vulgaire s'abuse grandement an ce qu'il cuide auoir plus de secours tant plus il ha de medecins: comme a la guerre, le grand nombre de ians, fait plus de force. Il est vray, que plusieurs de bon accord, ne sont qu'un: mais comme il est tres-difficile de rancontrer personnes qui ayent mesme auis an toutes particularites, bien souuant la multitude est dommageable, comme eprouua le bon empereur, qui dit an mourant, l'antree de plusieurs medecins m'a perdu. Je trouue fort bon, que a la moindre difficulte d'importance, on appelle

le

le an conseil quelque nombre de personnes doctes & expertes: may s'a exccuter la resolution, & regir le malade ordinairement, il n'an faut qu'un surintendant a toutes les particularites, lequel de sa prudance & discrecion ajoute, diminue, change, auance, retarde, dispance, inuante & ordonne chaque chose par le menu. Autrement on n'auance pas grand' besogne, l'un se reposant sur l'autre, ou bien cōtredisant de chose qui ne vaudra presque le parler. Cependant mille belles occasions se passent & perdet; dequoy le paciant an souffre, lequel s'atand a la discrecion de ses gouverneurs. Vn' autre incommodité bien grande et, quād les medecins ne sont expres cheus vn malade & d'ordinaire, ains le visitet par ville, c'et qu'etans plusieurs an part, il ne se rācontre pas de pouuoir toujours s'y trouuer a mesme heure: & si l'un attend l'autre, il perd tams, qui fait bien besoin a d'autres malades. S'il ne l'attend pas, il n'y aura comunicaciō avec discours, ainsi que le malade ou ses parās desiret. Cela et merueusemant incommodé aus pacians, & mesmes aus medecins. Dont ie dis volontiers, que qui veut etre mal secouru, ayt plusieurs medecins. Voicy comment il faudroit faire: des le commencement an appeller quelque nombre, affin de consulter & conclurre ce qui et a faire

170 Des importuns & outrecuid,
pour mettre le malade au bon train de gueri-
son. Puis retenir celuy de tous qui sera plus
aggreable, auquel seul on remette la discreció
de tout. Et quand il survient quelque acci-
dent nouveau, ou que le mal et opiniatre, ou
qu'il se presante occasion de panser a autres
remedes, r'appeller le conseil, lequel sera de-
puis executé par le medecin ordinaire.

*RAMAS DE PROPOS VULGAI-
res, & erreurs populaires, avec quelques
problemes, anuoyes de plusieurs à
M. IOVBERT.*



Es barbiers de village, ne
veulet point de chemi-
ses de fame, pour faire
de la charpie, des pluma-
ceaus, tantes, compressees
& bandages; ne aussi du
lin, ou etouppes de lin.
a panser les playes, vlceres, contusions, & fra-
ctures.

2. On auertit ceus qui ont le carboncle, de
ne passer l'eau, sur pont, ou sur bateau, ne au
forte que ce soit.

Pour-

Noli me tangere.

ON appelle ainsi le chancre au visage, d'autant qu'il ne le faut traiter tant soit peu rudement, parce qu'on l'ampireroit. Il en est de même du chancre des autres parties: mais au visage on l'estime plus dangereux, à cause de la beauté qui en est diminuée: & pour le danger imminent, à cause du cerveau qui en est fort voisin, dequoy la mort s'en peut ensuivre.

Saigner du nez.

ON dit volontiers cela, de celui qui est failli de cœur: cōme ayant entrepris ou promis quelque chose, laquelle il n'a courage de tenir ou exécuter. On dit, il saigne du nez, ou il a saigné du nez. C'est, que la saignée affoiblit le cœur, quand elle est copieuse. Car les forces consistent au sang & aux esprits, qui se perdent ensemblement: & de cette perte, le cœur étant refroidi, devient craintif, & on n'ose entreprendre ou exécuter, ce où l'on voit quelque peu de danger:

Migraine.

C'est la douleur d'une moitié de la teste: mot corrompu du grec *Hemicranie*, qui signifie

P

dimy test. On ha dit premieremât, an corrompant le mot, *Micranie*, puy *Migranie*, & puis *Migraine*: qui signifie vne Grenade an Languedoc, fruit ainsi nommé, pour la pluralite des grains, excellans a raffraichir & desalterer. Il y a vn des Royaumes d'Espagne qui an porte le nom: ou bien, ce fruit ha prins son nom de là.

Lunatic, & tenir de la Lune.

L Es grecs nommet *Seleniaques* (c'est de mot a mot, *Lunatics*) ceus qui au defaut de la lune, sont egares de leur sens. Et mairies tous maus qui suiuet fort euidamment le cours, & les faces de la Lune, sont dits *Seleniaques*. Comme le mal caduc, dit an grec *Epilepsie*, & quelques especes de folie, ditte *Melancholie*. Ainsi dit on communement, que les fames tienent de la Lune, d'autant que la Lune definit les mois: & les fames se purget tous les mois. Dont leur purgacion est ditte *Mois* & *Menstruë*. Puis donc qu'elles sont regies & conduittes de la Lune, on dit qu'elles *an tiēent*, supplées (affin de sauuer leur honneur) le principal point de leur fanté, & de la fecondite. Autrement on dit, *tenir de la Lune*, pour dire estre inconstant & variable, cōme la Lune, qui change tous les iours de face. Ce qu'on attribue volontiers au sexe feminin. toutesfois c'est vn reproche d'honneur: antans que

que cela procede d'une grande pureté & simplicité de matiere, qui rend les fames legieres & muables, cōme le ciel. Dequoy ie l'ouë ieur, Au chap. que les fames tuent les febric. & Erreurs populaires. an mes czt.

Mal caduc, Mau de terre, Mal S.Ian, Mau de las passeras, Haut-mal.

C'Et le mal qu'on dit an grec *Epilesie*: lequel mot signifie, surprise on retencion de tous les fantimans. Dōt il auient que l'homme chet a terre, s'il n'est soutenu. Car il perd tout a vn coup la veüe, l'ouye, & autres fantimans, comme par vne syncope, vulgairement ditte *Enanouissement*: ou comme par vn Apoplexie, Mais il y a grād differance: an ce que par l'apoplexie, & par la syncope, il n'y a nom plus de mouuement, que de fantimat: & an l'Epilesie, le cors se demene fort roidemant, trauailhé de conuulsion, an grec dit *spasme*. On l'appelle *Mal caduc*, de tomber & choir a terre. Cōme vn homme fort vieus, et dit caduc, quād il est courbé inclināt vers la terre, & quil ha (cōme on dit vulgairement) vn pié dans la fosse. Pour mesme raison (a mon auis) on appelle ce mal an Languedoc, *Mau de terre*, a cause qu'il iette par terre celui qui an est attaind: comme si on luy auoit

Mal caduc.

Mau de terre.

214 Explication des Phrases

donné vn coup de masse sur la teste. On le nomme aussi, *Mal de saint Ian*, pource (parauanture) que la teste de sain Ian Baptiste cheut a terre quand il fut decapité: puis mise dans vn plat, à l'appetit d'Herodias. An Gascogne on l'appelle, *lou mau de las passeras*, c'est à dire des passereaux: d'autant que les moneaux y sont fort suiets. Le commun des François l'appelle *Hautmal*, pour sa grandeur & vehemance: ou pour les iudittes raisons, qu'il fait tomber l'homme de son haut.

Mau loubet.

C'est vne des imprecacions du vulgaire de Languedoc, comme le sudit *Mau de terre*. Je pense qu'ils signifient le loup, qui est vn chancre vlcéré aus cuisses & aus iambes (mal incurable de vraye cure, sinon par extirpacion) comme celuy du visage et dit, *Noli me tangere*. Et au diminutif ils l'appellent *loubet*, qui signifie petit loup. Car ils disent *loub*, *loube*, & *loubet* pour loup, louue, & louueton.

La male bossé.

C'est vne troisieme imprecacion du mesme pays: qui signifie la peste: sauoir et, la tumeur ou bossé pestilentielle, laquelle (sans

doute) et male & mortelle. Ainsi les Italiens (comme dessus auons noté) diset *La ghiandozza*, *Ghian - dozza*. par imprecacion. Car la peste proprement dite, et vne bosse ou tumeur & anfleure an quelque glâde (*ghiande* an Italien) de celles qui sont au cou, aus aisselles, & aus aines.

Escanar,

Canne et la gargamelle, ou le fifflet par où nous respirons. Ceus qu'on etouffe & estrangle, sont priues de leur câne: & par cōsequant ils sont *Ecannés*, que le Languedogeois (amy des SS) prononce *Escanmats*.

Euaisque, Euanoir, Spasme, Pasmaison.

AValir an Languedogeois, et se perdre & disparoir, de sorte qu'on ne le void plus, cōme si le diable l'auoit amporté, ou qu'il fut abimé. Nottre vulgaire de Mompelier, ha ce mot fort frequent an la bouche, & le dit quelque fois en risée & familieremant. On le peut dire an Franfois *Euanoir*, signifiant se perdre an l'air, & au vant: comme quand on dit, ce la *seuanoir*, & ne fait on qu'il deuiant. Mais auire chose et *Euanoir*, qu'on dit autrement tōber an *Pasmaison*. C'et quād soudain toutes forces defailhet, q nous disons an terme grec *syn-*

Euanoir.

Pasmaiso

p iij

Spasme. *copiser.* Spasme et yn autre mal, duquel l'epile-
plie et elpece: mais on abuse vulgairement du-
dit mot, pour denoter l'euanouy llemant & foi-
blesse de cœur.

Deiuner, Boire, Resiner, Gouter, Souper.

Deiuner. **D**Eiuner et proprement rompre le iune. Car
on et a iun iusques au premier morceau
que l'on mange: & la syllabe *De*, et icy priua-
tiue, comme an *Dedire, Demordre, Defaire, Delier,*
Denouer, Desalterer, Desopiler, Desanyurer, Deployer,
Desannuyer, Demembrer, Demeubler, Depriser, Deso-
beyr, Debrider, Desangager, Deshonorer, Dechausser,
Debander, Detandre, Decrouter, Deroulher, Deferrer,
Demantir. *Decoudre, Decourrir,* & samblables. Ainsi *Demantir*,
et oter la manterie: comme quand quelcun
mant, & vous luy dittes qu'il ha manty, c'est de-
mantir, qui signifie oter ou se priver, exempter
& vindiquer, de la manterie. Ainsi et *Deiuner*,
priuation de iune. Dont ceus là abusent fort du
mot, qui diset, j'ay deiuné aujourdhuy deus
fois, trois fois, &c. Car on ne peut deiuner (qui
et a dire, rompre le iune) qu'une fois le iour: &
c'est au premier morceau. Car on n'et pl'a iun,
pour peu qu'on ait mangé. Que les autres re-
pas soient appellees comme on voudra, le pre-
mier sera toujours le deiuner, quand ce seroit
bien à midy, voyre au soyr: & lors on dira, j'ay

iuné iusques au soir. Et si on ne fait que deux repas, qu'on appelle Diner & Souper, le diner et vrayement deiuner. Si on en fait trois, le premier étant au matin s'appellera Deiuner: & le second Diner. Mais si le premier est assez tard, on le nommera Diner, le second sera le Gouter, ou Refliner, & le tiers Souper. Lequel semble estre dit de la Soupe, que l'on mangeoit au soir, plus qu'à autre heure. Gouter et dit, de sa petitesse: d'autant que c'est comme vne collation, à laquelle on goute & tate quelque fruit, ou l'on ne fait que boire, avec vn morceau de pain. Le boire absoluëment, et dit pour le Deiuner: à cause que les anciens, auteurs de ce repas, ne faisoient que tramber du pain au vin pur, & beuuoint cela, qu'on disoit *Acratisma*. Au Languedoc, on n'vse que du mot Boire, pour le premier repas, que les François appellent Deiuner: & le mot Deiuner est prins tout au contraire, pour dire Iuner & abstenir. Ainsi l'Italien dit, *Io son digiuno*, pour dire ie suis a iun.

Grasse matinee.

LE matin n'est ne gras, ne maigre: toutesfoiſ on dit communement, dormir *La grasse matinee*, parce que le dormir du matin engraisse fort. Car comme ainsi soit, que la premiere coction (action du vantricule) et plus

p iij

tardive la nuit & au dormant, que n'est pas le jour & au velant : & que le dormir fauorise plus la seconde concoction, qui est generatiue du sang, duquel (étant plus copieux & doux) prouient la graisse : il est certain, que le dormir tard, comme la matinee, engraisse & fait l'ambopoint. Dequoy sont communemant priués les grans etudians, qui sont fort matiniers : parce que l'aube est amie des Muses.

Panser un malade.

C'est vne phrase & facon de parler vulgaire, pour dire auiser, pourvoir, & instituer ce qu'il faut au malade, & de fait y mettre la main, si la Chyrurgie y a lieu. Ainsi dit on, panser les cheuaux; qui n'est pas les imaginer, & auoir au pansee ou cogitation, ains les estrilher, frotter, bouchonner, nettoyer leurs piés, donner a manger & a boire, leur faire bonne litiere, &c. C'est donc vn soin & pansement avec effort, de ce qui est necessaire au malade, quand les medecins ou chirurgiens le pansent : comme si on disoit, panser au malade, & pourvoir à ce qu'il faut.

REME-

DES REMEDES SUPERSTICIEVS
ou vains & cerimonieux.

IL ya mille superfticieux remedes, qui n'ont aucun fondement an rayfon, n'y an experiãce:ia soit que plusieurs s'abusent, an croyant que ils soient bien eprouues. Leur erreur procede, de ce qu'il auient quelquefois, qu'on guerit pour lors, & durant qu'on an vſe: tout ainſi qu'il auient de guerir apres plusieurs choses prises, appliquees, faites, ou dittes, auxquelles on attribue toutte la guerison. De tels remedes vains, & ineptes moyens, i'an reciteray quelques vns, qui m'ont ete communiques de diuerſes perſonnes, pour grans ſecrets. Il et bien vray, que an aucuns il ya quelque myſtere, & qu'ils gueriffent, nompas de ſoy, ains par accident: comme ie pourray expliquer apres les auoir propoſes. Touttesfois le peuple et an erreur, de ce qu'il ne fait la vraye cauſe, & attribue totallement l'euenement, a ce qui luy apert, ſoit fait, ſoit dit, ou applique.

Pour arreter tout flux de ſang.

IL faut auoir vne egulhette rouge, qu'un marié ait donné le iour de ſes noces. Serres an fort le petit doit de celui qui ſaigne: & q̃ ce ſoit de la main qui repõd a la partie ſaignante.

226 Remedes superfliticius

Le sang tãtost s'arretera, de quelque part qu'il verse, & fut ce d'une playe.

Item, la pierre du cerueau d'une carpe, mise contre le ply du petit doit, repondant a la partie qui saigne, arrete le flus de sang, le plus impetueus qui puisse estre.

Item mettre vne palhe an crois, sur le doz de celuy qui saigne, etant vetu, & qu'il n'ay fache rien. Ou le faire saigner sus vne palhe an crois.

Contre la iaunisse.

T Rouues du plantain qui naisse susvne maison. Que celuy qui ha la iaunisse, pisse dessus par plusieurs fois, tant que la plante an meure. A mesure qu'elle mourra, la iaunisse se passera.

Contre la goutte grampe.

F Aut porter toutte la nuit aus piés, contre les cheuilles, vn iazerant, comme des brasfelets, fait de letton vierge.

Pour faire sortir plu-tost les dans aus petis ansans.

Prenez le tuyau d'une plume : ramplissez-le d'Alum. soit biẽ bouché des deus bous:
&

& que l'enfant le porte pandu au cou.

Pour ne vomir point sur mer.

Mettes du sel sur vottle teste, quand vous
antrerès au vaisseau.

A faire perdre le lait.

Que la fame alhe sauter trois fois, ou du-
rant trois matins, sur la sauge du iardin
d'un prestre.

Contre toute fièvre.

Portes vne araigne viue, dans vne nois, pa-
duë au cou.

Contre la fièvre quarte.

QV'un fraire mandiant la vous demande
pour l'amour de Dieu : vous la perdres;
& il la prandra.

Pour faire perdre ses verruës.

TOuches-an la robbe d'un que vous sa-
chies bien estre cocu: an quelque androit
deson abilhemant que vous le touchies, sans
qu'il s'en auise, voz verruës se perdront. On

228 Remedes superficieux

dit aussi, que si voulant trancher vn leuraut, conuil, perdris, volalhe, &c. vous estes ampeché a trouuer les iointures, panses a vn cocu, & vous les trouuerez.

Item, pour perdre les verrues, faites les cōter a vne personne qui soit plus ieune que vo^s: elle les prandra, & les pourra aussi donner a vn' autre plus ieune, par samblable moyen.

Item, faites les toucher avec autant de pois, a qui que ce soit, & il les vous prandra.

Item, prenes vne pognée de sel, & allez tout courant le ietter dans vn four, & les verruës seuanouiront.

Pour guerir de l'hydropisie.

IL faut pisser durant neuf matins sur le mar-rube, auant que le Soleil l'ait touché. & à mesure que la plâte mourra, le vautre se des-anflera.

Contre le masclon.

POrtes vn anneau de letton au petit doit. On dit que ce remede est bon aussi contre le haut mal.

Contre le mal de maire.

IL faut porter au doit vn anneau, qui soit de trois filets antortilhes, l'un d'argent, l'autre

tre de letton, & le tiers de fer.

Coniuration de l'amarry delouée,
an langage Agenois.

Mairo mairis, que as cinquante dos rasits,
Et uno mais que l'on non dis.

Tiro te das coustas:

Aqui non son pas tout estas.

Tiro te de las esquinas:

Aqui non son pas tas esinas.

Tiro te del son del ventre:

Aqui non te podes estendre,

Mais boute te a l'ambounil,

Là on la vierge [Mario] portet son [car] fil.

Cric croc, Mairo torno te al loc.

Pater noster. Aue Maria. Faut reiterer
cela par trois fois

C'est a dire an François.

Amarry merasse, qui as ciquâte & deus racines,

Et vne plus que l'on ne dit,

Tire toy aus coutés.

Ce ne sont pas la tes etres, ou places.

Tire toy vers l'echine:

Yci ne sont pas tes aises.

Tire toy au fond du vautre:

Yci tu n'as te peus etandre.

Mais boute toy au nombril,

nom

q ii

Là où la vierge [Marie] porta ſon [cher] ſis,

Cric, croc, mere retourne a ton lieu.

Pater noſter. &c.

Propos fabuleus.

LE peuple erre an pluſieurs propos des animaus, leſquels il n'a pas inuanté, ains les tient des anciens qui ne les ont pas biē antandus ou expliques, ou (parauanture) ont expreſſement ſeind telles choſes, pour quelque bonne raiſon: comme les ſages & diuins poētes ont anſigné la vertu aus hommes beſtials, par fables & inuancions plaiſantes. Ce que leur ha etē & ſera toujours permis, non-moins que aus Peintres, ainſi que temogne le jaūtil Horace, diſant:

Touſiours egal pouuoir & hardieſſe ont u.

Le poete & le peintre, an ce qu'ils ont voulu,

QVant aus peintres, voyes comment ils reſpreſantēt vn Ange, an forme de iuuan-ceau, reuetu d'vne etolle blanche ceinturce, la teſte nue, ayant des ailes comm'vn oiſeau. Et l'Ame de l'homme, comm'vn petit anfant tout nud. Le diable, avec des cornes, & vne queuē. Touttesfois ce ne ſont qu'eſpris ſans cors, leſquels ne reſſamblēt a aucune creature viſible. Ainſi l'anfer, qui n'eſt qu'vn lieu, et figuré comme vne grand gorge: la mort qui n'eſt
ſinon

finon priuacion de vie, comme l'ossemât d'un trepassé, tenant vne faus an sa main. Ainsi l'amour qui n'est que passion & accidant, ne subsistant aucunement de soy mesme, et peint & representé comme un enfant nu, & aueuglé ayant des ailes, un arc, & un carquois garny de fleches. Les vns qui ne sont que l'air emeu & agité, sont peints cōme teste d'hommes ayés les iouës fort anflees, ainsi qu'un sonneur de trompette. Et quand les Astrologiens se sont voulu seruir des peintres, pour instruire les ignorans, ils ont fait representant les douze signes du Zodiaque (qui ne sont que certaines etoilles disposees an diuerses figures) l'un de la forme du Belier, l'autre du Taureau, le tiers de deus enfans gemeaus, &c. Ainsi les images du ciel qui sont hors du Zodiaque, l'une an Ourse, l'autre an Aigle, les autres an riuiere, an Harpe, an chien, dragon, &c. Puis les planettes, qui ne sont qu'etoilles ou astres, Saturne, Iuppiter, Mars, Mercure & Venus, an personnages de diuers habis & contenance. Le Soleil autremant, & autremant la Lune. Les peintres ont toujours retenu la figure des etoilles. A cinq rayons, denotans leur brillante lueur, ja soit que toutes n'etincellent pas ainsi: & on fait bien que toutes sont de figure ronde, sans pointes, ne rayons corporels. Quāt aus elemans, ils peignent le feu, qui est inuisible, cō-

me nostre feu articiel: ce que n'est trop mal a propos. L'air ne peut estre peint, non plus que le ciel, cors diaphanes & transparans: mais on les represente de couleur bleüe. L'eau est figuree a ondes, & la terre au globe, comme vne boulle. Des animaux: ils en contrefont quelques uns fabuleux, comme la salamandre, qui n'est pas telle qu'on la peind, ny le Dauphin aussi, comme on le met en devises & armoiries. Nompas mesmes la fleur de lys, qui est assez vulgaire. Et le cœur, soit de l'homme, ou d'autre animal, n'est pas de la figure que les peintres le font. On peint le Pelican, ayant le bec aigu tourné contre sa poitrine, qu'il bequette pour en sortir du sang a nourrir ses petits, tant qu'il en meurt. & toutesfois nous voyons, que le Pelican a le bec moussé, plat & large, iustement a la faison des spatules d'apothicaire: tellement qu'il n'en peut blecer sa poitrine. Aussi le nom Grec Pelecan, signifiant vne hache ou doloire, montre bien que son bec doit estre plat. Joint qu'on dit, que le païre bat les petits, comme a coup de soufflets, tant qu'ils sont presque mors: & q la maire se blesse pour les restaurer de son sang. Or les soufflets se donnent de quelque chose plate, & non d'un bec pointu. Le Phœnix qu'on represente, se brulant au feu qu'il s'en prepare, et ancor plus fabuleux. Mais tout cela est permis aux peintres & aux poëtes, comme nous auons dit,

pour

le faon paroît depuis en forme d'animal. Ain-
si qui verroit sortir vn chien, ou autre beste
parfaite, de la bourbe fort gluante, il ne sau-
roit cognoître que c'est d'un premier rançon-
tre. Apres qu'il en est nettoyé, on recognoit
toutes les parties distinctement.



A MONSIEVR.

MONSIEVR IOVBERT.
 CONSELHER ET MEDECIN OR-
 dinaire du Roy & du roy de Nauarre,
 Chancelier de l'Vniuersité an me-
 decine de Mompelier, à Paris.

Let bien raisonnable, Monsieur
 & tres-honoré paire, que ie vous
 rande raison de mes etudes, tant
 pour obeyr à vottre commande-
 mant, que pour demourer par
 quelque bon effait (comme ie desire toujours) le
 progres de mon petit saoir, depuis vottre depart.
 Monsieur Giraud, mon bon maitre, & tres-
 methodique precepteur, m'ha balhé ces iours pas-
 ses à traduire pour mō exercice, deus de vox Pa-
 radoxes: & ayant approuué ma version (apres
 l'auoir vn peu corrigee) il ha bien voulu, que i'an-
 treprinse de la vous anuoyer: comme pour mou-
 tre de ce que ie say faire. Ma-damoiselle, & tres-
 honnoree maire, continue avec nous tous vox
 ansans le melheur portemant qui sepeut an vot-
 tre absence: laquelle nous etant griene, nous di-
 mi-

minue autrement la bonne chere. Mais nous
esperons vous renoyr au brief, ayant acheué de
servir ce quartier cheus le Roy, ainsi que promet-
tes par toutes voz lettres. Dieu nous en fasse la
grace, & vous maintienne toujours en bonne
prosperité. Nous vous baisons tous les mains,
saluans tref-humblement voz graces. De vottre
maison, ce premier iour de Iannier) pour etrai-
nes) 1579.

Vottre tref-humble, tref-affectionné,
& tref-obeyssant fis, ISAAC.

QUE LES POISONS NE PEU-

C'est le
dernier
Parad.
de la se-
conde
Decade.

VET ETRE BALHEES A CERTAIN
iour, ne faire mourir à certain tams: au
tres-renommé Docteur an Medeci-
ne, M. PIERRE PERREAU,
le ieune.



Ombié que vous puissies beaucoup
plus promptement & plus exactemāt
expliquer ce doute, tres-docte PER-
REAU, toutesfois puis qu'il vous
plait d'an ouyr aussi mō auis, sur la limitaciō
& efficace des venins à iour presis, ie vo^e diray
an brief ce que i'an pense. I'ay bien toujours e-
stimé absurde & ridicule, ce qu'on affirme vul-
gairemāt, que les venins soynt limites des am-
poisonneurs à certain tams. Car comme ainsi
soit, que des medicamans, voire qui sont vtiles,
la vertu (de la notice de laquelle on limite a
chacun sa quantité & dose) ne peut estre appri-
se, que par longue & frequante experiance, &
icelle étant cognüe ne nous laisse ancor vn art
certain, ains coniectural: ie ne voy point par
quelle raison, les ampoisonneurs ayent vn
tams prescrit a l'efficace de leurs venins. Car il
n'est pas loisible de les eprouuer sans danger, ne
mesme sans punicion, tout ainsi qu'on experi-
mente l'action des medicamans salubres. I'ay
opinion qu'ils essayer les leurs sur des bestes,
chiens,

chiens, porceaux, & oiseaus. & que de là ils se
constituent des reigles, ayans obserué diuers
tams de mourir, selon la nature des venins.
Comme si les natures, de l'homme (le plus
tampéré des animaux) & des autres, n'estoient
fort differantes. Outre ce qu'il est beaucoup
plus facile, que vne heure certaine & précise
de l'yssié auicenne aus bestes, que aus hommes.
Car les animaux priués de raison, ont fort peu
de diuersité chacun an son espece, paissans le
mesme pasturage, & n'estans adonnées a diuers
études [ou occupations] Dont il s'ensuit, que
des mesmes choses les bestes andurent presque
samblable passion. Mais les hommes, ja soit
qu'ils conuiennent an vne espece, toutesfois ils
sont tant differans, que iamais vous n'an trou-
uerez deus samblables [de face]. Et de diuer-
ses complexions, conditions, & occupations,
combien de milliers an trouue l'on? Certaine-
ment ie pense, que an la seule espece des hom-
mes, il y a autant de difference antre les par-
ticuliers, qu'il y a d'especes diuerses au reste
du geanre des animaux. Et pour-tant il faut e-
stimer totallemant abusive & non ferme, la
coniecture des ampoisonneurs : comme il est
aisé a antandre, de ce que i'ay a dire incont-
inant. Commançons donc nottre antrepre-
se.

Plusieurs cuidet & tiennet, que Theophras-
 ste (tres-graue & approuué Philosophe) soit
 auteur de cette opinion, parce qu'il escrit ainsi
 de l'Aconit. On dit, qu'on le compose de
 telle sorte, qu'il peut faire mourir a certain
 tams:sauior et, dans deus mois, trois moys, sis
 moys, vn an entier, & quelque fois an deus ans.
 Et dit on, que ceus-là meuret plus miserable-
 mant, qui y peuuet plus long tams resister. Car
 il faut que leur cors transisse petit à petit, pe-
 rissant d'une langueur diurne: & ceus qui
 meuret soudain, ont la mort plus facile.
 Mais l'autorité de Theophraste ne nous
 doit rien emouuoir, veu qu'il escrit cela, plus
 de l'opinion d'autrui, que de la sienne, comme
 les mots recités declaret tres-euidamment. Et
 si queleun requiert la cause de cette persua-
 sion, il la trouuera double. La premiere et l'a-
 stuce des hommes, qui se flatet trop, & mignar-
 det leurs vices. Car combien an trouuera l'on,
 qui ne portet plus paciãmmant, qu'on leur re-
 proche vn mal auenu de cause externe, que si
 on le disoit auoir eu source de la mauuaise tem-
 perature de leur cors, [ou de leur intamperan-
 ce]? Car ia soit que nul puisse estre dit cause de
 sa premiere constitution, & que par consequãt
 le reproche de son imperfection ne touche pas
 a luy, toutesfois par ce qu'elle et noltre, nous
 [la couurons &] luy fauorisons outre mesure:
 telle-

tellemant que fil arriue quelque faute de la part de noltre imperfection, nous craignons qu'elle nous soit reprochee. Dör il auient, que nous accordös plus volontiers, la cause du mal proceder de quelque chose externe, que de l'interieur. Les exemples an sont plus manifestes, an ceus qui ont moins de savoir, ignorans les bons ars & fiances, transportes du simple iugemät de l'amour de soymäime. Comme sont les vieus, & le surplus des idiots: auxquels on ne peut rien dire de tant receuable, que si on rapporte la cause de leur mal, ou ä vn saint, ou ä la poison secretebant donnee, ou ä l'aspet forceleus d'une vielhe. De la procedet les plaintes, desquelles Virgile an dit vne:

L'ignorä
ce descau
ses intro-
duit fort
souuant,
le faus
suspçon
de poison
& force-
lerie.

*Je ne say pas quel regard mal-veulhant,
Va mes agneaus tandres anforcelant.*

Car ne pouuans mantir probablemant, que presäntemant, ou vn peu au parauant on ait donnö de la poison, on controuue plus seuremant, qu'on l'ha balhee long tams y a. L'autre cause de cette opinion et, la deprauee interpretation des theoremes astronomiques. Car comme ainsi soit, que les astrologiens constituet (ce qui est vray) les diuerfes manieres des affections ou passions des cors inferieurs, etre de la diuerse conionction, opposition, & aspet rechägé des superieurs, le vulgaire ignorant ha

Ainsi et il
des her-
bes cuil-
lies la vel
he de la S.
lan.

prins de là occasion, d'establiſſir & fonder la va-
riété des effais, ſur les moindres différen-
ces qu'il peut obſeruer aus cors celeſtes. Com-
me quand il conſtitue, quelque plante auoir
efficace a l'ancôtre des fieures, pourueu qu'el-
le ſoit cullie auant Soleil leué. Or cet erreur
et allé fort auant. Car non ſeulement de ces
différences (certainement fort legieres) les
hommes conſtruiſet communemât la diuerſi-
té des effais an eſpece, ains auſſi yeulet que les
accidans de ces effais ſoient diuers, pour la mai-
me raiſon: cômme et, le tams de manifefter l'ef-
ficace des poiſons. La raiuerie dequels ecriuât
Theophrasſte, dit, que la mort ſuruiet an au-
tant de tās, que la plante ha été cullie. Recher-
chons donc la vraye ſolucio de ce probleme,
par raiſon, plu-toſt que par la relacio ou te-
mognage d'aucun. Ce que nous ferons tref-
commodemant (ſi ie ne m'abufe) commanceâs
par la definiciō de venin ou poiſon: a celle fin
qu'on antande plus ayſemât, qu'et ce dequoy
nous antreprenons la diſpute.

Nous diſons proprement etre venin, tout
ce que prins dans le cors, repugne tellemant à
la nature du cors, qu'il n'an peut etre ſurmon-
té: ains au contraire il change le cors ainſi que
le cors change coutumieremant ſes viandes.
De tous venins il y a deus ſouueraines diffé-
rences. Car ou ils ſont annemis de la nature
hu-

humaine, a raison de leur qualité manifeste, ou ils luy sont aduersaires de toutte leur substance. Dauantage, les vns peuuet tuer plu tost, les autres plu-tard, de leur propre naturel. Ceus tuet soudain & dans peu de iours, ou dans peu d'heures, qui sont incontinant portés au profond du cœur. Tels venins sont extremement chaus, & pour la plu-part corrosifs ou putrefactifs, des grecs nommes *Septiques*, doués de parties tres-subtiles. Car les frois & grossiers sont paresseus, & se insinuet tard aus veines & arteres. Il y an ha qui infectet & detruiset noz cors de la seule vapeur, ou exhalacion inuisible: entre lesquels tiennet le principal lieu d'atrocite & malice, certains venins artificiels, qui ont la vertu tant futile, que an ayant oint ou frotté les etrieus, ils penetret les bottes de l'homme a cheual, iusques a paruenir aus plantes des piés nuës: & de là antrans au cors, par les spirals de la peau, corrompet tous les mēbres. On an infeste aussi les selles & brides des cheuaus: & sont depuis introduis de la chaleur naturelle, aus veines & arteres de celuy qui et a cheual, par les pores des mains & des cuisses. Finalement on an ampoisonne les habillemans, lits & couuértures. A ce geantre peuuet estre rapportes, ceus qui tuet par la seule veüe ou odorat, & qui seulemāt goutés (sans estre avalés) soudain precipitet l'homme an ruïne, sans

aucun retardement. Tous ces venins apportent avecques eux une mort pressante: de sorte qu'il ne reste aucun tans de secours, aus miserables qui tirent a la mort. L'antant que telles poisons sont au frequent usage aus Turcs, & autres nations sauvages. De ceus-cy differet les venins grossiers, qui sont plus paresseus & tardifs a faire leur action: mais au fin ils brulent bien fort, rongent, mangent, tourmentent, & du sejour aquierent plus grandes forces & plus de malefice. Or il n'y a pas seulement differante efficace ez poisons de diuers genre, mais aussi il leur auient grande varieté du terme de nuire, selon la constitution & temperament de ceus qui en ont pris. C'est, que les uns sentent plus-tost ou plus-tard la nuisance, que les autres, accablés de la poison: quelques uns aussi en echappent. Car il auient aucunes fois, que la force venimeuse et mitiguee & vaincue, de la complexion de celui qui a prins le venin: ou qu'elle soit de soy assez robuste, ou qu'elle soit renforcee par le moyen de la contrepoison. Ainsi de ceus qui habitent en un misme air pestilant, il y en a qui ne sont atteints de peste: & de ceus qui en sont malades, les uns meurent soudain, les autres plus-tard, les autres au fin en rechappent. S'il est ainsi, il semble totalement ridicule ce qu'on affirme, qu'il soit possible de balher de la poison, laquelle a iour presis & au certain

certain tams fasse mourir: & que ce soit de la condicion du venin. Auquel erreur samble fauorir vn autre, que nous auons ranuerse dez long tams: sauoir et, que les medicamans prennent de nottre chaleur le commencement de leur mutacion, comme Galen anseigne. Dont il s'ensuit, qu'estant pilés grossierement, ils produisent plus tard leur effait. Mais ancor que ie leur accordasse cela, toutesfois ils n'auient pas à ce qu'ils affirment icy, si ce n'est captieusement. Car si quelcun argumante ainsi: Cette drogue deploye ses forces plu-tard, que cette-là: donques il le fera à certain tams, l'argumantacion sera fausse: & est nommée d'Aristote *Elenche au consequant*. Ne plus ne moins que si quelcun disoit, la Chieure et vne beste, donques la Chieure et vn Anc. Car *faire tard & faire à certain tams*, sont especes diuerfes de ce qui fait les actions an quelque tams. Or que telles jans ne regardet, que a la seule condicion des poisons, cecy le preuue asses, que vous ne les ouyes faire aucune distinction des cors, ains seulement feindre l'espece de la poison, à laquelle ils mettet la limitation du tams, & non pas de la complexion des hommes. Mais on ha veu souuant, que ayant balhé d'une poison au mame pois, & a mame heure, a plusieurs qui banquetoit ansamble, les vns moururent soudain, les autres apres quelque iours, & que a

Parad. 1.
Dec. 1.

aucuns elle ne fit guieres de mal.

Nous voyons tous les iours auenir le semblable des medicamans purgatifs : lesquels étant donnez au misme tams, misme mesure, & pareille preparacion, a diuerses personnes, ils vuidet les vns fort vite, les autres tard : & les vns bien fort, les autres peu ou rien : & outre ce, les vns vuidet sans facherie, les autres avec grande difficulte, grieues trachees, & frequente foiblesse de cœur. Et qu'et-il de besoin alleguer diuers hommes, quand à vn misme le misme medicamât ne produit toujours misme effrais? Puis donc que selon la diuerse & non-pareille complexion & conformation des cors, nous voyôs telles choses auenir pour la plus part: & d'ailleurs qu'on ne peut iustemât compradre la propre temperature de chaque homme: comment saura quelcun, combien de tams pourra la chaleur naturelle resister au venin? Quand i'accorderois bien que quelcun fut si expert ampoisonneur, qu'il pesât d'un certain iugement le pouuoir de sa poison, autant exquisement qu'on pèse le mûsc à la balance: toutesfois ie n'admetray iamais, qu'on la puisse tât exactement limiter, au naturel de celuy qui la doit prandre, qu'elle ne falhe aucunement de la fin, ou du terme qui luy est propose. Car la Medecine misme est tenuë pour [siance] fondee en coniectures, quant et de
pre-

prescrire a chaque homme la quantité & la propre qualité de ses remedes. D'autât qu'on ne sauroit aucunement ecrire ou dire, le iustement propre, comme dit Galen, au troisieme de la methode, troisieme chapitre. Et vn peu apres: An l'art de medecine il n'y a chose ou remede (dit il) qu'on ne puisse nommer an es- pece: mais ce qu'on ne peut dire, ne ecrire, ne ordonner antierement, c'est la quantité pour vn chacun. Il repete cela bien souuant aus propos qui s'ensuiuet, enseignant que chaque homme ha sa propre curacion, & que la propriété naturelle et indicible, & incomprehensible d'une exacte siance. Le vulgaire des medecins appelle *Idiosyncrasie*, la propriété naturelle, comme Galen remontre. Et parce que tous confesset, qu'on ne la peut comprendre, on attribue le vray art de Medecine a Aesculape & Apollon. Car le principe & comme fondement de la Medecine parfaite ou accomplie, & infallible (laquelle Galen nomme, *la de vray medecine*) et la particuliere cognoissance des naturels. Dont il ajoute: Si ie sauois recognoitre iustement la nature de chacun an particulier, ie panserois vrayement estre tel, que ie consoy an mon antan demant auoir esté Aesculape. Mais d'autât qu'il ne se peut faire, i'ay delibéré de m'exercer tant, que i'an approche le plus pres que peut l'homme, & i'exhorte les

Aph. i.
Liu. i.

autres de faire comme moy. Donques si la medecine et coniecturelle, & non certaine, de la partie qui ordonne a chacun ses remedes, & que cela ne peut estre aperçu, sinon finalement par vne longue obseruacion & experiance, qui se pourra persuader cela des venins? Car si an l'art de medecine l'experiance et dangereuse, comme sagement nous auertit Hippocras, il est aisé à panser, combien et incertaine la preuue des poisons: parce qu'il n'est pas loisible d'experimenter leur vertu, sans danger & sans punicion, ainsi que des medicamans salubres, an diuerfes personnes. Et ce que peut quelcun auoir obserué aus bestes brutes, i'ay dit par cy deuant, qu'il est inepte de le vouloir accommoder a l'homme: d'autant que les naturels des hommes & des bestes sont grandement differans, mames par cet argument, que les etourneaus viuent seurement de la ciguë, & les calhes de l'hellebore, qui nous sont poisons & medicamans. Nous pouuons an fin colliger de ces raisons, qu'il faut estimer fort erronee & peu ferme, l'art (si art se peut dire) & la coniecture des ampoisonneurs: veu maimement, qu'un venin produit son acciō, autresfois hative, autresfois tardive: & ce non tant a raison de soy, que pour la nature & cōplexiō du cors, lacheté ou étroitesse des passages, force ou foiblesse de la chaleur naturelle, & le beaucoup ou le peu des excremans salubla-

blables, ou diuers. Car la force du venin demeure quelque fois vaine, ou fort rabbatuë: comme ez cors de ceus qui ont les facultes de l'ame robustes, a raison d'une tresbonne trāpe. Aussi Galen panse, que le batimant & la composition du cors, et cause que la cigüe tue l'homme, & nourrit les etourneaus. Aquoy il aioute, la force de la chaleur menuïfante & subtiliante: a raison de laquelle il panse, qu'il auient aussi, que les venins frois demoutret plu-toft & mieus leur force, a l'androit des natures chaudes. Ce qui pourra sambler-paradoxe a plusieurs: mais ayant été tres-ouuertemāt demoutré par ledit auteur, i'ā omets la preuue a mon eciant. Quant au naturel des excremās, ils affoiblisset les accions des venins, repugnātes a leurs qualites. Car sil ya aus antralhes de la pituite an abondance, la force du venin chaud an sera grandemant rabbatuë: & au contraire, l'humeur chaud hatera l'accion d'un tel venin. Ainsi la cholere copieuse, rebouche & romt le narcotic qu'on ha prins: & la pituite le fauorit. Ce que peuuet fauoir les mechans ampoisonneurs, n'et gueres autre chose, sinon qu'ils cognoisset, quels venins font mourir seulemant de l'euidante condicion de leurs qualites: & quels nuiset de toutte leur sustance. Tels sont ceus qui tuet par pourriture ou corrosion, auxquels il auient de se ranforcer a-

uec le tams, comme dit Galen : an lieu q̄ les autres s'affoiblisset par leur retardement. Car tous ceus là pourrisset avec le tams & de tant plus, que le lieu sera plus humide & plus chaud. Donques ceus qui agisset an pourrissant, le tams augmente leur accion : par ce que il augmente la pourriture : & veu qu'ils ne cesset de se pourrir, reciproquemāt ils pourrisset [le cors]. De là procede, qu'ils font mourir long tams apres, principalement les venins qui sont de substance grossiere & terrestre. Voila (dis-je) que les ampoisonneurs peuuent auoyr appris par longue obseruacion : de sorte qu'ils sachet distinguer, les venins qui tuet de leurs insignes qualites, d'auec les autres qui font mourir de toute leur substance : itē que ceus cy aportet de leur nature a quel homme que se soit, vn mal plus soudain : & que ceus là ne deployet leurs forces, sinon an plus long tams. Et outre ce, que de toutes les deus sortes, ils tuet plu- tost ou plutard (sans auoir aucun egard aus cors,) selon qu'il y a ha plus grand ou moindre quantité. Ils peuuent bien aussi faire, que tous venins soient tampus a leur plaisir, & randus plus dous, ou plus apres, a ce qu'ils tue, plus vite, ou plus tard : ce qui est sans aucun secret ou miracle de nature. Car nous aussi coutumierement ysons de tel artifice aus drogues purgatiues, agui-
lant

fant les plus paresseuses, & leur donnans comme des éperons: & au contraire, retenans la trop hative penetration des autres, an y melant de ceus qui sont naturellemant plus tardifs & grossiers. Mais qu'on limite les effais des poisons a certain iour & point nommé, nous pansons estre absurde & du tout ridicule: d'autant que la nature de chaque homme ne peut estre parfaitemant cognüe (ainsi que nous auons cy dessus suffisamment demoustré) d'où procede le tres-incertain terme de chaque venin, a faire mourir l'homme. Car toute accion naturelle rancontre diuers effais, selon la diuerse disposition, tant de ce qui agit, que de ce qui andure. Et cela auient, non seulement a raison des qualites euidantes, ains aussi des occultes & propres: dequoy procede aussi, q̄ a vn autre nuit beaucoup, ce q̄ profite a cetuy cy. Pierre de Abano (lequel on nomme Conciliateur) la où il explique cette question, propose qu'il se peut faire, q̄ ayant cognu certainemant la duree de la vie d'un homme, par la quantité mesurée de son humeur radical, on balhe vne poison, qui le consume an dis ans. Dont il collige, quelques vns estre ampoisonnes, qui vont toujours an desseichant (on les appelle an vulgaire [Italien] *herbati & strigati*) & qu'on peut faire aucunesfois, que la poison soit limtee. Mais ce qu'il pre-

suppose de l'Astrologie, a-peine peut estre bien deuiné. Je confesse, que tous ceus qu'on void transir de peu a peu, etans ampoisonnes, ils ont vn mal long, mais il est pour amporter l'homme an tams a nous incertain. Plin ne dit pas vn terme plus certain, de la mort qu'apporte l'usage du lieure marin (poisson venimeux) » quand il dit: Les hommes qui an mangent sa- » ret au poisson: & de ce premier s'ine on aper- » soit ce venin. Au reste, on an meurt an autant » d'heures, que le lieure ha vecu. Car qui deu- » nera l'age de ce lieure, afin de pouuoir predi- » re l'heure ordonnee a mourir? Et quand bien ie donnerois cela, qu'on peut sauoir combien de iours ha vecu le lieure, toutesfois ie n'accorderay pas, que tous hommes an meurent a mame tams, veu que vne mame poison agit fort diuersement, selon la diuersité des cors, ainsi qu'il ha esté plus q'assez prouué. Tellemât qu'il ha esté dit plus veritablement (ce que le mame Plin ajoute) ledit venin estre a tams incertain, comme disoit Licinie Macer.

C'est P E R R E A V, tres-amy & tresdocte, ce que me samble deuoir estre tenu de la verité de ce Probleme. Pardonnez moy, si i'ay esté vn peu proluxe a l'expliquer: & saches que ie l'ay fait, pour l'amour de quelques ecoliers an Me decine, qui par fortune sont suruenus quand ie le pourpansois. Car ils m'ont prié de leur don-

donner la copie de ce discours. Ce que ne pou-
uant refuser honnetement, il m'ha fallu trait-
ter la question plus au long, affin de m'accom-
moder a leur capacité. Vous excellant an sa-
voir & antandement, eussies facilement com-
pris an beaucoup moindre propos, mon auis
là dessus, comme vous l'aues desiré.

*QVIL Y A RAISON QVE, QVEL-
ques uns puissent viure sans manger, durant plu-
sieurs iours & annees: au tresrenommé
Iurisconsulte, M. IAN PAPON,
Iuge & lieutenant general
au Bailliage de Forest.*

C'est le se-
cond Pa-
radoxe,
de la pre-
miere De-
cade.



A Religion chretienne nous
anseigne, qu'il faut soudain a-
jouter foy aus propositions
Theologales qu'on oyt reci-
ter, & que ez choses nullement
sujettes à preuue, la fiance &
le ferme constant, et tres-agreable à Dieu:
veu que c'est luy qui peut rompre les lois de
nature. Mais aus disciplines, qui meritent d'estre
appellees Mathematiques, & vrayement sciences,
d'autant qu'elles expliquent tout par ses causes,
d'affirmer quelque chose sans demonstration,
& an ordonner comme fait vn legislateur,
nous estimons cela ridicule. Car il n'y a rien

qui samble plus absurde, que le constantemāt precipité, sans conseil, & temeraire : auers ceus maimemant, qui cognoisset l'esprit humain tref-aide & tref-apte a rechercher la verite. Touttèsfois vous an voyes beaucoup, qui si plusieurs autres ont dit de maim, ils n'y contrediset pas: & ne panset point à cecy, s'il et plus licite de dire vray, ou au contraire de mentir, d'une cause cōmune. O qu'il vaudroit bien mieus s'arreter-là, & douter des choses q̄ l'esprit ne peut comprandre! Ce que i'ay accoutumé de faire: & a raison de cela, plusieurs qui sont de temeraire constantemant, m'appellet incredule. Car ie me suis proposé dez long tams, n'admettre aucune chose comme vraye de celles qu'on peut comprandre par raison & discours, pour grande que soit l'autorité, de celuy qui les propose. Je confesse bien, que la cause de tout ce que l'experiance nous temogne, n'est pas ancores trouuee & cognuë de nous: comme aussi ie tiens pour tref-vrayes plusieurs opinions, qui sont Paradoxes au cōmun, n'estant ancor persuadees. Mais comme ie ne veus pas que l'on croye aus miennes sans raison, ainsi me soit-il permis de n'accorder les autres, auant que i'aye aprins de leurs auteurs les causes de tels effais, ou que ie les puisse comprandre an raisonnant moy-même. Qu'il soit libre a tous, de n'ajouter foy aus propos sans demonstracion. Car ceus-là samblet
peu

peu auises, & que plus et fort lourdaus, qui re-
soiuet les admirables affirmacions, emeus de
quelque vaine opinion du diseur. Telle et
celle que ie proposois hier, tref-renomme Pre-
sidat: que quelques vns peuuet viure sans măn-
ger, non seulement plusieurs iours, ains plu-
sieurs mois & annees. Vous aues prudamment
dit, que vous ne la receuries pas, ains que ie
l'eusse preuuee: d'autant qu'elle vous samble
la plus paradoxe, de toutes celles qu'aues ouy
de moy. Touttefois ell'est tref-veritable, com-
me les autres, & desormais vous n'y contredi-
res pas. Car vous ne douteres point de venir
an mon opinion, veu qu'ell'ha pour fondemāt
des raisons & causes tref euidantes, prises des
choses naturelles. Ie ne diray pas de l'auoir
obseruē, mais ie confirmeray qu'il se peut fai-
re. S'il falloit prouuer le fait par temoins, nous
an produirions quelques vns, irreprochables
& de grand'autorité. Hippocras limite a vne
semaine, le iune mortel de l'homme. Mais Pli-
ne dit, qu'il n'est pas mortel d'une semaine, veu
que plusieurs ont durē plus d'onze iours.
L'antans qu'il y a pour le presant an Auignon,
vn homme de soissante ans, qui mange fort
peu souuant, & par longs interualles, de cinq,
fis, dis, & plusieurs iours. Ce que Albert e-
crit et samblable, qu'il y auoit vne fame,
laquelle passoit quelque fois vint iours sans
manger, & bien souuant trante. Il dit

Li. 2. des
dipno-
soph.

aussi, auoir veu vn homme melancholique, lequel vequit set semaines sans manger, ne beuuant que de l'eau, vn iour & autre non. Atheneæ raconte, que la tante paternelle de Timon, se cachoit toutes les annees dans vne cauerne, comme les Ourfes, l'espace de deus moys: viuant sans aucun alimant que de l'air, a demy-morte, de sorte qu'apeine la pouuoit on recognoitre. Personnes graues rapportet, auoir eté veü an Espagne vne filhe, qui ne mangeoit rien, & antretenoit sa vie ne beuuât que de l'eau, & auoit deja vint & deus ans. Plusieurs ont veu an Languedoc vne garce, qui demeura trois ans, & nous sauons par ce qu'an ont escrit quelques bons & doctes personnages, qu'il y an ha eu vn'autre a Spire an Allemagne, qui vequit autant d'annees sainemant, sans autre viande ou breuuage que de l'air. Guillaume Rondelet atteste, d'an auoir vu vn'autre, qui de parelle maniere de viure, paruint iusques a dis ans: puis quand elle fut grande se maria, & eut de beaus ansans. Ian Bocace escrit d'vne Allemande, laquelle vequit trât'ans, sans manger aucunemant. Pierre d'Abano (qu'on nomme Conciliateur) raconte d'vne Normande, qui ne mangea rien de dishuit ans, & d'vn autre qui dura trante & sis ans sans manger. On tient pour certain, que a Romme vn praitre vequit quarante ans, de
la

la seule inspiration de l'air: cela étant bien observé sous la garde du Pape Leon [dixième] & de plusieurs prinées, & fidellement temogné par Hermolao Barbaro. Mais pourquoy m'arrete ie tant a reciter ces miracles, qui peuuent sembler pures fadaizes, iusques a-tant que ie les aye expliqués par raison ? Certainement l'autorité & l'observation des autres et de tref grand pois: mais ce ne doit pas estre asses, là où il n'y a faute de raison a confirmer son dire. Je suis bien aise, que vous n'ayes voulu recevoir sans cela ma proposition, affin que ie puisse cōmodement exercer mon esprit, a rechercher la cause, ainsi que i'ay de long tams désiré.

C'est vne fantance ferme & ratifiée, que tous cors viuans, soient plantes, ou animaux, viuent a raison de la chaleur qu'ils ont anclosée en eux: au moyen de laquelle ils attirent l'aliment, le cuisent, s'en nourrissent & soutiennent, croissent & angeandrent: outre ce que les animaux sentent & se meuuent. & tant plus parfaites sont telles œuvres, tant plus et abondante la vertu & la substance de la chaleur. Pource Aristote, qui ha definy la mort estre l'extinction de la chaleur, ha laissé pour memoire (comme chose fort remuée & diuulgée) que la vie et contenuë de la seule chaleur: & que sans la chaleur ne peuuent viure, ne animaux, ne plantes. A son imitation

f

tous les philosophes d'un consantement, définissent la vie par chaleur, & la mort par extinction de chaleur. Car pour petite que soit la chaleur, le cors qui en ha iouit de la vie, & produit lesdites actions de foy, ancor qu'elles soient obscures. Cette chaleur est nourrie & antretenuë d'un humeur gras & aëree, qui inferé dans la substance des parties similaires, et du tout inuisible. C'est le premier [ou principal] humeur, commun a tous viuans, auquel tied premierement & par foy l'esprit, muni de chaleur: tellement que ne l'esprit, ne la chaleur peuuet estre, ou durer longuement, sans l'aide dudit humeur. Donques la vie, & la duree des choses animees, git au consantement & accord de ces deus, chaleur & humidité. Cette-là est tenue pour ouuriere de toutes actions: cette cy luy est sou-mise, affin que la-ditte chaleur dure plus longuement. Et tant que cette humidité vtile & agreable, peut nourrir la chaleur vitale, autant vit l'animal ou la plante. Dont il auient, que ceus ont plus longue vie, qui ont plus d'humeur naturel, ou iceluy plus epais & plus resistant a dissipation. Car il est de nature gras, huileux & gluant, affin que la chaleur (qui en estant anueeloppee, en gate & consume tout bellement de petites porcions) l'eboiue & absorbe plutard. Touttesfois auant que cela auienne, l'animal

nimal rand l'ame à Nature, luy étant otee sa propre matiere, languissans l'esprit & la chaleur. Or puis que le cors des viuans s'ecoule & diminue ainsi toujours, si yne substance semblable a l'ecoulee n'est restituee, certainement il seuoportera & dissipera tout. Mais il n'ya dequoy remettre au lieu de l'humide sustantific (comme on l'appelle) consumé, ie ne dis pas autant qu'il s'en diminue incessamment, ains seulement vn petit brin de tel. Car il ha toute son origine de la semance, & des principes de nostre generacion, & nous ne voyons pas, qu'on puisse ajouter a nos cors aucune telle chose. De là procede la mort ineuitable: par ce qu'il n'ya aucun artifice de reparer, ce que seul retient la chaleur. On restitue bien la substance charnue, epuisee du transissement: l'humide primitif, iamais. Et veu que la pature étant consumee, la chaleur s'etaind quant & quant, si ell'est cause consumante la pature (comme certainement ell'est) il s'ensuit incontinant, que la chaleur maime et cause de sa mort. Il nous reste seulement, q̄ puisqu'on ne peut totallement detourner la cause de nostre mort, a tout le moins no² la retardiōs & rebouchiōs, etāt trop hatee & precipitāte (s'achemināt vite de son naturel à l'issue de la vie) affin que l'animal ne s'etaigne si tost. Ce q̄ peut estre fait, au moyē des alimens: quand par addicion de quelque plaisante hu-

f ij

midité, on arrouse la naturelle, afin qu'elle resiste dauantage a la voracité de sa chaleur. Car ell'et ainsi plus long tams conseruee, quand la chaleur naturelle ne peut librement exercer sa force sur le suiet humide: parce qu'elle et aucunement rebouchée, quand elle agit an la masse charnuë, & aus humeurs nourissâs, & ce pendant elle consomme moins de l'humeur radical. Touttesfois il s'an consomme toujours quelque petite porcion, mais moins quand il y a de l'autre an quantité suffisante. Et a ces fins Nature, non seulement aus animaux, ains aus plantes aussi, ha donné des le commencement certaines vertus, d'appeter continuellement ce que leur defect & manque, afin que tout se preserua de mort, le plus longuement que faire se pourroit. Car tout ce qui et angeandré, & tient de la nature, desire extremement d'etre prorogé tref-longuement, & subsister au monde. Pource les animaux n'ont iamais aprins d'aucun à manger, boire, & respirer: ains dez le commencement ils ont des facultes, qui parfont cela sans precepteur. Dequoy il appert, comme ie panse, que l'usage des alimens et necessaire a tout ce qui ha vie, non pour autre chose, que pour entretenir cet humeur interne (familier, & vrayement vnique pature de la chaleur naturelle) afin qu'il ne soit si tost ebeu. Et tant que no^l

le pouuons faire, & que l'humidité primitive et de reste, en suffisante quantité pour conseruer la chaleur vitale, nous sommes autant de tans en vie.

De cecy on peut colliger (pour la seconde proposition que nous auons à expliquer) que il ne faut beaucoup de nourriture, à ceus qui ont la chaleur moindre & plus languide: parce qu'elle ne semble fort d'efficace à consumer son humidité. Tout ainsi que le petit feu, ne peut porter beaucoup de boys, ains et de peu entreteue: mais le grand feu s'esteint incontinant à faute de pature, si vous n'y aioutes un grand amas de boys. Et pource les vieux endurent facilement le iune, comme dit Hippocras: au second lieu, ceus qui sont au plus fort de leur age: moins les adolescents: le moins de tous, les enfans, & entre autres, ceus qui ont l'esprit plus vif, & sont plus vigoureux. Car ceus qui croissent, ont beaucoup de chaleur naturelle: dont ils ont besoin de beaucoup d'aliment: autrement leur cors se consume. Les vieux ont peu de chaleur: pourtant ils n'ont besoin de grans viandes, d'autant qu'ils en suffoqueroient. Car cōme la flame des lampes (dit Galen) a soit qu'elle ait l'huile pour aliment, toutesfois si on l'y met tout à un coup, elle se ra plus estainte, que nourrie: semblablement aus vielles gens, & autres qui ont la cha-

Aph. 13.

li. 1.

“

“

“

“

Aph. 14.

li. 1.

au comm.

dudit ap.

leur plus remise, l'abondance des alimens leur nuit, an suffoquant la chaleur, & l'accablant de sa multitude. Ceus qui ont beaucoup de chaleur, comme les ansans & les adolefians se plaifet a l'abondance des viures: parce que la masse de leur cors se cōsume fort, & leur chaleur vorace dissipe antierement la naturelle humidité, si elle n'est bridee & retenue par addition d'un familial suc. Denques la proportion & mesure des alimens et ordonnee, a raison de la chaleur, sans autre ansegnement que de Nature. Car la faim ou l'appetit, qui suit la necessité naturelle des alimens, et sa reigle certaine: tellemāt que ceus ont besoin de copieus & plus frequant aliment, qui ont plus souuant & grand appetit: ceus qui n'en ont point, ou peu, & moins souuant, n'ont pas affaire qu'on leur donne aliment, sinon fort peu, & par lōgs interuales. Les laboureurs, artisans, & autres qui trauailhet tout le iour an fortes besognes, sont contrains d'vser grād quantité de viandes, & de repas coup a coup reïteres, pour la faim qui les presse. D'autant que la qualité de la chaleur naturelle, deuient plus acre, & consume plus, par l'exercice: de sorte que ceus qui s'adonnent totallemāt au trauail, ne peuuent iuner, sans tresgrand perte de leur santé & force. Ainsi Galen remoutre, que aus *picrocholes*, c'est a dire bilieus, l'abstinence et tres-nuisante:

te:

te: & que de iuner longuemant ils tombent en tref piquâtes & tref aiguës fieures, desquelles il est aisé de venir aus hectiques, & au outre de celles-cy au marasme roty. Les sanguins andurent plus facilemant le iune, parce que l'humide sustantifique redonde en eus, & l'alimantaire aussi. D'auantage, leur chaleur est plus remise & moins aiguë, comm'etant grômee de l'humidité. S'ils ne prennent aucun plaisir a l'exercice, ains sont toujours au repos, paresseux & andormis comme glirons, ils ont peu d'appetit, & tard: ils deuenent phlegmatics, & le plus souuent se mettent a manger sans necessité, seulemant par coutume: aus heures ordonnees. Ceus-cy ont vrayement la chaleur plus remise & comme angourdie, laquelle il seroit meilleur d'exciter & aguiser par trauaus afin que étant dissipée la grand quantité de l'humour superflu, elle approchant de la moderee, fit sentir l'appetit: lequel n'est autre chose, que naturel desir de ce qui defaut & manque. Ce que defaut & manque a chaque particule, et l'alimant, qui soit substitué au lieu de la substance qui se coule perpetuellement, par la vertu de la chaleur. Quand donc il n'y a point d'appetit, il est vray-semblable, que la chaleur agit au autre humidité, laquelle est excremanteuse & non naturelle.

turelle: la consommation de laquelle n'estant point dommageable, qu'est-il de merueille si sans nuisance ou douleur, le desappetit perseuerre, tandis q' cet humeur superflu amassé resiste a sa dissipaciō: mais maintenant veu que la chaleur languissante d'oïsiuete, ne peut guieres consumer? C'est la seconde raison, pourquoy les vielhars portent le iune plus aisement & sans incommodité: sçavoir et, d'autant, que outre la petitesse & foiblesse de la chaleur, ils ont a raison de cecy vn grand amas d'excremās pituiteus, & que leur cors lourd, pigre, & tardif, et tres inepte à tous mouuemans & exercices. Pourtant il leur auient, de n'auoir besoin de beaucoup d'alimens: veu que leur chaleur, par beaucoup de raisons, dissipe fort peu de la masse du cors. Or ce que nous auons enseigné estre aus vieux, cela mame conuient iustement aus naturels samblables. Car si quelcun est, ou de complexion naturelle, ou de sa maniere de viure, plus humide & plus froid, il aura peu d'appetit, & se soulera aisement de peu de viande: parce qu'il luy manque de la chaleur, qui puisse consumer grand substance. De la vient que les bestes exangues (des Grecs dites *anaimés*) auxquelles le froid et tres-offansif, a cause de leur petite chaleur, se cachet tout l'hyuer, & viuet sous terre, ez lieux plus

plus tiedes sans aliment . Cela et aprins de l'experiance, à laquelle constant bien la raison. Car le besoin des alimens et, pour reparer ce que perpetüellemât s'ecoule, affin que l'humour primitif, pature de la chaleur naturelle, ne soit si tost consumé : ceus auxquels rien ne s'ecoule, & il n'y a presque point de chaleur, (au moins par quelque tams) n'auroint aucun besoin ou prouffit de la viande. Or les serpens, laizars, & leurs samblables, sont frois de nature . La chaleur qu'ils ont fort petite, ne dissipe guieres, & durât l'hyuer ancor moins que d'ordinaire: parce que adonc elle deuient plus languissante, de la violence du froid. Pource il n'y a comme point d'effluxion ou dissipation, la peau etant epaissie & exactemant constipee, de la force du froid hyuernal . Et autant qu'il y a de fuligineus excrement suscitè de leur amette languissante, il s'amasse au cuir: lequel au fin deuenant plus sec & plus rude, se depoulhe & separe de la peau suiette, sans faire mal au cors. C'est ce qu'on appelle, la depoulhe du serpent, de laquelle il se deuetit au milieu ou a la fin du printams. Puis quand le Soleil reuenant à nous, excite leur chaleur, ayant chassè l'angourdissemant, ils deuient plus remüans, & reprenet leur premiere agilité : car la chaleur conduit & fait les mouuemans. Dôt

Liu. 6. de
l'archite&
chap. 1.

Vitruve disoit: Les serpens se remuet terrible-

» mant, quand le froid de leur humeur et epuisé
 » par la chaleur. Durant les petis iours an tams
 » d'hyuer, ils sont sans aucun mouuemant, an-
 » gourdis du froid, qui prouient du changemât
 de l'air. Que les glirons & les rats de montai-
 gne[dis marmotans]non seulemât s'abstiennet
 tout l'hyuer de mâger, & ne font que dormir,
 ains aussi qu'ils an deuient plus gras, il et au-
 tant merueus, que confirmé de vraye ex-
 periance. De là et forty, ce que dit Martial du
 Gliron, an ses distiques:

*Durant l'hyuer ie dors,
 Et suis plus gras alors,
 Que nourry suis de rien,
 Sinon de dormir bien.*

Vous repôdres, que les petis animaux se peu-
 uet passer quelque tams de la viande, mais nō-
 pas les plus grans. Sur quoy ie produiray le
 Crocodil, baite sauuage de fort grand' talhe:
 duquel seul on ha opinion, qu'il croit tant
 qu'il vit:& il vit longuemant. Or Pline escrit,
 qu'il passe toujours quatre mois de l'hyuer à
 jun, dans sa cauerne. On affirme aussi, q l'Ours
 peut viure tout l'hyuer sans manger. Donques
 comme les vielhars, à raison de leur froideur,
 n'ont pas grād appetit, & n'ont besoin de grād
 nourriture:ainsi toutes les complexions, qui
 ont plus de froid que de chaud, durent long tās

sans viande. Et qu'ont besoin de nouuelle pasture, ceus auxquels la naturelle ou l'apliquee ne se consume point? Et que consumera la chaleur languissante? Si elle consume quelque chose, & il y à abondance de chose qui luy resiste, on ne sentira pas ce besoin incontinant, ains apres vn long tams. A la dissipation de l'humeur naturel, resiste quelque fois l'alimentaire humidité accumulee, quelque fois l'excrementeuse: sur laquelle s'exerceans la chaleur naturelle, & la dissipant, fait ce pendant, moins de dommage à l'humeur naturel.

On peut tirer d'icy la troisieme proposition, qui seruira de preuue a la cõclusion proposee: sauoir et, que la seule petite chaleur, ne rand pas l'abstinence plus facile, ains aussi l'abondance de l'humeur superflu, qui amuse la chaleur naturelle. Car ce que fait l'aliment toujours epars, arroufant les parties, & abreuant l'humeur naturel, cela mame fait quelque fois le copieus humeur excrementeus accumulé an noz cors: quand il rebouche l'acrimonie & force de la chaleur, & l'ampeche de consumer vne melheure substance, iceluy se presantât à etre consumé. Pource le vantricule etant plein de pituite (sinon qu'elle fut aigre) nous n'auons point d'appetit, & dedaignons les viandes: & (a mon iugement) nous

n'auons [grand] besoin d'aliment, iusques à tant que le ventre ayt digéré cette matiere là, ou qu'il l'ayt iette autre-part. Il peut biē estre, que tandis que l'estomach refuse les viandes (parce qu'il n'a besoin de nouuelle pature) les autres mambres andurent faim naturelle: laquelle n'est pas sansible, dont ils languissent & s'amaigrissent, si on ne leur ottroye de la nourriture. Parquoy souuantesfois il vaud mieus, luy presanter de la viande, sans attendre qu'il soit venu a bout du reste: Toutesfois il vaud mieus au prealable (si faire se peut) artificiellement auoir purgé le ventre, affin que la viande ne sy corrompe. Si tout le cors vniuersellement estoit plein de mame humeur que l'estomach, chaque partie n'appeteroit nō plus que luy, & n'auroit besoin d'autre aliment, tandis que tel humeur suffiroit a la chaleur. Mais l'estomach le plus souuant et sou, parce qu'il estoit premier tout, & sa cauite et plus ample. Il auient moins souuāt, que tout ce geāre d'excremant s'epande par tout le cors. Ce qui arriue toutesfois aus vielhars, & aus autres frois de nature: parce que la petite chaleur, ne peut digerer l'aliment ordōné à chaque partie, ains laisse par tout beaucoup de crudité. Ces humeurs sont pituiteus & dous, conuenables à nourrir la chaleur, s'ils sont plus elabores. Car les medecins ansegnent, que la pituite se parfait de

de la chaleur dedans les veines, où elle se cuit
 a loysir, & se conuertit an sang loüable. Car
 (comme ils parlet) le phlegme n'est que sang
 moins cuit: lequel seruira à nourrir les parties,
 apres qu'il aura esté sogneusement élaboré. Il
 faut donc permettre, que la chaleur s'exerce a
 vne si loüable euvre: ce que la viande conti-
 nuëllement aualee detourne. A cela profite
 les iunes, fort sains à ceus qui ont abondance
 d'humeur pituiteus, ou dous ou insipide, accu-
 mulé an tout le cors. Dont Hippocras conseil-
 le bien la faim, à ceus qui ont les chairs humi-
 des: parce que la chaleur vse plus plaifamment
 des humeurs, ancor qu'ils soient crus, que de la
 viande nouuellement receüe. Car la viande est
 beaucoup plus elognee de la forme du sang, &
 de la nature des parties, que n'est la pituite: &
 la chaleur aura plu-tost apreté l'humeur ja
 fait, que de la viande. Et s'il ne le fait, d'autant
 qu'on luy fournit toujours nouuelle matiere,
 il est force que tout se corrompe, & que tout
 deuienne excrement. Lequel étant retenu au
 cors, par tout pullulet des maladies familiares
 à tel humeur, œdemes, vitiliges, alpes, scirrhes,
 loupes, neus, & [autres] infinis maus de la clas-
 se des phlegmatics: lesquels celuy eutera, qui
 permettra à la chaleur, de parfaire & exacte-
 ment elaborer cet humeur froid, an ne prenant
 aucune viande, ou pour le moins an prenant

Aph. 61.
 Liu. 7.

plus tard & rarement. Car comme ainsi soit, que la chaleur se doive toute occuper an cet affaire, elle an et detournee par la nouvelle matiere, laquelle et inutile, & ancor dommegeable. Mais quand la chaleur ha consumé, ce qu'elle ha trouué plus commode, pour l'usage des parties qu'il falloit nourrir, des-lors chacune d'elles commence d'auoir appetit, & de faire antandre leur indigence, par mutuelle communication iusques au vantricule: Toutesfois, comme nous disions par cy-deuant, quelque fois l'estomach n'appete rien (à cause qu'il et plain d'humeur) ja-soit que les autres parties iunet: & au contraire, l'estomach etant vuide & affamé, les autres parties peuvent etre rassasiées. Adonc, etans contrains de la facheuse faim, de prandre de la viande, nous tachons par autre moyen, de decharger les autres parties de leurs humeurs, affin que la chaleur ne soit accablée de leur trop grande quantité. Mais si la replecion et commune a tout le cors, de sorte que l'on fante le vantricule, ansamble toutes les autres parties, pleines d'humeur pituiteus, lors qu'il n'y a aucun appetit, la chaleur tamperee etant occupée an beaucoup de matiere, pendant qu'elle fait cette autre besogne, il n'y a pas necessité de viande. Car la chaleur ha prou besogne, & peu de force: dont elle ne fait pas euidante consommation

ption de l'humidité naturelle des parties, tandis qu'elle iouyt d'une autre qui luy et tres-plaisante: comme et, la douce pituite. Cecy fait bien pour ceus, qui demeurent an jun trois ou quatre iours, & plus long tams. Car que faut-il presanter des viures, quand tout le cors verse d'humeur froid, & mal-aisé a dissiper, si nous auons appetit de manger, seulement lors que la premiere viande et depechee ? Quoy ? si quelcun dedaigne les viandes, & luy font mal de cœur à les voir, n'est-ce pas vn certain indice qu'il n'a [grand] besoin de viande: de laquelle c'est Nature mame qui nous an ha donné l'appetit, sans anseignement de personne. Et de qui pourrions nous antandre l'heure du manger, & la quantité, voire la qualité? An ces choses nous suiurons de nous-mêmes, l'inclination naturelle, & le desir exant de toute raison. Parquoy celuy qui abhorre totalement la viande, il n'an ha pas [grand] besoin: veu que c'est vn appetit naturel, & nompas volontaire, ne qui obeyssé a la raison. Il est dōc jà plus que assez confirmé par noz raisons, ce que l'experiance atteste: que aucuns ont vecu par plusieurs iours sans manger, & ce sans aucun dommage de leurs forces & santé: ains (que plus et) on croid, qu'ils ont preueni des maladies, qui les menassoit, ou qu'ils sōt echappés des presantes. Car les maus menacet, ceus

-1102

Aph. 19.
Liu. 2.

qui sont ainsi fous, & ont grande replecion de tout le cors, si vous y mettes toujours de la viâ de: parce que il et force, que le tout se corrompe. Dont Hippocras dit, tant plus tu nourriras les cors mal-nets, tant plus tu les offanceras. Du mal presât excité de cacochymie, echappa la filhe Allemande, qui iuna trois ans. Car on raconte, qu'elle estoit douce & benine, taciturne, oyfue, & andormie, pleine de pustules & rognés, à raison de l'abondance de l'humeur pituiteus gros & visqueus. Elle ayât soutenu, de son propre mouuemant, vn si long iune, an fin les humeurs etans consumés, & la matiere de son mal ôtée, elle remise an sante, commâcea d'auoir appetit. Cecy ne doit sambler absurde, veu que l'esprit comprend facilement, que non seulemât il peut ainsi auenir, ains aussi qu'il se fait tres sainement. Peut etre que cela et dur, d'admettre que l'action de la chaleur naturelle, perseuere deus ans ou plus, à la consommation des humeurs vne fois assemblés. Vous accorderes bien, que le plus long terme de iuner, soit limité à vne semaine ou deus, ainsi qu'ont dit Hippocras & Plin. Mais ie feray, que la lōgueur du tams ne vous retiendra pas, de venir de pies & de mains à ma santâce. Moy certainement, qui suis moins a condamner du vice de credulité, que d'aucun autre, ne me suis persuadé telles choses sans raison. Et vous con-

consideres (sil vous plait) d'où ie collige que cecy peut estre fait, apres que vous aures acheué de lire, ce peu qui nous reste encore à dire.

Quand l'humeur pituiteus abreuuât le cors, & foulant plaifamment les parties, et copieus, telle nourriture suffit long tams. quand il et an petite quantité, la matiere an-brief etant consumée, soudain l'appetit reuiét. Or si l'humeur n'et pas seulement copieus, ains aussi gros & visqueus, qui doutera ancores, que la vie ne puisse estre prolongee longuemant, sans qu'on y aioute aucun alimant: Soit an outre, la chaleur petite & languissante, ou de nature, ou par accidant: elle ne pourra pas dissiper beaucoup d'humeur: & pourtant il luy resistera fort lōg tams. An vn vielhard, vne filhe, vn prestre, la chaleur et moindte & plus remise, à cause de l'age, du sexe, & du repos. Et l'abondance des humeurs gluans, peut estre si grande an iceus, que la chaleur naturelle n'an fera moins agreablemât antretenuë de son acointance, que de l'abord d'un aître alimât nouveau & iournalier. Cela continuë, tant qu'on luy fournit d'humeur an abondance. & il an etourny longuemant, quand à-raison de son epaisseur, viscosité & froideur, il an et fort peu dissipé de la chaleur, laquelle n'et vehemante, ne acre. Et combien qu'elle ayt ete quelque fois telle, au moins elle et maintenant rebouchee. Ainsi

t

PLIN	278 De viure sans manger.
Liu. 2. ch. 67.	nous auons eprouué, la Salamandre (que l'on croid vainement n'estre brulée du feu, comme Dioscoride dit) mise sur le feu, pouuoir longuement resister à la bruleure, & etaindre le feu s'il estoit moindre: parce qu'elle et toute plaine d'humeur froid, epais & comme lait, au lieu de sang. De samblable matiere (à mō auis) sont farcis les cors, de cetus qui abstienent des viandes durāt quelques annees. Et ie me doute, que tel et le naturel du Chamæleon, si ce
Liu. 8. ch. 33.	qu'an escrit Plin et vray, que luy seul d'anre tous animaux, vit la bouche toujours beante, sans manger, & sans boire, ne vsr d'autre aliment que de l'air. Car ce que luy mame narre
Liu. 7. ch. 2.	des Astomes [c'est à dire, sans bouche] lesquels viuet de la seule exhalacion, & des odeurs qu'ils tiret par le nez, se fait par vn autre moyen, si vous receues le tres-ingenieus rai-
Liu. 2. de la triple vie, ch. 18.	sonnement de Marsile Ficin, qui et tel: On dit, que an certaines regions chaudes, & qui flairet par tout de grand odeur, plusieurs de graille stature, & d'estomach debile, viuet quasi seulement des odeurs. C'est (par auanture) d'autant que la nature du lieu reduit an odeur presque tous les suc des herbes, des grains, & des fruis mols: & la mame nature refout an espris, les humeurs des cors humains. S'il et ainsi, quel ampechemant ya-il, qu'ils soient nourris seulement de vapeur, veu que tout samblable et nourry

nourry du samblable. Mais ceus qu'on ha obserues iuneurs an l'Europe, ont ete pleins de suc froid & visqueus. Nous pouuons aiouter aus sudittes condicions, le resserremant des pores de la peau, lequel Alexandre Benitien ha cognu, auoir grand pois an cecy: quand parlant d'un, qui a Venise iuna quarante iours continuels, n'ha pas seulement noté, qu'il fut de mambres frois, contenant au dedans du phlegme gros & cru, ains aussi que les pores du cuir etoint serres. Or sil m'est loisible de conduire cecy, des animaux aus plantes, j'ay an main plusieurs telles experiances. Car l'ognon, l'al, & le fromant, plusieurs mois apres qu'ils sont separés de la terre, qui leur fornissoit d'alimant, non seulement viuet, ains germet aussi: parce qu'ils ont vn humeur gros & copieus, qui resiste beaucoup au flaitrissemant & secheresse, antretenant la chaleur naturelle, maimé sans aide d'aucun humeur nouuellement ressu. Ains si la ioubarbe, herbe nommee *Semperuiue*, le Aloë [dit Perroquet] & celle qu'on appelle vulgairement *Faba inuersa* (on pense que ce soit *Telephio*, des Latins nommé *Illecebra*, & des Boutiques *Crassule maior*) etas arrachees de terre & pādūēs [an l'air] viuet fort longuemant: parce qu'elles ont du ius visqueus, & abodāt an leurs feulhes biē epaisses. Et quel besoin ont elles de frequāt ou cōtinuēl alimant, puisque elles ont vn suc tant

gluant, qu'à-peine il peut finalement estre consumé par les grandes chaleurs? Et affin que personne ne se moque de ce discours (par lequel ie compare les plantes aus animaux, an ce que concerne la facile abstinence des viures) ie veus bien qu'on sache, qu'il est beaucoup plus mal aysé, que les plantes demeurent quelque tams viues sans nourriture, que les animaux. Car pourquoy faut-il que les plantes soient toujours attachees à leurs racines, sinon affin que elles attirent continuëlement du suc, qui leur est necessaire à tout momant de tams? Nature a donné mouuement aus animaux, parce qu'il ne leur conuenoit pas chercher des viandes, sinon par quelques interualles. Et pource vous voyez, que les animaux priués de viande, viuent au moins quelques iours: & les plantes presque toutes se flettrissent, aussi tost que nourriture leur defaut: & sur tout la race des herbes. Toutesfois celles qui ont beaucoup d'humour, & la substance serrée & epaisse, sont de plus grand duree, & viuent quelque tams apres qu'elles sont arrachees. Car elles retiennent vne portion de l'humour gluant, auquel l'ame est conseruee, qui suffit à plusieurs iours. Ainsi de plusieurs arbres les rameaux retrâches, meurent tard ainsi des bestes insectes, les parties decoupees se remuent: parce que l'humour tenace & difficile à dissiper, retarde leur ame, comme anuelopee

&

& ampetree, qu'elle ne s'an voise tost. Cela mai-
m. fait, que les bestes exâgues puissent (comme
cy deuant nous auons remoutré) viure fort
longuemant, sans l'vsage des viandes.

Je pense que rien n'ampeche plus, que ie ne
concluë estre vray (comme tref-bien preuue)
que telle abondance d'humeur gros & gluât,
se trouue quelque fois amassée an vn cors
froid, que la chaleur naturelle ne fera autre
chose durant plusieurs annees, sinon le consu-
mer. Ce pendant le cors n'ha besoin de nou-
ueau alimât: dequoy le sene et, qu'il n'ha point
d'appetit. L'experience nous l'ha premie: emât
ansegne: la raison preuue cela mame, avec la
comparaison de plusieurs choses samblables.
S'il vous plait examiner cecy plus attantiue-
mant, tref-renommé P A P O N, vous n'y pour-
res plus contredire, ains soubscrires a nostre
aui: & vous emeruelheres (cōme il et biē-seāt
à tout homme d'esprit) command des princi-
pes les plus petis & vulgairemant notoires, ie
vous ay tiré à l'opinion que vous iugies tant
reietable. C'et la force des demonstrations,
desquelles les Geometriēs, beaucoup plus cer-
tainemant que les autres, inferet leur conclu-
sions, des supposicions confessees & cognuës
du vulgaire. Car ils ne parlet premieremant
que de lignes, de pōins, de superficies, quarres,
angles, cercles, & samblables: puis soudain ils

280 De viure sans manger

deduiset tellemant l'un de l'autre, que an fin sans aucune capcion ou habilité sophistique, ains de neccessaire consequence, ils conduiset de main an main leur disciple, a mesurer la grandeur des cieus, la distance des astres, la maniere des eclipses, & autres choses fort cachees. Pareillemant celuy qui et expert an Physique, & es choses naturelles, sachant trouuer par certaine methode les principes & causes de tout, peut facillemant affirmer des propositions paradoxes, tres-veritables toutesfois, & les prouuer de ce que le sans & l'usage cōfirmet. Cecy suffira à vous, qui etes biē versé an toute discipline, & non tardif, pour confirmation de mon propos, lequel du cōmancement vous aués pansé, n'estre pas seulement vray-semblable. L'an debatroy avec vn autre plus au long, si ces demonstrations ne luy faisoient rien: mais vous y consantes deja (ie le say bien) & y aioutés vottre suffrage.

Ayant paracheué cecy, i'ay rancontré fortuitement vn lieu d'Auicenne l'Arabe, qui cōfirme nōtre opinion, par le phlegme: lequel estant plus copieux, il pansé pouuoir auenir, que nous viuions longuemant sans manger, parce que telle matiere tient place de viande. Il ne nie pas aussi, que cela ne puisse auenir aus hommes sains. Je suis bien aise, de ce que vn si grand auteur approuue mon opinion, laquelle ie pālois

sois n'auoir esté traitée de personne.

Ce que sansuit, et traduit de la seconde partie des Opusculs de M. IOVBERT pag. 136.

OR ie preuoy facilement, que deus sortes de jans se peuuet emouuoir, ou du seul suiet de ce discours, ou de lespreuues. Les vns sont ignorans de la Philosophie naturelle, & de la Medecine, personnes venerables pour leur simplicité & pieté: comme le menu peuple, & tous ceus qui n'appliquet leur etude à examiner les causes de chaque chose. Les autres sont diaboliques, qui poursuiuet de calōnie tref-impudante, ce qu'ils fauet estre biē dit. Je ne m'arreteray point à ceus-cy, parce que ils n'attandēt pas l'explicacion [de mon dire] & qu'ils depraue & infectet de leur poisō, tout ce qui est ressu de leur pansee impure. Aus autres il me samble qu'il conuient satisfaire benigne-ment & syncerement. Je voy qu'on me pourroit obietter cecy: Les iunes de quarāte iours antiens, lesquels IESVS CHRIST, Elie & Moyse, ont soutenu, ainsi que temognet les saintes Escritures, dictées par le saint Esprit, ne seront plus tenus pour miracles, si par quelque raison naturelle on peut andurer le iune, voire par plusieurs mois & ans. Certainement il seroit vray, si on ne recognoissoit, que cela eut esté donné tellement

Obiectiō

Respōce:

contre les lois de Nature, à des hommes parfaitemant sains, par certain priuilegé, comme nous croyons pieuant. Car il leur fut diuinement ottroyé, exampcion de l'infirmité de la chair pour vn tams: de sorte que leur condition estoit pour lors, autre que du geantre humain. Mais ceus que nous auons aprins des histoires prophanes, auoir vecu durât quelques années sans manger, si elles diset vray, il faut qu'ils ayent tous esté mal sains & pleins de beaucoup de suc froid, duquel le cors ha pu estre nourry longuemant: comme i'ay demoustré amplemant par ce discours. Ainsi nous aprenons de ce qui auient iournallemant, que plusieurs malades, n'ont point d'appetit, à cause que leur vantricle et farcy de mauuais humeurs: & ils prennent moins de viande en vne semaine, qu'ils ne prennent chaque iour quand ils se portoient bien. Mais qu'un homme de cors tres-sain, puisse passer seulement vn iour [ou deus] sans viande, & n'auoir pas faim, cela excède les bornes de Nature, & est vn miracle diuin. Combié plus est il admirable, qu'un tel homme iune quarante iours entiers, de sorte qu'il ne sente point de faim, n'ayt à combattre la cōuoitise de manger, & n'appete la viande ou le breuuage, non plus que l'un des anges? Nous croyons que IESVS CHRIST ha u le cors extremement temperé & pur, ja soit qu'il fut sujet a maladies, selon

selon la condicion de sa nature humaine. No^s recognoissons samblablemât, que Moyse & Elie, quand ils s'abstindret durât quarâte iours de manger & de boire, etoint parfaitemât sains pour lors par certaine prerogatiue exams de la commune vie des hommes. Dequoy il s'ansuit, que a bon-droit on estime cela illustres miracles, par lesquels l'autorité de ces prophetes & de I E S V S C H R I S T fut etablie. Or ce n'est pas chose nouuelle, que samblables effais auient, par l'ordre des choses que Dieu tref-bon & tref-grand ha prescrit a Nature, & par vn miracle euidant contre les lois de la maimme Nature. Car telles fieures, & plusieurs autres maladies, que les Sains ont guery, les medecins otet aussi. Mais les moyens desquels il vset, y apportet tref-grand' differance. Car les Sains de leur seule parolle, ou de l'atouchemât, defaisoint (moyennant la grace de Dieu) les causes de tels effais, avec la necessité imposee a Nature. Les medecins ne font autre chose, que opposer aus causes naturelles d'autres samblablemant naturelles: par lesquelles si la vertu des remedes donnee du Createur, et plus puissante, & qu'il ne veulhe que pour lors elle soit vaine, la cause qui fait le mal et effacee. I E S V S C H R I S T guerit parfaitemant le sang menstrual inueteré, du seul attouchemant de la frange de sa robbe. Nous par art medecinal

duquel luy-maime (comme païre benin, ayât pitié de la condicion humaine) et auteur & vray instituteur, remedions a samblable mal par certains medicamans. Ainsi certainemât, l'humeur phlegmatic plus copieus, peut induire [naturellement] le iune, comme il a esté aus hommes se portans bien, de la seule volonté du treshaut Dieu. Mais outre ceus-cy, il ya infinis miracles qui excedet nôtre antandemant, lesquels ne l'art humain, ne la Nature maime fait imiter an aucune maniere. Telle et la guerison de l'aveuglement naturel: de chasser les esprits immondes du cors humain: ressus-citer les mors ia à demy pourris, & samblables, qui confirmet l'autorité de Dieu tout puissant. Je pense qu'il appert de cecy, que les choses qu'on dit auenir par certaine loy de Nature (ia-soit que rarement) ne reprouuet point les vrais miracles, ou ne diminue leur certitude: & que celuy ne contredit à la foy chretienne, qui examine diligemment les causes de tels euenemens. Ains plu-tost: n'an confirme l'on pas mieus la verité des miracles non feins: an otant quant & quant l'occasion des impostures, affin qu'elles n'abusent facilement le peuple mal expert? Car si quelcun de ceus qui viuet sans manger, a cause de leur intemperature froide, & l'abondance de phlegme, vouloit contrefaire le Prophete inspiré de Dieu:

Dieu, combien de mille hommes precipiteroit il an tres-graues erreurs & ruine? Certainement celuy et impie, & ignorant de la vraye (c'est la diuine) philosophie, quiconques pansant a ces choses, & les estimant, prononcera estre impie & tres-irreligieus, de vouloir distinguer par raisons non fardees, les ceuures & (comme les nôtres parlet) miracles de Nature, des miracles diuins. Ce que tous jans de bien & de pieté confesseront libremant, cōuenir fort à vn homme de bien, religieus & notammant charitable.

Ce qui est entralassé au texte, par ces marques [], et de l'auteur, apres auoir recognu & approuué la version de son fis.

FIN.

P. REVEILLES, SVR LE TRAI-
te des Erreurs populaires, expliqués ou
refutes par M. IOBERT.

Tu as fait, mon IOBERT, que tout le
monde honore.

Faisant preuue de toy, tes si doctes escrits,
Et mesme as estonné les plus rares esprits,
Dont le lustre diuin nostre siecle decore.
Icy, tousiours plus grãd, ainsi cõme l'Aurore
Dissipe de son taint les brouillars obscurcis,
Tu chasses les erreurs dont le vulgaire esprit,
Populaire ignorant, cõme un Oracle adore.
Tu fais que maintenant on voit a descouuert
Ce qu'un masque trõpeur auoit pieça conuert
Embrouillé dans l'obscur de mille resueries.
Courage dõc, IOBERT, tu rabbattras l'effort
Du temps qui ronge tout, tu rabattras l'euie,
Et, hõste du tombeau, viuras apres la mort.

DV

IE lonangeroy bien le cours d'une riviére,
 Qui d'un calme sonrcil, douce, se va roulât :
 Mais ie m'ëbrouille alors que ie vay louãgeât,
 Le reply mutiné de l'onde marinieré,
 Ie lou'roy bien aussi la science ordinaire
 Qui fait que le commun est estimé scauant:
 Mais la tienne qui va les autres surpassant,
 Me fait demeurer court, accable de matiere.
 Car qui pourroit louer le scavoir si exquis,
 Et les graues discours qui ornet tes escrits,
 Et fût qu'un seul IOVBERT soy mesme se sur-
 passe ?
 Il vaut d'oc mieux me taire, affin de ne sembler
 Vouloir de tes honneurs les louanges embler,
 Par un chât trop soumis de ma rime si basse.
 P. Reueilles.

Voz plumes de formais (ingenieux esprits)
 N'usés, pour enrichir d'une eternelle gloire,
 Le nô de mō IOVBERT. Il l'ha par ses escripts
 Graüè au haut du cœur du temple de memoire.
 I. Heroard.

EXTRAICT DV PRIVILEGE
DV ROY.

Ar grace speciale & priuilege du Roy,
Pdonné à Poitiers, le 30. iour d'Aoust. 1577.
il est permis à M. Laurens Ioubert, premier docteur regent, & Chancellier en l'vniuersité de Medecine à Mompellier, de choisir tel imprimeur & libraire, que luy plaira, pour imprimer toutes ses ceuures & liures: avec inhibition & deffence à tous autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient, de ne les imprimer, vendre, ne distribuer, durant le temps & terme de dix ans, apres la première impression de chasque ceuvre, & liure. Le tout à peine de confiscation des liures, d'amende arbitraire, & de tous despens, dommages & intersts. comme plus à plein est contenu par les lettres patêtes dudit priuilege, signé HENRY. Et plus bas. Verifiees & enregistrees au siege presidial d'Agenois, le 7. Nouembre 1577.

Ledit M. Laurens Ioubert, ha permis par scdulle signee de sa main, à Lucas Breyer libraire. &c. d'imprimer ou faire imprimer vne secō de partie de son ceuvre des Erreurs populaires & propos vulgaires, touchant la medecine & le regime de santé (qui luy ha été baillée par
M. Ber-

M. Berthelemy Cabrol chirurgien, de Mompellier) pour le temps & terme de cinq ans, à conter du dernier iour de l'impression.

